This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 H. 2

LE

NOUVELLISTE DU PARNASSE;

OU

REFLEXIONS

SUR LES OUVRAGES NOUVEAUX.

SECONDE EDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY

LE NOUVELLISTE DU PARNASSE.

XXVII. LETTRE.

P.

MONSIEUR;

On vient de publier depuis peu de jours, *Pausanias*, ou *Voyage Historique de la Gréce, traduit en François avec des Remarques, par M. l'Abbé Gedoyn de l'Académie Françoise & de l'Académie des*

Inſcriptions & Belles-Lettres. J'ai lû avec ſoin la Préface, dont j'ai déja eu l'honneur de vous entretenir dans la cinquiéme Lettre, ſur la ſimple Lecture que l'Auteur en avoit faite dans une aſſemblée Académique. Depuis l'impreſſion, j'ai reconnu que ma mémoire m'a aſſez bien ſervi alors pour n'être pas obligé de m'étendre aujourd'hui ſur cette même Préface. Je perſiſte toûjours à ſoûtenir que cette belle gloire, dont la Grece fut redevable à des ſtatuës ou à des couronnes de laurier, ne fleurira jamais en France par ce moyen. Si vous me demandez ſur quoi j'appuie cette prédiction, je vous répondrai que la différence des mœurs & des tems eſt mon garant. D'ailleurs ſi cet uſage devoit avoir lieu, ce ſeroit pour les beaux eſprits & les Sçavans; cependant ceux qui ſe ſont propoſé d'encourager les talens, n'ont jamais employé cette noble œconomie; on a fondé des prix d'or ou d'argent à Toulouſe, à Caën, à Paris, à Marſeille & à Pau, & on n'a pas cru qu'une couronne de laurier fût capable d'exciter l'émulation de nos Poëtes & de nos Orateurs. Tant de Sçavans pâliroient-ils ſur les Livres Latins, Grecs, Hébreux & Arabes, ſi pour récompen-

ſe de leurs veilles laborieuſes, ils ne pouvoient eſperer qu'un ſi ſterile honneur ? Mais voici un exemple déciſif contre l'idée du renouvellement de l'œconomie politique de la Gréce : Quand M. Colbert, qui avoit des vûës ſi juſtes ſur toutes choſes, voulut reveiller le zele un peu aſſoupi de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ne regla-t'il pas qu'il y auroit pour chaque ſéance quarante jettons à partager entre les Académiciens préſens ? Je ſçai que M. l'Abbé d'Olivet dit à ce ſujet, pag. 20. de ſon *Hiſtoire de l'Académie*, in-12. que *l'aſſiduité purement gratuite juſqu'alors, ne s'étoit jamais ralentie.* Mais je croi devoir plûtôt m'en rapporter à l'Abbé Tallemant l'aîné, qui avoit vû naître les jettons & qui s'explique ainſi dans une Lettre ſur les démêlés de l'Académie avec Furetiére, imprimée dans le Mercure de May 1688 : *J'avouerai ici que depuis que M. Colbert a fait donner des jettons, on a été un peu plus exact à venir à l'heure, qu'on n'étoit*, pag. 217. Je ne ſçai en vérité pourquoi M. l'Abbé d'Olivet, qui a copié fidelement ce qui eſt dit dans cette Lettre contre Furetiere, a cru devoir pallier un fait ſi ſimple & ſi naturel. Il me ſemble qu'il pouvoit être auſſi

ingenu & auſſi vrai que ſon Confrere, ſans rien diminuer de la gloire de ſon Académie.

Quoi qu'il en ſoit, ces établiſſemens anciens & modernes font voir, que les couronnes de laurier ou de lierre ne ſont plus de ſaiſon, & qu'il eſt impoſſible de faire revivre ce généreux déſintereſſement, dont il eſt pourtant toujours ſéant à un Ecrivain de faire l'éloge : mais venons à Pauſanias.

Cet ancien Auteur n'avoit pas encore été traduit en François : les infatigables érudits en faiſoient ſeuls leurs délices. Ainſi ceux qui veulent étudier à peu de frais la docte Antiquité, ou plûtôt ceux qui veulent paroître ſçavans, ſans ſçavoir ni le Grec, ni le Latin, doivent mille remercimens à l'Académicien, pour avoir traduit en notre Langue un Livre plein de faits hiſtoriques, de Mythologie, de ſcience Geographique & Chronologique, & où il eſt parlé de tant de Héros & de tant de Statues. M. l'Abbé Gedoyn a connu ſans doute tout le mérite de l'Auteur Grec : cependant à l'exception de ce qui regarde la guerre Meſſeniaque, & celle des Gaulois, on eſt aſſez médiocrement intereſſé au reſte ; & il faut avoüer qu'il n'y a guéres que

des Sçavans de profession, pour qui c'est d'ailleurs un jeu de lire Pausanias en Grec, à qui cette Traduction pourroit faire un certain plaisir : en quoi je ne prétens nullement rabaisser le travail du laborieux Traducteur. Ce que je puis même vous assûrer, c'est qu'on peut toujours le consulter utilement. Il falloit autant de capacité qu'en a M. l'Abbé Gedoyn, pour traduire si clairement un Auteur dont le style est serré & obscur. En lisant la Traduction, vous reconnoîtrez cette correction, cette pureté & cette netteté de style, qui plaisent dans son Quintilien: & si vous vous piquiez de sçavoir le Grec, vous remarqueriez peut-être qu'il possede parfaitement cette Langue.

Rien ne prouve mieux son bon goût, que les remarques qu'il a faites sur son original. L'érudition y est ménagée ; rien de superflu & d'ennuyeux. Au lieu de s'approprier les découvertes d'autrui, comme ont fait certains petits Commentateurs modernes, il cite honorablement ceux qui les ont faites. Si par hazard Pausanias fût tombé entre les mains de quelque Scoliaste, dont le talent est de compiler sans goût tout ce qu'il lit, au lieu de deux volumes *in*-4°. nous

aurions eu ſans doute cinq ou ſix volumes remplis de toutes les variantes & de tous les lieux communs de Mythologie, d'Hiſtoire, de Geographie, de Chronologie, des longues citations Gréques & Latines, des Médailles, &c. Enfin Pauſanias auroit nagé dans un fatras énorme d'Antiquités. Graces au bon goût du Traducteur, on ne trouve que Pauſanias dans ſa Traduction.

Si l'on ne connoiſſoit la politeſſe ingenieuſe de M. l'Abbé Gedoyn, on jugeroit par quelques traits de ſon Epître dédicatoire, à ſes dignes Confreres de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, qu'il a eu quelque regret d'avoir ſi judicieuſement & ſi ſobrement employé l'érudition : car voici comme il leur parle : » L'un, ſçavant Antiquaire, » qui n'ignore rien de ce qui regarde les » monumens publics, les Inſcriptions & » les Médailles, trouvera que j'ai traité » ſuperficiellement cette partie ; l'autre, » profond dans la Chronologie, dans » l'Hiſtoire, dans la Géographie, tant » ancienne que moderne, ne verra dans » ces Remarques rien qui ſoit digne de » lui ; un autre qui a fait une étude par- » ticuliere de la Mythologie, m'accuſera » de beaucoup d'omiſſions ; un autre, » qui poſſede à fond les Langues Orien-

» tales, pensera que je devois chercher, » dans ces Langues-là même, la clef de » plusieurs Fables; une autre enfin ac- » coûtumé à consulter les manuscrits, & » à recüeillir toutes les variantes, me » blâmera de n'avoir pas porté ce soin » aussi loin que je le pouvois, & tous » auront raison. « Ce n'est-là, comme vous voyez, qu'un tour éloquent & neuf, pour mettre dans un beau jour les talens singuliers des membres de l'Académie des Belles-Lettres. Car en vérité je crois que M. l'Abbé Gedoyn seroit bien fâché d'avoir produit des Commentaires de cette espece. Content de faire paroître son Académique sagacité, dans le choix heureux de quelques Remarques sçavantes, il a renoncé prudemment à un importun étalage. *Ainsi*, en faveur du Compliment, je lui pardonne le mal qu'il dit de son Livre.

*Après l'idée que je vous ai donnée de *Pausanias*, vous sentez assez qu'il m'est impossible de le suivre dans ses differens *Voyages*, où il y a des détails immenses. Je me bornerai donc à rapporter quelques traits, & à faire quelques reflexions.

* Page 61. tome 1.

Voici un endroit qui n'eſt pas indifférent : » Phryné, dont Paraxitele étoit » amoureux, l'ayant prié de lui donner » le plus bel ouvrage qui fût ſorti de » ſes mains, il ne la refuſa pas ; mais » comme il ne vouloit pas lui dire, quel » étoit celui de ſes ouvrages qu'il eſti- » moit le plus, elle vint à bout de le » connoître par une ruſe dont elle s'avi- » ſa. Un jour que Praxitele étoit chez » elle, un domeſtique à qui elle avoit » donné le mot, accourant de toute ſa » force, vint dire à Praxitele que le feu » étoit à ſa maiſon ; qu'une bonne par- » tie de ſes ouvrages étoit déja brûlée, » & qu'il n'en reſtoit que fort peu, qui ne » fuſſent pas endommagés ; Praxitele ſor- » tant auſſi-tôt, s'écria, *je ſuis perdu ſi* » *mon ſatyre & mon Cupidon ſont brûlés* ; » alors Phryné le raſſura, lui dit qu'au- » cun malheur n'étoit arrivé ; qu'elle » avoit ſeulement voulu ſçavoir par lui- » même, quel étoit celui de ſes ouvra- » ges dont il faiſoit le plus de cas ; & » ſur le propre témoignage de Praxitele, » elle fit choix de ſon Cupidon. « En liſant ce morceau, qui vous ſervira d'ailleurs à connoître le ſtyle du Traducteur, il m'eſt venu dans l'eſprit, qu'on pourroit faire un livre aſſez plaiſant de tous

les tours de soupleſſe, dont ſe ſont ſervi les Phrynés anciennes & modernes, pour mettre à profit leurs charmes. Je ſuis perſuadé que le détail de ces ſtratagêmes ſeroit curieux ; mais il faudroit pour cela avoir les talens du galant Auteur des *Amours d'Horace*, imprimées en Hollande il y a quelques années.

Vous ne ſçaviez peut-être pas, que dans toutes les bonnes Villes de la Gréce il y avoit des *Leſchés*, c'eſt à dire, des lieux où les gens oiſifs venoient s'entretenir, à peu près comme ſont aujourd'hui nos Caffez. C'eſt ce que nous apprend M. l'Abbé Gedoyn, dans une de ſes notes, pag. 286. tom. 1. A Sparte, ajoûte-t'il, les deux *Leſchés* étoient deſtinés à autre choſe, parce que l'oiſiveté n'y étoit pas ſoufferte, comme parmi nous. Je ne ſçai ſi dans cette remarque il n'a pas voulu faire alluſion à un certain lieu public, où ſelon le bon mot des Journaliſtes de Trevoux, * *on tient école d'ignorance & de bon goût.* Il me ſemble que ces réduits litteraires méritent quelques égards, quand même on n'y agiteroit que ces jolies queſtions, dont il eſt parlé dans le *Pantalo Phœbeana*.

* Memoires de Trevoux, Juin 1725. art. 47.

Me ſera-t'il permis d'obſerver ici, qu'il eſt échapé à M. l'Abbé Gedoyn de violer une regle eſſentielle de la verſification dans le Vers ſuivant ?

Les fers *ſuccederent* à mon premier malheur.

Je crus d'abord que c'étoit une faute d'impreſſion, & qu'au lieu de *ſuccederent*, il falloit lire *ſuccederont* : mais comme il s'agit d'un fait déja paſſé, il eſt viſible que c'eſt une inattention du Traducteur. J'avouë que la mépriſe eſt pardonnable ; mais comme il ſiéroit bien à M. l'Abbé Gedoyn, de remarquer une faute dans un Vers Grec, il me ſemble que je n'ai pas mauvaiſe grace d'en relever une dans un Vers François : il eſt trop raiſonnable pour s'en ſcandaliſer.

Un point d'Hiſtoire bien curieux eſt celui qui regarde Oedipe : On dit communément qu'il eut quatre enfans de Jocaſte ſa mere. Cependant ſelon Pauſanias, peu de tems après cet inceſte malheureux, la mere mourut ; Oedipe n'eut pas ces quatre enfans d'elle, mais d'Euryganée fille d'Hyperbas. Ce ſont les Poëtes Tragiques, qui longtems après l'avanture d'Oedipe, *dit M. G. p. 249. T. 2.* pour la rendre plus ſuſceptible d'horreur & de compaſſion, ont ſuppoſé que ce malheureux Prince avoit eu des enfans de Jocaſte ; la mort

ſoudaine de cette Princeſſe après avoir épouſé ſon fils, ne pourroit-elle point fournir le ſujet d'une nouvelle Tragedie d'Oedipe ?

Vous voyez, Monſieur, que je me contente de recüeillir quelques faits convenables aux ſujets que nous pouvons traiter dans ces Lettres ; il n'eſt pas poſſible de faire un meilleur uſage d'un livre deſtiné aux Sçavans de profeſſion. Voici encore un autre trait qui me paroît aſſez ſingulier. Pauſanias en parlant de l'inſtitution des Jeux Pythiques, dit pag. 331. du Tom. 2. » Que » ces jeux conſiſtoient anciennement en » un combat de Poëſie & de Muſique, » dont le prix ſe donnoit à celui qui » avoit fait & chanté la plus belle Hym» ne en faveur d'Apollon. « Notre Voyageur après avoir nommé ceux qui les premiers remporterent le prix, parle ainſi : *On tient que ni Orphée, qu'une haute ſageſſe & une parfaite connoiſſance des myſteres de la Religion rendoient recommandable, ni Muſée qui faiſoit profeſſion d'imiter Orphée en tout, ne voulurent jamais s'abaiſſer à diſputer le prix des Jeux Pythiques.* C'eſt ainſi que parmi nous les Poëtes excellens ſe ſont toujours abſtenus de ſe compromettre ; ſi

l'on en excepte M. de V. comme vous le verrez- ci après.

Il falloit que les Grecs fuſſent paſſionnés pour la muſique, puiſqu'au rapport de Pauſanias, Eleuther fut déclaré vainqueur dans les Jeux Pythiques à cauſe de ſa belle & grande voix, quoiqu'il eût chanté une hymne qui n'étoit pas de ſa façon. Il dit auſſi qu'Heſiode ne fut pas reçu à diſputer le prix, parce qu'en chantant il ne ſçavoit pas accompagner de la lyre. Il eſt aiſé de juger par-là comment cet apophtegme moderne *un Poëte n'eſt pas une flute*, * auroit été reçu chez une Nation ſi ſenſible aux plaiſirs de l'harmonie, & dont la langue étoit une eſpece de muſique.

S'il m'étoit permis de tranſporter ici differens morceaux d'érudition, j'aurois bien des choſes à dire. Je finis, en vous avertiſſant que j'ai obſervé que M. l'Abbé Gedoyn n'adopte pas aveuglément tout ce que dit Pauſanias, & qu'il attaque quelquefois ſa crédulité ſuperſtitieuſe. Je ne ſçai ſi l'Auteur Grec n'uſe pas du privilege de mentir, dont les Voyageurs ſont en poſſeſſion (car M. l'Abbé G. nous donne Pauſanias pour un Voyageur,) lorſqu'il nous dit,

* V. le *Dict. Neol.* au mot, *Flute*.

par exemple, qu'un Phénicien qu'il a connu, lui contoit qu'un homme se voyant poursuivi par une vipére, monta au haut d'un arbre, que la vipére ne pouvant l'atteindre, jetta son venin contre l'arbre, & que dans le moment il avoit vû l'homme expirer.

Je réserve pour une autre Lettre ce qui me reste à vous dire de cette Traduction, pour avoir lieu de vous parler dans celle-ci, d'un *Recueil de divers traités sur l'Eloquence & sur la Poësie* imprimé en Hollande, *in*-12. 2. vol. 1730. Dans le premier volume, on trouve d'abord les Réflexions sur la Rhetorique & la Poëtique de M. de Fenelon, adressées à M. Dacier Secretaire de l'Académie Françoise : il n'est pas nécessaire de relever ici le mérite de cet ouvrage ; vous sçavez que ce Prélat n'a rien écrit où il y ait plus de goût & de jugement. Je ne pense pas si avantageusement de ses Dialogues sur l'Eloquence ; l'éloge qu'en a fait l'Auteur de la Préface, n'a pas imposé aux esprits solides. M. de Fenelon prêche dans ces Dialogues la belle simplicité, & cependant on y trouve de ces faux brillans qu'il condam-

ne. M. Gibert a critiqué cet ouvrage de M. de Fenelon dans ſon troiſiéme volume des *Jugemens des Sçavans ſur les Maiſtres de l'Eloquence.* Il y a plus de ſolidité & de juſteſſe dans les Reflexions ſur l'Eloquence par M. Arnaud, qui ſont inſerées dans ce Recüeil. On a ſuivi l'Edition qu'en fit le P. *Bouhours en* 1700. La Préface eſt de ce célébre Jeſuite. Il mit à la tête de ces Reflexions, des Remarques de M. de Sillery Evêque de Soiſſons contre le P. Lami Benedictin, qui dans ſon *Traité de la connoiſſance de ſoi-même* s'étoit ouvertement declaré contre la Rhétorique qui eſt en uſage au Barreau & dans la Chaire. La réponſe du Philoſophe Benedictin vient après, & enſuite la Réfutation par le même Prélat. En liſant ces divers écrits, vous ſentirez qu'un homme d'eſprit & de goût ſçait raiſonner avec plus de juſteſſe ſur l'Eloquence, qu'un ſubtil Metaphyſicien, lors même que celui-ci ſe vante de ramener tout à la pure raiſon.

M. Arnaud dans ſes *Reflexions* attaque une longue Préface, que M. du Bois avoit miſe à la tête des *Sermons de ſaint Auguſtin*, & » où il déploïe » toute ſon éloquence, pour prouver

» que les Predicateurs doivent re-
» noncer à l'éloquence : que la Chaire
» ne souffre point de ces figures qui
» s'emparent de l'imagination, point
» de ces tours, qui remuent les
» passions ; & qu'en un mot l'Evangi-
» le, dont la simplicité a tant de char-
» mes, doit là-dessus servir de régle à
» ceux qui l'annoncent. « C'est ainsi que M. l'Abbé d'Olivet expose les idées de M. du Bois, pag. 317. de l'*Histoire de l'Académie* ; il dit, avec raison, que dans les Reflexions de M. Arnaud, imprimées plus d'une fois, *ce nouveau système est foudroyé.* J'ajouterai qu'en lisant cet écrit, on remarque par tout *ce grand* * *sens avec lequel* ce fameux Docteur *jugeoit de toutes choses*, ce sont les termes de M. de Valincourt, rapportés par l'Historien de l'Académie.

Le second volume contient : *Les Reflexions du P. du Cerceau sur la Poësie Françoise.* C'est une espece de Poëtique Grammaticale, où l'on tâche d'établir que ce qui distingue les vers de la prose, *c'est uniquement le tour qui met de la suspension dans la phrase, par*

* Histoire de l'Académie Françoise, pag. 370.

le moyen des inverſions ou tranſpoſitions reçuës dans la langue, & qui n'en forcent point la conſtruction. Mais pour renverſer ce beau ſyſtême, il ſuffit d'obſerver que nous avons de très-beaux vers, où il n'y a ni inverſion, ni tranſpoſition. Or ſi le caractere eſſentiel & diſtinctif de la verſification Françoiſe conſiſtoit dans ces tranſpoſitions, ainſi que l'aſſure le P. D. C. il n'y auroit point de beaux vers qui ne fuſſent marqués à ce coin. Les Reflexions peu ſenſées qui compoſent 210. pages, avoient déja été imprimées dans divers Mercures; ce Recüeil n'en auroit pas été moins bon, quand on les auroit laiſſées dans leur premiere & vraïe place. Cet Auteur qui étoit ſi prolixe dans ſes poëſies l'eſt encore plus dans ſa proſe; il auroit pû nous développer en trente pages ſon mauvais ſiſtême, & auroit été ainſi un moins déſagréable écho *d'un homme de beaucoup d'eſprit*, * *qui ſans être Poëte eſt fort au fait ſur la Poëſie.* C'eſt ainſi qu'il s'exprime. Ajoûtez à cela un ſtile plat qui affadit encore ces pitoyables reflexions.

Il y a bien plus de goût & de raiſonnement dans le *Traité de la Poëſie*

* M. L'Abbé de Pons.

Pastorale par M. l'Abbé Genet. Le caractere de l'Eglogue & de l'Idylle y est fidellement representé. Il n'a pas tenu à cet Académicien qu'on n'ait vû refleurir le véritable goût des Eglogues, immolé au Bel Esprit.

On a mis à la fin du second tome la *Lettre à Monsieur D*** au sujet du Prix de Poësie donné par l'Académie Françoise l'année* 1714. Le sujet étoit le *nouveau Chœur de Nôtre-Dame construit par Louis XIV. & promis par Louis XIII.* Le prix fut déferé à un Poëme de l'Abbé du Jarry, dont on fait l'anatomie dans cet Ecrit; dessein, pensées, expressions, tout y est sifflé: sur tout, les *Pôles Brulans* de ce pauvre Poëte, sont bien tournés en ridicule. Il faut avoüer que l'Auteur de cette Lettre est un fin connoisseur. Pour vous donner une idée de son agréable vivacité, je vais rapporter un trait qui n'offense personne: « Les Despreaux, » *dit-il, p.* 494. les Racines, les la Fontaine, ne sont plus: nous avons perdu avec eux le bon goût qu'ils avoient introduit parmi nous; il semble que » les hommes ne puissent pas être » raisonnables deux siécles de suite. » On vit arriver dans le siécle qui

» ſuivit celui d'Auguſte, ce qui arrive » aujourd'hui dans le nôtre. Les Lucains ſuccederent aux Virgiles, les » Seneques aux Ciceron; ces Seneques » & ces Lucains avoient de faux brillans, ils ébloüirent; on courut » à eux à la faveur de la nouveauté; » Quintilien s'oppoſa au torrent du » mauvais goût. O que nous avons beſoin d'un Quintilien dans le dix-» huitiéme ſiécle!» M. l'Abbé d'Olivet a parlé à peu près ſur ce ton, dans ſon remerciment à l'Académie. Mais ne pourroit-on pas dire que M. Rollin eſt ce Quintilien ſi ardemment deſiré? il eſt à ſouhaiter que ſes ouvrages, eſtimés de tout le monde, nous inſpirent de l'averſion pour le ſtile précieux, & affecté, qu'on veut accrediter parmi nous.

Il y a à la fin de cette Lettre l'Ode ingenieuſe & pourtant rejettée de M. de Voltaire ſur le même ſujet Académique. J'ai bien peur que ſans examiner les deux piéces, vous ne couroniez l'*Ode* préferablement au *Poëme* de l'Abbé du Jarry: mais le nom des Auteurs ne doit jamais impoſer à un homme judicieux. D'ailleurs des Juges éclairés ont decidé autrement. Cette

ventaire prouve que M. de Voltaire mis au-dessous de du Jarry, auroit dû suivre l'exemple de Musée & d'Orphée, dont parle Pausanias; on soupçonne que M. de V. a autrefois composé cette Lettre.

Sçavez-vous, Monsieur, que la Hollande a aussi son fade Bibliothécaire des Gens de Cour; mais cet Auteur a prudemment supprimé son nom, & n'a donné qu'un Recueil en 2. vol. *in*-12. sous ce titre: *Elite de bons mots, Pensées choisies, Histoires singulieres & autres petites Piéces, tant en prose qu'en vers, recueillies des meilleurs Auteurs, & particulierement des Livres en* Ana; *nouvelle édition, augmentée de plusieurs Piéces nouvelles qui n'ont jamais paru dans de pareils Recueils.* 1731. Ces sortes de Compilateurs se rencontrent souvent avec leurs devanciers, parce qu'ils puisent dans les mêmes sources. Lorsque ce secours leur manque, ils s'amusent à aboyer contre les Ecrivains qu'ils n'ont pû mettre à contribution: jugez-en par ce que M. de Pitaval a écrit dans son *Esprit des Conversations agréables*, Tome 3. contre M. Rémond de S. Mard, Auteur de l'*Examen Philosophique de la Poësie*: » Ses idées,

» (*dit-il, p.* 197.) ſont alambiquées,
» éloignées de la belle nature ; rien
» n'inſtruit moins que ce dernier Ou-
» vrage ; il vous promene dans un Pays
» que ſon imagination a créé, où
» l'on voit de belles illuſions : il
» ſaiſit ce qu'il y a de plus abſtrait
» dans ſa matiere ; loin de s'humani-
» ſer par ſon expreſſion, il en va cher-
» cher une, qui eſt aprêtée avec tant
» d'art, que le ſens qu'elle recele, ne
» ſe preſente qu'à un Devin. *Je n'ai*
» *trouvé mon compte* que dans une ré-
» flexion qu'il fait, lorſqu'il dit, que
» dans la Poëſie, on fait cent inſultes
» à la raiſon par les ſots égards que
» l'on a pour les oreilles. De pareils
» Ecrivains ſe ſont-ils imaginé que
» pour écrire bien, il falloit faire mon-
» tre de ſon eſprit, par des idées & des
» expreſſions, qui affectaſſent le Lec-
» teur, & lui donnaſſent lieu de dire,
» voilà un génie neuf, qui a trouvé un
» nouveau Syſtême dans l'art d'écrire.
» Qu'arrive-t'il ? c'eſt que ces Ouvra-
» ges, qui ſurprennent l'admiration,
» tombent, par la honte qu'on a de
» les avoir admirez ; on les ſacrifie
» bien-tôt au bon goût à qui on fait
» amende-honorable. « On voit dans

le tour de cette critique toute la fleur de l'esprit de *Damon*. Mais je ne sçai si M. Rémond, qui certainement n'est pas jaloux d'enrichir les beaux Recueils du sieur de Pitaval, ne se trouvera pas loüé dans cet endroit, contre l'intention de son Censeur. *Saisir ce qu'il y a de plus abstrait dans une matiere*, ne paroîtra pas un défaut à un subtil Ecrivain qui ne hait pas les Entitez Métaphysiques, & les abstractions idéales, lorsqu'elles sont finement & *chaudement* traitées.

Après tout, il se consolera facilement de cette censure, s'il considere que les Rapsodistes font peu de cas des Ecrivains qui ne leur fournissent pas de *précieux lambeaux* pour leurs collections; & que celui-ci lui donne pour Compagnon de fortune, un Poëte célébre, qui a publié un Recueil de Fables il y a quelques années, je ne rapporterai que les derniers traits du Parallele que M. de P. a fait de la Fontaine avec le Fabuliste moderne. » Le » naïf du premier, (*dit-il, p.* 363. *T.* 1.) » est la nature elle-même; le naïf du » second est la nature contrefaite: dans » le premier, l'art est si caché qu'on ne » l'apperçoit point; dans le second, il

» étouffe la véritable nature. « Ne pourroit-on pas dire que ce petit Ecrivain, par ſes diverſes critiques, a cherché à ſortir de ſon obſcurité, en ſe faiſant de grands adverſaires ? Projet qui certainement ne lui réuſſira pas ; Les Ecrivains d'un certain ordre mépriſent les inſultes des *Damons*, & ſont aſſez vengés par le jugement du Public. Ils ne daignent pas même les haïr. Je ſuis, &c.

VINGT-HUITIE'ME LETTRE.

P.

MAlgré la réſolution que j'avois priſe, Monſieur, de ne plus vous entretenir de la Traduction nouvelle de *Pauſanias*, vous m'obligez à y revenir, en me demandant, ſi M. l'Abbé Gedoyn a eu raiſon de donner le titre de *Voyage Hiſtorique de la Gréce*, à une compilation d'*Antiquités*. On n'avoit jamais eu, dites-vous, cette idée du livre de l'Auteur Grec. Pour vous ſatisfaire, j'ai examiné avec attention la forme de ſon Ouvrage ; & j'ai remarqué que Pauſanias dit, qu'il a vû

la plûpart des choſes dont il parle. Or, ces choſes regardent differentes Villes de la Gréce. Il s'agit donc de décider, ſi un Auteur qui écrit pluſieurs choſes qu'il a vûës çà & là, dans un pays d'une mediocre étenduë, peut ſe revêtir du titre de Voyageur. A la vérité, je n'y vois point d'inconvenient conſidérable : Il me ſemble néanmoins qu'en ce cas le titre de *Deſcription Hiſtorique* ſeroit plus naturel. Un Voyageur d'ordinaire fait mention de la route qu'il a tenuë, & de ce qui lui eſt arrivé dans le cours de ſes Voyages. Or, on ne voit pas la moindre idée de cela dans Pauſanias. C'eſt donc comme ſi D. Bernard de Montfaucon s'étoit aviſé de donner le titre de *Voyage de la France* à ſes *Monumens de la Monarchie Françoiſe*, en conſervant à ſon Ouvrage la forme qu'il a. En un mot, on voit une route dans tous les Voyages anciens & modernes. Trouvez-vous que le Traducteur, pour juſtifier le titre qu'il lui a plû de donner à ſa Traduction, ait raiſon de prétendre, qu'en diſant : (*Pauſanias dans ſes Attiques, dans ſes Corinthiaques, dans ſes Eliaques*,) on ne preſente à l'eſprit rien de clair & de diſtinct. Il n'y a, ce

me ſemble, que des perſonnes bien ignorantes, qui puiſſent être embarraſſées ſur ce que veut dire *Attica*, *Corinthiaca*; en tout cas, il n'y a qu'à ſubſtituer le mot de *deſcription*, comme font tous les Anglois, & *Dryden*, en particulier, & dire : *Pauſanias dans ſa Deſcription des Antiquitez d'Athénes ou de Corinthe, &c.*

M. l'Abbé Gedoyn n'a rien oublié, pour aſſûrer à Pauſanias la qualité de *Voyageur*. Si par exemple l'Auteur Grec parle de quelque monument dans le pays des Hebreux, le Traducteur en conclud, ſelon ſon ſyſtême, que *Pauſanias avoit voyagé en Judée & dans toute l'Aſie*. Mais ſi ce raiſonnement eſt juſte, je ne vois pas pourquoi il ne luifait pas faire le tour du monde ; car l'Auteur Grec parle de toute ſorte de païs, & promene ſa plume preſque ſur toute la terre connue alors. Il ſeroit plaiſant que quelque nouveau Traducteur de Pauſanias donnât ce titre à ſa Traduction : *Voyage de Pauſanias autour du monde*.

Vous auriez grand tort de vous défier de l'éxactitude du *Voyageur* Grec, après que M. l'Abbé G. s'en eſt, pour ainſi dire, rendu caution. Il y a en effet

dans

dans la plûpart des récits de cet Auteur, un certain air de sincerité & de vérité qui persuade : il donne presque toûjours aux faits le degré de probabilité ou de certitude qu'ils méritent. J'aurois cependant souhaité que ce Compilateur, d'ailleurs si judicieux, se fût abstenu de recueillir des contes pueriles ou absurdes, qui lui font peu d'honneur.

Quoiqu'il en soit, le jugement de Pausanias paroit dans ce qu'il dit : par exemple, au sujet du cheval de Troye, dans le ventre duquel on veut communément que les Grecs se soient cachés ; il soutient au contraire que c'étoit une machine de guerre propre à renverser des murs ; *ou bien*, ajoûte-t'il, p. 73. tom. I. *il faut croire que les Troyens étoient des stupides, des insensés, qui n'avoient pas ombre de raison.* Cette réflexion de Pausanias est du goût du Traducteur, qui regarde comme lui, l'idée d'un cheval de bois farci de gens de guerre, comme une imagination Poëtique, qui bien examinée est une ridicule extravagance.

L'aveu que fait l'Auteur Grec de la supercherie des Oracles n'est pas moins remarquable. » Amphiloque, *dit-il*,

» *p.* 110. *tome* I. a un Autel à Athê-
» nes : mais il rend ſes oracles à Mal-
» lus, Ville de Cilicie ; & de tous les
» Oracles il n'y en a point qui ſoient
» moins trompeurs que les ſiens. « Il s'en faut bien que Pauſanias fût perſuadé qu'il y eût rien de ſurnaturel en tout cela. Je ne trouve pas moins vraie la reflexion que fait le Traducteur, en parlant d'une fontaine, près du Temple d'Amphiaraüs, dans laquelle on étoit obligé de jetter quelque piéce d'or ou d'argent : l'*Avarice*, dit-il, pag. 110. *ou la cupidité des Prêtres, a été dans tous les tems une ſource de ſuperſtitions & d'abus.*

Quoique Pauſanias ſoit un érudit de la premiere claſſe, il ne laiſſe pas de gliſſer de tems en tems *quelque morceau de gulanterie.* Vous en jugerez par cette Hiſtoriette. Il y avoit dans l'Achaïe un Temple conſacré à Diane. » La Prê-
» treſſe étoit toûjours une Vierge, qui
» étoit obligée de garder la chaſteté
» juſqu'à ce qu'elle ſe mariât, & pour
» lors le Sacerdoce paſſoit à une autre.
» Or il arriva qu'une jeune fille d'une
» grande beauté, nommée Cometho,
» étant revêtuë du Sacerdoce, Mela-
» nippus, le jeune homme de ſon

» tems le mieux fait & le plus accom-
» pli, devint amoureux d'elle. Voyant
» qu'il en étoit aimé réciproquement,
» il la demanda en mariage à son Pere.
» Le naturel des vieillards est de s'op-
» poser toûjours à ce que souhaitent
» les jeunes gens, & d'être sur tout
» fort peu touchés de leurs amours.
» Par cette raison, Melanippus ne put
» obtenir de réponse favorable, ni des
» parens de la fille, ni des siens pro-
» pres. On vit en cette occasion,
» comme en bien d'autres, que quand
» une fois l'amour nous possede, tou-
» tes les Loix divines & humaines ne
» ne nous sont plus de rien. Melanip-
» pus & Cometho satisfirent leur pas-
» sion dans le Temple même de Diane;
» & ce saint lieu alloit être pour eux
» comme un lit nuptial, si la Déesse,
» n'avoit bientôt donné des marques
» terribles de sa colere. » La sterilité
fut générale, les maladies populaires
emporterent une infinité de gens. L'O-
racle de Delphes apprit à ces Peuples,
que l'impieté des deux amans étoit la
cause de ces maux, & que pour appai-
ser la Déesse, il lui falloit sacrifier
tous les ans un jeune garçon & une
jeune fille qui excellassent en beauté

ſur toutes les autres. » Ainſi, *ajoûte* » *Pauſanias*, *p.* 110. pour le crime de » ces deux amans, on voyoit périr de » jeunes filles & de jeunes hommes, » qui en étoient très-innocens ; leur » ſort & celui de leurs proches étoit » bien cruel, tandis que Melanippus » & Cometho, les ſeuls coupables pa- » roiſſoient moins malheureux ; car du » moins avoient-ils contenté leurs dé- » ſirs, & les amans ſe trouvent heu- » reux de pouvoir ſe ſatisfaire, même » aux dépens de leur vie. » Mais autant qu'il avoit une idée ſublime de la felicité de deux amans, autant il trouvoit malheureux ceux qui aimoient ſans être aimés. C'eſt une induction que je tire de la réflexion qu'il fait après avoir décrit l'Amour malheureux d'un jeune Berger ; » on croit (pourſuit-il, pag. » 119.) que les hommes & les fem- » mes, pour oublier leurs amours, » n'ont qu'à ſe baigner dans le Selim- » nus ; ce qui en rendroit l'eau d'un » prix ineſtimable, ſi l'on pouvoit s'y » fier. «

Vous ſçavez, Monſieur, que Pythagore défendoit à ſes Diſciples de manger des féves. Le fameux Abbé Faydit, dans ſa Lettre au Prieur des Carmes de

Riom, a expliqué cette défense d'une maniere singuliere ; mais la bienséance ne me permet pas d'entrer dans aucun détail. Ne pourroit-on pas soupçonner Pausanias d'avoir eu la même idée : » Les Pheneates, *dit-il*, *p.* 164. racontent, que Cerés, cherchant sa fille, » étoit venuë chez eux, & que pour » récompenser ceux qui lui firent un » bon accueil, elle leur donna toute » sorte de grains, hormis des féves. » Pourquoi ce légume en fut excepté » & pourquoi ils le tiennent impur, c'est un mystere qui ne se révele » point. »

Je ne sçai si ceux qui n'ont pas une admiration aveugle pour les Anciens seront contens d'une reflexion que fait le sçavant Traducteur, à l'occasion d'un tableau de Polygnote qui représentoit le Siége de Troye : » Il y » avoit dans ce tableau, *dit M. G.* p. » 373. plus de 80. figures, *chaque figure principale étoit marquée par une inscription*, c'étoit l'usage des Peintres de l'ancien tems, & je ne puis » croire que leurs tableaux en fussent » défigurés ; puisqu'ils ont fait l'admiration des Grecs & des Romains, » dont le goût pour la peinture valoit

„ bien le nôtre. Un uſage contraire a „ prévalu, & fait ſouvent d'une belle „ tapiſſerie & d'un beau tableau, une „ énigme pour les regardans. Ces inſ- „ criptions donnoient d'abord l'intelli- „ gence du ſujet & mettoient le Spec- „ tateur à portée de juger ſi chaque „ partie du ſujet étoit bien exécutée.“ Il me ſemble que M. l'Abbé Gedoyn confond differentes choſes. J'avoüe avec lui que les grands morceaux de tapiſſerie ou de peinture dénués d'inſcription, deviennent des énigmes pour la plûpart des Spectateurs. Mais prétendre qu'à l'exemple des Anciens on doit marquer chaque figure principale d'un tableau par une inſcription, c'eſt vouloir affoiblir l'effet que produit un beau tableau, & émouſſer la curioſité au lieu de la piquer.

Ces tableaux d'hiſtoire ſont faits pour des gens qui ont quelques connoiſſances. Qu'on mette au bas le fait hiſtorique, à la bonne heure, cela eſt utile pour s'en rappeller commodément les circonſtances, & pour connoître les Héros. Mais le plaiſir de l'intelligence ſera perdu, en mettant une inſcription à côté de chaque principale figure; les yeux, au lieu de con-

siderer l'ordonnance du Tableau, l'attitude des figures, le coloris, seront occupés à lire ces diverses inscriptions. Un beau Tableau s'explique par lui-même. M. Despreaux admirateur passionné des Anciens, est de mon sentiment. Voici comme il s'exprime dans son *Discours sur le style des Inscriptions* :*

» Comme les Tableaux de la Galerie
» de Versailles sont des especes d'Em-
» blêmes héroïques des actions du Roi,
» il ne faut dans les regles, que mettre
» au bas du Tableau le fait historique,
» qui a donné occasion à l'emblême.
» Le Tableau doit dire le reste, &
» s'expliquer tout seul. Ainsi, par
» exemple, lorsqu'on aura mis au bas
» du premier Tableau, *le Roi prend*
» *lui-même la conduite de son Royaume*,
» *& se donne tout entier aux affaires*,
» *1661.* il sera aisé de concevoir le des-
» sein du Tableau, où l'on voit le Roi
» fort jeune, qui s'eveille au milieu
» d'une foule de plaisirs dont il est
» environné, & qui tenant de la main
» un timon, s'apprête à suivre la Gloi-
» re qui l'appelle, &c. "

M. l'Abbé Gedoyn ne s'en tient pas

* Oeuvres de Boileau, pag. 88. T. IV. in-12. 1729.

à cette débauche d'admiration ; réſolu de l'épuiſer, il s'extaſie ſur cette Inſcription qui eſt au bas du Tableau : *Polygnote de Thaſe fils d'Aglaophon a fait ce Tableau, qui repréſente la priſe de Troye* ; & à ce ſujet il prononce l'éloge des Inſcriptions faites il y a deux mille deux cens ans. Je vous avoüe que je ne puis me réſoudre à les admirer auſſi exceſſivement que lui. Si la brieveté & la ſimplicité donnent tant de relief aux Inſcriptions, le Traducteur doit être bien charmé de ce que nos Graveurs mettent au bas de leurs Eſtampes, *Coypel pinxit*, *Drevet ſculpſit* ; mais il eſt d'autres ſortes d'Inſcriptions, qui valent bien celles des Anciens. Sans vouloir être piqués par l'antitheſe, & par les pointes épigrammatiques, nous exigeons dans ces Inſcriptions, des penſées vrayes & naturelles qui caracteriſent le ſujet repreſenté par le Peintre ou par le Graveur.

Voilà, Monſieur, tout ce qui me reſtoit à vous dire de la Traduction des *Antiquités Grecques* de Pauſanias. Malgré mes petites remarques, je vous proteſte que j'en fais cas. Les Planches ſur tout, gravées ſur les deſſeins du

sçavant Chevalier de Follard, n'en sont pas un médiocre ornement.

On vient de réimprimer en Hollande un Livre dont je m'abstiendrois de vous parler, si on n'y avoit inséré une piéce assez curieuse contre le docte M. Burman, si connu par ses travaux & ses combats litteraires. Voici le titre de ce petit Ouvrage : *Etat de l'homme dans le péché originel*, &c. *in*-12. C'est la Traduction du *Peccatum originale philologicè elucubratum* de Beverland. Elle avoit déja été imprimée en 1714. L'Ouvrage contient des plaisanteries libertines, qui tiennent lieu de raisons parmi les esprits forts. On a enrichi cette nouvelle Edition d'un *Brevet Calotin*, contre le Sieur Burman, qu'on tourne en ridicule, pour ses sottes & ennuyeuses Scolies. Vous sçavez que ce grand Litterateur saisit toutes les occasions de se déchaîner contre les François, ennemis ou amis de sa pedantesque érudition. On sçait qu'il a fort maltraité M. Capperonier : J'aime bien qu'on lui retrace de tems en tems la juste idée qu'on a de ses talens. C'est ce qu'on vient de faire avec une agréable vivacité dans une Lettre imprimée depuis quelque tems dans la *Continua-*

tion des Mémoires de Litterature & d'Hiſtoire, Tome X. Partie II. On dit que l'Auteur eſt un François refugié en Hollande. Il s'agit dans cet écrit du *Phedre* publié par M. Burman. Le François refugié commence par ſe mocquer des Commentateurs *Mathanaſiens*, & attaque enſuite la Préface de notre grave Hollandois qui déchire impitoyablement des Sçavans illuſtres, & qui même n'épargne pas les *Hares* & les *Bentleis*. « Que ce procedé ne vous » étonne point (dit l'Auteur de la » Lettre) M. Burman eſt en poſſeſſion » de s'égayer aux dépens des autres » Critiques ; jugez-en par ces traits ré- » pandus dans ſa Préface : Mrs Guiet » & le Fevre ſont les Coriphées des » Critiques téméraires : M. le Clerc » n'a fait toute ſa vie que ſe veautrer » dans les ordures des Scolaſtiques ; » c'eſt un Journaliſte à gage, qui n'a » aucune teinture des Belles-Lettres, » qui juge témerairement & ſans goût » des anciens Auteurs, & s'érige en » Cenſeur & en Scoliaſte de tous les » Poëtes ; enfin un extravagant ; le » Momus de ce ſiécle ; les Daciers » & les Commentateurs à la Dauphine » n'ont fait que des recherches mépri-

» fables. Il déclare sans façon, que de-
» puis long-tems il s'est fait une loi
» d'attaquer de gayeté de cœur, les
» le Clercs, les Capperoniers & autres
» Frelons & Plagiaires de cette es-
» pece, *similes fucos & compilatores alie-*
» *norum Scriniorum*; avec lesquels,
» ajoûte-t'il, les vrais-Sçavans doivent
» avoir une guerre implacable. » *Qui-*
buscum inexpiabile semper decet verè eru-
ditis manere bellum. Je passe plusieurs
autres douceurs qu'il dit à un grand
nombre d'autres Scoliastes; mais je ne
puis m'empêcher de rapporter la réfle-
xion que fait là-dessus le François re-
fugié. « Voilà, dit-il, le genre de po-
» litesse, qu'a acquis M. Burman, en
» corrigeant Quintilien, Ovide, Phé-
» dre; ces grands modeles de l'Urba-
» nité Romaine. C'est du dernier, qui
» sçait prêter tant de graces aux véri-
» tez les plus dures, qu'il a appris cette
» critique fine & polie, dont je viens
» de vous citer quelques traits. Ainsi
» M. Burman ne copie pas seulement
» les expressions de ses Originaux, il
» en imite les manieres & le caractere
» d'esprit. » Si vous voulez rire, lisez
l'Histoire de la maladie de notre
Sçavant Hollandois, qui obligé

de ſe tenir oiſif, ſe compare agréablement à un Savetier boiteux, *velut claudum ſutorem*. En vérité cette Lettre eſt bien propre à faire connoître le mérite de certains collecteurs de Notes qui ne coûtent qu'à tranſcrire.

Comme je ſçai que vous avez donné des éloges aux *Mémoires & Avantures d'un homme de qualité qui s'eſt retiré du monde*, je crois que vous ſerez bien aiſe d'apprendre que l'Auteur tranſplanté en Hollande, vient de publier deux nouveaux Volumes. Il a profité de cette liberté dont il vante les avantages dans ſon *projet de la Traduction de M. de Thou*. Cette ſuite eſt en général intereſſante. Mais l'Auteur, ſelon ſa coûtume, s'appeſantit ſur les détails; ſe livre à la paſſion de moraliſer; d'ailleurs ſa morale eſt trop affectueuſe; ce ton me paroît plûtôt convenir à un Prédicateur, qu'à un Romancier. Je vous communiquerai bien-tôt mes Réflexions ſur l'Ouvrage entier.

Il s'en faut bien cependant que les *Avis d'un oncle à ſon neveu*, imprimez chez Deleſpine, ſe faſſent lire auſſi agréablement; outre que cette qualité d'oncle n'eſt pas fort aimable, ſelon cet apophtegme ancien, *ne ſis mihi pa-*

tenus, il n'y a que des lieux communs de morale. C'est une froide imitation des avis ingenieux & solides donnés par une Dame illustre à ses enfans : M. Dupuy a déja publié des Instructions d'un Pere à sa fille, & à son fils ; en voici d'un oncle à son neveu, voyez où cela iroit, si ces sortes d'Ouvrages étoient à la mode : on passeroit en revûë tous les dégrés possibles de Parenté ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que par un léger changement dans les titres des Livres, le nombre en deviendroit prodigieux ? Car qui empêchera de faire des répresentations d'un fils à son Pere, d'une fille à sa Mere, d'un neveu à son Oncle, &c. Peut-être que ces faiseurs de représentations ne raisonneroient pas le plus mal. Au reste ce que je dis, ne tend qu'à faire voir l'inutilité de ces sortes de Livres, où l'on repete fastidieusement, une Morale triviale.

Voici un Ouvrage qui mérite sans aucune exception, l'estime du Public : c'est le troisiéme Volume de l'Histoire ancienne de M. Rollin. Je prens un plaisir singulier à le lire ; & j'admire toujours plus l'habileté de l'Auteur dans le choix des faits, & dans la maniere

de les peindre ; ſes réflexions judicieuſes, ſon goût exquis, ſon amour pour la véritable gloire. On eſt toujours d'accord avec ce noble & vertueux Ecrivain ſur ce qu'il blâme, & ſur ce qu'il louë. Quoique je me propoſe de vous entretenir de cette Hiſtoire ; permettez-moi de vous communiquer une Réflexion que cette Lecture a fait naître ; j'ai obſervé que l'Hiſtoire ancienne fournit non ſeulement des actions illuſtres, mais encore des Réflexions où regne une morale élevée. Je vous demande ſi en écrivant l'Hiſtoire Générale de l'Europe, depuis un certain nombre de ſiécles ; il ſeroit poſſible de trouver dans les Hiſtoriens tant d'actions vertueuſes, & tant de Réflexions ſi propres à former l'eſprit & le cœur. Il me ſemble qu'on tenteroit inutilement de trouver quelque reſſemblance entre les Peuples & les Hiſtoriens. Les uns n'ont point connu le véritable Héroïſme ; & les autres n'ont jamais été Philoſophes.

Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai point encore parlé des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la République des Lettres*, dont on a déja imprimé qui-

torze volumes. Je conviens avec vous que cet Ouvrage est très-utile ; mais comme ce ne sont que des faits détachés & des Catalogues de Livres, dont la discussion seroit séche & ennuyeuse, vous me devez sçavoir bon gré de mon silence. Voici ce que je pense de l'exécution de ce projet. L'Auteur me paroît y apporter toute l'application dont il est capable, il s'attache aux faits singuliers ; & à la recherche des Ouvrages. Ce n'est pas lui rendre justice, que de le donner pour un hardi abbréviateur de Journaux, il suffit d'ouvrir son Livre, pour voir qu'il puise dans differentes sources. Il faut pourtant convenir que les Journaux sont ses principaux guides ; & qu'il ne vérifie pas toujours les faits qui y sont cités. Le plus grand inconvenient que je trouve, c'est que l'Auteur ne prend pas la peine de lire les Ouvrages de ces Ecrivains, ce qui seroit pourtant nécessaire ; outre la découverte de plusieurs faits curieux, il pourroit ensuite démêler finement leur caractére. Il y a d'ailleurs quelques Auteurs qui ne méritent point le titre d'*Illustres*, & dont par conséquent il ne

devoit point parler. Je voudrois encore que le ſtyle fût moins négligé. Malgré ces défauts ; qu'il eſt impoſſible à un ſeul homme d'éviter entiérement, cet ouvrage mérite l'eſtime du Public. D'ailleurs le volume de corrections, qu'on donne de tems en tems, remedie en partie à ces inconveniens.

L'infatigable M. Gaullyer, Profeſſeur au College du Pleſſis, a publié une Méthode pour l'étude des Humanités. C'eſt un Grammairien fécond ; qui, ſuivant toutes les apparences, regalera encore ſes écoliers d'un bon nombre de volumes. Je ne ſçai ſi cette multiplication eſt néceſſaire. Il me ſemble que le grand nombre de regles accable plus l'eſprit qu'il ne le ſoulage.

M. Paſquier, Avocat au Parlement, a diſtribué depuis quelque tems un *Projet d'un traité complet du Droit public.* Il m'a paru fort curieux ; mais pour juger ſûrement de l'ouvrage, il faut attendre qu'il ſoit imprimé.

Le R. P. de Charlevoix a fait imprimer chez les Guerins, en 2. vol. *in-4°.* ſon Hiſtoire de l'iſle de Saint Domingue. Nous vous en rendrons compte dans la ſuite.

Les Comediens François ont repréſenté depuis peu, avec un ſuccès médiocre la Comédie, en un Acte, intitulé : *Le Mari curieux.*

Je ſuis, Monſieur,

Votre, &c.

VINGT-NEUVIE'ME LETTRE.

Z.

VOus ne vouliez pas me croire, Monſieur, lorſque je vous diſois que nos Réflexions ſérieuſes, & badines ſur le Projet d'une nouvelle Traduction de M. de Thou, attireroient une réponſe. Elle paroît depuis quelques jours ſous ce titre : *Copie d'une Lettre écrite par l'Auteur de la nouvelle Traduction de M. de Thou, à un de ſes amis en France, in-4°.* C'eſt un Ecrit où brillent la modeſtie & le jugement que vous avez admirés dans le *Projet*; l'Auteur a eu ſoin d'en envoyer pluſieurs Exemplaires à Paris ; c'eſt pour cette raiſon que je me crois obligé de vous parler de cette Piéce, où il y a quel-

ques imputations qui ne doivent pas être diſſimulées.

Pour peu que cet Ecrivain eût réfléchi ſur le caractere de ma critique, il auroit reconnu que ſon étrange démangeaiſon de parler de lui, avoit donné occaſion de m'égayer à ſes dépens : En effet comment pouvoit-s'empêcher de rire en voyant ce Traducteur donner ſa perſonne pour l'image de l'illuſtre M. de Thou, & parler ſans ceſſe de ſon eſprit & de ſon cœur ? Malgré mon attention, à ne rien dire qui eût l'air ſatyrique, il n'a pas été aſſez galant homme, pour ſouffrir tranquillement de petites railleries. Ma Lettre eſt à ſes yeux une *Satyre* qu'il dit *imprimée par autorité*. L'Auteur conſacre à cette chimerique prétention, une page entiere de ſa Lettre : c'eſt un pompeux verbiage, où il n'y a pas l'ombre de raiſonnement. Il paroît que l'imagination du Traducteur eſt ſon véritable ennemi. Publie-t-on qu'on a permis l'impreſſion d'une Traduction de M. de Thou ? Il ſe figure qu'on a vû quelques morceaux qu'il avoit traduits. Paroît-il une Critique de ſon *Projet*, c'eſt une affaire d'État. Il érige le Nouvel-

liste en *Champion de la nouvelle Traduction de Paris*, & le regarde comme un de ses Concurrens, qui, pour me servir de sa Métaphore, *sont vivement tourmentés par les morsures de la jalousie.* Peut-on enfanter tant de visions? Pour tranquilliser, s'il est possible, l'esprit du Traducteur, nous lui déclarons sans équivoque, que nous ne prenons aucun interêt à une Traduction, dont il craint si fort le succès. En examinant son *Projet*, nous avons usé du petit droit, que nous exerçons sur les Ecrits publics. La dix-huitiéme Lettre dont il se plaint, a été imprimée par la même autorité, qui a permis la publication de toutes les autres.

Tous ces ridicules détours aboutissent à dire, que si la Lettre a été imprimée par autorité, *ceux qui sont chargés de reprimer les artifices de l'envie & de la malignité, ont ouvertement approuvé la falsification & l'imposture.* Cette odieuse imputation n'est pas plus réelle, que la prétendue lecture de *ses morceaux traduits*, & que l'ordre d'attaquer son *Projet.* Le Traducteur est un Romancier; il imagine tout ce qu'il veut; jugez-en par les falsifica-

tions qu'il m'attribue. Il ſe plaint d'abord que je lui fais dire ſans raiſon, *que les François ne rendent point juſtice à M. de Thou, parce qu'il n'y a point en France autant d'Exemplaires de ſon Hiſtoire, qu'on en trouve en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Pays du Nord enſemble, & que j'aſſure en vérité, que ce raiſonnement me paroît pitoyable.* Sçavez-vous le merveilleux expédient dont il s'eſt ſervi pour colorer cette fauſſe accuſation ? Il a ſupprimé une partie de ſon texte, dont j'ai ſeulement pris la ſubſtance, parce que je ne lui envie pas ſon ſtyle prolixe & diffus. Permettez-moi de tranſcrire ici le paſſage entier : » Je ne ferai » point difficulté, *dit-il dans ſon Pro-* » *jet*, d'avancer que cette multitude » d'Editions Latines (faites en Fran- » ce) eſt une preuve aſſez foible du » zéle des François pour M. de » Thou. La plus grande partie des » Exemplaires a toujours paſſé dans » les Pays étrangers. J'avancerai har- » diment par la connoiſſance que j'ai » eu l'occaſion d'acquerir * *en voya-*

* L'Auteur n'a pû viſiter tous les Cabinets & toutes les Bibliotheques d'Angleterre &

„ *geant dans toutes les parties de l'An-*
„ *gleterre*, que dans cette Isle seule il
„ s'en trouve un aussi grand nombre
„ qu'en France. *Que seroit-ce si je par-*
„ *lois de l'Allemagne & de tous les Pays*
„ *du Nord*, où l'on assure qu'on auroit
„ peine à trouver une Bibliothéque
„ sans un Exemplaire de M. de Thou.
„ Aussi plusieurs Etrangers ont-ils ac-
„ cusé les François de ne rendre pas
„ assez de justice à un des plus grands
„ Hommes qui soient nez parmi eux,
„ d'entendre mal les interêts de leur
„ vanité, & de leur propre estime en
„ paroissant négliger un Ouvrage
„ qui fait un honneur infini à leur
„ Nation. « Je demande à tout es-
prit non prévenu, si ce que j'ai dit
n'est pas contenu dans ces paroles du
Traducteur. Qu'il ne dise pas que je
lui prête le langage qu'il fait tenir
aux Etrangers; outre qu'il insinue la
même chose au commencement, n'est-
il pas visible qu'il a introduit des Etran-
gers pour s'exprimer avec une liberté
moins indécente? D'ailleurs il ne cite

de France: encore moins de l'Europe. Ainsi il parle en l'air. Au reste il n'y a point de Bibliotheque en France, où M. de Thou ne soit.

leur prétendu témoignage, que parce qu'il penſe comme eux.

L'autre falſification eſt encore plus imaginaire; elle ne lui a couté que la ſuppreſſion de quelques lignes déciſives pour le ſens de mes phraſes. » Une „ main habile, dis-je, dans le Projet, „ (c'eſt le Traducteur qui parle) peut „ retoucher la Traduction de Normandie, & la rendre auſſi bonne, ou „ ſi l'on veut, meilleure que la nôtre; „ mais on conçoit bien qu'écrivant en „ Hollande, j'aurai l'avantage dans „ mes Notes de pouvoir m'expliquer „ avec une liberté qu'on n'a point en „ France. Le *Nouvelliſte* me fait dire „ *je me vante* d'effacer *la Traduction de* „ *quelque main habile que ce ſoit.* « Par cet induſtrieux arrangement, le Traducteur me traveſtit en Ecrivain peu ſincere: mais pour me juſtifier, il n'y a qu'à rapporter ſans altération ce que j'ai avancé: *A la vûe de ce riche aſſemblage de Notes, auſſi réel que les Palais des Fées, il prend le ton de redoutable Concurrent, & ſe vante, &c.* Qui ne voit que conformément à ſa modeſte penſée, je fais ſentir que ſes notes rendront ſa Traduction préferable à toute autre: car c'eſt ce qu'il prétend.

S'il y a du ridicule en tout cela, qu'il s'en prenne à lui-même.

Il nous apprend ensuite que ses notes *se réalisent*, je lui en fais mon compliment, & je souhaite sincerement qu'il trompe les justes estimateurs de la capacité, qui craignent de trouver dans ces notes un hardi Copiste, & non un Ecrivain exercé à la censure, & à la critique des Historiens.

Je ne répondrai point à quelques injures de ce galant homme. C'est apparemment l'effet de l'*amitié* que le Traducteur porte *au genre humain*. Environné d'Ecrivains d'une certaine espéce, il me prête les vûës les plus basses, qu'il sçache que nous ne *brûlons pas de ce pur amour pour la belle gloire*, qui, de son propre aveu, l'a porté à s'associer pour une somme d'argent, avec une compagnie de Traducteurs, dont il fait lui-même peu de cas.

Ne trouvez-vous pas singulier, qu'il m'accuse d'avoir *insinué qu'il est aimé & estimé de tout le monde* ? J'ai dit, qu'il étoit, selon lui, *universellement aimé & estimé*, expression équivalante à ce qu'il apprend lui-même, *qu'il n'a reçu dans toute sa vie que des marques d'estime & d'amitié de toutes les perſon-*

nes qu'il a connues : & puis étant *l'ami du genre humain*, pourroit-il le ſoupçonner d'être ingrat envers lui ? J'aurois honte de rapporter ces minuties, ſi je ne m'étois propoſé de vous faire connoître le caractere du Traducteur, qui, à ce ſujet, ſaiſit l'occaſion d'annoncer au Public, que les Anglois & les Hollandois lui ont voüé de concert leur amitié & leur eſtime.

Le Traducteur eſt conſtant à être ſon propre Panegyriſte : il nous apprend (ce qu'il importoit extrêmement de ſçavoir) que depuis trois » ans il joüit de toutes les douceurs » & de tous les agrémens de l'abondance ; que de quelque principe » que ſoient venus ſes voyages & *ſon* » *changement*, il a ſçu ſe conſerver » dans les bornes les plus exactes de » la ſageſſe & de l'honneur, & pratiquer par inclination ces mêmes ſen» timens de morale que les honnêtes » gens ont goûtés dans ſes Ecrits, & » dont *le Ciel a mis la ſource au fond* » *de ſon cœur.* « Le Traducteur a-t'il pû s'imaginer que je révoquois en doute ſa ſageſſe ? Mais puiſque le faux ſens qu'il a donné à mes paroles, lui procure l'avantage de publier dans

ſon

son Apologie, qu'il est homme *sage*, & qu'il a *des sentimens de morale* : je l'en félicite, & je ne le contredirai jamais sur cet article : si pour un moment il avoit pû s'estimer un peu moins, il auroit observé que je me suis abstenu de toute personalité offensante. Nous protestons avec toute la sincerité possible, que nous n'oublierons jamais cette maxime d'un ancien Auteur : *De factis non honestis, honestus non habetur sermo.*

J'ai dit dans ma Lettre, que *les Envieux accusent le Traducteur d'ignorer les finesses de la Langue Latine & de l'avoir cultivée, en lisant de vieilles Chroniques.* Il conclut de-là que je veux *entreprendre de le faire passer pour un homme sans délicatesse & sans goût, qui n'a d'autres connoissances que celles qu'on puise dans les vieilles Chroniques.* Trouvez-vous qu'il y ait du bon sens & de la justesse dans ce Commentaire ? Cependant sur cette fantastique accusation, il ose me reprocher le manque de bonne foi & de droiture, l'injustice, l'aveuglement, & tout ce que peut inspirer une imagination échauffée. Ne peut-on pas lui appliquer dans un certain sens ces paroles : *Qui semel vi-*

recundia fines tranſierit, cum bene & naviter oportet eſſe impudentem. (*Cic. Epiſt. lib. V. Epiſt.* 12.

Après tant d'injuſtes reproches, il confeſſe, *que j'écris avec grace*, & que *ſi l'on retranche de la* prétendue *Satyre quelques railleries froides & triviales*, (celles ſans doute dont il a été piqué) *le reſte eſt d'un tour aſſez heureux*. Je lui avouë avec la même liberté, que ſon ſtyle eſt vif, mais diffus & peu correct, & que ſi la Traduction eſt du même goût, on pourra dire de lui ce que Juvenal diſoit des Hiſtoriens de ſon ſiécle :

Namque oblita modi milleſima pagina ſurgit,
.... Et creſcit multa damnoſa papyro.

Les Réfléxions par leſquelles je finis, lui paroiſſent *d'un fort bon goût, raiſonnables & judicieuſes;* mais en homme qui n'entend pas la matiere, il traite de *galimatias*, un endroit dont le ſens, pour de ſages conſidérations, eſt un peu enveloppé. Il ſemble enſuite ne rien trouver *de nouveau & d'extraordinaire en tout cela* : il ſeroit pourtant à ſouhaiter qu'il eût fait de pareilles

Réflexions dans son *Projet*, elles y auroient été plus goûtées que de frivoles Anecdotes, & que de vains éloges qu'il fait de sa personne. Enfin le Traducteur a suivi, contre son intention, le conseil que lui avoit donné son ami, de *laisser* la prétenduë *Satyre du Nouvelliste sans réponse*; puisqu'effectivement il ne répond à rien.

On vient de réimprimer *l'Histoire de l'Empire*, par M. Heiss, 3. vol. *in*-4°. C'est pour la troisiéme fois qu'on l'a imprimée à Paris. La premiere édition est de 1684. & la seconde de 1711. Si quelqu'un de nos bons Ecrivains avoit voulu fournir la même carriere, il est vraisemblable que l'Ouvrage de cet Auteur seroit moins estimé. Le style n'a rien d'ingenieux & d'élégant: on sent par tout l'étranger. Ce qui me déplaît, c'est ce que l'Auteur n'indique pas les sources où il a puisé.

Il me semble qu'un Historien moderne ne doit pas les cacher. La nouvelle édition est préferable à toutes les autres; elle est augmentée de plusieurs notes historiques & politiques, qui sont en général curieuses & intéressantes. Mais je voudrois qu'on eût cité les Livres d'où elles sont tirées.

Il étoit inutile d'imiter en ce point M. Heiſſ. L'Auteur des notes a continué l'Hiſtoire depuis 1711. juſqu'en 1724. & la ſuite des Généalogies des Alliances & des Traités de Paix. Quoiqu'il n'ait mis que les Lettres initiales de ſon nom, il parle ſi avantageuſement du Corps Helwetique, dans quelques remarques, qu'il y a lieu de conjecturer qu'il eſt Suiſſe.

Pour vous faire connoître le mérite de ces notes, je vais en rapporter quelques-unes. Vous ſçavez que Boniface VIII. n'oublia rien pour ſemer la diſſention entre l'Empereur Albert & Philippes Roi de France. L'Auteur remarque à ce ſujet, p. 192. T. I. que *le Pape porta la diſſimulation ſi loin qu'il accorda un Jubilé univerſel, pour remercier le Ciel de l'union & de la parfaite reconciliation de ces deux Chefs de la Chrétienté.* C'eſt ſe dépiquer d'une maniere bien ſinguliere.

La Diette de l'Empire, tenuë à Spire en 1326. donne lieu à une Réflexion curieuſe. M. Heiſſ cite quelques faits déciſifs pour l'autorité qu'elle avoit alors. L'Auteur des notes avertit p. 205. » qu'il faut remarquer dans » tous ces endroits combien l'Empe-

» reur étoit dépendant des Etats de » l'Empire. C'étoient les Diettes qui » régloient ses dépenses, & les Subsi- » des ordinaires, sans que son Conseil » particulier y eût aucune part. « Il eût été également important de marquer en peu de mots, par quels moyens les Empereurs s'étoient affranchis de cette dépendance.

M. Heiss en décrivant les cruautés de l'Empereur Venceslas, lui reproche, p. 217. de s'être *abbaissé jusqu'à faire une étroite liaison avec l'Exécuteur de la Haute-Justice, ou le Bourreau, qu'il appelloit son compere.* Le Commentateur encherit sur l'Original, en disant après Lansius, *que le Bourreau accompagnoit partout Wenceslas, & que souvent ils alloient tous deux montés sur un même cheval.* Je ne sçai s'il convient à un Historien judicieux de recüeillir de pareilles circonstances.

Il y a plus de bon sens dans la remarque suivante. M. Heiss dit, page 232. que l'Empereur Sigismond étoit liberal, sçavant, aimant les gens de Lettres. Le Commentateur pour faire voir l'estime singuliere que ce Prince avoit pour les Sçavans, nous apprend » qu'il donna l'Ordre de Cheva-

» valier à Georges Fiſcelin, un des plus » habiles Juriſconſultes de ſon tems, » & que celui-ci ayant eu dans la » ſuite quelque different au ſujet du » rang qu'il devoit tenir parmi les » Chevaliers; Sigiſmond lui fit con- » noître combien il devoit préferer » ſon état au ſecond. « *Je puis*, lui dit-il, *créer mille Chevaliers dans un jour, & l'eſpace de mille années ne me ſuffiroit pas pour faire un ſeul Sçavant.* C'étoit lui reprocher finement qu'il ne s'eſtimoit pas aſſez par l'endroit qui le rendoit ſi ſupérieur aux autres. Mais en même tems on voit combien il faiſoit cas du ſçavoir; ſentiment qui lui a été commun avec les plus grands Princes.

Mais en voilà aſſez pour vous mettre à portée de connoître le mérite des notes. Il me reſte à vous parler de la continuation de l'Hiſtoire. L'Auteur ne cite pas non plus les Livres, d'où il a tiré les faits. Il me paroît que les Gazettes ont été ſes principaux guides. Il faut pourtant convenir qu'on trouve quelques détails curieux. Vous ſçavez l'Hiſtoire des démêlés de Clement XI. avec l'Empereur, & l'attention mutuelle de ces Princes à ſe pi-

quer. Le continuateur rapporte quelques faits fort singuliers, & s'il faut juger de ses talens politiques, par le portrait qu'il fait de la Cour de Rome, je vous avouë qu'on ne peut lui contester la faculté de juger sainement des choses. Lisez les pages 42, 118 & 119. du Tome II.

Ce qu'il rapporte page 203. n'est pas moins remarquable. Dans les Eglises Protestantes du Duché de Hanower; on étoit dans l'usage de faire des prieres durant les tems orageux, pour demander au Ciel que les Vaisseaux qui devoient périr, vinssent échoüer vers les Côtes Germaniques, & fussent jettés préferablement sur les rivages habités par les gens du pays, afin qu'ils pussent profiter des dépoüilles. Ils prétendoient acquérir par ces prieres, un titre légitime sur les marchandises & autres effets: » La Critique des per-» sonnes éclairées, *ajoute le Continua-*» *teur*, *p.* 203. avoit cherché envain » de détruire une pratique si peu con-» forme aux Loix des Chrétiens. Des » considérations humaines avoient em-» pêché que l'on ne forçât les Minis-» tres Protestans de supprimer une in-» vocation publique qui eût à peine

» été tolerée dans le Paganiſme. « Ces prieres furent ſagement abolies par le Conſeil de Régence du Roi Georges I. & l'on avertit les peuples, qu'on puniroit comme voleurs & pirates, ceux qui ſe rendroient maîtres des effets jettés par les naufrages ſur les Côtes dépendantes de l'Electorat d'Hanower. Vous remarquerez en paſſant, qu'il n'y a point de Religion où la ſuperſtition ne regne, ſur tout lorſqu'elle paroît aventageuſe. Au reſte le ſtyle du Continuateur n'eſt pas fort different de celui de M. Heiſſ. Ce ſont deux Etrangers qui ont à peu près le même tour d'eſprit.

J'avois envie de vous entretenir de l'*Eſſai ſur les Guerres Civiles de France*, traduit de l'Anglois de M. de Voltaire, dont on vient de publier une ſeconde édition *in*-8o. 1731. Mais les faits y ſont ſi preſſés, & la narration ſi rapide, qu'il ne m'eſt pas poſſible de détacher aucun morceau. Comme c'eſt une lecture fort courte, je vous renvoye au Livre même; vous y reconnoîtrez l'eſprit vif & hardi de cet illuſtre Poëte. La traduction me paroît bien écrite; mais celui qui l'a faite, eſt tombé dans une mépriſe

singuliere. M. de Voltaire a traduit en Anglois la Lettre que M. de Montmorin, Gouverneur d'Auvergne écrivit, pour ne pas faire périr les Protestans de sa Province, le jour de la Saint Barthelemy; le Traducteur au lieu d'inserer la Lettre telle qu'elle avoit été écrite par ce Gouverneur, l'a composée d'après la Traduction Angloise. Cela est fort plaisant.

Les Hollandois travaillent à une nouvelle Edition, augmentée, du Dictionnaire de Richelet. Il est étonnant que des étrangers s'érigent en Maîtres de notre Langue. Quoiqu'il en soit, on assûre qu'ils ne copieront pas entiérement l'édition faite a Lyon en 1725. 3. v. *in-fol.* Il est à souhaiter qu'on retranche une partie de l'érudition de l'Avocat Lionnois; je veux dire cet importun étalage de droit, & d'inscriptions latines. Je ne doute pas non plus qu'on ne supprime la *Bibliotheque du Richelet*; c'est-à-dire, le Catalogue des Auteurs cités dans le Dictionnaire. Il étoit fort court dans les éditions précédentes; mais il a plû a un barbouilleur de papier, d'en faire un Livre. C'est un fatras Théologique qui lasse la patience du plus intrépide Lecteur. Il y a ou-

tre cela des minuties puériles, des faits avancés en l'air, & les éloges ſont prodigués aux plus miſérables Ecrivains. Cet Auteur qui tranche du grand Litterateur, ignore quelquefois les faits les plus communs; ainſi, à l'article de *Baron* le Comédien, il le fait bonnement Auteur de toutes les Piéces que lui attribuë l'*Almanach du Parnaſſe*. Qui ne ſçait cependant que ce Comédien n'a fait que prêter ſon nom à des perſonnes intéreſſées à garder l'*incognito* ? Jugez de l'eſprit du Bibliothécaire par la remarque ſuivante : » En paſſant j'exhorterai l'Auteur de » cet Almanach à ajoûter le lieu & la » date de naiſſance de chacun des Poë» tes dont il parle : *Item*, de joindre » les noms de Baptêmes, &c. une de» mi feüille d'augmentation en fera » l'affaire. Si quelques-unes des Mu» ſes qui y ont place, apprehendoient » qu'à la date de naiſſance, on ne les » prît pour des Sybilles, on pourroit » trouver moyen de leur lever ce ſcru» pule. Il n'y a qu'à compter leurs an» nées de vingt-quatre mois. » Je ne ſçai ſi l'Auteur charmé de cette burleſque invention n'a pas ſauté de joye, ainſi que fit M. Pittaval dans une oc-

casion où son esprit le servit aussi utilement.

Le bon goût du faiseur de Bibliothéque brille dans l'article du P. du Cerceau Voici comme il parle de son Recueil de Poësies diverses : *c'est un bel & bon in-8°. du quel en qualité de Tisonneur, j'aime fort les Pincettes, & plus encore, comme bon Parisien, la Ravigote & les Pâtez.* On dit ce que ce même Auteur, aidé d'un bel esprit d'Avignon, va nous donner les *Anecdotes du Parnasse.* En vérité si elles sont aussi curieuses que celles dont je viens de vous entretenir, ce sera un Ouvrage digne d'amuser les gens d'esprit & de goût.

L'Académie Françoise s'est départie, cette année de son indulgence ordinaire; elle a jugé indignes des prix les Piéces d'Eloquence & de vers, qui lui ont été présentées. Mais ce refus, si propre à justifier l'usage de la Critique, ne doit point décourager les Candidats, puisqu'un des plus beaux esprits de notre siécle, a eu autrefois un sort presque semblable. C'est un fait que j'ignorois, & que j'ai appris en parcourant la *Bibliothéque de Richelet.* » La premiere Piéce, dit-il, que

» je connoiſſe de M. de Fontenelle, eſt
» celle qu'il compoſa pour le prix de
» Poëſie en 1675. & qui ſe trouve
» dans le Recueil de l'Académie, im-
» primé la même année. *L'amour qu'a*
» *le Roi* pour les Lettres & les Scien-
» ces, étoit le ſujet propoſé. Les vers
» de M. de Fontenelle n'eurent pas le
» prix, mais ils furent pourtant ju-
» gés dignes d'être donnés au Public.
C'eſt peut-être par déference au ſenti-
ment de l'Académie, que cette Piéce
ne ſe trouve point dans le Recueil des
Oeuvres de ce célébre Auteur. Mais je
ne ſçai pourquoi il n'a point inſeré
celle qu'on trouve dans le Mercure du
mois de Mai 1677. & qui eſt intitulée
l'*Amour noyé*. Elle étoit bien digne
d'accompagner ſes autres Poiſies.

Je crois que vous me ſçaurez bon gré
de vous envoyer la Piéce ſuivante de
M. de Voltaire; bien que le jugement
qu'il porte ſur les Poëtes Epiques, ſoit
plus badin que ſolide.

Sur les Poëtes Epiques.

PLein de beautés & de défauts,
Le vieil Homere a mon eſtime;

Il est, ainsi que ses Héros,
Babillard outré ; mais sublime.
Virgile orne mieux la raison ;
Est plus juste, a plus * d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec Didon ;
Et * rate à la fin Lavinie.
De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolere-t'on pas
Pour Armide & pour Herminie ?
Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Mais il n'écrit que pour les fous,
Pour les Anges ; & pour les diables.
Parler de moi, seroit trop fort,
Après Milton, après le Tasse ;
Et j'attandrai que je sois mort,
Pour *apprendre* quelle est ma place.

* *Je ne crois pas que personne ait encore dit que Virgile eût plus d'harmonie qu'Homere.*

* *La métaphore est tirée d'un arme à feu, dont la poudre ne prend point. On dit qu'on rate une chose, lorsqu'on l'entreprend & qu'on n'y réussit point. Or Virgile n'a point entrepris de peindre les amours d'Enée & de Lavinie. Il ne s'est aucunement proposé cet objet. L'expression n'est donc pas juste ; mais elle est plaisante, & cela suffit peut-être dans une piece badine.*

TRENTIEME LETTRE.

E.

UNe Societé de gens de Lettres Anglois, a entrepris, Monſieur, une *Hiſtoire univerſelle*, depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, & ils ont publié leur Projet. Ils promettent d'établir tous les faits ſur les témoignages les plus certains, en ſorte qu'aucun évenément conſiderable n'y ſera rapporté, ſans être ſolidement appuyé d'une autorité exactement citée à la marge. Cette Hiſtoire, dit on, s'imprime actuellement *in*-4°. à Londres, & les Auteurs s'engagent à en donner tous les ſix mois un volume de 90. feüilles.

Ils ont déja publié l'*Introduction*, qui contient la *Coſmogonie*, c'eſt-à-dire, la création du Monde. Ce commencement, qui eſt plus philoſophique qu'Hiſtorique, vient d'être imprimé *in*-12. à la Haye, traduit en François. Le Traducteur attend ſans doute, que la ſuite de l'Ouvrage An-

glois paroisse, pour la traduire pareillement. Il est à souhaiter qu'il soit un peu plus correct & élegant dans son stile.

Le I. Livre contiendra l'Histoire Asiatique, jusqu'à Alexandre. Le II. l'Histoire Gréque, mêlée avec l'Histoire Asiatique, depuis Alexandre jusqu'à Mahomet. Le III, l'Histoire Romaine. Le IV, l'Histoire Mahometane. Le V, l'Histoire des Peuples Occidentaux & Septentrionaux de l'Europe. Le VI, l'Histoire des Royaumes, & des Etats modernes, dans la Partie Méridionale de l'Europe. Le VII, l'Histoire des Royaumes, & des Etats modernes, dans la partie Septentrionale de l'Europe. Le VIII, l'Histoire de l'Afrique, & de l'Amerique. L'Ouvrage entier sera terminé, par un examen des Royaumes & Etats qui subsistent aujourd'hui dans le monde, & de leurs differens interêts. Au reste les Auteurs nous avertissent, qu'ils ne donnent point leur Plan pour complet, étant persuadés, que dans le cours de l'Ouvrage ils seront obligés d'y faire des changemens. L'*Introduction* traduite en François, se trouve à Paris chez Michel

Gandoüin, à la deſcente du Pont-Neuf.

Fabry & Barillot, Libraires de Genêve, ont donné une nouvelle Edition de l'*Hiſtoire de Genêve*, par M. Spon, rectifiée & conſidérablement augmentée par d'amples notes, avec des Actes ſervant de preuves à cette Hiſtoire: Elle eſt en deux vol. *in*-4°. & en 4. vol. *in*-12. & ſe trouve à Paris chez Briaſſon, ruë Saint Jacques. Les notes, quoique ſçavantes & curieuſes, ſont ſi amples, que le texte ſemble nager dans le Commentaire; ce qui rend l'édition *in*-12. aſſez incommode. Ces notes ſont pourtant très-eſtimables: tirées des Actes originaux, & des Regiſtres publics, elles rectifient les endroits, où l'Auteur (M. Spon) peut s'être trompé; elles ſuppléent les faits qu'il a omis, & éclairciſſent, ou étendent ceux dont il a parlé trop en abregé. Ce que l'on trouve dans ces notes, par exemple ſur *Servet* & *Spifame*, eſt tiré de leurs procès criminels originaux. Le Commentateur fait voir en particulier, que *Servet* perſécuté par Galvin, & condamné à être brûlé vif, par les Magiſtrats de Genêve, n'étoit pas auſſi coupable, que M. Spon l'a

représenté, il le justifie par rapport à toutes les impiétés qui lui ont été attribuées par les Auteurs Protestans & Catholiques, & il montre par les Actes authentiques de son procès, qui existent, que dans son interrogatoire, il expliqua sa doctrine dans un sens assez raisonnable, & très-different au moins de celui dans lequel on l'avoit jusqu'alors entenduë : ce qui ne le préserva pas du supplice ; parce que dans ce même Interrogatoire, il avoit parlé mal de Calvin, & s'étoit emporté extrêmement contre lui : il étoit vrai d'ailleurs que cet Espagnol avoit autrefois écrit contre le dogme de la Trinité, à l'âge de 22. ans, dans son Livre intitulé : *De Trinitatis erroribus*, & dans un autre Imprimé depuis, sous le titre de *Christianismi restitutio.*

L'Histoire du fameux *Spifame*, se trouve très-bien détaillée dans ces notes. Vous sçavez qu'après avoir été successivement Conseiller au Parlement de Paris, Maître des Requêtes, Conseiller d'Etat, puis Evêque de Nevers en 1547. il se retira deux ans après à Genêve, pour changer de Religion. Il amena avec lui une femme, qu'il n'avoit pas encore épousée,

nommée *Catherine de Gaſperne*, veuve d'un Procureur du Châtelet, nommé *le Greſle*. Du vivant du Procureur, Spifame avoit eu avec ſa femme un commerce de galanterie, dont naquit un fils nommé *André*, qui paſſa pour celui du Procureur. Après la mort de le Greſle, arrivée en 1539. ils vécurent enſemble comme mari & femme, néanmoins ſans mariage, juſqu'à l'année 1559. qu'il ſe retira à Genêve avec elle, & avec André leur fils, & une fille nommée Anne, née depuis la mort du Procureur. On le reçut à Genêve, comme un homme qui ſacrifioit tout à la vérité & à la liberté de profeſſer la vraye Religion. Il y déclara qu'il avoit épouſé ſecretement Catherine de Gaſperne n'ayant pû le faire publiquement, à cauſe de ſon caractere: & s'étant alors pourvû au Conſiſtoire, & devant le Magiſtrat, il obtint la confirmation de ſon prétendu mariage.

Il vêcut à Genêve d'une maniere édifiante, & y fit un bon uſage des richeſſes, qu'il y avoit apportées. Il étoit conſideré & ſouvent conſulté du Magiſtrat ſur les affaires importantes. Comme il avoit beaucoup de talent

pour les Finances, Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, l'appella alors à son service, pour regler les affaires de sa Maison. Il se rendit auprès de cette Princesse, mais il ne s'y maintint pas long-tems; il se fit haïr des Courtisans, & de la Reine même, qui le congedia. Spifame retourna à Genêve, où s'ennuyant d'une vie privée, il résolut de demander au Roi l'Evêché de Toul, & en écrivit à l'Amiral de Châtillon. Son dessein, étoit-disoit-il, de ne joüir que du temporel de l'Evêché, d'établir la Religion Réformée à Toul, & d'y avoir la Surintendance sur tous les Ministres. Le dessein parut chimerique & insensé, & on crut que son intention secrete étoit de rentrer dans l'Eglise Romaine. Sur ces entrefaites Spifame fut mis en prison à Genêve, pour une affaire particuliere. Alors il fut accusé par *Theodore de Beze*, à qui la Reine de Navarre avoit écrit, qu'elle n'avoit jamais connu d'homme plus ambitieux & plus menteur. On lui fit un crime de ses vûes sur l'Evêché de Toul: la Reine de Navarre écrivit en même tems au Conseil de Genêve, & accusa Spifame d'avoir écrit contre sa

Maiſon. Alors on ſaiſit tous ſes papiers, parmi leſquels il s'en trouva un, qui le perdit. Ce fut ſon contrat de mariage avec Catherine de Gaſperne, qui ſe trouva être un Acte faux; ce qu'il avoua lui-même, ayant été confronté avec ſa femme, qui le lui ſoutint, & qui en avoit auparavant révelé toutes les circonſtances au Magiſtrat. Cet Acte étoit daté du 2. Aouſt 1539. & cependant il n'y avoit que deux ans que Spifame l'avoit fabriqué, pour lui ſervir dans ſon procès, que ſon neveu Jean Spifame lui avoit intenté à Paris, pour faire déclarer ſa femme concubine & ſes enfans bâtards.

Spifame convaincu, & n'ayant aucun appui, recourut à la clemence du Magiſtrat. Il repréſenta que ſon adultere étoit un péché commis il y avoit trente ans; que depuis ce tems-là il en avoit fait pénitence dans la Religion Réformée, & avoit mené avec ſa femme une vie irréprochable; que la fauſſeté du contrat étoit l'effet de ſa tendreſſe paternelle, pour aſſûrer ſa ſucceſſion à ſes enfans, qui étoient citoyens de Genêve, & qui avoient eux-mêmes une famille nombreuſe, & pour en priver ſon neveu, Catholi-

que Romain. Qu'enfin ce faux contrat n'avoit point été produit; qu'il ne prétendoit point en faire usage désormais, & qu'il consentoit qu'il fût lacéré. Par malheur, on découvrit en même tems que ce faux contrat de mariage avoit été précédé d'un autre également faux, qu'il avoit produit à Calvin, & au Consistoire, à son arrivée à Genêve, & sur lequel son mariage avoit été avoüé & confirmé. Spifame fut condamné par le Conseil à avoir la tête tranchée, & le Jugement fut exécuté.

On trouve vers la fin du Livre une Dissertation judicieuse *sur le lieu par où passoient les Lignes*, que Jules-Cesar fit *faire près de Genêve, pour empêcher le passage des Helvetiens*. L'Auteur fait voir que ni l'opinion commune, ni celle de Hottoman, ne sçauroient s'accorder avec ce que dit Césas dans ses Commentaires. Cette Dissertation est suivie d'une autre sur la *Colonie équestre*, & d'un Recüeil d'*Inscriptions antiques*, qui se trouve à Genêve; elles sont accompagnées de sçavantes explications; les *Inscriptions modernes* ne sont pas même oubliées. La plus remarquable est l'*Epitaphe* du Duc de Ro-

han, tué en 1638. au combat de Konigsfeld, (où les Troupes Impériales furent battuës) & qui voulut être inhumé à Genêve. Voici le commencement de l'Epitaphe.

D. O. M. S.

Henricus
Rohannii Dux inclytus,
Priſcorum Armoricæ Regum
Genuina & maſcula ſoboles,
Navarræ & Scotiæ Princeps,
Summis Europæ Dynaſtis
Affinitate innexus,
Hic jacet:

L'Ouvrage eſt enfin terminé par des Remarques de M. *Fatio de Duillier*, ſur l'Hiſtoire naturelle des environs du Lac de Genêve.

On a débité à Paris, il y a quelque tems l'*Hiſtoire de Madame de Muci*: Roman ſi mal écrit, & ſi contraire à toutes les bienſéances, que l'Auteur a jugé à propos d'emprunter le nom d'une femme de Chambre, qui le dédie à ſon Amant. Cette Hiſtoire, où il y a des choſes vrayes, préſente par

tout des tableaux peu honnêtes, & dont les couleurs ſont déſagréables. La prétenduë femme de Chambre qui écrit, ne déplaît pas moins par ſa façon d'écrire, que l'Héroïne par ſon libertinage. Cette Héroïne eſt une eſpece de *Putana errante.*

Je vous envoye une Piéce nouvelle, où vous trouverez des traits ingénieux, & de juſtes éloges donnés délicatement à un Seigneur recommandable par ſes grandes qualités, & ſur-tout par ſon goût pour les Lettres, & par l'amitié dont il honore ceux qui les cultivent avec ſuccès.

DIALOGUE

Entre Chifone & Topaſe petites Chiennes Barbettes de Monſieur le Marquis de Neelle.

Par Mr. FUZELLIER.

CHIFONE. QU'as-tu, ma chere Topazine?
Tu fais une bien triſte mine!
Découvre ton chagrin ſecret,
Eſt-ce un déſir? eſt-ce un regret?

TOPAZE. C'eſt tous les deux Dame Chifone.

CHIF. Cette duplicité m'étonne!
Comment peut-on ſans radoter,
Et déſirer & regretter,
Dans le même inſtant de ſa vie?
TOP. Folle Barbette, que j'envie
Ton ignorance en fait de cœur!
C'eſt ſeulement dans le malheur
Que ſur lui-même il étudie;
S'il poſſede un parfait bonheur,
Sa délicateſſe engourdie
Jouit ſans rien examiner;
Le plaiſir ſçait peut chicaner.
Mais ſi le ſort impitoyable
A nos vœux n'eſt pas favorable,
La cervelle prend le galop,
Et court après mille chimeres;
Les heureux ne raiſonnent guéres,
Les malheureux raiſonnent trop.
CHIF. Qui croiroit que de ton étoffe
On eût fait un Philoſophe!
Par * Anubis Dieu des Toutous,
Dans le vaſte Empire des fous,
Des Barbets tu ſerois la Reine! ...
Depuis la mort de la Fontaine
Bête ne devroit plus parler ...
TOP. C'eſt impoſer, ſans conſcience,
Preſqu'un univerſel ſilence;
Bêtes voudront toujours briller.
Quelqu'un les a fait babiller
Plus mal que moi ....
CHIF. C'eſt beaucoup dire.
TOP. Si l'on en doute, on n'a qu'à lire;
Plus d'une fable en fera foi. ...
CHIF. Au fait.

* *Anubis, Dieu à tête de chien, révéré dans l'ancienne Egypte.*

TOP.

TOP. Le voici. Notre Maître
T'aime infiniment plus que moi,
Quoique je l'aime plus que toi;
Sans égard, sans goût fait paroître
Sa vive partialité.
Qu'il est cruel d'être immolé
Par un goût tant accrédité!
Oh! pour moi j'en suis désolée:
Car enfin on cite par tout
La sublimité de ce goût;
On dit que notre Maître aimable
Pense très-délicatement,
Et que son stile inimitable,
Très-solide, quoiqu'agréable,
Quand il le faut, sçait noblement
Exposer de son jugement
L'ordre toujours invariable.
CHIF. Si notre Maître t'entendoit,
Comme il tireroit tes oreilles!
TOP. Et si justice il me rendoit,
Il souffriroit phrases pareilles:
Le peindre, je le sçai fort bien,
N'est pas l'emploi d'une Barbette;
Aussi seulement je répete
Ce que j'entens....
CHIF. N'entens plus rien.
Sur tout guéris ta jalousie:
Cette incommode frènesie
Doit-elle troubler des Barbets?
TOP. Ma Chiffone, ne t'en déplaise,
C'est en parler fort à ton aise.
Ton zele n'a point de débets
A recouvrer: le mien, Ma-mie,
Est en avance rudement....,
CHIF. Mais on nous traite également.
TOP. Egalement! je te le nie.
CHIF. Chaque jour ne nous sert-on pas

A toutes deux même repas ?
TOP. Bon ! ſuis-je, moi, d'humeur glou-
tonne
A diſputer ſur le manger ?
Je ſuis contente de gruger
Si peu que mon Maiſtre m'ordonne ;
Ce n'eſt point un os qu'il te donne,
C'eſt ſon cœur, qu'avec toi, Chiffone.
Topaze voudrois partager !
CHIF. Je te plains d'être ſi ſenſible.
TOP. Ce n'eſt pas tout. Dans mon malheur,
Une circonſtance terrible
Comble mes maux & ma douleur,
MAILLY *m'aimoit, & ſa douceur
Me faiſoit oublier ma perte,
Quand (ô fatale découverte !)
J'apprens . . . que dis-je ? hélas ! je voi
Qu'elle ne m'aime plus, & moi,
Victime d'une ardeur conſtante,
Je l'aime toujours.
CHIF. Par ma foi,
La réflexion eſt charmante !
Eh ! comment, ma pauvre innocente,
Ferois-tu pour ne l'aimer pas ?
As-tu bien compté ſes appas ?
De graces naives pourvûe,
Sans l'aimer quelqu'un l'a-t'il vûe ?
Et quelqu'un, qu'elle a ſçu charmer,
A t'il pû ceſſer de l'aimer ?
Mais en vertu de quoi, ma chere,
Lui plaiſois-tu toi ?
TOP. Le myſtére
Va ſe dévoiler aiſément :
J'aime MAILLY fidelement.
CHIF. Je ne ſçai rien de ſi probable.

* *Madame la Comteſſe de Mailly, fille de M. le Marquis de Neelle, Dame du Palais.*

TOP. * *Avec de l'amour*, vraiment
On dit qu'*on est toujours aimable* . . . .
CHIF. Qui dit cela ? cet argument
N'est pas en forme, ma Topaze ;
Fonde-toi sur une autre baze :
Quand à moi de mon agrément
Veux-tu sçavoir le fondement ?
C'est mon esprit. Vois-tu, sa flâme
Répand son éclat au dehors ;
J'aimais le corps n'embellit l'ame,
L'ame peut embellir le corps.
TOP. Applaudis-toi de ta finesse ;
J'estime plus que moi la tendresse
Que sent mon cœur infortuné . . .
La nature me l'a donné
Ce cœur qui sçait aimer sans cesse,
Et l'art ne l'a point façonné.
L'esprit ami de la surprise,
Pour tromper, feint de la candeur,
Oüi, souvent l'esprit se déguise
Et fait semblant d'être le cœur ;
Mais. . . .
CHIF. Mais treve enfin d'analyse.
Tu prétens, je crois, te mouler
Sur la Marianne ** nouvelle ;
Avec un tour emprunté d'elle,
Ecoute, je veux te railler ;
Ton * *esprit n'est pas bon à dire*,
Juge, *ce qu'il vaudroit à lire* . . .
TOP. Je ne t'entens pas.
CHIF. Si tu peux

* *Maxime de l'Opera d'Endimion.*

** *La Marianne*, *Roman commencé par M. de Marivaux.*

*** *Expressions tirées de ce Roman*, 1. *partie*, p. 3.

Finis ton Roman.
TOP. Tu le veux ;
Apprens l'humiliante cauſe
Du noir chagrin qui m'indiſpoſe.
Ce n'eſt qu'un * Doguin retrouvé.
En me dérobant la tendreſſe
De mon adorable Maîtreſſe
Que ne m'a-t'il pas enlevé ?
Quelle incroyable préférence !
Ces Doguins pouſſifs, reniflans,
Quoique laids, ſont fort inſolens :
De plus leur ſotte indifference
Surpaſſe encor leur inſolence,
Rauque voix, aigres Carillons
Annoncent ces francs Boudrillons :
Par quelle puiſſance magique
Plaiſent-ils donc ? car entre nous,
Sans la faveur diabolique,
Je gage qu'on les noiroit tous.
Robinſon, ton bonheur m'accable !
Que n'es-tu loin de ce canton ;
Sur les bords de l'Iſle effroyable
Où s'ennuya tant ton * Patron !
De Cerbere vil rejetton,
D'où vient qu'un Foureur favorable
N'a pas découpé ta toiſon ?
Mais quoi ! de ta peau miſerable
On ne pourroit faire un manchon.
Que dis-je ? épargnons Robinſon ;
MAILLY l'aime, il m'eſt reſpectable ;
MAILLY l'aime, il eſt donc aimable.
Va, joüis, Doguin trop heureux,
Du prix des plus ſinceres vœux ;

* *Robinſon*, Doguin *perdu & retrouvé de Madame la Comteſſe de Mailly.*

* *Robinſon voyageur Anglois, qui paſſa 29 ans dans une Iſle déſerte.*

Joüis, (en l'ignorant peut-être)
Du bonheur le plus achevé :
Il n'eſt pas toujours réſervé
Pour qui ſçauroit mieux le connoître !
CHIF. C'eſt moraliſer galamment.
Si tu n'étois pas une Chienne,
C'en ſeroit trop : qu'il t'en ſouvienne ;
Dans ce cas-ci certainement
Un humain chantant telle Antienne,
Auroit tort, & tort grandement.
Avec Dames de haut parage
On doit meſurer ſon langage,
De ſes mots peſer la valeur ;
Le reſpect en eſt contróleur :
Quand ſur leurs attraits on s'explique,
Le ſtile qu'il faut qu'on pratique
Eſt encor plus embarraſſant ;
Le plus juſte Panegyrique
Quelquefois n'eſt pas innocent ;
Le vrai ſe trouve téméraire :
Car, loüer, lorſqu'on eſt ſincere,
Ce n'eſt qu'exprimer ce qu'on ſent.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, de ce que nous vous avons mandé, dans la vingt-quatriéme Lettre, au ſujet de la nouvelle Traduction en François du *Livre des Epîtres de Ciceron à M. J. Brutus* : vous ſçavez que dans le *Journal des Sçavans*, on a relevé pluſieurs mépriſes du Traducteur, & qu'il n'y a point de replique à la cenſure que nous avons auſſi pris la liberté d'en faire. Voici cependant un juge-

ment bien favorable à cette Traduction. Les Journaliſtes de Trévoux en parlent ainſi, (Février 1731. page 357.) *La Traduction, ſans être littérale, eſt exacte, & rend parfaitement le ſens de l'Auteur.* Voilà ce qu'on peut appeller une preuve du *bon cœur* de ces gracieux Journaliſtes, amis ſans doute du Traducteur. Avec cette qualité on ne fait jamais de mauvais Livres.

En parcourant dernierement *l'Hiſtoire de l'Egliſe de Meaux*, qui ſe vend chez Pierre Gandoüin & Giffart; j'y trouvai parmi les piéces juſtificatives un Teſtament fait en l'an 1309. par *Marguerite Dame Dou-Tour & de Dampierre, femme de haut homme & noble Monſeigneur Gauchier de Châtillon, Seigneur Dou-Tour & de Dampierre.* Cette Dame dans un article legue aux pauvres dix livres, en compenſation des reſtes de ſa table, qu'elle avoit dû donner aux pauvres, & qu'elle avoit donné à ſes chiens, & en reſtitution du gain qu'elle avoit fait au jeu de dez. Voici les termes: *Item, dix livres départis & donnés pour Dieu, pour les petits chiens & pour les grands, que j'ai donné mangier l'aumône & les relié que*

li poivres dessent mangier ; & pour restitution de gaing que j'ai fait au gieu de dez.

D. Toussaints Dupleſſis, Auteur de cette Hiſtoire, fait entendre (pag. 196. tome I.) que dans l'onziéme ſiécle c'étoit l'uſage de fabriquer de faux Actes, & que cette mode étoit *preſque univerſelle* : » On ne diſconvient pas, dit-il que le mal n'ait été preſque univerſel, & que non-ſeulement les Monaſtéres d'hommes & de filles, mais encore les Communautez ſéculieres, les Corps de Villes, les Egliſes Collégiales, & les Cathédrales mêmes, n'ayent ſuccombé à la tentation de contrefaire des Actes favorables à tout ce qu'elles oſoient prétendre. « Comme il y a un peu d'exageration dans ces paroles, qui tendent à rendre ſuſpects tous les titres de l'onziéme ſiécle, & même des titres plus anciens encore, M. Lancelot s'eſt élevé avec raiſon contre un ſentiment ſi dangereux, & ſi peu raiſonnable, & a écrit à l'Auteur une fort belle Lettre, qui eſt inſérée à la fin du premier tome. « Les Critiques mal intentionnés (dit-il) ne manqueront pas de conclure de

» vos termes, que tout ce qui nous
» reſte de titres anciens, ou, ſi vous
» voulez ſeulement de ce ſiécle, &
» de ceux qui l'approchent, ſont tous
» fabriqués par des fauſſaires .... on
» ne peut diſconvenir qu'il n'y ait eu
» des fauſſaires. Chaque ſiécle peut
» même en avoir fourni, & nous en
» avons vû de nos jours.... Mais de
» ce qu'il y a eu de tems en tems des
» gens, qui ont voulu impoſer à la
» crédulité des autres, faut-il en con-
» clurre que toutes les Archives du
» monde connu, ont été en butte à
» leur mauvaiſe foi; que tous les ti-
» tres qui ſont venus juſqu'à nous,
» ſont faux, ou du moins ſuſpects;
» qu'aucun Chartrier, qu'aucun dé-
» pôt public, même particulier, n'a été
» à l'abri de ce vice univerſel? il ſe-
» roit très-facile de prouver le contrai-
» re. *Si le hazard* produit en un ſiécle
» un titre, qui puiſſe être convaincu
» de fauſſeté, ne pourra-t'on pas en
» produire un millier au-deſſus de
» tout ſoupçon? Il ne faut pas en avoir
» manié beaucoup, pour être convain-
» cu de cette vérité.... Autant que mon
» peu d'expérience en ces matieres, a pû
» me permettre d'en juger, j'ai trouvé

» très-peu d'Originaux faux, & j'ai vû » au contraire des Chartres de tous les » ſiécles, reſpectables par les marques » les plus certaines d'autenticité .... » Je ſuis convaincu, qu'il n'eſt pas be- » ſoin de vous accabler de témoigna- » ges, pour vous engager à réduire les » termes trop généraux, dont vous » vous êtes ſervi, à quelque choſe de » moins fort & de moins étendu. Vous » y êtes même plus intereſſé qu'un au- » tre, &c.

D. Dupleſſis a répondu à M. Lancelot en ces termes ..... » Les con- » ſéquences que vous me faites entre- » voir, ſeroient d'une étrange témé- » rité; je les déſavoue dans toute la » droiture de mon cœur ... Je déclare » hautement que je n'ai eu d'autre in- » tention que de me renfermer dans » les bornes étroites, que vous me » preſcrivez, &c.

Vous ſçavez, Monſieur, l'orage qu'excita autrefois contre le fameux Abaillard le nom de *Paraclet*, qu'il avoit donné à l'Egliſe bâtie dans le Dioceſe de Troyes, en faveur d'Héloïſe. D. Dupleſſis rapporte (pag. 62. t. I.) qu'on fit pareillement un crime à Saint Hildevert d'avoir donné le nom

de *Chriſt*, à une Egliſe qu'il avoit bâtie ; que cela fut traité dans un Concile de nouveauté pernicieuſe *contre la foi* ; & qu'Hildevert pour ce ſujet fut ſuſpendu de ſes fonctions Epiſcopales, & mis en pénitence. Ce fait eſt remarquable. Il y en a pluſieurs autres dans cette *Hiſtoire*, dont je pourrois vous entretenir ; s'il me convenoit de m'étendre ſur des faits Eccléſiaſtiques. Le reproche de *vanité* qu'on fit ſérieuſement à Saint Hildevert, pour avoir détruit une ancienne Egliſe, & en avoir bâtie à la place une plus grande & plus magnifique, eſt auſſi digne de quelques réflexions, que vous ferez mieux que moi.

Comme l'on a ignoré juſqu'ici le nom du véritable Auteur des *Lettres Turques*, attribuées à diverſes perſonnes, vous ſerez peut-être bien aiſe d'apprendre qu'elles ont été écrites & publiées par M. Poulin, de Sainte Foy, connu par pluſieurs piéces ingénieuſes qu'il a autrefois compoſées pour le Théâtre (avec M. Sebire des Saudrais, Avocat au Conſeil) & qui ont été repréſentées avec ſuccès. Il étoit il y a quelque tems en Hollande, où il en fait imprimer ces *Lettres*, & il eſt

actuellement à Rennes, d'où il mande à un de ses amis, qu'il est l'Auteur de ce petit Ouvrage, qui a plû au Public, & dont on a fait mention dans la treiziéme Lettre du Parnasse.

Je me hâte de vous apprendre, que l'Académie Françoise vient de faire un digne choix, en accordant à l'illustre M. Crébillon, la place vacante par la mort de M. de la Faye.

Je suis, Monsieur, &c.

TRENTE-UNIE'ME LETTRE.

Z.

VOus m'invitez depuis long-tems, Monsieur, à vous entretenir des Commentaires Latins d'Ausone, publiés à Paris. Je vous avoue, que rebuté par l'épaisseur du Livre, je ne pouvois me déterminer à le parcourir. Si le Poëte pouvoit revenir de l'autre monde, ne seroit-il pas étonné de voir le petit volume de ses Poësies, métamorphosé en un *in*-4°. de sept cent pages, chargé de passages Grecs & Latins, de lieux communs de Mytologie, de Géographie, d'Histoire Natu-

relle ? Pourroit-il n'être pas ſaiſi d'horreur de ſe voir ſi prodigieuſement enflé ?

L'Editeur a pourtant eu de bonnes intentions, en publiant ces prolixes Commentaires. Il a cru qu'un Poëte Latin, qui, ſelon lui, avoit illuſtré les Gaules par ſon eſprit, reveilleroit le goût pour les Lettres Latines, dont effectivement on ne fait pas aſſez de cas. Mais un Ecrivain du bas empire, décrié pour ſon ſtyle dur, rampant & négligé, eſt-il bien propre à produire cet heureux effet ? Le zele de l'Editeur ne s'eſt point borné-là; il a encore voulu dégoûter le Public, de ces brochures dont nous accablent, dit-il, de petits Grecs affamés, *Græculi eſurientes*, & où, excepté les titres plaiſamment imaginés, on ne trouve que des fadaiſes. Ces frivoles compoſitions, comme vous ſçavez, ne ſont lûës que par de ſtupides Provinciaux, & par des gens de peu d'eſprit & ſans goût. Ce ſera ſans doute un mets plus délicieux pour cette ſorte de Lecteurs, qu'une collection de Variantes & de Notes ſur Auſone. il n'en faudra pas davantage pour leur faire mépriſer l'inſipide bagatelle. Graces donc au ze-

le éclairé de l'Editeur, l'Ausone, si doctement commenté, va être le tombeau de ces petites brochures; & les petits Grecs ne pouvant plus trafiquer des titres heureux de leurs Ouvrages, seront réduits à compiler les leçons des Scaligers, des Tollius, & de tous ces Sçavans en *us*, dont les noms sont si célébres & si réverés chez le Peuple Scoliaste.

Quoique je ne goûte pas les raisons dont se sert l'Editeur, pour justifier l'impression de tant de longues scolies, je reconnois cependant, qu'il s'est judicieusement appliqué à recueillir ce qui regarde la personne & les Ecrits d'Ausone. Peut-être trouverez-vous qu'il a porté trop loin l'exactitude, & qu'il auroit pû supprimer certains détails. Quoiqu'il en soit, en réüniſſant les differens traits qu'il a employés pour peindre ce Poëte, on trouve un homme d'un caractere aimable, saisant un heureux melange de la philosophie, & de la volupté, bon mari, vertueux citoyen, sensible aux plaisirs de l'amitié.

Ausone ne fut pas un Poëte de profession. Il composa dans le trouble & dans l'horreur des armes, la plû-

part de ſes Piéces. Dans ſa jeuneſſe le plaiſir & la reconnoiſſance exciterent ſon imagination Poëtique, & cette même imagination le ſervit encore agréablement dans les triſtes momens de ſa vieilleſſe. En liſant quelques Piéces, dont l'Editeur a connu tout le prix, on eſt forcé d'avoüer, qu'il n'a manqué à Auſone pour être un excellent Poëte, que d'être né dans le ſiécle d'Auguſte. Son Cupidon attaché à la croix, ſes Roſes, ſon Poëme de la Moſelle, quelques Epigrammes heureuſes, ſont certainement des preuves de ſon eſprit. Mais tout le reſte eſt bien médiocre. J'eſtime beaucoup plus ſa perſonne que ſes Ouvrages. J'eſtime l'honnête homme, le Philoſophe aimable & enjoüé : du Profeſſeur & du Poëte je n'en fais pas grand cas.

Voilà l'idée que je me ſuis faite des talens d'Auſone. J'ajoûterai que ſa Proſe eſt encore plus foible que ſa Poëſie ; ce qui me paroît un peu ſingulier. Les Poetes étant accoutumés à chercher differens tours, pour renfermer leurs penſées dans une certaine meſure, leur Proſe ſe reſſent ordinairement de la force & de la vivacité d'une imagination exercée.

Ne vous attendez pas que je discute les Commentaires de M. Fleury, & l'utile Supplément de M. l'Abbé Souchay de l'Académie des Belles-Lettres. Je n'ai point envie de vous ennuyer. Mais la sincerité m'oblige de vous dire que le Supplément me paroît d'un meilleur goût que les Commentaires. M. Fleury n'est qu'un compilateur ; mais M. Souchay faisant usage de sa pénétration & de son bon goût, remarque finement ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque Piéce. Il y a en général plus de choix dans ses recherches : mais j'aurois voulu qu'il eût résisté à l'envie de faire briller son érudition ; tantôt il transporte dans son Supplément, des notes triviales ou superflues ; tantôt ce sont des répetitions importunes & des additions aux remarques déja trop longues du Commentateur. Que m'importe, par exemple, de sçavoir les differens noms qu'on a donnés à une Ville, les vertus d'une plante, combien d'Auteurs se sont servis d'une même expression, & d'une même pensée ? Est-il bien nécessaire de rapporter en Grec des faits Historiques assez communs, dont Ausone parle sans aucune équivoque ? Il me semble-

que pour rendre l'érudition aimable, il faut en uſer plus ſobrement. Cette profuſion n'éblouit pas les bons eſprits, parce qu'ils ſçavent que ces ſortes de notes, inutiles pour l'intelligence du texte, ne coûtent qu'à tranſcrire. Un Commentateur ne devroit jamais perdre de vûë les Aſconius, les Donats, les Servius. Voit-on dans leurs Ecrits rien d'étranger & de ſuperflu ? Contens d'expliquer le ſens & l'expreſſion des Auteurs, dans les endroits difficiles, ils n'entraſſent point les paſſages, & n'ambitionnent pas la réputation de *dévoreurs* de Livres.

Pour moi je rends courts tous ces vaſtes Commentaires, en profitant ſeulement des éclairciſſemens, toujours rarés, ſur les endroits difficiles. J'ai plûtôt lû Ciceron tout entier, que la dixiéme partie des notes & des Commentaires qu'on a faits ſur lui. Vous ſentez bien que je ne perds pas beaucoup, en me privant d'une frivole critique de mots, qui ne ſert qu'à diminuer l'attention dûe à l'Original. Tout de même, ſi j'ai la patience de lire Auſone, je me ſerviraí du Commentaire pour entendre un petit nombre d'endroits obſcurs ; encore arrivera-t'il que je ne ſerai pas ſa-

tisfait de ces explications, ou que le Scoliaſte auſſi embarraſſé que moi, n'auroit rien dit du tout. A propos d'endroits difficiles d'Auſone, vous ſçavez que ce Vers du Cupidon attaché à la croix

Deflet & ambuſtas lacerans per inania curru, &c.

eſt véritablement la croix des Interpretes. M. Souchay a preſque expliqué cet endroit comme l'a expliqué le Pere Oudin dans une Diſſertation imprimée en 1717. Cependant le nouveau Commentateur, aſſûre qu'il avoit compoſé ſa note, avant que d'avoir lû l'Ecrit du Jéſuite. Il ſeroit injuſte de diſputer à M. Souchay l'honneur de cette découverte; puiſqu'il ſe dit ſi ſouvent l'écho des Sçavans, il n'auroit pas rougi d'être l'écho du P. Oudin, s'il n'avoit fait que repeter ſon interprétation.

Puiſque vous m'avez engagé à vous parler des Commentaires d'Auſone, permettez-moi de vous communiquer ici ce que je penſe de ces ſortes d'Ouvrages. La plûpart des Commentateurs ſe propoſent d'épurer le texte; mais ce travail me paroît aſſez ſouvent inutile.

A la renaiſſance des Lettres, une foule de Critiques entreprirent de corriger les anciens Auteurs : cette critique Grammaticale étoit alors néceſſaire ; parce que les anciens Auteurs copiés par des Moines ignorans, étoient remplis de fautes ; mais preſque tous ſont ſi heureuſement corrigés, que la Critique n'a preſque plus rien à faire. Les corrections des Auteurs Claſſiques peuvent ſatisfaire les plus délicats. Il faut enfin s'en tenir à quelques Editions, & ne pas floter perpetuellement. D'ailleurs il n'y a pas lieu d'eſperer, qu'après tant de recherches, on puiſſe trouver de meilleurs Manuſcrits pour rendre le texte des anciens Livres, plus correct. Cela eſt ſi vrai, que les connoiſſeurs préferent les Editions de ces premiers Critiques à celles des Modernes, qui ont ſervilement copié ce que leurs Prédeceſſeurs avoient mépriſé. N'eſt-il pas ridicule que dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, on s'occupe ſérieuſement à tranſcrire les fautes de quelques Copiſtes ignorans ?

Un défaut qui m'a toujours choqué dans nos Commentaires modernes, eſt cet aſſemblage monſtrueux d'érudition, toujours inutile pour l'intelligen-

ce du texte. On diroit que les Commentateurs veulent nous prouver qu'ils ont de bons yeux. S'agit-il d'un fait clairement exposé, on rapproche le texte d'un autre Auteur, où le même fait est obscurément désigné : Je demande si ce passage obscur est d'une grande utilité en cette occasion. Le bon sens ne veut-il pas qu'on ne rapproche un texte clair, que pour débrouiller celui qui ne l'est pas ? Dequoi sert-il encore de copier à l'occasion d'un mot, une infinité de passages où le même mot se trouve ? sur-tout quand ce mot est commun. C'est cependant en ces endroits que brille la capacité de la plûpart des Commentateurs. N'est-il pas encore ridicule de discourir sur les choses les plus triviales ?

Je reconnois cependant qu'on pourroit faire d'excellens Commentaires sur les anciens Auteurs : voici le plan qu'on pourroit suivre. Il faudroit d'abord ranger les Ecrivains en certaines classes : en commentant ceux qui sont extrêmement faciles, on ne peut se proposer que l'instruction des jeunes gens; il faut donc expliquer tout ce qui peut leur être inconnu mais d'une maniere courte, nette & dégagée de tous fatras d'érudition.

A l'égard des Auteurs, qui ſont lûs par des perſonnes dont l'eſprit eſt déja orné de certaines connoiſſances, les remarques doivent être moins communes; on doit ſuppoſer qu'ils ſçavent les points ordinaires de Mythologie, d'Hiſtoire, & de Grammaire, mais l'érudition doit toujours être ménagée. Au lieu de copier des Variantes, j'épurerois le texte des Auteurs, d'après les obſervations des plus habiles Grammairiens. Enfin s'il s'agiſſoit de commenter un Auteur ſçavant, il ne faudroit que de doctes obſervations. Tout cela demanderoit de plus grands éclairciſſemens; mais je n'ai pas le loiſir de vous les donner. D'ailleurs je craindrois que ces ſortes de diſcuſſions ne fuſſent pas agréables aux perſonnes à qui vous communiquez nos Lettres.

Au reſte je n'ai jamais goûté l'interprétation Latine ou la Paraphraſe qu'on trouve dans les Auteurs *ad uſum Delphini*; ſur tout à l'égard des Poëtes. Peut-on s'exprimer plus heureuſement que Virgile? Quelle harmonie! quelles images! quelle énergie! tout cela diſparoît dans l'interprétation du P. Charles de la Rue Jeſuite;

Cette lecture est-elle bien propre à donner du goût pour la belle Poësie. Pour moi en lisant cette version, il me semble voir Virgile mis en piéces & aussi horriblement defiguré que le fut Hector indignement traîné au tour des murailles de Troye. Ciceron s'étoit exercé dans sa jeunesse à déclamer des Traductions Latines qu'il avoit faites de quelques Poësies d'Ennius, & d'une Harangue de Gracchus, écrites en la même Langue. Mais dans la suite je m'apperçus, dit-il, de l'inutilité de cet exercice : Ennius & Gracchus s'étoient déja emparés des expressions les les plus heureuses & les plus convenables au sujet qu'ils traitoient ; ainsi, ajoute-t'il, je n'aurois rien gagné à me servir des mêmes termes, & j'aurois beaucoup perdu en m'accoutumant à l'usage de termes moins propres. *Ita, si iisdem verbis uterer, nihil prodesse ; si aliis, etiam obesse, cum minus idoneis uti consueſcerem.* L'exemple de Ciceron fait voir l'inutilité & les inconveniens de ces sortes d'interprétations. On doit donc se borner à l'explication des endroits difficiles & des expressions obscures ou peu communes.

Il m'est tombé entre les mains un

Recueil de differentes Piéces, imprimé à Milan *in*-4°. 1729. Ce ſont des Ecrits preſque tous Italiens, pour & contre la ſçavante Diſſertation, qui eſt au commencement du dixiéme Tome de la collection des Ecrivains d'Italie, & qui contient la Deſcription de ce Pays, tel qu'il étoit dans le moyen âge. L'Anonyme qui a compoſé cette Diſſertation, eſt en même tems l'Auteur des Piéces où elle eſt ſolidement défenduë.

Il ſe déclare avec beaucoup de zéle pour les anciens diplomes, dont quelques Sçavans ont conteſté l'authenticité; il a pris de là occaſion de parler des diſputes des PP. Mabillon, Germon, & Papebroch, au ſujet de la Diplomatique. On trouve encore des détails fort curieux ſur Annius de Viterbe, ce célébre fauſſaire. Je me contente de vous indiquer tout cela; parce que cette érudition n'eſt pas du reſſort du Nouvelliſte du Parnaſſe. Mais je ne dois pas vous cacher, que l'Apologiſte des anciens Monumens, s'eſt élevé avec beaucoup de force contre l'Anonyme, dont parle le Pere Hardouin dans ſa Diſſertation *de Nummis Herodiadum*. Ce hardi Novateur, qui n'a été connu

que de ce sçavant Jésuite, a prétendu, que dans un certain siécle, il s'étoit établi une Manufacture d'ancienne Histoire, dirigée par une Societé de quelques personnes, qui pour ce sujet avoient habilement fondu les Ouvrages de Ciceron & de Pline, les Georgiques de Virgile, les Satyres & les Epîtres d'Horace; les seuls Livres reconnus pour autentiques par ce bel esprit; outre un petit nombre d'Inscriptions & quelques Annales. C'est de cette boutique, selon lui, que nous sont venus les anciens Historiens. Le Pere Hardouin a insinué dans un autre Ouvrage, que cette Manufacture s'étoit établie en France. Mais il n'a marqué ni le siécle, ni les noms des Ouvriers. L'Auteur Italien a osé appeller l'ami du P. H. un Ecrivain frénétique, & une cervelle pleine de chimere.

Dans la Dissertation imprimée au commencement du dixiéme Tome des *Ecrivains d'Italie*, il y a quelques recherches sur les Inventeurs des Rythmes, appellés dans la suite, vers Leonins. * L'Auteur prétend qu'ils ont commencé en Allemagne. Un autre Italien a tâché d'assurer la gloire de

* Ce sont des Vers Latins rimés, tant à l'hemistiche, qu'à la fin des Vers.

cette invention, à ceux de ſa Nation. Ce dernier ſentiment ſe trouve refuté dans une Addition Latine à la Diſſertation que je viens de citer. Comme ce point d'érudition a quelque rapport à l'Hiſtoire de notre Poëſie, je crois devoir m'étendre un peu là-deſſus. Il eſt certain d'abord que les Anciens n'ont point connu ces Rythmes. Puſchius a imprimé le Recueil des anciens Grammairiens; il y eſt parlé de diverſes ſortes de Vers; nulle mention du genre Rythmique. Il n'en eſt rien dit non plus dans Bede l'Ecrivain du huitiéme ſiécle, qui a compoſé un Traité, *De metrica ratione.* On ne voit point de cette ſorte de Vers dans l'Hiſtoire de Lombardie, par Peregrinus; & l'on n'en trouve en Italie, que depuis l'arrivée des Normands. Il paroît par certains Vers cités par Meibomius le jeune dans ſon Recueil des Ecrivains d'Allemagne, & par d'autres inſerés dans les Antiquités de Caniſius, que les Almands ont inventé ces Vers Latins rimés tant à l'hemiſtice, qu'à la fin des Vers. Leonius ou Leoninus, Religieux de Saint Victor, les perfectionna dans le douziéme ſiécle, c'eſt de lui qu'on les a nommés dans la ſuite *Leonins*

Voilà

Voilà ce qu'on trouve dans la Dissertation. Un autre Italien, comme je vous l'ai déja dit, a voulu faire honneur de l'invention des Rythmes à sa Nation ; mais on lui fait voir que tous les Vers qu'il cite, ne sont que de l'onziéme siécle ; on le défie d'en montrer de plus anciens : ce sont les Siciliens & les Provençaux, qui ont appris aux Italiens cette sorte de Vers. Pour détruire plus solidement les prétentions des Italiens, le Dissertateur rapporte quelques Vers Leonins du neuviéme siécle parmi les Saxons, du dixiéme parmi les François, du septiéme parmi les Anglois. Il cite pour le dixiéme siécle, l'Epitaphe de la Reine Gretberge, qui l'an 939. se maria en secondes nôces à Louis d'Outremer, & une autre Epitaphe d'Arnoul, Duc de Baviere, en 937. Il indique encore un Panégyrique d'Othon le Grand, composé par une Religieuse Saxonne, où il y a des Vers Leonins. Pour le neuviéme siécle, il renvoye à l'Epitaphe de Louis le Débonnaire ; & pour le septiéme enfin, il cite l'Epitaphe de S. Oswalde, Roi de Northumberland, mort en 642.

Cette derniere Epitaphe me paroît

ſuſpecte ; en effet, ſi elle étoit du ſeptiéme ſiécle, comme l'on veut, il n'eſt pas poſſible que Bede, mort en 735. n'eût pas fait mention des Rythmes. Je crois donc que les Vers à la louange de S. Oſwald, ont été compoſés long-tems après, & que les Danois ont appris la Poëſie Rythmique aux Anglois.

M. Riccoboni a fait imprimer le ſecond Volume de ſon *Hiſtoire du Théâtre Italien*. J'aurai l'honneur de vous entretenir de cet Ouvrage. Le premier Volume a été ſolidement critiqué dans une *Lettre d'un Comedien François*, imprimée en 1728. Il paroît que M. Riccoboni veut enfin prouver ſérieuſement que les Italiens ont des Tragédies & des Comédies, puiſqu'il fait des extraits de quelques-unes. L'Abbé d'Aubignac a ſoutenu qu'ils n'en ont point. L'Hiſtorien du Théâtre Italien avoit cru accabler dans ſon premier Volume, le pauvre d'Aubignac, en lui jettant à la tête les Titres de plus de cinq cent Tragédies ou Comédies, Italiennes. Il a apparemment reconnu, que ces titres ne prouvoient rien.

On vient de donner en Hollande une ſeconde Edition des *Mémoires Hiſ-*

toriques, Politiques & Litteraires, par Amelot de la Houssaye. Les Extraits de quelques Livres Espagnols & Italiens, sont ce qu'il y a de plus curieux. On trouve dans ces Mémoires plusieurs Anecdotes Satyriques, dont quelques-unes sont fausses. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire le détail. En général les collections politiques d'Amelot de la Houssaye, sont estimables, & valent mille fois mieux que ce qu'il a composé de lui-même.

Vous sçavez depuis long-tems que M. de Voltaire est un excellent Poëte; mais j'ignorois qu'il fût Janseniste. C'est un fait que je viens d'apprendre depuis peu de jours, en lisant la *Bibliothéque Janséniste, ou Catalogue alphabétique des principaux Livres Jansénistes*, in-12. 1731. Je n'aurois jamais cru que M. de V. eût été inscrit sur une pareille Liste. La note du Bibliothécaire est fort singuliere : » l'Auteur » de ce brillant Poëme (la Ligue *) » qui est aussi mauvais Théologien, » qu'il est bon Poëte, y parle sans le » sçavoir, & peut-être même sans le » vouloir, comme les Jansenistes & les » Calvinistes les plus outrés.

* Edition de 1723.

» Il y dit cruement & ſans détour, » que la liberté de l'homme eſt eſcla- » ve, & qu'elle n'eſt exempte que de » la contrainte, mais non pas de la » néceſſité. Témoin ces ſix Vers, qui » renferment tout le ſyſtême du Janſe- » niſme. «

On voit la liberté, cette eſclave ſi fiere,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſon-
niere;
Sous un Joug inconnu, que rien ne peut
briſer,
Dieu ſçait l'aſſujettir, ſans la tyranniſer;
A ſes ſuprêmes loix d'autant plus attachée;
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt
cachée.

» Dans le premier chant le Poëte, » va encore plus loin. Il débite avec » Calvin & avec du Moulin, la répro- » bation poſitive, & il fait de Dieu un » Tyran qui n'a pas voulu que l'hom- » me le ſervît & fît ſon ſalut, en le ſer- » vant,

Helas, ce Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt
le maître.
En eût été ſervi, s'il avoit voulu l'être.

» Dans un autre endroit, M. de » Voltaire rejette ſur Dieu lui-même,

» la cause de l'endurcissement de Du-» plessis Mornai. Voici comme il par-» le :

Mornai parut surpris, & ne fut point touché Dieu, Maître de ses dons, de lui s'étoit caché.

» Dieu ne se cache à personne, *Illumi-*» *nat omnem hominem venientem in hunc* » *mundum*, dit S. Jean. «

Mais ne pourroit-on pas dire que M. de V. n'a jamais prétendu faire le Théologien ? En décrivant la liberté esclave, & prisonniere, il a plus songé à peindre qu'à définir la liberté. La contrainte de la versification éxige qu'on suppose des restrictions & qu'on tolere le peu d'exactitude. Il semble même que c'est un privilege poëtique de donner peu de force à la liberté. Virgile, Ovide, Catulle pourroient servir de garants à M. de Voltaire ; ces autorités suffisent pour ne pas lui imputer sérieusement le poison Janseniem qu'on dit être répandu dans le Poëme de la Ligue.

Ce que je dis en faveur de M. de V. est justifié par ce que le Bibliothécaire observe lui-même, en parlant de *Saül*, *Tragédie* de M. l'Abbé Na-

dal, également accuſé de débiter le plus pur Janſeniſme. Cette Note eſt trop curieuſe, pour ne pas l'inſerer ici. » L'Auteur de cette Tragédie *dit on*, » p. 376. fait éprouver à Saül & lui fait » dire en beaux Vers dans un Monolo- » gue, ce que Janſenius avoit dit un » demi-ſiécle avant lui, en Proſe dans » ſon troiſiéme Livre *De gratia Chriſti.* » Ils diſent également l'un & l'autre » que l'homme ſe ſent quelquefois » entraîné malgré lui au crime, par » une force invincible, à laquelle il » ne peut réſiſter. « Voici comme parle Janſenius : *Quoties contra nitor, neceſſariò fit ut facilius, & ſæpiùs & ardentiùs in peccatum, ſtimulante magis peccandi cupiditate, præcipiter.* Et voici comme parle le Poëte.

Mais quel ordre invincible & quel Arrêt funeſte
M'attache à des deſſeins que mon ame déteſte.
Un pouvoir, dont le mien ne peut me dégager,
M'entraîne dans l'abîme où je cours me plonger.

Dans l'état où du Ciel m'a réduit le pouvoir,
Il ne me reſte plus que le ſeul déſeſpoir.

» Mais il faut reconnoître aussi la dif-
» ference essentielle qu'il y a entre le
» Théologien & le Poëte. Jansenius
» dogmatise en débitant ces paroles
» Calviniſtes ; mais le Poëte ne songe
» rien moins qu'à dogmatiſer, & il
» est bien éloigné d'adopter les sen-
» timens qu'il prête au malheu-
» reux Saül, que pour mieux entrer
» dans son caractere.

Reddere personæ scit convenientia cuique.

Cette derniere reflexion est judi-
cieuse. On m'a écrit de Lyon que la
Bibliotheque Janseniſte est du Pere de
Colonia Jésuite, & qu'elle a été im-
primée en cette Ville. Vous sentez aſ-
sez que je ne vous eusse jamais entre-
tenu de cet Ouvrage, si l'on n'y avoit
parlé de deux Poëtes.

Je suis, &c.

TRENTE-DEUXIE'ME LETTRE.

A.

QUand je fais réflexion, Monſieur; que vous prenez la peine de communiquer toutes les ſemaines au Public les *Lettres* que nous avons l'honneur de vous écrire, au ſujet des Ouvrages nouveaux qui paroiſſent, je ne puis m'empêcher de croire que vous nous rendez un aſſez mauvais office, & que ſi en cela vous obligez peut-être le Public, vous le faites un peu à nos dépens. Vous voyez que nous diſons toujours la vérité, quoiqu'avec une liberté honnête, & que malgré le penchant que nous avons à loüer tout ce qui le mérite, nous ſommes forcés de témoigner quelquefois peu d'eſtime pour ce qui paroît de nouveau en matiere de Science & de Bel-Eſprit. En jugeant à charge & à décharge, comme nous faiſons, l'unique fin que nous nous propoſons, vous le ſçavez, eſt d'inſtruire modeſtement, & d'amuſer utilement le Public, & d'empêcher qu'il ne ſe familiariſe peu à peu avec les mauvais Auteurs, ou plûtôt avec

les mauvais Ouvrages ; qu'il ne s'accoûtume à goûter certaines façons affectées & ridicules de penser & d'écrire, & qu'enfin l'érudition & les Belles-Lettres ne deviennent pas tout-à-fait la victime des *Ecoles d'ignorance, & de bon goût.* Il faut avoüer, qu'il y a encore en France des Esprits assez cultivés par l'étude des Anciens, & d'autres, à qui la Nature a donné des talens estimables. Ce qu'il y a de fâcheux, est que ceux qui semblent les plus capables d'écrire, n'écrivent point, & que, quoique leur esprit, leur capacité, & peut-être les honneurs littéraires, & les bienfaits du Prince, dont ils joüissent, & qui leur procurent un heureux loisir, dussent les y engager, ils préfèrent les douceurs de la paresse à celles de la loüange, qu'ils mériteroient, comme je le présume, s'ils avoient le courage de travailler.

Quoiqu'il en soit, vous sentez bien que la vérité, que nous ne craignons point de dire, doit nécessairement indisposer contre nous plusieurs mauvais Auteurs, & qui pis est leurs amis & leurs patrons. Nous avons beau séparer leur personne de leurs Ouvrages, & nous abstenir de toute invec-

tive & de toute impoliteſſe : ils ne s'accommodent point de cette diſtinction ſi raiſonnable ; leur orgueil veut des loüanges, & leur délicateſſe s'offenſe du moindre trait de critique. Mais ſi ces traits de critique, ſont injuſtes, n'en ſeront-ils pas vengés par le mépris du Public ; & ne peuvent-ils pas d'ailleurs ſe venger eux-mêmes, où en faiſant voir l'injuſtice de leur Cenſeur, ou en ſe défendant avec les mêmes armes, qu'on les a attaqués ? C'eſt ce que la plûpart ne font point. Ils aiment mieux murmurer, ſe plaindre, & médire.

Cependant de peur de bleſſer la juſtice & la verité, nous ne faiſons jamais ſentir qu'un Ouvrage eſt mauvais, quand il n'eſt que médiocre ; c'eſt à regret, en verité, que nous nous érigeons quelquefois en Cenſeurs : nous tâchons même, autant qu'il nous eſt poſſible, de déguiſer notre légere cenſure ſous un air de loüange, & nous meſurons d'ordinaire l'épaiſſeur du voile aux égards dûs au rang, ou au mérite des Auteurs. Nous ne donnons d'ailleurs nos jugemens, que comme de ſimples avis, ou comme des témoignages, & non

comme des déciſions : & nous avoüons que nous pouvons ſouvent nous tromper. Il me ſemble que notre méthode & nos maximes devroient nous mériter plus d'indulgence.

Que vous importent, me direz-vous, les plaintes & les murmures des Auteurs, ſi le Public s'en mocque ? Vous les ſervez & les obligez malgré eux. Ceux-ci ne feront plus imprimer de vers durs, plats & inſipides ; ceux-là n'écriront plus d'Hiſtoires dans le goût des Romans, ni de Romans dans un goût pedanteſque ; ils éviteront le plagiat, ou l'avoueront de bonne foi, ſans dire d'injure ; & fondés ſur le petit ſuccès paſſager d'un mauvais Livre, ou étayés de ſuffrages mandés, ils n'aſpireront plus follement à ſe voir aſſis au rang des Maîtres d'une Langue, qui leur eſt étrangere, qu'ils parlent mal, & qu'ils n'écrivent qu'avec le ſecours d'autrui. Ceux-ci apprendront le Grec & le Latin, avant que de ſe mêler de donner des Traductions. Ceux-là ſeront, dans leurs Diſſertations, & dans leurs *Diſcours*, plus précautionnés ſur les contradictions, plus défians ſur les Paralogiſmes, & moins téméraires dans les Pa-

radoxes. Ils reſpecteront la raiſon, le goût, la langue & l'uſage ; voilà les obligations qu'ils vous auront. Ne comptés pas : pourtant beaucoup ſur leur reconnoiſſance.

Avoüez, Monſieur, qu'on n'eſt guéres raiſonnable, quand l'amour propre eſt bleſſé. Je ſçai ce qu'il en a autrefois coûté à un honnête homme, pour avoir écrit trop ſouvent la vérité, aux dépens de certaines gens, alors accrédités auprès d'une puiſſance imprudente, & aiſée à ſurprendre. Si ſon innocence n'avoit pas été miſe dans le jour le plus clair, il auroit ſans doute ſuccombé. Mais l'intrigue fut découverte ; les témoignages de ſa bonne conduite vinrent de toutes parts ; l'accuſation fut déſavoüée par écrit, & le déſaveu formel remis à l'accuſé par le Magiſtrat même, qui écrivit en ſa faveur, à une perſonne illuſtre par ſon rang, & par ſes rares qualités ; & en conſéquence il fut rétabli dans ſon emploi Litteraire, qu'il n'a quitté que près de deux années après. Malgré cela, que n'a-t'il pas ſouffert de cette indigne calomnie ; dont un Auteur a depuis eu la baſſeſſe de ſe prévaloir, contre lui ?

Vous me répondrez, que nous n'avons rien de semblable à craindre, ayant pris la sage précaution de ne nous point faire connoître. Il est vrai que nous sommes ignorés encore, & que le nom même assez connu de ceux à qui on nous fait l'honneur d'attribuer ces *Lettres*, est une espece de rideau, qui nous met dans une avantageuse obscurité. Nous nous applaudissons de l'*incognitò*; & tant qu'il durera, nous continuerons un petit travail, que nous croyons agréable & utile, & auquel le Public nous encourage tous les jours de plus en plus. Mais soyez, s'il vous plaît, aussi discret que nous, au sujet de nos Lettres; & ne publiez jamais les noms de ceux qui vous les écrivent. Malgré les éloges qu'on leur donne, & qui nous flattent, nous nous taisons prudemment, & chacun de nous s'applique, dans un certain sens, ce vers Latin,

Non ponebat enim rumores ante salutem.

Passez-moi, s'il vous plaît, ce préambule, que j'ai cru nécessaire: Je vais vous entretenir d'un grand Ouvrage, qui heureusement ne donne

point de priſe à la critique, du moins à la nôtre, & dont je puis, avec ſincerité, vous parler avantageuſement. C'eſt la fameuſe *Hiſtoire générale du Languedoc*, donnée au Public par D. Claude de Vic, & D. Joſeph Vaiſſette, Bénédictins de la C. de Saint Maur, dont le premier Volume, *in-fol.* imprimé chez Vincent, a paru depuis environ un an. Vous ſentez bien que ces Ouvrages fourniſſent peu de matiere pour nos Lettres, & que pour en rendre un compte exact, il faudroit faire un gros Volume. Contentez-vous donc de l'idée générale que je vais vous en donner.

L'extérieur du Livre prévient d'abord en ſa faveur. L'impreſſion, qui eſt nette & aſſez correcte, eſt ornée de tout ce qui peut embellir une édition. Lettres griſes, & culs-de-lampe d'une élegance ſinguliere, Vignettes deſſinées & gravées par les plus habiles Maîtres, Cartes & Planches magnifiques; tout cela annonce d'abord, qu'on n'a rien épargné, pour donner au Livre une forme extérieure, qui répondît à la dignité du ſujet. Feu M. de la Berchere, Archevêque de Narbonne, propoſa le projet d'une *Hiſtoire générale de Languedoc*, dans l'Aſſem-

blée des Etats tenuë à Montpellier, en 1709. Le Projet ayant été agréé, on jetta les yeux sur la sçavante Congrégation de saint Maur, pour l'exécuter. Le Supérieur Général qui la gouvernoit alors, en chargea D. Gab. Marcland, & D. Pierre Auzieres, qui travaillerent pendant plusieurs années, & dresserent des Mémoires considérables; mais s'étant trouvés dans la suite hors d'état de continuer, ils furent remplacés par les deux Religieux, que nous avons nommés ci-dessus.

Je vous avoüe que j'ai lû peu d'Histoires générales mieux écrites en notre Langue. L'érudition y est également profonde & agréable. On trouve dans ce I. Volume des particularités curieuses, sur le commencement de l'Histoire de France, sur une partie de l'Histoire Romaine, & de celle des Gots; sur l'ancienne Geographie, & ses rapports avec la nouvelle, à l'égard de la partie méridionale de la France; sur les mœurs & les usages de ses anciens habitans, & sur plusieurs autres points que je ne puis détailler ici. Je me contenterai de rapporter ce que les Auteurs disent des mœurs des anciens Gaulois meridio-

maux, auſquels ils appliquent quelquefois ce qui a été dit de tous les Gaulois en général. Ils n'annoncent rien à ce ſujet, qui ne ſoit appuyé du témoignage des Auteurs Grecs ou Latins, cités à la marge.

Ces anciens Gaulois croyoient l'immortalité de l'ame & la Métempſycoſe, & ſe faiſoient des prêts mutuels, qu'ils promettoient de rendre en l'autre monde. Que de Gaulois méridionaux emprunteroient volontiers aujourd'hui de l'argent à cette condition! On croit que Pithagore avoit puiſé ſon opinion dans la doctrine des Druïdes, qui enſeignoient la tranſmigration des ames. Ces Druïdes étoient les Docteurs & les Miniſtres de la Religion, les Juges de la Nation, & les Arbitres des differends particuliers. Ceux qui étoient réfractaires à leurs jugemens, étoient condamnés à une eſpéce d'excommunication, & à ne pouvoir aſſiſter aux Sacrifices; ce qui étoit parmi eux une note d'infamie, & une peine très-rigoureuſe. Apparemment que les Druïdes paſſoient pour infaillibles. Il y en avoit un, qui étoit regardé comme Souverain Prêtre, & dont l'autorité

s'étendoit sur tous les autres. Ils étoient tous exempts de toute sorte de tributs & de service militaire. Ils immoloient des victimes humaines dans les Sacrifices publics ; & cet usage, que l'Empereur Claude avoit tâché d'abolir, subsistoit encore sous l'Empire d'Adrien.

Ces Peuples étoient partagés par Cantons, que les Romains appelloient *Cités*. La forme de leur Gouvernement étoit Aristocratique, & le Chef de leur République étoit un Magistrat souverain, élû tous les ans. On ne traitoit jamais des affaires publiques que dans l'assemblée de chaque Cité, où chacun se rendoit & assistoit en armes. Les femmes, dont, au rapport des Historiens, la blancheur & la beauté égaloient la fidélité & le courage, étoient admises dans ces assemblées, & on n'y prenoit aucune résolution sans leur avis.

Ils étoient ordinairement beaucoup plus forts en Cavalerie qu'en Infanterie, & étoient fort adroits aux combats à cheval ; aussi les Princes & les Peuples, qui les appelloient à leur secours, tâchoient toujours d'obtenir d'eux quelque corps de Cavalerie. On

ſçait que nous conſervons encore aujourd'hui cet avantage.

Leurs armes défenſives étoient des écus ou boucliers preſque de la hauteur d'un homme. Chacun diſtinguoit le ſien par quelque figure ou marque particuliere. (premiere origine des Armoiries.) Leurs armes offenſives étoient des épées extrémement longues, qu'ils portoient obliquement penduës à leur côté droit, & attachées avec une chaîne de fer. Quelques-uns de ces Peuples avoient coûtume de ſe dépouiller juſqu'à la ceinture, avant de combattre ; ſouvent ils combattoient ſur des Chariots attelés à deux chevaux, d'où ils tiroient des fléches ſur les ennemis. Ils étoient intrépides & ne connoiſſoient pas le danger.

Les uns raſoient leur barbe, les autres la conſervoient en partie ; les plus qualifiés ne gardoient que la mouſtache. Leurs habits conſiſtoient dans des tuniques de diverſes couleurs ; ils portoient des hauts-de-chauſſes, appellées *Bracca*, & des eſpeces de *Sayes* ou ſur-touts, qui leur deſcendoient juſqu'aux cuiſſes. Leurs maiſons, ſimples & rondes pour la plûpart, étoient bâties de bois, & couvertes de chau-

me ou de roseaux, Ils n'avoient qu'une femme, à ce qu'il paroît. Les maris avoient pouvoir de vie & de mort sur leurs femmes & sur leurs enfans; ceux-ci servoient leurs peres dans leurs repas, qu'ils prenoient à terre sur des peaux étendues.

Ils cultivoient les Sciences; & l'usage de la Langue Grecque étoit assez commun parmi eux. Ils écrivoient en Grec les Actes publics. Les Druïdes enseignoient la Théologie, la Morale, la Physique, l'Astronomie, à la jeunesse, & s'appliquoient beaucoup à la Médecine. Ils avoient leurs Poëtes, appellés *Bardes*, qui étoient reçûs avec honneur dans toutes les compagnies. Ils comptoient les mois & les années par le cours de la Lune, &c.

Voilà, Monsieur, une partie de ce qui est rapporté dans le Livre dont il s'agit, au sujet des mœurs des Gaulois Méridionaux. Leur Pays, comme vous sçavez, fut conquis en partie par les Romains, qui le réduisirent en Province, sous le nom de Gaule Transalpine, ou de Province Romaine, vers l'an de la fondation de Rome 634. Ils envoyerent deux années après une Colonie à Narbonne, Ville

très-conſidérable alors par ſa ſituation & par ſon commerce. Cette Colonie fut la premiere que les Romains fonderent dans les Gaules, & fut ſuivie, comme l'on ſçait, d'un grand nombre d'autres. La politique des Romains étoit en cela très-judicieuſe. Ces vainqueurs voulant s'aſſurer de la fidelité des Peuples qu'ils avoient ſoumis, & les accoutumer à leurs mœurs & à leurs uſages, envoyoient au milieu d'eux des ſoldats veterans, & des Citoyens, qu'ils étoient bien-aiſe de récompenſer, & qui conſervoient toujours le droit de Bourgeoiſie Romaine. Dans la même Province les Villes joüiſſoient de differens privileges, ſelon qu'ils l'avoient mérité par leur conduite à l'égard des Romains. Les unes étoient cenſées Colonies, & leurs habitans étoient preſque regardés comme des Romains-mêmes; les autres avoient ſeulement l'uſage du droit Latin, du droit Italique, ou du droit Provincial. Dans les Colonies on partageoit les terres entre les nouveaux habitans & les anciens. On avoit ſoin de conſtruire dans les Colonies des édifices publics ſemblables à ceux de Rome, de peur que les Colons n'en re-

gretassent trop le séjour ; c'est-à-dire, un Capitole, un Amphithéatre, des Temples, des Cirques, un Palais, un Marché. Chaque Colonie étoit gouvernée par ses propres Magistrats, qui avoient droit de suffrage dans l'élection des Magistrats de Rome, & dont les deux principaux étoient appellés Duumvirs. Elle suivoit les Loix, dont elle étoit convenuë avec la République Romaine.

Outre les Colonies Romaines, il y en avoit d'autres, qu'on appelloit Colonies Latines, par ce qu'elles étoient composées des Peuples du Latium, au défaut des Citoyens Romains. Ces Villes Latines avoient l'usage du droit Latin, & s'appelloient *Municipia*, ainsi que les Colonies, parce que les unes & les autres se gouvernoient par leurs Loix & leurs Magistrats propres. Le *Droit Latin*, dont joüissoient les Villes Latines, étoit tiré des conventions faites autrefois avec les Peuples du Latium, soumis par les Romains. Les Habitans de ces Villes n'étoient pas censés Citoyens Romains, comme ceux des Colonies, quoique les Peuples du Latium eussent obtenu ce privilege. Il étoit seu-

lement accordé aux Magiſtrats des Villes ſituées hors de l'Italie, qui avoient droit de ſuffrage à Rome, & pouvoient même aſpirer aux Charges de la République. Le *Droit Italique*, étoit un peu moins favorable, que le Droit Latin, il tiroit ſon origine des Traités faits avec les Peuples d'Italie, dont le Pays n'avoit pas été réduit en Province Romaine. Le *Droit Provincial* étoit celui dont uſoient les Peuples des Pays réduits en Province, conformément à leurs Traités avec les Romains, dans le tems de leur ſoumiſſion. Ce droit étoit plus onéreux que l'Italique, en ce que les Peuples d'Italie, qui joüiſſoient de ce dernier, ſe gouvernoient librement, quoique ſtipendiaires; & que les autres n'avoient d'autres Loix, ni d'autres Magiſtrats, que ceux qu'ils recevoient des vainqueurs, & qu'ils étoient gouvernées immédiatement par des Proconſuls, ou des Préteurs.

L'Empereur Antonin Caracalla abolit tous ces differens droits, par une Conſtitution, qui donnoit à tous les ingenus, ou perſonnes nées de parens libres le droit de Citoyens Romains. Ce droit fut encore étendu

dans la suite indifféremment à toutes sortes de personnes libres, ce qui rendit l'usage du *Droit Romain* presque universel dans l'Empire. M. de Tillemont attribue cette constitution à l'Empereur Marc-Aurele.

Le Proconsul ou Préteur qui gouvernoit la *Province Romaine*, présidoit aux Assemblées générales appellées *Conventus*. Ils les tenoit tous les ans, dans chacun des Cantons, & dans la plus considérable Villes. Là se décidoient les affaires publiques & particulieres, sans appel. C'est l'origine de l'Assemblée des Etats, qui se tient encore dans plusieurs Provinces : usage immémorial, & bien plus ancien que la conquête des Gaules par les Romains.

Ce premier Volume, qui finit à l'an 877. est terminé par des observations curieuses sur les privileges des personnes libres, sur la noblesse, sur le service militaire, & sur la jurisdiction des Seigneurs. Il paroît (disent nos deux Auteurs) que sous la seconde race de nos Rois, comme sous la premiere, les Nobles n'étoient pas distingués des personnes libres. Tout homme libre étoit assujetti au service militaire. Ceux qui manquoient de se

trouver à l'aſſemblée des Troupes, ou à l'*Oſt*, perdoient le *benefice* qu'ils tenoient du Prince, & les autres étoient punis par une ſimple taxe, appellée *Heriban*, d'où s'eſt formé le mot d'*arriere-ban*. Les hommes libres, qui poſſedoient des terres en bénéfice de quelque Seigneur, marchoient ſous ſes enſeignes. La Nobleſſe Françoiſe tire ſon origine de l'exercice des armes, & comme les anciens François étoient tous libres & tous ſoldats, ils devoient être par conſéquent tous nobles. Sous la ſeconde Race, on donnoit le nom d'*illuſtres* à ceux de la haute Nobleſſe. Les vaſſaux immédiats du Roi s'appelloient *Vaſſi Dominici*. La ſervitude en France fut abolie au treiziéme ſiécle, & alors les Nobles furent diſtingués des hommes libres; c'eſt-à-dire, que ceux-là ſeulement furent cenſés nobles, qui poſſedoient anterieurement des Fiefs héréditaires, qui les obligeoient à porter les armes.

Loſque les Droits Regaliens eurent été uſurpés par les Seigneurs particuliers, après l'hérédité des Fiefs, les uns & les autres s'atribuerent la Juriſdiction dans l'étenduë de leurs terres. De-là viennent tous ces differens

rens Tribunaux qui sont aujourdhui en France. Avant cela, on ne connoissoit d'autres Juges dans le Royaume, que ceux qui administroient la Justice au nom du Roi, sçavoir, les *Envoyés* dans les Provinces, les Comtes, & ses Officiers subalternes dans les Comtés.

On trouve à la page 588. une remarque curieuse sur le titre de Duc; ou de Comte *par la grace de Dieu*, que quelques Seigneurs ont pris sur la fin du Regne de Charles-le-Chauve. Comme les Seigneurs n'avoient point encore alors usurpé les Droits Régaliens, on en conclut que ces mots, *par la grace de Dieu*, ne marquoient point alors leur souveraineté, & leur indépendance, mais seulement leur piété. Dans la suite les grands Vassaux de la Couronne s'étant emparé des Droits Régaliens, prirent les titres de *Ducs, Comtes, ou Vicomte par la grace de Dieu.* Les Comtes de Foix & d'Armagnac se qualifioient encore ainsi sous Charles VII. qui le leur défendit.

On a ajouté à la fin de ce volume des notes très-sçavantes sur differents points de l'Histoire de Languedoc; ces notes sont autant de Dissertations sur des matieres curieuses.

M. de la Motte a fait repréſenter ſur le Théatre Italien, une nouvelle Comédie en cinq Actes, intitulée, l'*Amante difficile*. Le mauvais fond de cette Piéce, qui eſt d'une autre perſonne, a rendu inutile tout l'art & tout l'eſprit de M. de la Motte, qui a fait depuis quelque tems, une nouvelle Comédie, tirée encore des Contes de la Fontaine, pour accompagner le *Minutolo*, & le *Magnifique* (à la place du *Taliſman*) lorſque les Comédiens François reprendront l'*Italie Galante*, qui, comme je vous l'ai mandé, a été bien reçue du Public, & a ſur-tout beaucoup plû à la Cour.

La Comédie du *Mari curieux*, par l'Abbé d'Alinval, a été joüée par les Comédiens François, avec aſſez de ſuccès, & a eu pluſieurs repréſentations. Le ſujet de la Piéce eſt ingénieux.

L'Académie Françoiſe a agréé que M. Crébillon, élû nouvellement, fît ſon remercîment en vers. Il me ſemble que cet illuſtre Corps, qui juſqu'ici a été tant loué en proſe, ne l'avoit jamais été en vers, ſi ce n'eſt par l'*Ode* de M. de la Motte. On a jugé,

qu'il étoit juste, que le nouvel Académicien, élû en qualité de Poëte, & d'excellent Poëte, fît son compliment dans sa langue. Vous voyez que malgré l'opinion de M. de la Motte, la Versification fait des conquêtes, & que la Prose, loin de prendre sa place, lui cede la sienne.

On représente actuellement sur le Théatre de l'Opera Comique une petite Comédie en Prose, & en Vaudevilles, compriſe en un Acte, dont le sujet est la *Tante dupée.* Tous les rôles sont joués par des enfans, qui sont beaucoup applaudis. Dans le Divertissement, il y a un enfant, âgé d'environ quatre ans, qui danse & parodie la danse du Sabotier avec une grace infinie. Ce Divertissement est terminé par un Balet très-agréable, qui représente le Jugement de Paris, & qui est exécuté par d'excellens Danseurs.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

P

J'Avois réſolu, Monſieur, de vous entretenir des ſix Volumes imprimés ſous le Titre de *Mémoires & Avantures d'un homme de qualité qui s'eſt retiré du monde*; j'ai changé de deſſein, parce que, dès que ces ſortes d'Ouvrages n'ont plus la fleur de la nouveauté, on s'y intereſſe foiblement. Je me borne donc à vous parler des deux derniers Volumes, qui ont paru depuis peu.

Il faut avouer qu'en général la morale, qui regne dans cet Ouvrage, eſt noble & utile; mais je voudrois qu'elle ne fût pas quelquefois déplacée. Au lieu d'en jetter quelques traits de tems en tems, ce qui la rendroit plus agréable, M. de Renoncour, le Heros de ces Mémoires, eſt ſujet à des accès de Philoſophie, & dans ces momens il employe des pages entieres à raiſonner. Ces longues moralités qui ſentent un peu le Prédicateur, fatiguent. M. de Renoncour eſt un eſ-

prit sombre & mélancolique, qui attriſte presque toujours, & lorſqu'il ſe mêle de rire & de badiner, je le trouve hors de ſa ſphére. Le tiſſu des avantures eſt d'ordinaire bizarre, & il y a dans les caracteres des perſonnages, je ne ſçai quoi de ſingulier, qui bleſſe les perſonnes judicieuſes. Il narre aſſez bien; mais il s'attache quelquefois à des circonſtances puériles. Le ſtyle, ſans être entierement correct, eſt noble & naturel. Je reconnois encore avec plaiſir qu'il y a dans ces Mémoires quelques récits intéreſſans, des réflexions fines & délicates, & des hiſtorietes aſſez agréables. Ces endroits eſtimables ſont preſque diſparoître les défauts que je viens de relever.

Voilà ce qu'on peut dire pour & contre cet Ouvrage; mais comme il n'eſt pas juſte que vous m'en croyez ſur ma parole, je vais entrer dans quelque détail. M. de Renoncour voyage en Angleterre avec le Marquis ſon éleve; de là ils reviennent en France. Je n'ai pas envie de les ſuivre dans leur longue route; il me ſuffit de choiſir quelques faits, pour juſtifier le jugement que j'ai porté de cet Ouvrage.

M. de Renoncour arrivé à Londres,

s'étudie à connoître la Nation Angloiſe, & en peint aſſez bien le génie. J'applaudis à tous les éloges qu'il lui donne. Les Dames en particulier lui paroiſſent aimables; rien n'eſt ſi divin, ni ſi enchanteur. Ce ſont les expreſſions de notre Homme de qualité, âgé de ſoixante ans. Après tous ces éloges, vous vous attendez ſans doute à ne voir dans ces Mémoires, que des Angloiſes, qui méritent l'eſtime d'un honnête homme. Cela devoit être ainſi; ſur-tout puiſque M. de Renoncour a la liberté d'arranger les avantures comme il veut. C'eſt par-là qu'il eût ſolidement loué les Dames Angloiſes; mais au lieu de leur faire ſa cour avec dignité, il met ſur la ſcène une Miſſ Sally, célébre par ſes débauches, une Mademoiſelle Perry, qui s'embarque avec le premier venu, un Mylady R.... digne des petites Maiſons. Comme cette Dame joüe un role conſidérable dans ces Mémoires, & que le vieux M. de Renoncour eſt épris de ſes charmes, permettez-moi de vous retracer toute la bizarrerie de ſa conduite & de ſon eſprit. Elle avoit *paſſionnément aimé*, Milord de Derwenwater décapité depuis

peu de jours. Piquée des barbares procedés de ſon époux, elle prend le parti de paſſer en France ; mais elle fait tapage dans la maiſon, briſe les meubles avant ſon départ, & devient amoureuſe de l'homme de qualité, qui favoriſe ſon évaſion. Fut-il jamais une tête plus folle ? Ce n'eſt pas *tout* : arrivée en France, elle ſe réfugie dans la Terre de la fille de M. de Renoncour, qu'elle veut épouſer. Heureuſement le Valet Scoti vient à mourir. Les réflexions morales du vieillard ſur ce grand évenement dérangent ces beaux projets : M. de R. n'eſt plus amoureux, non plus que Mylady. Je trouve que la mort de ce valet eſt une bonne fortune pour elle. Cependant, enchantée des manieres obligeantes de la famille de M. de Renoncour, elle ne veut point s'en ſéparer : elle adopte Nadine, fille du Turc Amulen, & niéce de l'homme de qualité. M. le Marquis, élève de M. de R. devient amoureux de la petite Turque, & Mylady *prête la main au commerce de ces jeunes amans.* Bien plus ; après que Nadine a été accordée à M. de B. . . . elle conſeille au Marquis de l'enlever, & ce projet ayant échoüé,

elle engage Nadine, le premier jour de ſon mariage, à quitter le ſouper, pour venir joindre dans ſon appartement le Marquis, qui l'y attendoit. Ne vous formaliſez pas de ce que la Mylady & le Marquis, ſi dévoüés à la famille de M. de Renoncour, ne ſont pas de la fête : M. de R. en a réglé ainſi l'ordonnance pour régaler ſes Lecteurs d'une ſcene tragique. M. de B... impatient de voir ſa femme qui s'entretenoit trop long-tems avec l'aimable Marquis, monte à l'appartement de Mylady, & à la vûë de ſon rival, il *aſſaſſine d'un coup d'épée* la Dame Angloiſe qui veut lui fermer la porte. Le Marquis en homme brave *fait ſauter la cervelle d'un coup de piſtolet* à cet incommode mari. Tout cela n'eſt-il pas bien imaginé ? Mylady meurt de cette bleſſure. Quoique ſa conduite ſoit folle, indécente, & même peu vrai ſemblable. M. de Renoncour nous aſſure, *qu'elle ne s'étoit attirée cette mort malheureuſe, que par quelques démarches irrégulieres, mais*, ajoute-t'il, *il étoit aiſé de voir qu'il y entroit moins de malice que de foibleſſe*. Cette indulgence eſt ſans doute l'effet de la reconnoiſſance pour l'héritage que Mylady laiſſe à Nadine.

L'oraison funebre se termine par une effusion de sentimens de morale, qui édifient beaucoup. Après tant de beaux exploits la Mylady n'est-elle pas bien digne des soupirs de M. de Renoncour; Je dirai en passant, que Nadine agit dans le Roman, en imbecille, & que le Marquis est un sot amoureux, qui n'a guéres plus d'esprit que ce Prince de Perse dont notre Auteur a mépriséles voyages. De toutes les Histoires tragiques, il n'y a guéres que celle de Mademoiselle de Sauvebœuf, à qui l'on s'intereſſe véritablement.

En voilà assez pour vous faire connoître les défauts que j'ai reprochés en général à l'Auteur de ces Mémoires. Voulez-vous que je cite ici quelques circonstances puériles? Vous allez être satisfait: Nadine, après la tragique mort de son époux, se refugie dans un Couvent; Muleid, jeune Turc, neveu de M. de Renoncour, trouve le moyen de s'y introduire déguisé en fille, il débauche une jeune pensionnaire fort libertine. Le Marquis ayant appris de Muleid, où étoit Nadine, lui rend quelques visites. Toute cette intrigue aboutit à une ridicule équipée. Les quatre Amans s'enfuirent ensemble

avec une Religieuſe, qui n'eſt pour rien en tout cela, mais que M. de Renoncour leur a judicieuſement aſſociée, pour être la gardienne de la vertu de ſa niéce. M. de Renoncour averti de cet enlevement, les pourſuit, & les atteint à Mons. Il va droit à l'Hôtellerie, où ils étoient logés. Il apprend qu'ils n'étoient pas encore levés. Voici les ingenieuſes circonſtances, dont ce fait eſt orné. » Quoiqu'ils fuſſent » quatre, *dit-il*, je tremblois de crain» te, qu'ils n'euſſent occupé que » *deux lits*. Je m'en informai adroite» ment. On me répondit que l'un des » jeunes Meſſieurs étoit avec une des » Demoiſelles; mais que les deux au» tres étoient chacun dans une cham» bre ſéparée. Hélas! diſois-je en moi» même, eſt ce ma niéce? *Elle a été* » *mariée, elle aura peut-être eu moins de* » *modeſtie*. Je me fis conduire au ha» zard vers la chambre de celle qui » avoit couché ſeule. *Je fus charmé* » *d'appercevoir en entrant, les derniers* » *habits que j'avois vû porter à Nadine.* » Graces au Ciel! m'écriai-je, *elle a* » *du moins un reſte de vertu & de pudeur,* » *Comme elle avoit eu ſoin le ſoir de faire* » *fermer ſa porte avec la clef par l'hôteſſe*

» *elle fut effrayée en s'éveillant d'apper-*
» *cevoir un homme.* « Tout cela paroît un peu ridicule, quand on se représente une femme qui a sauté les murs d'un couvent, pour suivre son amant. M. de Renoncour est bien simple de croire, qu'elle n'ait fait tant de chemin en si bonne compagnie, que pour avoir le plaisir de se faire enfermer avec une Religieuse dans la chambre d'une Hôtellerie ? Avec un peu de réflexion, il auroit reconnu combien il est frivole d'étaler de pareilles circonstances.

M. de Renoncour est ordinairement sérieux ; il soutient assez bien ce rôle : mais dès qu'il veut badiner, c'est en vérité un froid personnage. Vous en jugerez par ces traits : Miss Sally, dont je vous ai déja parlé, est une fille Angloise, qui, après avoir eu une vertueuse éducation, se livre à la plus honteuse débauche. Voici une plaisanterie que fait à ce sujet M. de R. » Elle » n'avoit plus tant d'horreur pour l'Enfer, & elle étoit si bien reconciliée » avec les Démons, qu'elle étoit possédée d'une douzaine des plus gros, » mais sur tout de celui qui préside au » plaisir des sens, &c. » Outre que ce-

badinage n'eſt pas digne d'un Prédicateur moral, trouvez-vous, qu'il y ait bien de la fineſſe ? Il ne badine pas plus heureuſement au ſujet du laquais Briſſant, qui avoit été dépouillé par quelques ſripones, & mis en priſon. » Il ne » pouvoit, *dit M. de R.* s'empêcher » d'en rire lui même en nous racontant » ſon Hiſtoire : mais *c'étoit un ris fier & » d'un Héros irrité* qui gémiſſoit de ne » pouvoit demeurer à Londres aſſez » long tems pour ſe venger. « Je ne ſçai rien de plus froid que cette penſée ? Il a voulu encore faire rire dans la converſation de M. de Renoncour avec ſa fille, ſur Mylady de R. . . mais elle n'eſt qu'indécente & polliſſonne du côté de la fille. *Je ſerois charmée*, lui dit-elle, *que la tendreſſe de Mylady pût vous cauſer un peu d'émotion* . . . M. de Renoncour rougit & ſe taît d'abord; après quoi il débite une peſante morale. La fille rit avec raiſon, & l'aſſûre, qu'il a l'air ſi peu moribond, que Mylady R. . . . ne parloit qu'avec extaſe de ſa bonne mine. M. de R. après avoir un peu ſouri, répond gravement & fort à propos. *Les ſources de la joye & du plaiſir*, dit-il, *ſont taries dans mon cœur. Je vois votre mere qui me tend les*

bras & qui m'appelle après elle. Je ne ſerai point le ſourd, lorſque le Ciel m'accordera de la ſuivre. Aſſurément vous ſerez bleſſé de ces beaux ſentimens déplacés, que M. de Renoncour exprime avec un entouſiaſme réflechi. Je ſuis bien ſûr que vous goûterez encore moins le trait contre M. Law, cet illuſtre Empirique de la Finance : » Il s'eſt » fait, *dit M. de Renoncour*, amener » de Londres pour ſon délaſſement a- » près les affaires, quelques belles An- » gloiſes, qu'il entretient à Paris ; à » peu près comme les Seigneurs Fran- » çois, qui aimant les chiens & les » chevaux, les font venir d'Angleter- » re. » La Satyre n'eſt certainement pas trop fine. Je vous dirai en paſſant que M. de R. rapporte differentes anecdotes du ſieur Law, mais je ne ſçai ſi elles ſont véritables.

On peut dire en général, que l'Auteur ne réuſſit pas dans ces fictions, qui demandent l'uſage des intrigues du monde ; mais il tourne aſſez bien ce qui regarde les ſentimens. Ce qu'il dit des mœurs des Anglois, de leurs vertus, de leur politique, eſt intéraſſant, & écrit avec fineſſe ; & l'Apologie qu'il fait de cette Nation me paroît déli-

cate & pleine de réflexions peu communes, & très-ſenſées. Je ne puis m'empêcher de citer ici un trait, qui fait un honneur infini à Georges I. Roi d'Angleterre. » Une Dame maſquée » l'invita dans un Bal à aller prendre » quelque rafraichiſſement au Buffet. » Il y alla ſans ſe faire preſſer. Lorſ- » qu'il eut le verre en main, cette » Dame lui dit: Maſque, c'eſt à la » ſanté du Prétendant. Il répondit ſur » le champ, & d'un ton le plus civil. » Je bois de tout mon cœur à la ſan- » té de tous les Princes malheureux. » Il but enſuite en détournant le viſa- » pour n'être point apperçu. «

Il y a un grand courage d'eſprit dans les réflexions que fait M. de Renoncour en quittant l'Angleterre. Je ne ſuis pas étonné de ce qu'il approuve la deſtruction des Monaſtéres & des Abbayes, qu'on a convertis en Ecoles & en Hôpitaux, & de ce qu'il s'écrie: » Quel eſt l'homme de bon ſens, qui » ne preferât point ces ſages & reli- » gieuſes fondations à nos Couvents » & à nos Monaſtéres, où l'on ne » ſçait que trop que la fainéantiſe & » l'inutilité s'honorent du nom de hai- » ne du monde, & de contemplation

» des vérités célestes ? » Mais ce qui m'étonne, c'est que M. de R. à la fin de ses Mémoires, se consacre à la retraite, dans le séjour de la fainéantise & de l'inutilité. Il y fait réfugier son élève, & consent que Nadine y passe ses jours. Ce ne sont apparemment que des retraites romanesques, qui ne portent aucune atteinte à cette réflexion.

La conversation qu'il a avec feu M. le Duc d'Orleans, au sujet des affaires d'Angleterre, est assez bien imaginée; on reconnoit ce Prince dans sa maniere de penser. Mais je ne voudrois pas, qu'après avoir vû pour la premiere fois un premier Ministre de France, il vînt nous dire; » qu'il remarqua deux choses dans sa conversation; l'une, qu'il lui échappoit souvent de jurer le nom de Dieu, » *d'une maniere toute profane*; l'autre » qu'il n'étoit pas ennemi du beau sexe. « Ces sortes de traits sont trop grossiers & trop triviaux. Il n'y a pas plus d'esprit à faire dire à ce même Ministre, dans une seconde entrevûe; dont le Turc Amulen fut témoin, qu'il ne trouvoit guéres saints la Religion de Mahomet, mais qu'elle lui sembloit

bien aimable, en ce qu'elle n'obligeoit pas à voir toujours la même femme. C'eſt là ſans doute le fruit de cette liberté Hollandoiſe, dont l'Auteur M. Prevôt, a célébré les avantages.

En général les inſtructions que M. de Renoncour donne à ſon éleve, ſont nobles & ſolides. Rien n'eſt plus beau que ce qu'il lui dit, au moment qu'ils doivent ſe ſéparer. Pour piquer votre curioſité, je ne rapporterai que ſes dernieres paroles: « Non mon cher, » Marquis, il ne ſçauroit y avoir de » vraye grandeur d'ame dans un eſclave de l'amour? une tendreſſe exceſſive ſemble exclure la fermeté; les » flateries & les careſſes amoliſſent le » courage: les jalouſies, les inquiétudes troublent la ſérenité de l'eſprit; » le ſoin de plaire détruit l'attention » néceſſaire aux entrepriſes importantes; enfin le goût du plaiſir des ſens » eſt oppoſé directement à celui de la » vérité, & tôt ou tard il entraîne après » ſoi la ruine même de la vertu. « Il eſt fâcheux qu'un ſi digne maître ne trouve qu'un diſciple indocile & étourdi.

C'eſt aſſez vous entretenir de ces Mémoires. A l'égard du ſtyle, je vous renvoye au Livre même; pour con-

noître si j'en ai bien ou mal jugé. Il y a une expression qui m'a paru fort singuliere. Pour dire qu'un Prince étoit foible & presqu'*idiot*, M. de Renoncour s'exprime ainsi : » Il étoit d'un » esprit foible jusqu'à l'*idiotisme*. » Je retiens pour cette expression une place dans la prochaine Edition du Dictionnaire Néologique. Ce mot *Idiotisme* n'a jamais signifié *imbecillité* dans notre Langue. Nous entendons par *Idiotisme* une maniere de parler, qui a quelque chose d'irrégulier, mais qui est particulier à une Langue. M. de Renoncour a emprunté ce mot des Anglois, qui appellent également *Idiotisme* ou *imbecility*, ce que nous appellons *Imbecillité*.

Nous avons depuis peu de jours un nouveau Journaliste ; son dessein est d'amuser le Public. On ne sçauroit faire un mauvais accueil à un Auteur qui se propose un objet aussi aimable : voici le titre de son Livre ; *Le Journaliste amusant, ou le monde sérieux & comique.* A Paris chez Gregoire-Antoine Dupuis, *in*-12. 1731. Son Ouvrage est divisé en quatre Parties, qui sont le Matin, le Dîner, l'Après-midi, le Souper. Il promene sa plume

par tout, dans les Caffés ; dans le Cabaret, aux Thuilleries, &c. C'eſt un Philoſophe, qui cherche à corriger les mœurs par des peintures ſérieuſes & comiques. En prenant ce point de vûë, on ne fera pas un crime à l'Auteur, de conter des avantures de Clercs de Procureurs. Les intrigues de quelque état que ce ſoit, ſont de ſon reſſort. Comme ſa narration ſent moins l'Auteur, que le Cavalier & l'homme ſans étude, on auroit tort de lui reprocher que ſon ſtyle n'eſt ni aſſez poli, ni aſſez correct. On voit bien qu'il a négligé cet avantage, pour peindre avec plus de feu. Il n'a voulu qu'écrire *chaudement*. Voici un échantillon de ſa maniere de conter : » Différens » Poëtes, *dit-il*, avoient coûtume de » ſe trouver au Caffé du Palais Royal » avec quelques-autres d'hazard, qui » n'habitent que les Fauxbourgs du » Parnaſſe ; c'étoit-là le rendez-vous » de tous les jours ; le Public ayant » accordé à ces Meſſieurs (manque de » jugement) le contrôle du bel eſprit. » Ils tiennent là leur ſéance. Les ef» fuſions faites de Caffé, Thé & Li» queurs, l'on procede en ce lieu à » l'anatomie des Anciens & des Mo-

dernes : là, tantôt Racine & Cor-
» neille disséqués, souffrent de ces
» Bourreaux un martyre qu'ils n'ont
» point mérité. Despreaux, malgré
» ses cendres redoutables, ne peut é-
» chapper à leur fureur : cet homme,
» disent-ils, heureux Plagiaire, paré
» des plumes d'Horace, de Perse, &
» de Juvenal, a séduit le Public igno-
» rant ; le fiel sans cesse répandu dans
» ses vers, l'a seul garanti d'une juste
» critique ; simple Versificateur eût-il
» près de.... osé prendre son rang ? «
La lacune est aisée à remplir. On ne peut nier que le Journaliste amusant ne soit un fidele écho de ce qui se dit dans ces réduits litteraires, & qu'il n'exprime ses idées avec une plaisante vivacité.

Nous avons lû une Critique publiée depuis peu contre les cinq premieres Lettres du Parnasse. Je ne vous surprendrai pas, en vous disant, que nous n'avons été touchés ni des injures, ni des louanges. Elles partent d'une plume trop mépriſable, pour qu'elles nous intéressent. Cette heureuse Critique a pour titre : *Lettre d'une Dame de Province sur les cinq premieres Lettres du Nouvelliſte du Parnasse.*

1731. brochure *in*-12. Si tout le mérite d'une Provinciale conſiſte à babiller, je reconnois que l'Auteur a parfaitement ſoutenu ſa fiction. Cette Lettre eſt un ennuieux diſcours, où il n'y a ni ſtyle, ni raiſonnement. Quel intérêt peut-on prendre à une froide & ſéche Analyſe de nos cinq premieres Lettres ? La prétenduë Dame ne s'exprime exactement, que lorſqu'elle s'attribuë la *ſtupidité d'une Provinciale*, & qu'elle ſe vante d'*amuſer* ſon amie par ſes *inſipides réflexions ſur le Nouvelliſte du Parnaſſe*. En vérité l'amuſement eſt bien placé en cet endroit. Elle ſe donne cependant pour un *bel eſprit*, & pour une femme qui *n'aime que l'eſprit*. La prétention eſt ſinguliere. Heureuſement la *Lettre* fixe les idées des Lecteurs, & ne leur permet pas de ſe tromper. La Dame de Province eſt à leurs yeux une ſotte, qui ne pique ni par l'eſprit, ni par l'enjoüement.

Et je l'avouë, un Auteur qui ſçait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux,
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Eſt un parfum que j'aime cent fois mieux.
Rouſſeau. Ep. 25.

Je ne ſçai comment j'avois oublié

juſqu'à préſent de vous entretenir des *Avantures du Baron de Fœneſte*, par Théodore Agrippa d'Aubigné, Cologne 1731. deux volumes *in*-8°. Cet Ouvrage, quoiqu'imprimé pluſieurs fois, étoit devenu fort rare. Vous n'ignorez pas que ce ſont des Dialogues Satyriques contre pluſieurs perſonnes de la Cour de France; que les Miniſtres & les Favoris, tels que les Ducs de Sully & d'Epernon y ſont peints avec des traits vifs & malins, & que la baſſe & cruelle Politique du miniſtére de ces tems-là eſt finement développée. On y trouve des Hiſtoriettes amuſantes, des bons mots & quelques Epigrammes piquantes. M. de Pitaval pourroit mettre utilement à contribution d'*Aubigné*. Les deux principaux interlocuteurs de ces Dialogues ſont *Fœneſte* & *Enaï*. Le premier eſt un vrai Gaſcon, ſoit diſant Baron, miſérable, oſant tout pour faire fortune, & tranchant du riche & du grand dans le ſein de l'indigence. Le ſecond eſt un Poitevin, noble & riche ſans orgueil, qui joint une ſincere modeſtie à un ſolide mérite.

Il y a dans ces Dialogues pluſieurs endroits obſcurs & preſqu'inintelligi-

ble. Cette obſcurité vient de quelques alluſions à des faits connus des honnêtes gens de ces tems-là, mais dont il ne nous reſte preſque aucun veſtige. Il faut pourtant avoüer que dans cette nouvelle Edition l'on a développé dans les Remarques quelques-unes de ces Anecdotes, mais il en reſtera toujours pluſieurs qui échapperont à la ſagacité des Commentateurs.

La Vie d'Agrippa d'Aubigné, écrite par lui-même, eſt au commencement du premier Volume. Nous avons eu preſqu'en même-tems deux Editions de cette Vie, qui n'avoit été juſqu'alors, que dans le Cabinet de quelques Curieux. Bernard Libraire d'Amſterdam, l'a imprimée le premier; mais celle de Cologne a été faite ſur un manuſcrit different; & ſi vous voulez que je vous diſe ce que je penſe de ces deux copies; je vous dirai que la derniere eſt plus exacte & plus conforme au ſtyle de d'*Aubigné*. Les mêmes faits ſe trouvent à peu près dans l'Edition d'Amſterdam, mais le ſtyle a été retouché. Ce qui eſt ridicule.

J'ai remarqué un défaut conſidérable dans la nouvelle Edition du Baron de Fœneſte. C'eſt qu'il n'y a preſque

point de passage Espagnol, Italien & Gascon qui ne soit défiguré. Les mêmes fautes ont été copiées dans l'Edition qui a suivi celle de Cologne. Il seroit à souhaiter qu'on donnât le soin de réimprimer de pareils Ouvrages, à ceux qui entendent ces Langues. Mais il y a des gens qui se chargent indifféremment de tout, sans considerer s'ils ont assez de capacité.

On trouve dans ce Recueil quelques autres Piéces curieuses, comme la Réponse de Maître *Guillaume* au Soldat François, la Bibliothéque & les commandemens du même, & la *Confession generale* des *Piliers* de la sainte Union. Quoiqu'on ne nomme pas l'Auteur de ces deux premiers Ecrits qui étoient extrêmement rares; cependant en les lisant avec réflexion, l'on découvre le génie de d'Aubigné. Je conjecture qu'il les a composés. A l'égard de la *Confession generale*, elle étoit assez commune: l'Auteur est un Catholique fort zélé pour Henri IV. Ce détail suffit pour vous faire connoître l'utilité de ce Recueil.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXXIV.

E

LE Pere de Charlevoix, Jéſuite, qui a paſſé une partie de ſa vie dans l'Amerique, vient de publier, Monſieur, l'*Hiſtoire de l'Iſle Eſpagnole ou de S. Domingue* en 2. vol. *in*-4°. ſur les Mémoires manuſcrits du P. le Pers, Jéſuite, Miſſionnaire à S. Domingue, depuis vingt-cinq ans, & ſur les Piéces originales, qui ſe conſervent au dépôt de la Marine. Il s'eſt auſſi appuyé ſur ce qu'ont écrit D. Fernand Colombe, fils du fameux Chriſtophle, Herrera Hiſtorien célébre, & Oviedo Auteur d'une Hiſtoire des Indes, qui a long-tems réſidé dans cette Iſle en qualité de Gouverneur de la Citadelle de San-Dominguo, &c . . : Cet Ouvrage nouveau, qui eſt écrit avec ſimplicité & avec ordre, m'a paru auſſi curieux que ſenſé. Vous ſçavez que l'Iſle de Saint *Domingue* eſt une des cinq grandes Antilles, & qu'elle fut la premiere Iſle de l'Amerique, découverte par Chriſtophle Colombe, en 1492.

1492. sous le regne de Ferdinand &. d'Isabelle. En attendant que vous lisiez ce Livre, comme je vous le conseille, je vais vous exposer ce qui m'y a paru de plus remarquable, avec quelques réflexions, selon ma coûtume.

Le 1. Livre, qui contient l'Histoire naturelle de cette Isle, m'apprend entr'autres choses, que l'air y est si pur, que les rayons de la Lune ont souvent assez de force pour produire des arcs-en-ciel; & que les racines des arbres, quels qu'ils soient, n'y sont jamais enfoncées plus de deux pieds en terre, que néanmoins il y a des arbres très-hauts & très-forts. L'Auteur en donne la raison Physique: Pour ce qui est des mœurs & des usages des anciens Habitans de l'Isle, il dit, » que les hommes alloient tout » nuds, & cachoient assez mal ce qui » ne doit point être vû; que les femmes portoient une espece de jupon, » qui *dans les Dames*, descendoit jusqu'aux pieds, & dans les autres jusqu'aux genoux seulement, & que les » filles ne portoient absolument rien; » qu'ils mangeoient fort peu, ne travailloient point, ne s'inquiétoient de rien, & passoient leur vie à danser & à dor-

mir ; indolens, simples, doux, humains, ne sçachant rien, & ne voulant rien sçavoir, des enfans plûtôt que des hommes. Il n'est pas aisé de dire, pourquoi les habitans des grandes Antilles étoient si doux, & ceux des petites, si feroces. Les Cannibales, qu'ils avoient au Sud pour voisins, & les Floridiens au Nord, étoient également Anthropophages. Voici leur maniere de fumer : sur des braises à moitié allumées on étendoit des feuilles de tabac ; chacun prenoit alors une longue pipe, en forme d'Y, dont le pié se mettoit dans la fumée, & les deux branches dans les narines. Ils donnoient le nom de *Tabaca* à leur pipe ; & c'est l'origine du mot de *Tabac*, qui a succedé à celui de *Petun*, mot dont se servoient les Brasiliens, & que le Sieur Lémery, par une érudition singuliere, a dérivé du mot grec πυρέω, comme si les Grecs avoient connu le Tabac. J'avouë que je ne conçois pas bien la maniere de chasser, que notre Auteur attribuë à ces Sauvages. « Souvent (dit-il pag. 46.) » ils se contentoient de mettre le feu » aux quatre coins d'une prairie, & » en moins de rien, ils la trouvoient » toute pleine de gibier, à moitié ro-

» ti. Cela demande au moins quelque » explication.

La forme du Gouvernement établie parmi ce Peuple étoit Despotique. La vie, les biens, *la Religion même des Sujets* étoient en la disposition des Souverains, appellés Caciques. Les Principautés étoient héréditaires ; mais si un Cacique mouroit sans enfans, son Etat passoit à ceux de ses sœurs, préférablement à ceux de ses freres ; Coutume établie en plusieurs autres Pays, surtout dans l'Amerique ; & fondée sur ce principe, qu'il seroit difficile de contester, qui est, que les enfans des sœurs sont bien plus sûrement du sang de leurs oncles, que les enfans des freres. Mais par le même principe, il ne falloit pas que les enfans d'un Prince lui succedassent.

Lorsqu'un malade, malgré les prédictions, & les soins du Médecin, venoit à mourir entre ses mains, on ne le regardoit plus que comme un fourbe & un ignorant ; les plus proches parens du mort s'assembloient autour du cadavre, & après quelques cérémonies, lui demandoient, si c'étoit par la faute du Médecin qu'il étoit mort. L'Auteur ajoute, qu'on prétend

que par certaines opérations magiques, on en tiroit quelquefois une réponſe, qui ne manquoit pas de coûter la vie au Médecin.

Cette grande Iſle s'appelloit l'Iſle *Haïti*, avant que les Eſpagnols euſſent changé ſon nom. Chriſtophle Colombe, qui la découvrit d'abord, & découvrit enſuite pluſieurs autres Iſles & Pays du nouveau Monde, étoit ſelon les uns, de l'Etat de Génes, & ſelon d'autres, de Plaiſance; homme de baſſe naiſſance, & fils, à ce qu'on croit, d'un Cardeur de laine. Son genie, ſon courage, & ſon bonheur lui acquirent une gloire éternelle, & des richeſſes immenſes, avec le titre d'Amiral, & de Viceroi perpetuel & héréditaire du nouveau Monde; ſon fils aîné épouſa la niéce de Pierre de Tolede, Duc d'Albe, & cinquante ans après, ſa maiſon fondit dans la Maiſon Royale de Portugal. Malgré cette haute fortune, ce grand homme fut malheureux preſque toute ſa vie, & éprouva les plus triſtes revers. La Cour d'Eſpagne prévenuë par les calomnies de ſes ennemis, lui ôta ſa charge de Viceroi, & lui nomma un ſucceſſeur, qui, dès qu'il fût arrivé dans l'Iſle, le dépoſ-

seda, le fit conduire en prison avec ses deux freres, & les condamna tous trois à la mort. La Sentence ne fut pas néanmoins exécutée ; mais ils furent renvoyés en Espagne, les fers aux pieds, pour y être jugés en dernier ressort. Loin d'y être condamné, ils furent comblés d'honneurs & de graces, & la Reine Isabelle, plus équitable & plus reconnoissante que Ferdinand, lui promit sa protection contre ses ennemis. Mais dans la suite il essuya bien d'autres chagrins.

Colombe avoit eu d'abord de grands obstacles à surmonter, pour obtenir de la Cour d'Espagne les secours nécessaires pour la découverte d'un nouveau Monde. On lui objectoit, par exemple, qu'en allant à l'Occident on descendoit toujours, & que, quand on voudroit retourner en Espagne, on se trouveroit dans l'impossibilité de remonter. C'est ainsi que l'on pensoit dans ce siécle ignorant. N'en soyons point surpris ; on pense dans le nôtre aussi follement sur d'autres points.

Il partit enfin, découvrit l'Isle Haïti, ou de Saint Domingue, & revint au bout de quelque tems, chargé d'or,

& de connoiſſances encore plus précieuſes. L'étonnement de l'Eſpagne & de toute l'Europe, ne ſe peut exprimer. Ferdinand & Iſabelle comblés de joye en donnerent auſſi-tôt avis au Pape, & le ſupplierent de leur accorder le Domaine de l'Iſle découverte: ſurquoi l'Auteur fait cette réfléxion, qui mérite d'être obſervée. » Ce n'étoit qu'une cérémonie de *bienſéance*; » Ferdinand & Iſabelle étoient bien » perſuadés, qu'ils n'avoient pas beſoin » de la permiſſion du S. Pere, pour poſſeder légitimement les nouvelles acquiſitions. « Il paroît que l'Auteur en eſt perſuadé auſſi; mais a-t'il dû appeller *cérémonie de bienſéance*, une démarche de cette nature, ſi peu convenable à la dignité d'un Roi? Le Pape ſçut bien ſe prévaloir de cette *cérémonie de bienſéance*; car Alexandre VI. fit tracer la célébre *ligne de Démarcation*, qui partageoit entre les Couronnes de Caſtille & Portugal, tous les Pays découverts & à découvrir; ligne imaginaire, comme le droit de celui qui l'avoit tracée, & qui tirée d'un Pole à l'autre, coupoit en deux parties égales l'eſpace qui ſe trouve entre les Iſles Açores, & celles du Cap-verd.

Tout ce qui étoit au Couchant de cette ligne devoit appartenir à la Castille : & tout ce qu'on découvriroit à l'Orient, étoit concédé au Portugal. Bulle du Pape à ce sujet, où il étoit formellement déclaré, que cette *libéralité du Saint Siége* n'auroit lieu, qu'autant que les deux Souverains auroient soin d'établir la Réligion Catholique dans leurs nouvelles conquêtes. Je vous renvoye, Monsieur, sur cela, au dernier chapitre du second Volume des Voyages du premier *Gulliver*, où vous verrez les Réflexions agréables & sensées de M. *Swift*, sur le prétendu droit de ces Conquerans, appuyés de l'autorité du Pape, pour envahir des Pays civilisés, & pour en déposseder & massacrer les Princes légitimes. Ce qu'il y a de ridicule, est que des Jurisconsultes Espagnols, pour justifier ce prétendu droit, ont soutenu que l'Amerique avoit été détachée du continent de l'Espagne, ou au moins que les Isles de cette quatriéme partie du Monde avoient autrefois appartenu aux Espagnols.

Si l'on en croit l'Auteur, Platon, dans sa Description de son Isle *Atlantide*, a dit qu'au-delà de cette grande

Iſle, il y en avoit un grand nombre de petites ; & qu'aſſez près de ces dernieres, étoit un continent plus grand que l'Aſie & l'Europe, jointes enſemble : mais conſultez le Timée de Platon ; vous verrez qu'il ne dit point du tout cela, & que le P. de Charlevoix n'a pas été exact dans ſa citation. Il auroit eu plus de raiſon de citer Diodore de Sicile, & l'Auteur du Livre *du Monde*, attribué à Ariſtote ou à Theophraſte ; d'où il auroit conclu avec tous les Sçavans, que les Anciens ont eu quelques idées de ce vaſte Continent, que nous appellons *Amerique*, & des Iſles de ſon Archipel.

Notre Auteur rapporte à l'année 1499. (& non à l'an 1497. comme font d'autres Hiſtoriens) le voyage d'Americ Veſpuce, riche Marchand Florentin, qui acheva de découvrir cette quatriéme partie du monde, & lui donna ſon nom. La vérité eſt néanmoins qu'Americ ne commandoit point l'Armement, & qu'Ojeda en étoit le Chef. Mais cet Italien également habile dans la Navigation, dans l'Aſtronomie, & dans la Coſmographie, à ſon retour en Europe, publia une Relation de ſon Voyage, & s'en

attribua tout l'honneur. Il eut même la hardieſſe d'y annoncer, qu'il avoit le premier découvert le Continent du nouveau Monde; & il en fut ſi bien cru ſur ſa parole, démentie par la notorieté publique (car Colombe l'avoit découvert avant lui) que ſon nom eſt devenu celui de cette quatriéme partie de la Terre. Exemple de l'injuſtice & de l'illuſion humaine dans la diſtribution de la gloire.

Le P. de Charlevoix n'a pas manqué de remarquer, que lorſque le nouveau Monde eut été ouvert à tous les Sujets de la Couronne de Caſtille, les Procureurs & les *Avocats* furent exceptés, & formellement exclus par l'Edit; de peur, dit il, que la chicane ne s'introduiſît avec eux dans ces Pays éloignés. Mais n'eſt-ce point auſſi, faute de gens éclairés ſur les Loix naturelles & poſitives, & pleins de raiſon & de probité, qu'on a commis en ce Pays-là tant d'injuſtices criantes, & qu'on y a foulé aux pieds toutes les Loix divines & humaines? Sans parler des cruautés inouies commiſes par les Eſpagnols, qui, dans la ſeule Iſle de Saint Domingne, firent périr plus d'un million d'habitans, ne fut-ce pas par

une injuſtice manifeſte, que le Gouvernement priva de la ſucceſſion de leurs beaux-peres les Gentilshommes Eſpagnols, qui avoient épouſé les filles des Caciques?

Chriſtophle Colombe mourut à Valladolide, âgé de 65. ans & y termina très-chrétiennement une vie mêlée de proſperités & d'adverſités, d'applaudiſſemens & d'opprobres. Vous pourrez lire avec plaiſir ſon portrait à la page 260. du I. tome de cette Hiſtoire. Ce que l'Auteur rapporte, pag. 281. du fameux chien, nommé *Berezillo*, eſt bien extraordinaire. Ce chien ſeul faiſoit plus d'exploits, que pluſieurs ſoldats Eſpagnols; auſſi pour récompenſe de ce qu'il avoit étranglé beaucoup d'Inſulaires, on lui avoit aſſigné une paye, comme à un Soldat. *Berezillo* ayant voulu pourſuivre à la nage des Caraïbes, ou habitans des petites Antilles, qui s'enfuyoient dans leurs canots, fut tué d'une fléche.

Ce fut en 1509. que les Négres furent introduits dans l'Iſle de Saint Domingue, au défaut des Inſulaires, qu'on avoit preſque tous exterminés. L'Auteur dit que le Négre eſt naturellement fier & indocile; mais il ajoû-

te, que pour le dompter, il ne faut que lui montrer plus de fierté qu'il n'en a, *& lui faire sentir à coups de fouet, qu'il a des maîtres*) ou plûtôt des Tyrans quelquefois sans humanité, & sans Religion.)

Le procès des PP. Dominicains contre le Gouverneur de l'Isle & les autres Espagnols, qui avoient réduit à l'esclavage le peu qui restoit d'Insulaires, rend le commencement du cinquiéme Livre intéressant. Le P. Montesino plaida sa cause devant le Conseil de Castille, & fit voir que tous les Peuples étant nés libres, il n'est jamais permis à une Nation d'attenter sur la liberté d'une autre. Admirez le Jugement du Conseil ? il fut décidé que les Insulaires seroient réputés libres, & traités comme tels, & que néanmoins toutes choses resteroient dans le même état, à quelque difference près. C'est-à-dire, ajoûte l'Auteur, qu'on reconnut le droit de ces Peuples à la liberté, & qu'on les retint réellement dans un très-dur esclavage, dont il fait (à la page 328. tom. I.) une peinture si affreuse, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir en horreur une Nation capable d'une inhumanité plus grande que celle

des Antropophages. Cette conduite, diſoit-on, étoit néceſſaire pour la converſion de ces Inſulaires à la Foi Chrétienne. On ne peut donner trop d'éloges à notre Auteur ſur ce qu'il dit à ce ſujet. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt que pluſieurs Eſpagnols prétendoient qu'on devoit batiſer ces Inſulaires, ſans les inſtruire; parce que les vérités du Chriſtianiſme étoient capables, ſelon eux, de leur ouvrir & élever l'eſprit, ce qui les rendroit dans la ſuite plus clairvoyans & moins traitables. C'eſt pour cela qu'on alla juſqu'à empêcher les Miſſionnaires de leur expliquer l'Evangile.

L'Auteur fait remarquer & prouve (p. 349.) que les Européens ont porté la petite verole dans l'Amerique; maladie, qui a fait de grands ravages. N'eſt-ce point une eſpece de compenſation de celle qu'il aſſure avec raiſon nous être venuë de ce Pays-là? A cette maladie ſe joignit en 1518. un fleau terrible, qui étoit des fourmis, qui firent un terrible dégât dans l'Iſle de S. Dominique, auſſi bien que dans celle de Portoric; de maniere que preſque tous les arbres en moururent. Pour faire ceſſer ce fleau, on jugea à propos

de s'adresser à quelque Saint : la difficulté étoit dans le choix ; on tira les Saints au sort, dit l'Auteur, p. 350. & il tomba sur Saint Saturnin : on fit des prières & des processions, & le fleau cessa.

Sans parler de plusieurs Episodes intéressans, qui regardent proprement la conquête des autres Parties de l'Amerique, & que l'Auteur a cru pouvoir inférer dans cette Histoire, pour la rendre plus agréable & plus utile ; on lit dans le sixiéme Livre, avec une vraye joye, les heureux succès du Cacique Henri. Elevé par les PP. de Saint François, qui lui apprirent à lire & à écrire, la Religion & l'Espagnol : grand, bienfait, sage, plein d'esprit, & de piété, il se vit dans la suite compris dans les Départemens, maltraité comme le dernier de ses sujets, & obligé de travailler aux Mines. Pour se soustraire à la tyrannie Espagnole, il engagea plusieurs de ses sujets à le suivre, & s'enfuit avec eux dans les montagnes. Celui, dans le Departement duquel ils étoient, les poursuivit, & voulut les forcer à revenir. Mais le Cacique s'étant mis en défense, contraignit l'Espagnol & sa Troupe de se retirer.

Alors un grand nombre de naturels accourent de toutes parts, & viennent ſe ranger ſous les ordres de Henri. Les Eſpagnols étonnés de cette révolte veulent en arrêter le progrès. Henri, à la tête de ſa Troupe qu'il avoit diſciplinée, & à qui il avoit appris à marcher & à combattre en ordre, repouſſe & taille en pieces tous les Eſpagnols, qui oſent l'attaquer. Les armes qu'il leur enleve, ſervent à armer ſes gens. Enfin les Eſpagnols, ces fiers vainqueurs, auſquels plus d'un million d'Inſulaires n'avoit pû réſiſter, ſe voyent pourſuivis & battus de toutes parts par le petit nombre qui reſte, & ſont contraints de leur demander la paix. Un P. de Saint François, qui avoit élevé le jeune Cacique, vient le trouver & demander grace pour ſa Nation. Cette entrevûë rappelle en quelque ſorte l'Hiſtoire de la mere de Coriolan; avec cette difference néanmoins que le bon Pere n'obtient rien. L'Empereur Charles V. fait l'honneur à ce Cacique de lui écrire une Lettre qui eſt reçuë de lui avec reſpect. A la fin Henri couvert de gloire, accorde la paix aux Eſpagnols, à condition, que déſormais ſes compatriotes ſeront

libres, qu'on n'exigera rien d'eux, & qu'on les laissera vivre paisiblement dans la partie de l'Isle qu'ils choisiront pour leur demeure.

L'Auteur (p. 455.) dit que si les Départemens eussent été sur le pied qu'ils devoient être, & où les Rois Catholiques les avoient long-tems supposés, rien n'auroit été plus avantageux aux Peuples du nouveau Monde. » Notre » siécle (ajoute-t'il) a vû enfin ce pro» jet perfectionné, & exécuté dans » plusieurs endroits de l'Amerique mé» ridionale, d'une maniere qui fera » l'admiration des siécles futurs, moins » prévenus que le nôtre. De quelques » traits odieux dont la malignité & la » jalousie cherchent à le défigurer, » tout esprit impartial conviendra, » qu'il n'en fût jamais de plus grand, » ni de plus conforme à l'humanité, à » la raison, aux véritables principes du « Christianisme: que l'Antiquité pro» fane n'a rien produit, qui puisse en» trer en parallele avec cette entrepri» se, ni avec les mesures, qui ont été » prises pour la soûtenir; que ses plus » fameux Conquerans, & ses plus sages » Legislateurs, dont elle a fait des de» mi-Dieux, sont bien au-dessous des

» Auteurs d'un ſi noble deſſein, le ſeul » qui pût engager les habitans du » nouveau Monde, à benir le jour, » auquel ils ont connu ceux de l'an- » cien. «

Vous me demanderez, ſans doute, quelle eſt cette heureuſe contrée, dont il s'agit ici, & quelle eſt cette forme ſinguliere de Gouvernement dont les Auteurs ſont *au-deſſus des plus fameux Conquerans & des plus ſages Legiſlateurs*? Conſultez les Mémoires de Trevoux (Mars 1728. p. 470.) Vous trouverez l'explication de l'Enigme, dans ces paroles remarquables tirées de ce Journal.

» Peuple heureux! Les biens y ſont » communs, & par conſéquent point » de pauvres, point de luxe, point » d'ambition, peu de beſoins. Chaque » Peuplade a l'air d'une famille nom- » breuſe, ſous un Chef, qui y tient » lieu de pere. Il y a des magaſins » publics, où toute la récolte eſt por- » tée. La diſtribution s'en fait à cha- » que maiſon, ſuivant le nombre, & » non ſuivant les conditions, puiſque » tout eſt égal. Comme on craint d'y » introduire les paſſions, on interdit le » ſejour aux Etrangers, & on ne leur

» laisse que la liberté du passage. On se-
» roit tenté de regarder ceci comme
» une Fable, & comme une de ces bel-
» les chimeres, nées de l'imagination
» des Poëtes, dans la peinture qu'ils
» font de l'âge d'or, si l'on ne sçavoit
» qu'il y a un *Paraguai*. Voyez aussi la Relation du P. *Florentin*, Capucin, insérée dans le troisiéme Recueil des *Lettres Curieuses & Edifiantes* des Missionnaires de la Compagnie de Jesus.

Un des plus grands hommes, dont il soit parlé dans ce premier Volume, est le fameux *Las Casas*, Evêque de Chiappa dans le Mexique, Auteur du *Traité de la tyrannie des Espagnols dans les Indes*, qu'il dédia à Philippe II. & qui ayant été traduit en François par un Hollandois, contribua beaucoup (dit l'Auteur) au soulevement & à la révolution des Pays-Bas. J'aurai soin dans la suite de vous rendre compte du second Volume.

On travaille actuellement à Londres à une Edition singuliere & magnifique des *Oeuvres d'Horace*. Elle se fait, non avec des lettres mobiles, mais au burin, en caractere à peu près de *Cicero*, sur de beau papier lavé, de la forme *in*-8°.

en deux ou trois Volumes, ſans notes ni variantes. La Vignette, qui eſt à la tête de chaque Piéce, la Lettre griſe qui la commence, & le Fleuron en Taille-douce, qui la termine, ont rapport au ſujet de la Piéce, dont le ſens eſt toujours exprimé par ces figures délicatement travaillées. On aſſure qu'il y a une Souſcription ouverte pour cette Edition; mais j'en ignore les conditions. On m'a ſeulement fait voir quelques feuilles de cet Ouvrage ſingulier.

Comme vous n'êtes pas de ces gens, qui n'aiment que les Vers ſatyriques, & à qui les loüanges les plus délicates ſemblent inſipides, je vous envoye des Vers nouveaux, en l'honneur d'une excellente Danſeuſe, dont la vertu n'eſt pas moins eſtimée que les talens. Vous ſçavez combien elle a été admirée ſur le Théâtre de l'Opéra de Londres. De retour à Paris, on l'a engagée à rentrer à l'Opera, où elle n'eſt pas moins applaudie. Souvenez-vous, je vous prie, du paſſage de Montagne, que nous lui avons appliqué dans notre treiziéme Lettre. L'Epître que vous allez lire, eſt de M. Bernard, jeune

Poëte, né en Dauphiné, & déja fort connu à Paris, qui joint à un rare talent pour la Poëſie beaucoup de modeſtie, de ſageſſe & de conduite.

EPITRE A MADEMOISELLE SALE'.

LES Amours, pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étoient envolés;
Enfin les voilà rappellés
Dans le ſéjour de leur naiſſance.
Je les vis, ces Enfans aîlés,
Voler en foule ſur la Scene,
Où pour voir triompher leur Reine,
Leurs Etats furent aſſemblés.
Tout avoit déſerté Cythere:
Ce jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mere
Et ſa ceinture & ſes atours.
Dieux! quel fut l'avide concours
Des Jeux, qui, marchant ſur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas meſurés par les Graces,
Et compoſés par les Amours!
Des Ris l'eſſein vif & folâtre
Avoit occupé le Théatre,
Sous les formes de mille Amans.
Venus & ſes Nymphes parées
De modernes habillemens
Des Loges s'étoient emparées.
Un tas de vains perturbateurs
Soulevant les Flots du Parterre,
A vous, à vos admirateurs,
Vint encore déclarer la guerre.

Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en peſtant, leur hommage,
Et jurer, en applaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſicore,
L'Amour eſt las de voyager;
Laiſſez ſoupirer l'Etranger
Brûlant de vous revoir encore.
Je ſçai, que pour nous attirer,
Le ſolide Anglois récompenſe.
Le mérite errant, que la France
Ne ſçait tout au plus qu'admirer.
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut en vain vous rappeller:
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de la Patrie?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

E

LE ſecond Volume de l'*Hiſtoire de l'Iſle de Saint Domingue*, quoique plein de faits curieux, m'a paru, Monſieur, un peu moins intéreſſant que le premier. Il ne s'y agit preſque d'autre choſe que de combats entre les François, les Eſpagnols & les Anglois, ſur terre, ou ſur mer, ſoit par rapport à l'établiſſement des François, dans cet-

te Iſle, ſoit par rapport à leurs expeditions dans les Iſles voiſines; & dans le continent de l'Amerique. Les principaux Héros de ces guerres, ſont les *Flibuſtiers*, la plûpart Normands & Gaſcons, qui tantôt de leur chef, & ſans commiſſion, courent ſur les Vaiſſaux Eſpagnols & Anglois, & font des deſcentes dans leurs Iſles, qu'ils ravagent; & qui tantôt, ſous les ordres d'un Commandant François, font les plus belles actions du monde, & répandent l'effroi & la déſolation dans les Provinces les plus reculées de l'Empire Eſpagnol de l'Amerique. Ce ſont eux, qui au nombre de plus de 3000. conduits par le fameux M. du Caſſe, Gouverneur de Saint Domingue, & joints au petit nombre de Soldats François de la Flotte de M. de Pointis, ſe rendent maîtres de la Ville de Carthagéne, dans le Golfe du Mexique, la pillent, & en enlevent des richeſſes immenſes. M. de Pointis leur manque de parole, par rapport au partage du butin, ou plûtôt il manque à M. du Caſſe, qui fait ſon poſſible pour leur faire rendre juſtice par ce Général injuſte & intéreſſé. Que font-ils? Malgré la capitulation, malgré les remontrances

de M. du Caſſe, leur Gouverneur, ces braves avanturiers ſe ſéparent du reſte de la Flotte, & retournent à Cartagêne, qu'ils pillent une ſeconde fois, & qu'ils contraignent à racheter le nouveau pillage pour une ſomme de deux millions. Le détail qu'on trouve ici de cette célébre expedition, compoſé ſur les *Mémoires de la Marine*, efface tout ce qui en a été écrit juſqu'ici. Voici le portrait que l'Auteur fait du Baron de Pointis, Capitaine de Vaiſſeau, Commiſſaire Général de l'Artillerie de la Marine, & Commandant général dans l'expédition de Carthagêne.

» Le Baron de Pointis avoit toute » la valeur, l'experience & l'habileté » néceſſaires, pour ſe diſtinguer à la » guerre, comme il a toujours fait. Il » avoit de la fermeté, du commande- » ment, des vûës, du ſang-froid, » & des reſſources. Il étoit capable de » former un grand deſſein, & de ne » rien épargner, pour le faire réuſſir. » Mais, s'il eſt permis de juger de lui, » par ce qu'il parut dans toute la ſuite » de l'action la plus marquée de ſa vie, » il avoit l'eſprit un peu vain, & l'i- » dée qu'il s'étoit formée de ſon mét

» rite, l'empêchoit quelquefois de re-
» connoître celui des autres. Il n'avoit
» jamais passé pour être intéressé jus-
» qu'à l'expédition (de Carthagêne);
» cependant il est vrai que l'intérêt y
» parut sa passion dominante, & qu'el-
» le lui fit faire, ou du moins tolerer,
» des actions, qui ont desbonoré le
» nom François dans l'Amerique. Tant
» il est vrai, que souvent nous ne som-
» mes vertueux, que faute d'occasion
» d'être criminels, ou qu'il est certaines
» tentations délicates, qui non seule-
» ment nous découvrent des défauts,
» dont nous nous flattions d'être é-
» xempts; mais qui en font même naî-
» tre en nous, qui n'y étoient pas.
» Mais rien n'a fait plus de tort au
» Baron de Pointis que le contraste de
» sa conduite, avec celle d'un homme
» qui eut bien autant de part que lui
» au succès de son expédition, & qu'il
» ne s'efforça, ce semble, de dénigrer
» d'une maniere indigne d'un homme
» d'honneur, que parce qu'il l'avoit
» trop maltraité, pour souffrir qu'on
» lui rendît justice.

Ne reconnoissez-vous pas, Monsieur, dans cette peinture, une main libre & un pinceau hardi? Ces traits rappel-

lent les Vers, qu'un Poëte connu fit autrefois contre ce même Officier, qu'il croyoit amoureux de ſa ſœur, & auquel il reprocha malignement l'emploi qu'il faiſoit de l'argent des Flibuſtiers. Je crois devoir ajouter à ce portrait celui que l'Auteur fait de M. du Caſſe : Par ces deux citations vous jugerez de ſon ſtyle.

» M. du Caſſe alloit d'abord au » bien du ſervice & de l'Etat, & s'il » ne s'oublioit pas, il ne ſongeoit » à ſoi, que quand il avoit mis en ſû- » reté l'intérêt public, auquel il a mê- » me plus d'une fois ſacrifié le ſien » propre. Il eſt vrai que ſon habileté le » mettoit toujours au-deſſus des plus » fâcheux contre-tems : mais il vouloit » que tout le monde en profitât auſſi- » bien que lui. Il ne pouvoit former que » des deſſeins nobles & utiles, & il » lui eût été impoſſible d'y employer » des moyens, qui ne fuſſent pas pro- » portionnés à des fins ſi relevées. Sa » valeur alloit de pair avec ſa pruden- » ce. Quelques revers qu'il ait eſſuyés, » dans quelque extrémité qu'il ſe ſoit » trouvé, il n'a jamais manqué de reſ- » ſources ; mais il ne les a jamais cher- » chées que dans ſon courage & ſa vertu

» vertu. Ses pertes n'ont pas moins » contribué à sa réputation, que ses » succès ; parce qu'il s'en relevoit tou- » jours d'une maniere dont lui seul » étoit capable. Enfin du caractére dont » il étoit, s'il eût commandé en chef » dans l'expédition, où son zele pour » l'Etat le porta à s'engager comme » simple volontaire, il eût sçu mét- » tre en œuvre toutes les bonnes » qualités de M. de Pointis, & il se » fût fait un plaisir de lui en faire » honneur ; au lieu que M. de Poin- » tis s'efforça inutilement d'obscurcir » les siennes, & de faire croire qu'elles » ne lui avoient été d'aucune utilité. Il me semble, Monsieur, que ces deux morceaux ne sont pas indignes d'un bon Historien.

Ce fut en 1667. qu'on commença à envoyer des filles de France à la Tortuë & à Saint Domingue. On s'apperçut alors, dit l'Auteur, d'un grand changement dans l'esprit & dans les manieres des habitans. (On appelle *habitans* les François, qui ne sont ni Boucaniers, c'est-à-dire, Chasseurs, ni Flibustiers, ou Avanturiers.) Si les femmes, ajoute-t'il, communiquerent à leurs maris un peu de tou-

tes les vertus qui ſont naturelles à leur ſexe, ce ne fut pas tout-à-fait comme la lumiere, qui ne perd rien en ſe communiquant. Mais le tems a achevé de perfectionner les uns, & a rendu aux autres ce qu'elles avoient perdu. Leurs maris leur inſpirerent un peu de leurs vertus militaires, & quelques-unes porterent fort loin l'agilité, & la bravoure. On a vû long-tems à Saint Domingue, & dans un beſoin on verroit encore, ſi l'on en croit l'Auteur, des Atalantes, atteindre à la courſe les Taureaux & les Sangliers, d'auſſi bonne grace que les plus agiles Méleagres, & plus d'une Amazone, faire le coup de piſtolet avec d'autres femmes, & même avec les plus hardis guerriers.

En l'année 1712. ſous le Gouvernement de M. le Comte de Blénac, ceſſa entierement la fameuſe *Flibuſte*, de Saint Domingue, » à laquelle (ſe» lon l'Auteur) il ne manqua que de la » diſcipline & des Chefs qui euſſent » des vûës, & fuſſent capables de les » ſuivre, pour conquérir l'une & l'au» tre Amerique; mais qui toute tu» multuaire qu'elle fût, ſans ordre, » ſans projet, ſans dépendance, ſans

» subordination, a pourtant été l'é-
» tonnement du monde entier, & a
» fait des choses que la Posterité ne
» croira point.

L'Auteur nous apprend (p. 392) que l'année 1718. à l'occasion de la guerre entre la France & l'Espagne, un grand nombre de Négres déserta, & qu'ils se sont depuis établis, de maniere à se multiplier: en sorte que si la guerre se rallumoit entre les Colonies Françoise & Espagnole de l'Isle de Saint Domingue, ce seroit pour nous de dangereux ennemis. Il ajoute qu'indépendamment même d'une rupture, cet établissement nous est déja d'un grand préjudice; parce que c'est un attrait & une retraite assurée pour nos Esclaves, qui depuis quelques années déserrent en grand nombre. Ainsi il se trouve aujourd'hui quatre sortes de Peuples dans l'Isle: les Naturels, les Espagnols, les François & les Négres.

Le douziéme & dernier Livre contient ce qu'il y a de plus curieux dans cette Histoire, & ce qui mérite plus d'être lû. Il roule principalement sur les dispositions actuelles de la Colonie Françoise de Saint Domingue, à

l'égard de la Compagnie des Indes, dont elle ne veut point ſouffrir le commerce, & dont elle eſt venue à bout de détruire les Bureaux, & de chaſſer les Directeurs & les Employés. En 1722. la révolte commença par les femmes. Une veuve, nommée *Madame Sagona*, ſe met à la tête de cette troupe d'Amazones; elles marchent en bon ordre, tambour battant, le ſabre & le piſtolet à la main, rompent les portes & les fenêtres de la Maiſon de la Compagnie des Indes, & jettent dans la ruë tout ce qui s'y trouve, juſqu'aux papiers & aux Regiſtres. La Dame Sagona ayant apperçu, dit-on, en entrant dans la maiſon, le Directeur, qui avoit le verre à la main, lui porta le piſtolet à la gorge, & le força de s'enfuir. Bientôt toute la Colonie prend les armes, en criant *vive le Roi ſans Compagnie*; les habitans les plus pacifiques ſont entraînés par le torrent, & ſe voyent contraints en quelque ſorte de ſe joindre aux ſéditieux, par les Billets ſignés, *la Colonie*, qui couroient dans l'Iſle, & par leſquels on menaçoit de brûler les habitations de quiconque ne viendroit pas armé au rendez-vous. Ceux qui refuſent ſont brûlés en effet;

le Gouverneur, malgré son zele, & sa fermeté, de peur de compromettre l'autorité du Roi, s'efforce de gagner les Révoltés par la douceur, n'ayant que deux cens soldats à leur opposer : il ne réüssit point, & il est lui-même arrêté. Ce qu'il y a de singulier, est qu'un Vaisseau de la Compagnie, chargé de Négres, s'étant présenté devant le Port, durant ces troubles, & ayant supplié par une humble Requête les habitans de l'Isle, de lui permettre de débarquer, & de faire sa traite ; ces habitans se trouvent blessés de l'honneur qu'on leur fait de s'adresser à eux, comme s'ils étoient les Souverains de l'Isle, ils s'offensent de ces respectueuses soumissions de la Compagnie, qu'ils regardent comme injurieuses au Roi, & à ses Officiers ; & pour cette raison ils refusent absolument ce qu'on leur demande. La Révolte, après avoir duré deux ans, cesse enfin en 1724. Le Commerce devient libre & florissant. „ Ainsi finit, dit le P. de Charlevoix, cette malheureuse affaire ; & l'on peut „ dire que l'on ne vit jamais mieux, „ que, si les François sont capables de „ s'oublier quelquefois du respect dû „ à la Majesté Royale, on trouve „

„ *quand on ſçait bien manier leurs eſprits* „ de grandes reſſources dans le fonds inépuiſable de véritable attachement „ qu'ils ont naturellement pour leur „ Souverain „. L'Auteur ajoûte qu'il n'eſt pas poſſible de voir un meilleur Peuple que celui de Saint Domingue.

Il donne après cela une notice éxacte de l'état des deux Colonies Eſpagnole & Françoiſe. La Colonie Eſpagnole en 1717. étoit compoſée de 18410. perſonnes. Rien n'eſt plus pauvre aujourd'hui que ces Colons. On ne voit par tout que des chaumieres, ſi ce n'eſt dans la Ville de San Domingue, où il y a encore pluſieurs beaux édifices. Peu de commerce dans la plûpart des lieux, nulles Manufactures; ils ſe contentent de nourrir de nombreux troupeaux, & de fournir de la viande à la Colonie Françoiſe. L'Eſpagne ne leur envoye preſque plus rien. Ils ne travaillent point, & paſſent le tems à jouer & à dormir, à ſe faire bercer dans leurs hamacs, à chanter, & à manger peu. Ils mépriſent l'or, ſur lequel ils marchent, & ſe mocquent des François, qu'ils voyent ſe donner tant de mouvemens, & abreger leurs jours, pour amaſſer des richeſſes. Le ſoin de cultiver leur eſprit

les occupe aussi peu que celui de se procurer les commodités de la vie. Ils ne sçavent rien, & à peine, selon l'Auteur, connoissent-ils l'Espagne, avec qui ils n'ont plus aucun commerce. Cependant, me lui en déplaise, ils doivent sçavoir, que le Roi d'Espagne est leur Souverain, & que c'est de lui qu'ils tiennent leurs Gouverneurs & leurs Magistrats. D'ailleurs San-Domingue est le siége d'une Audience Royale, où ressortissent plusieurs Isles & même de grands Pays de l'Empire Espagnol dans le Continent de l'Amerique. Comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, d'abord avec les Insulaires, ensuite avec les Négres, ils sont aujourd'hui de toutes les couleurs, selon qu'ils tiennent plus de l'Europeen, de l'Africain, ou de l'Americain. Ils se croyent les premiers hommes du monde, & témoignent un grand mépris pour nous. Un François demandant un jour à un Espagnol, ce qu'il y avoit de si estimable chez eux, pour se préferer ainsi aux autres Nations, il répondit *ay Hombre*, c'est-à-dire, *les hommes.* Ils sont également dévots & débauchés; ils assistent tous les jours à la Messe, & à la récitation

du Roſaire, & on leur voit toujours un chapelet au cou. Au reſte l'Hoſpitalité ſemble être une vertu propre & naturelle à l'Iſle. Les anciens Inſulaires l'exerçoient, & l'exercent encore; & les Eſpagnols auſſi-bien que les François, & même les Négres, cultivent cette vertu d'une maniere admirable. Voyez ſur cela les pag. 483. & 484.

La Colonie Françoiſe, dit l'Auteur, avoit en 1726. trente mille perſonnes libres, & cent mille eſclaves noirs, ou Mulates. On pouvoit compter parmi les premiers 10000. hommes en état de porter les armes, & dans un beſoin, il ſeroit aiſé d'armer 20000. Négres, ſans que les Manufactures en ſouffriſſent conſidérablement. Peu de ceux qui ſont nés en France parviennent juſqu'à la vieilleſſe. Mais les Créoles, à meſure qu'ils s'éloignent de leur origine Européenne, deviennent plus ſains, plus forts, & vivent plus long-tems. On leur reproche d'avoir aſſez peu de naturel, & beaucoup d'indolence pour ce qui regarde la Réligion.

Une choſe, ſelon la remarque de l'Auteur, qui dans la ſuite pourra être ſujette à de grands inconveniens,

si la Partie de l'Isle, que nous habitons, continuë à se peupler comme elle a fait, sur-tout depuis trente ans, c'est qu'il n'y a point de biens nobles & que tous les enfans partagent également : il arrivera de-là, dit-il, que, quand tout sera défriché, les habitations seront tellement divisées, & subdivisées, qu'elles deviendront peu de chose, & que tout le monde y sera pauvre. Si au contraire toute l'habitation demeuroit à l'aîné, les cadets seroient dans l'obligation d'en commencer d'autres ; ce qui ne leur seroit pas difficile, avec les avances que leurs parens leur pourroient faire ; & quand il n'y auroit plus de terrein vuide à Saint Domingue, rien n'empêcheroit de s'étendre dans les Isles voisines, ou dans les endroits du Continent qui appartiennent à la France, ou dans ceux qui sont encore du droit public. Les Colonies se formeroient ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il en coûtât rien à l'Etat. Le P. de Charlevoix, comme l'on voit, n'est pas seulement un Missionnaire zélé, & un Voyageur curieux, mais encore un Politique clairvoyant.

Il nous apprend (pag. 490.) qu'on

ſe flatte de voir bien-tôt *le Caffé* enrichir l'Iſle de Saint Domingue ; que l'Arbre qui le produit, y vient déja auſſi beau & auſſi promptement, que s'il étoit naturel au Pays ; que le pied eſt fort & bien nourri, & qu'il fleurit au bout de dix-huit mois. Il faut, ajoûte-t'il, lui donner le tems de ſe faire au terroir. On prétend auſſi que la Canelle & toutes les autres Epiceries ſe cultiveroient avec ſuccès dans cette Iſle ; mais il faudroit pour cela de la patience & de la conſtance, & rien ne coûte plus aux François. Si le Cacao, dit, l'Auteur, & le Caffé réuſſiſſent, ou *ſi le Tabac revient en grace*, avant qu'il ſoit peu, l'Iſle ſera peuplée au triple de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & les Blancs y multiplieront à proportion plus que les Noirs.

Pour ce qui regarde la beauté du Pays, toute la Plaine du Cap eſt, dit l'Auteur, coupée par des chemins de long & de traverſe, de quarante pieds de large, tirés au cordeau, & bordés ordinairement de hayes de Citroniers, taillées avec ſoin. Pluſieurs habitans ont auſſi planté de longues avenuës de grands arbres, qui conduiſent à leurs maiſons. Les arbres croiſſent en ce

Pays beaucoup plus vîte qu'en France. mais trop lentement pour des gens qui ne pensent point du tout à l'avenir. Aussi la disette de bois s'y fait-elle déja sentir.

Il semble que rien n'est plus misérable que l'état des Négres. Exilés de leur Pays, privés de la liberté, & presque réduits à la condition des bêtes de charge, mal nourris, mal vêtus, logés dans des especes de tanieres, couchés sur des clayes, leur travail est presque continuel, leur sommeil fort court; mul salaire, des châtimens fréquens & rigoureux. Voilà où l'on a sçu réduire les hommes, que la Nature a fait naître égaux à ceux qui les traitent de la sorte. Cependant ils jouissent d'une santé parfaite, tandis que leurs maîtres, qui regorgent de biens, & ne manquent d'aucune des commodités de la vie, sont sujets à une infinité de maladies. Ils jouissent ainsi du plus précieux de tous les biens, insensibles à la perte des autres. Quelques-uns paroissent si stupides, & si hébétés, qu'ils ne peuvent jamais compter au-delà de trois, ni rien apprendre par cœur. Mais la plus part sont très-fins & très-entendus dans leurs

affaires, & leurs maîtres ſont ſouvent leurs dupes. Au reſte il faut, à ce qu'il ſemble, qu'il meure une grande quantité de ces eſclaves, puiſque, ſuivant le Mémoire du P. le Pers, il n'y a point d'année qu'on n'en amene au ſeul Cap-François deux ou trois mille.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai recueilli de *l'Hiſtoire de Saint Domingue*, Ouvrage eſtimé de ceux qui jugent ſans préjugé. On n'y trouve aucuns détails de Miſſion, & il ſemble que l'Auteur ait eu deſſein de laiſſer à d'autres le ſoin de compoſer l'Hiſtoire Eccleſiaſtique de cette Iſle, ſe bornant à l'Hiſtoire civile & politique. Comme un Livre de cette nature ne m'a fourni preſque aucunes réflexions, j'ai été réduit à vous en citer quelques faits, qui m'ont paru les plus curieux. Nos Lettres ſont néceſſairement conformes aux matieres que nous traitons. Il nous eſt auſſi impoſſible d'être enjoués, lorſqu'il s'agit de Livres ſérieux, que d'être ſérieux, quand il eſt queſtion d'Ouvrages d'une autre nature. Cependant les uns ſe plaignent que nos Lettres ne ſont pas toujours aſſez gayes; & d'autres qu'el-

les ne sont pas assez sérieuses. Il me semble que les uns & les autres sont injustes : notre devoir est de rendre un compte fidéle des Ouvrages nouveaux, & d'en juger selon notre portée, après les avoir lûs exactement. L'enjouëment n'est qu'accessoire, & le sérieux dépend du sujet.

Au reste pour vous dédommager du sérieux de mes deux dernieres Lettres, je vous promets de vous entretenir bien-tôt du *Sethos* de M. l'Abbé Terrasson. Vous jugez bien, que par rapport à ce Livre, je ferai usage de la maxime d'Horace :

Ridiculum acri,
Fortius, ac melius magnas plerumque secat res.

Ne croyez pas néanmoins, que je lui refuse la justice qui lui est dûë, & que j'obmette de vous en faire observer quelques beautés. Je l'ai lû avec l'attention la plus courageuse; & j'ai en quelque sorte passé, comme le petit Héros du Roman, par les rigoureuses épreuves de l'*Initiation*. Enfin mes remarques sont prêtes, & j'aurai l'honneur de vous en faire part au premier jour.

On débite chez Giffart, rue ſaint Jacques, un Ouvrage Théologique, *in*-12. compoſé nouvellement par le P. Buffier, Jéſuite, & daté de 1732. afin qu'il vieilliſſe & meurt plus tard, s'il eſt poſſible. Comme je me ſuis interdit ces matieres, je ne vous en dirai rien, ſinon que l'Auteur eſt un homme d'eſprit, dont les talens exercés dans toutes ſortes de facultés, ſont aſſez connus.

Les Comédiens François ont reçu une Tragédie, intitulée *Erophile*, dont on ne connoît pas encore l'Auteur.

La veuve Ribou a mis en vente le *Théatre de le Grand, Comedien du Roi*, en 4. vol. *in*-12. Cet Auteur Comique paroît avoir pris Dancour pour ſon modele. L'un & l'autre avoient de l'eſprit : mais il eſt difficile de décider, lequel des deux avoit le goût le plus dépravé, & a le plus mal écrit. La plûpart des Comédies de *le Grand* ont néanmoins réuſſi.

Les Comédiens Italiens en jouent actuellement une avec ſuccès. C'eſt une petite Piéce d'un Acte en Vers & en Vaudevilles, intitulée *le Je ne ſçai quoi*. Quoique elle attire des Spectа-

teurs, je vous avouë, que je n'y trouve ni génie, ni sel Attique. Quelques traits singuliers & ingénieux en apparence, & quelques Vers bien tournés la font pourtant réussir. Mais nul dessein, nul ordre, nulle suite : le dénouëment surtout est pitoyable. Ce n'est qu'une Farce assez bien écrite : ce qui suffit pour amuser agréablement notre beau monde.

Je vous envoye une Piéce ingénieuse & morale, qui l'hyver dernier a couru dans Paris, & dont j'ai oublié jusqu'ici de vous faire part.

L'AMOUR RUINE' par l'Interêt.

LE Dieu de l'Interêt & le Dieu de l'Amour
Chez certains Partisans se trouverent un jour,
L'avanture étoit rare : un même domicile
Par eux n'étoit point habité ;
Chacun alloit de son côté ;
L'un au plaisir, l'autre à l'utile.
Voici, dit l'interêt, un enfant bien nipé ;
Beaux traits donés, carquois d'ébenne :
La dupe paroît bonne, & je suis bien trompé,
Si je n'en tire quelque aubenne.
Veux-tu jouer, fils de Cypris ?
J'ai des bijoux à ton usage ;
Pour quelque argent prêté, je les reçus en gage ;

Bracelets de cheveux entourés de rubis,
Bagues, de ſentiment qui couvrent un miſtére ;
C'eſt autant de tréſors. A qui le dites-vous?
Je connois, dit Amour, le prix de ces bijoux,
Le tarif en eſt à Cithére.
C'a, jouons : maſſe, un trait, paroli, maſſe, trois ;
C'a le reſte de mon carquois :
Facilement Amour ſe pique,
L'Intérêt, habile narquois,
A bien-tôt raffiné la boutique.
L'enfant dévaliſé s'envole au fond des bois,
Cacher ſa défaite & ſes larmes.
Son Empire eſt ſoumis à de nouvelles loix :
L'Interêt regne ſeul, & diſpoſe des armes,
Dont l'Amour uſoit autrefois.

Wite, Libraire, rue ſaint Jacques, imprime l'*Aſtrée* de M. Durfé, corrigée dans le ſtyle & dans le langage, ſans aucun changement dans les choſes. On a abregé des Diſcours trop longs, & ſuprimé tout ce qui étoit inſipide & ennuieux. On ne néglige rien pour cette Edition *in*-12. qui ſera belle, & ornée d'eſtampes, à chaque Livre.

Giffart & Michel Gandoüin ont mis ſous preſſe un Livre intitulé, *Mémoires de Madame de Barneveldt*, qui paroîtra, dit-on, au mois de Novembre.

LETTRE XXXVI.

Z

NOus nous hâtons pour l'ordinaire, Monsieur, de vous communiquer nos réflexions sur les Ouvrages, qui n'excitent qu'une curiosité passagere, & qui vieillissent de bonne heure ; mais à l'égard de ceux dont le mérite est durable, il nous semble indifferent de vous en parler un peu plus tard, parce qu'on peut dire que ces Ouvrages, dans un sens, sont toujours nouveaux. C'est pour cette raison, qu'après vous avoir déja parlé en général de l'*Ancienne Histoire* de M. Rollin, je vous entretiendrai aujourd'hui d'une partie de son premier Volume, je veux dire, de l'*Histoire des Egyptiens*. Comme ce morceau est curieux, & qu'il regarde une Nation, qui a été la mere des Sciences, & des Arts, je crois que vous voudrez bien souffrir sur cela quelque détail.

M. Rollin a lui-même fixé le caractere de son Livre ; c'est une *Histoire suivie* de l'Antiquité, à l'usage des jeu-

nes gens, & des perſonnes qui ne ſongent point à faire une étude profonde de l'ancienne Hiſtoire. Peu ſenſible à la vaine qualité d'Auteur, il avoue, qu'il a compilé divers Ecrivains illuſtres, qu'il ne cite pas quelquefois, parce que s'appropriant leurs penſées, & leurs découvertes, il s'eſt donné la liberté d'y faire quelques changemens. Que cet Auteur modeſte eſt different de ces orgueilleux Plagiaires, qui, après avoir copié en Ecoliers des pages entieres des Livres les plus communs, ſe donnent hardiment pour d'ingénieux Originaux, & inſultent encore à ceux qui ont découvert leurs larcins ! Il ajoûte humblement, qu'il ſe tiendroit très heureux, s'il pouvoit être un bon Compilateur, & fournir une Hiſtoire paſſable à ſes Lecteurs, qui ne ſe mettront pas beaucoup en peine, ſi elle vient de ſon fonds ou non, pourvû qu'elle leur plaiſe. La compilation, dont il s'agit, eſt excellente; mais je ne ſçai ſi elle eſt en même-tems une Hiſtoire *ſuivie*, c'eſt-à-dire, une Hiſtoire dont les faits ſoient exactement liés. Quoi qu'il en ſoit, on trouve tant de beautés dans ce Livre, qu'il ſeroit injuſte de conteſter ſur ce point;

j'aime bien mieux vous dire, que M. R. a tort de craindre, qu'on ne trouve pas autant d'aménité dans cet Ouvrage, que dans son *Traité des Etudes*; il m'a paru également agréable & instructif; l'Auteur embellit ce qui est susceptible d'agrément, & fait quelquefois naître des fleurs dans le terroir le plus ingrat. La noble simplicité brille dans ces endroits, d'où les ornemens doivent être bannis, & la narration toujours vive, est aussi toujours dégagée de frivoles circonstances. A l'égard du style, il est plein de force & de graces, extrêmement varié; & le choix de l'expression ne sçauroit être plus heureux. L'Auteur exercé toute sa vie dans la Langue Latine, semble en avoir tiré du secours, pour donner de la majesté à la nôtre. Quels éloges ne méritent pas ses réflexions! La droite raison, la Religion, l'honneur, la probité les ont dictées, & l'on ne peut assez admirer l'art qui les fait paroître si naturelles.

La Description de l'ancienne Egypte & de ce qui s'y trouve de remarquable, compose la premiere Partie de l'Histoire des Egyptiens. M. Rol-

lin n'a fait qu'effleurer ce qui eſt purement geographique, & s'eſt borné à rapporter les principales raretés, qui ont donné de la célébrité à l'Egypte, telles que ſont les Obeliſques, les Pyramides, le Labyrinthe, le Lac de Moëris, le débordement du Nil, &c.

Un Obeliſque, comme chacun ſçait, eſt une éguille ou pyramide quadranculaire, menuë, haute, & s'élevant perpendiculairement en pointe, pour ſervir d'ornement à quelque Place. Les Egyptiens gravoient ſur ces obeliſques des inſcriptions ou des hieroglyphes, c'eſt-à-dire, des figures myſtérieuſes. Toute l'Egypte étoit pleine de cette ſorte d'Obeliſques. Le plus fameux de tous eſt celui, qui fut conſtruit ſous Rameſſès, il étoit d'une hauteur prodigieuſe, & l'on dit qu'il y avoit eu vingt mille hommes employés à le conſtruire. Auguſte, qui avoit fait tranſporter à Rome les deux grands Obeliſques de Seſoſtris, n'oſa pas en faire autant à l'égard de celui de Rameſſès. Long-tems après, Conſtance plus hardi qu'Auguſte, le fit tranſporter dans cette Capitale du monde. Les Obeliſques étoient pour la plûpart taillés dans les carrieres de la haute Egyp-

te, où l'on en trouve encore, qui sont à demi taillés. Ce qu'il y a de plus admirable, est que les anciens Egyptiens avoient sçu creuser jusques dans la Carriere, un Canal, où entroit l'eau du Nil, dans le tems de son inondation; d'où ensuite ils enlevoient les Colonnes, les Obelisques, & les Statuës, sur des radeaux proportionnés à leur poids, pour les conduire dans la basse Egypte. Et comme le Pays étoit coupé d'une infinité de canaux, il étoit facile de transporter par tout ces masses énormes, dont le poids auroit fait succomber toute autre sorte de machines.

Ce que M. R. dit des Pyramides, est encore plus curieux & mieux circonstancié. Il s'est principalement attaché à décrire celle qui a particulierement mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde. Elle étoit bâtie de pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes de figures hierogliphiques. Au rapport des Anciens, chaque côté avoit huit cent pieds de largeur & autant de hauteur. On peut voir dans

l'Ouvrage de M. Rollin, les dimenſions & la meſure de cette Pyramide. Cent mille Ouvriers travaillerent à cet Ouvrage, & de trois mois en trois mois un pareil nombre leur ſuccedoit. Dix années entieres furent employées à couper les pierres, ſoit dans l'Arabie, ſoit dans l'Ethiopie, & à les voiturer en Egypte, & vingt autres années à conſtruire ce vaſte édifice, qui au dedans avoit une infinité de chambres & de ſalles : on avoit marqué ſur la Pyramide en caracteres Egyptiens, ce qui en avoit coûté ſimplement pour les ails, les poireaux, les oignons, & autres pareils légumes fournis aux Ouvriers : & cette ſomme montoit à quatre millions cinq cent mille livres ; d'où il vous ſera facile de conjecturer combien pour tout le reſte la dépenſe devoit être énorme.

Ces fameuſes Pyramides, qui ont triomphé du tems & des Barbares ; étoient des tombeaux pour les Rois, mais étoit-il néceſſaire de faire une maſſe énorme de Bâtimens, pour pratiquer un petit caveau de ſix pieds ? C'eſt donc avec raiſon que Pline les appelle une folle & inutile oſtentation de la richeſſe des Rois, & que M.

R. se contente d'y remarquer & d'y estimer le bon goût des Egyptiens par rapport à l'Architecture, qui les porta dès le commencement, & sans qu'ils eussent encore de modeles qu'ils pussent imiter, à viser en tout au grand, & à s'attacher aux vrayes beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité, en quoi consiste la souveraine perfection de l'Art.

Je ne m'arrête pas à ce que M. R. nous dit du Labyrinthe; parce que ces choses sont assez connuës. Il me paroît s'être plus appliqué à la description du Lac de Moëris, qui communiquoit au Nil par le moyen d'un grand Canal. De grandes Ecluses ouvroient le Canal & le Lac, ou les fermoient selon le besoin. La grande utilité de ce Lac étoit par rapport au débordement du Nil; quand il étoit trop grand, on ouvroit les Ecluses, & les eaux ayant leur retraite dans ce Lac, ne séjournoient sur les terres, qu'autant qu'il falloit pour les engraisser. Au contraire, quand l'inondation étoit trop basse, & menaçoit de stérilité, on tiroit de ce même Lac par des coupures & des saignées, une quantité d'eau suffisante, pour arroser

les terres. Par ce moyen, ajoûte M. R. les inégalités du Nil étoient corrigées. Conformément à quelques Mémoires modernes, il ne donne de tour à ce Lac, qu'environ douze ou quinze de nos lieuës, & trois cens pieds de profondeur, & ne trouve pas vraiſemblable l'étenduë de cent quatre-vingt de nos lieuës, que lui donnent Hedorote, Diodore de Sicile & M. Boſſuet.

Il me ſemble qu'en écrivant l'Hiſtoire, on doit ſurtout prendre garde à ne pas rapporter des faits contradictoires, ſans les concilier, ou du moins ſans avertir le Lecteur, que les Hiſtoriens ne s'accordent point. Sur ce principe, que je crois vrai, qu'il me ſoit permis de dire, que M. R. a un peu ſommeillé en rapportant deux textes oppoſés, touchant la meſure du débordement du Nil. Il remarque pag. 28. d'après Strabon, que ſous Petrone, Gouverneur d'Egypte lorſque le débordement de ce fleuve *montoit à douze coudées la fertilité étoit fort grande & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées, la famine ne ſe faiſoit point ſentir dans le Pays* : Sans doute, ajoute M. R. parceque les eaux du Lac ſuppléoient

pleoient à celles de l'inondation, par le moyen des coupures & des canaux. Je n'ai garde d'attaquer ce solide Commentaire du texte de Strabon; mais ce qui m'embarrasse, est un texte de Pli-» ne, rapporté à la page 36. La jus-» te grandeur du débordement, selon » Pline, dit M. R. est de seize coudées. » *Quand il n'y en a que douze ou treize,* » *on est menacé de famine,* quand l'inon-» dation passe les seize, elle devient » dangereuse. «

J'aurois souhaité que M. R. eût expliqué comment l'inondation du Nil, plus ou moins grande, étoit du tems de Strabon & de Pline, le signe de la famine, ou de l'abondance, & supposé qu'il n'eût pas voulu s'exercer à cette critique, il étoit important de faire remarquer combien Strabon & Pline differoient sur ce point.

M. Rollin s'est principalement attaché à faire connoître la nature & les effets du Nil, ce Fleuve si renommé, le nourricier tout à la fois & le défenseur de l'Egypte. Ce qu'il dit à ce sujet, est si exact, & si précis, que vous ne me sçaurez pas mauvais gré de le rapporter. La source du Nil, ignorée des Anciens, est au pied d'u-

ne grande Montagne du Royaume de Goiame en Abyſſinie. Ce Fleuve ſort de deux fontaines éloignées l'une de l'autre de trente pas, chacune de la grandeur d'un de nos puits. Le Nil eſt augmenté de pluſieurs ruiſſeaux, qui viennent s'y joindre, & après avoir traverſé l'Ethiopie, en ſerpentant beaucoup, il ſe rend enfin en Egypte; mais ce Fleuve ſi paiſible dans les vaſtes ſolitudes de l'Ethiopie, avant que d'entrer en Egypte, ſe précipite du haut des rochers en bas avec un tel bruit, qu'on l'entend à trois lieuës de là: ce ſont ces endroits qu'on appelle les cataractes du Nil. Les gens du Pays donnent aux paſſans un ſpectacle plus effrayant que divertiſſant. Ils ſe mettent deux dans une petite barque, l'une pour la conduire, & l'autre pour vuider l'eau, qui y entre. Parvenus avec beaucoup de peine vers ces cataractes, ils ſe laiſſent entraîner par l'impetuoſité du torrent, qui les pouſſe comme un trait. On croit, qu'ils vont être abîmés dans leur chûte, mais le Nil rendu à ſon cours naturel, les fait reparoître auſſitôt ſur les flots tranquilles.

Les anciens Philoſophes ont imaginé pluſieurs raiſons ſubtiles, pour

expliquer les causes du débordement du Nil ; mais s'ils avoient eu moins de goût pour les systêmes d'imagination, ils auroient reconnu, en voyageant, que le débordement de ce Fleuve, vient des pluies qui tombent abondamment de l'Ethiopie, d'où il tire sa source. Le Nil commence ordinairement à croître en Egypte, vers la fin de Juin, & l'inondation dure les trois mois suivans. Je ne vous dis rien de la mesure du débordement ; les textes de Strabon & de Pline, que j'ai indiqués, vous apprendront ce que vous devez penser, & je vous renvoye au Livre même, pour ce qui regarde la fécondité de ce Fleuve, & les charmantes perspectives qu'il forme.

Je viens maintenant aux mœurs & aux Coûtumes des Egyptiens. Après avoir admiré leurs magnificences dans les édifices, vous serez encore plus frappé de leur politique, dont la fin étoit de rendre la vie agréable, & les Peuples heureux. Les Rois n'étoient environnés que de personnes vertueuses, entierement occupés à rendre une exacte justice, d'une sobrieté & d'une frugalité singuliere, religieux, enne-

mis du luxe, amis de la verité, protecteurs de l'innocent, & du pauvre. Si divers Hiſtoriens ne rapportoient pas les faits cités par M. Rollin, on ſeroit tenté de croire, que ce Gouvernement a été auſſi imaginaire que la République de Platon, ou l'*Utopie* de Morus.

De toutes les Loix que cite M. R. je ne raporterai que celle qui regarde les emprunts. Il n'étoit permis d'en faire, qu'à condition d'engager au créancier le corps de ſon pere, que chacun dans l'Egypte faiſoit embaumer avec ſoin, & conſervoit avec honneur dans ſa maiſon. On tenoit pour impie & pour infame celui qui ne ſe hâtoit pas de retirer un gage ſi précieux, & on lui refuſoit la ſépulture, s'il mouroit ſans s'être acquitté de ce devoir. Peut-être que ce trait d'Hiſtoire n'eſt qu'allegorique, & ſignifie que la mort des peres paye d'ordinaire les dettes des enfans. Paſſez-moi, s'il vous plaît cette imagination.

M R. en parlant de la Religion des Egyptiens, s'eſt borné à ce qui regarde le culte extérieur, & a judicieuſement mépriſé cette Théologie hiéroglyfique, dont, à dire le vrai, il eſt

preſqu'impoſſible de percer la ténébreuſe myſticité. Quelle folie dans les Egyptiens, d'adorer les animaux : le bœuf, le chien, le loup, l'épervier, le crocodile, l'ibis, le chat, &c. M. R. obſerve, que pluſieurs de ces bêtes n'étoient l'objet de la ſuperſtition que de quelques Villes particulieres, & pendant qu'un peuple élevoit une eſpece d'animaux ſur ſes Autels, ſes voiſins les avoient en abomination. » De-là (ajoûte M. R.) » les guerres continuelles d'une Ville » contre une autre ; effet de la fauſſe » politique d'un de leurs Rois, qui » chercha à les amuſer par des guer» res de Religion, pour leur ôter le » tems & les moyens de conſpirer » contre l'Etat. J'appelle cette politi» que fauſſe & mal entenduë, parce » qu'elle eſt directement contraire au » véritable eſprit du Gouvernement, » qui tend à unir tous les membres de » l'Etat par les liens les plus étroits, & » qui fait conſiſter ſa force dans la par» faite harmonie de toutes ſes parties. En effet ſi l'on ne peut réunir les eſprits, ce qui eſt preſque toujours impoſſible, il faut au moins qu'un Prince tâche de réunir les cœurs de ſes Sujets. Voilà la

vraye & ſolide politique, pour maintenir la force d'un Etat, qui s'affoiblit toujours par la diviſion. Au reſte ces guerres de Religion ſont fort rares dans l'Antiquité payenne, parce qu'on étoit dans la paiſible poſſeſſion de dire & de penſer ce qu'on vouloit, pourvû qu'on reſpectât extérieurement les cérémonies religieuſes établies par l'uſage.

Il eſt probable que les Egyptiens défererent les honneurs divins aux bêtes, à cauſe des biens & des maux qu'elles pouvoient leur faire. M. R. entre à ce ſujet dans un éxamen curieux, mais je me bornerai à vous parler de l'Ichneumon, petite bête, qui empêche les Crocodiles de ſe trop multiplier; ce qui deviendroit funeſte à l'Egypte. Voici comment elle s'y prend : elle épie le tems que le Crocodile eſt abſent, & elle caſſe ſes œufs ſans les manger; d'ailleurs, lorſque le Crocodile dort ſur le rivage du Nil (& il dort toujours la gueule ouverte) ce petit animal, caché dans le limon, ſaute tout d'un coup dans ſa gueule, pénétre juſques dans ſes entrailles qu'il ronge, puis ſe fait une ouverture, en lui perçant le ventre, dont la peau eſt fort tendre, & ſort impuné-

ment, vainqueur par ſa fineſſe, de la force d'un ſi terrible animal.

Mais me direz-vous, le culte des Egyptiens ſe terminoit-il à ces animaux, ou plûtôt ne ſe rapportoit-il pas à la Divinié, dont ils regardoient ces animaux comme les ſymboles? Il eſt vrai, que les Philoſophes, pour couvrir ces étranges abſurdités, ont érigé ces bêtes en ſymboles de la Divinité; mais ſelon la remarque de M. R. ce culte n'a été ſpiritualiſé que depuis la naiſſance du Chriſtianiſme. Les payens alors eurent recours à des allégories, pour ſauver le ridicule de leur Religion. C'eſt donc ſans fondement, ſi l'on en croit M. R. que des Ecrivains modernes citent Plutarque, pour prouver que les anciens Egyptiens, honoroient l'image de Dieu, dans les creatures. Il eſt pourtant bien difficile de penſer, qu'un Peuple ſi éclairé fût en même tems aſſez ſtupide, & aſſez inſenſé, pour croire que des bêtes fuſſent des Dieux.

Les cérémonies de leurs funerailles étoient fort ſingulieres. Il y avoit, comme l'on ſçait, une enquête publique établie contre les morts; celui qui étoit convaincu d'avoir mené une

mauvaiſe vie, étoit privé de la ſépulture ; mais on enſeveliſſoit honorablement celui, qui avoit vêcu d'une maniere irréprochable. Les Rois même ſubiſſoient ce Jugement.

Quand le mort avoit été reconnu pour homme de bien, on faiſoit ſon panegyrique, dit M. R. mais ſans y rien mêler de ſa naiſſance : toute l'Egypte étoit cenſée noble. On ne comptoit pour louanges ſolides & véritables, que celles qui étoient renduës au mérite perſonnel du mort. Enfin tous les éloges ſe terminoient à des vertus réelles & authentiques. Avons-nous beaucoup d'Oraiſons funebres, où l'on puiſſe remarquer ce goût Egyptien ? Auſſi nous avons pris ſagement le parti depuis quelques années de n'en faire preſque plus. Que de honteux menſonges ſupprimés.

Dans le chapitre qui regarde les Sciences & les Arts, M. R. s'eſt borné à des détails fort courts. Il fait ſeulement remarquer, que les Egyptiens étoient Aſtronomes, Géometres, & qu'ils avoient porté à une grande perfection, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & tous les autres Arts. Ce qui eſt prouvé par les précieux

restes de leurs Palais, de leurs Temples, &c. Ils avoient aussi inventé, ou perfectionné la Médecine. Mais on n'abandonnoit point au caprice des Médecins la maniere de traiter les malades; ils étoient obligés de suivre les observations anciennes des habiles Maîtres, qui étoient consignées dans les Livres sacrés. En les suivant, ils ne répondoient pas du succès : autrement on punissoit de mort ceux qui se fioient à leurs propres lumieres. Cette Loi, dit M. R. étoit utile pour réprimer la témérité des Charlatans; mais pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes, & à la perfection de l'Art. Nos Médecins modernes ne s'accommoderoient pas d'une pareille loi, eux qui innovent tous les jours si sçavamment dans la théorie & dans la pratique.

L'Histoire ancienne de l'Egypte, finit par une liste de ses Rois, depuis Menés, qui commença à regner l'an du monde 1816. jusqu'à Psammenit, qui regna l'an du monde 3479. L'Article de Sesostris est assez étendu, & peut servir à décider si M. l'Abbé Terrasson, l'a peint dans son Roman, tel que l'Histoire nous le représente. En-

fin l'Ouvrage de M. Rollin vous fera juger, Monſieur, ſi le bon ſens & l'imagination, qui brillent dans le *Sethos*, ſont capables de vous dédommager de la fauſſe érudition, & des chimeriques ſuppoſitions, dont il eſt rempli, & par leſquelles l'Auteur a prétendu inſtruire ſolidement certains Lecteurs, qu'il a prévû que la triſteſſe de ſes fictions ne pourront amuſer, ni intéreſſer. C'eſt de quoi je vous entretiendrai au premier jour.

Je m'apperçois, qu'il y a déja long-tems que je vous entretiens du même Livre; je ne puis cependant m'empêcher de vous parler de l'enlevement de Paris, dont l'Hiſtoire a été étrangement défigurée par les Poëtes. Voici ce qu'en diſent les Hiſtoriens. Paris ayant enlevé Helene, fut pouſſé par une tempête à une des embouchures du Nil, appellée Canope. De là il fut conduit à Memphis, devant le Roi Protée, qui, après lui avoir reproché ſa lâche perfidie, le fit ſortir de ſes Etats, & retint Helene avec toutes ſes richeſſes; Paris continua ſa route, & arriva à Troyes. L'armée des Grecs l'y ſuivit, & ſomma les Troyens de rendre Helene, & toute

ſes richeſſes. Ils répondirent, que ni cette Princeſſe, ni ſes biens n'étoient point dans leur Ville. Les Grecs ſe croyant refuſés, aſſiégerent la Ville & la détruiſirent. Menelas à ſon retour paſſa en Egypte chez le Roi Protée, qui lui rendit Helene avec toutes ſes richeſſes. Ce récit n'eſt pas conforme à l'opinion commune : c'eſt pour cela que je le rapporte.

En vous parlant dernierement de l'*Hiſtoire du Languedoc*, nous avons obſervé, que les Auteurs prétendoient que Pythagore avoit emprunté des Druïdes ſon ſyſtéme de la Métempſycoſe : cependant M. R. appuyé de l'autorité de Diodore de Sicile, donne les Prêtres Egyptiens pour les Maîtres de ce Philoſophe, & je crois cette opinion mieux fondée. Au reſte ſi la doctrine de la Métempſycoſe n'étoit pas contraire à notre Religion, vous ne doutez pas que ce ne ſoit de toutes les erreurs la plus raiſonnable.

Je ne puis vous apprendre aſſez tôt que Jeudy dernier 27. Septembre M. Crébillon à été reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. de la Faye. Son Diſcours en Vers a été extrêmement applaudi, & l'on peut dire,

que ſi le Poëte n'avoit pas eu d'ailleurs tant d'autres titres de bel eſprit, pour être Académicien, cette ſeule Piéce auroit été une ſuffiſante caution de ſes talens. Les portraits qu'il fit du Cardinal de Richelieu, de Louis le Grand, de Louis XV. de M. le Cardinal de Fleury, & de M. de la Faye, parurent heureuſement tournés, les traits en ſont vifs, forts & gracieux, à proportion que le ſujet le demande; & ſes ſentimens de reconnoiſſance envers l'Académie, qu'il loüe ſans fadeur, ſont exprimés avec cette noble ſincerité, qui caractériſe l'honnête homme, & l'eſprit ſupérieur.

M. Hardion, lui répondit d'une maniere très-judicieuſe; dans ſon diſcours ſimple & ſans parure recherchée, il ſe borna à caractériſer M. de la Faye, & M. de Crébillon, ce qu'il fit avec beaucoup de délicateſſe. Son bon goût brilla dans quelques traits, que ſon ſujet lui préſenta naturellement. Enfin la ſéance ſe termina par la lecture que fit M. l'Abbé d'Olivet, d'une imitation d'un Cantique de Moyſe, par M. Dulard, Académicien de Marſeille. Cette Piéce a été envoyée par l'Académie de Marſeille, pour payer

le tribut qu'elle doit à l'Académie Françoise, en reconnoissance de son adoption. L'Ode de M. Dulard a paru assez purement écrite ; mais on n'y a trouvé, ni le sublime, ni l'énergie du Législateur des Juifs.

Je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

P

JE vous ai entendu regreter autrefois, Monsieur, l'Histoire des Révolutions de Carthage, promise par l'élegant Auteur des Révolutions arrivées dans la République Romaine. Vous vous étiez fait, avec raison, une idée avantageuse de cet Ouvrage; mais je suis assûré que vous êtes un peu consolé, depuis que vous avez lû l'Histoire des Carthaginois, que M. Rollin a fait entrer dans le premier Volume de son *ancienne Histoire.* En effet, il décrit ces Révolutions d'une maniere vive & intéressante, remonte à leurs causes, & entremêle avec beaucoup d'art, des Réfléxions, qui suppose nt de grandes vûes, & une sagacité peu

commune. Il me ſemble qu'un tel Ouvrage dédommage preſque d'une Hiſtoire, qui auroit été, à la vérité, plus agréable au Lecteur, par l'enchaînement ſucceſſif des faits; mais moins utile, parce qu'on lui auroit infailliblement dérobé pluſieurs digreſſions inſtructives.

Les principaux points de l'Hiſtoire de Carthage ſont liés avec l'Hiſtoire de la République de Rome, & par conſéquent aſſez connus; ainſi il ſeroit ſuperflu de m'y arrêter. Il ſuffit de vous faire obſerver en général, que perſonne n'a écrit ce morceau d'Hiſtoire avec autant d'agrément & d'exactitude que M. Rollin. Ce qu'il dit ſur le Gouvernement, la Religion, la Politique, &c. des Carthaginois, peut preſque paſſer pour neuf, parce que tout cela n'eſt pas développé dans les differentes Hiſtoires Romaines écrites en notre Langue. Permettez-moi de vous entretenir là-deſſus.

Le Gouvernement de Carthage fut formé ſur celui de Tyr, dont elle étoit une Colonie: c'étoient les mêmes mœurs, les mêmes loix, le même goût, & la même induſtrie pour le commerce. Ils parloient le meme

langage que les Tyriens, & ceux-ci le même que les Cananéens & les Israëlites, c'est-à-dire, la Langue Hébraïque, ou du moins, une Langue qui en étoit entierement dérivée. L'union étroite, qui subsista entre les Phéniciens & les Carthaginois, merite d'être remarquée. Cambyse ayant voulu porter la guerre contre ces derniers, les Phéniciens, qui faisoient la principale force de son Armée navale, lui déclarerent nettement, qu'ils ne pouvoient le servir contre leurs compatriotes, & ce Prince fut obligé de renoncer à son dessein. Les Carthaginois de leur côté n'oublierent jamais leur origine. Ils envoyoient toutes les années à Tyr un Vaisseau chargé de présens, qui étoient comme un cens qu'ils payoient à leur ancienne Patrie; & ils faisoient offrir un sacrifice annuel à ses Dieux tutelaires, qu'ils regardoient aussi comme leurs Protecteurs. Ils ne manquoient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus, & la dîme des dépouilles & du butin qu'ils faisoient sur les ennemis, pour les offrir à Hercule, une des Principales Divinités de Tyr & de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre, les Ty-

riens, pour mettre en ſûreté ce qu'ils avoient de plus cher, envoyerent leurs femmes & leurs enfans à Carthage, qui, au milieu d'une guerre preſſante, les reçut & les entretint avec la bonté & la générosité des peres & des meres les plus tendres & les plus opulens. Ces marques conſtantes d'une vive & ſincere reconnoiſſance, ajoute M. R. font plus d'honneur à une Nation, que les plus grandes conquêtes & les plus glorieuſes.

Les Carthaginois faiſoient paroître dans toutes les occaſions un ſoin religieux d'honorer la Divinité. On trouve même des veſtiges de ce reſpect dans leurs Actes publics. Polybe nous a conſervé un Traité de Paix entre Philippe, Roi de Macedoine, & les Carthaginois, où il eſt fait mention de cinq ou ſix ordres differens de Divinités, ce qui eſt fort ſingulier. Que dirions-nous maintenant d'un pareil Acte, dit M. R. où l'on feroit intervenir les Anges, & les Saints Protecteurs d'un Royaume?

Il y avoit chez les Carthaginois deux Divinités, qui y étoient particulierement adorées. La premiere étoit la Déeſſe *Celeſte*, appellée auſſi *Uranie*, qui eſt la Lune, dont on imploroit

le secours dans les grandes calamités, surtout dans les sécheresses, pour obtenir de la pluye.

La seconde Divinité étoit Saturne, connu dans l'Ecriture-Sainte, sous le nom de *Moloch*. Les Carthaginois, à l'exemple des Troyens, lui offroient des victimes humaines. C'étoit une coûtume à Tyr, que dans les grandes calamités, les Rois immolassent leurs fils, pour appaiser la colere des Dieux : & l'un d'eux qui l'avoit fait, fut depuis honoré comme un Dieu, sous le nom de la Constellation appellée *Saturne*. C'est de-là qu'est née la Fable de Saturne, qui dévore ses enfans. Les Particuliers, pour détourner quelque grand malheur, en usoient de même, & ceux qui n'avoient point d'enfans, en achetoient des pauvres, pour n'être pas privés du mérite d'un tel sacrifice. Cet usage barbare se conserva long-tems chez les Phéniciens, & les Cananéens, de qui les Israëlites l'emprunterent. On brûloit inhumainement ces enfans, soit en les jettant au milieu d'un brasier ardent, soit en les enfermant dans une Statuë de Saturne, qui étoit toute enflamée. Mais dans la suite on se contenta de les faire passer à travers le

feu, où ils périſſoient très-ſouvent. On faiſoit retentir le bruit des tambours, pour ne pas entendre les cris de ces malheureuſes victimes; & les meres ſaintement cruelles, ſe piquoient d'aſſiſter à ces affreux ſpectacles, ſans s'attendrir. Les Carthaginois retinrent cette barbare coûtume, juſqu'à la ruine de leur Ville, & la ſuſpendirent ſeulement pendant quelques années, pour ne pas déplaire à des Rois victorieux, qui leur défendoient d'immoler des victimes humaines. M. R. cite pluſieurs traits de cette cruelle ſuperſtition, & rapporte en même tems quelques réflexions judicieuſes de Plutarque, qui s'écrie à ce ſujet. » Ne va» loit-il pas mieux, que Carthage, » dès le commencement, prît pour » Legiſlateur un Critias, un Diago» ras, Athées reconnus, & ſe don» nant pour tels, que d'adopter une » ſi étrange & perverſe Religion? Les » Thyphons, les Geans, ennemis dé» clarés des Dieux, s'ils avoient triom» phé du Ciel, auroient-ils pû établir ſur » la terre des ſacrifices plus abomina» bles? « M. R. en fait Auteur celui qui a été homicide dès le commencement, & qui ne prend plaiſir qu'à la

dégradation, à la misere, & à la perte de l'homme. En effet la solide Religion inspire des sentimens de douceur & d'humanité, & le fanatisme se plaît à la dureté & à la barbarie.

Le Gouvernement de Carthage étoit fondé sur des principes d'une profonde sagesse. Aristote met cette République au nombre des plus illustres, & la louë de n'avoir donné entrée ni aux séditions, ni à la tyrannie, jusqu'à son tems, c'est-à dire, durant plus de cinq cens ans. Il y avoit dans Carthage trois autorités differentes, qui se balançoient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours : celle des deux Magistrats appellés *Suffetes* ou Juges ; celle du Sénat, & celle du Peuple. Le pouvoir des *Suffetes*, équivalent à celui des Rois, des Dictateurs & des Consuls de Rome, ne duroit qu'un an. Ils avoient droit, & étoient chargés du soin d'assembler le Sénat, dont ils étoient les Présidens & les Chefs ; ils proposoient les affaires, & recueilloient les suffrages. Ils présidoient aussi aux Jugemens, qui se rendoient sur les affaires importantes, & commandoient quelquefois les Armées.

Au ſortir de leur dignité de Suffetes ; on les nommoit Préteurs, qui étoit une Charge conſidérable, puiſqu'outre le droit de préſidence dans certains Tribunaux, elle leur donnoit celui de propoſer & de porter de nouvelles loix, & de faire rendre compte de l'adminiſtration des finances.

Le Sénat étoit compoſé de perſonnes reſpectables par leur âge, leur expérience, leur naiſſance, leurs richeſſes & leur mérite. C'étoit-là que ſe traitoient les affaires publiques & importantes, & qu'on décidoit de la guerre & de la paix. Mais le Sénat ne décidoit ſouverainement, & en dernier reſſort, que lorſqu'il y avoit un concert unanime de ſuffrages. Lorſqu'il y avoit partage, le droit de décider étoit dévolu au Peuple ; Réglement propre à étouffer les cabales, à concilier les eſprits, & à faire dominer les bons conſeils, dans une compagnie, qui devoit être naturellement jalouſe d'une autorité ſi flatteuſe. Le nombre des Sénateurs étoit très-conſidérable, puiſqu'on en tira cent, pour former un Tribunal, compoſé de cent quatre perſonnes, qu'on appelloit communément le Tribunal

des cent. Il fut établi pour faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Parmi ces cent quatre Juges, qui étoient perpetuels, il y en avoit cinq, qui avoient une Juriſdiction particuliere, & ſuperieure à celle des autres : on ne ſçait pas combien elle duroit de tems. Ce conſeil des cinq étoit comme le conſeil des dix dans le Sénat de Veniſe. Quand il y vaquoit quelque place, c'étoient eux ſeuls, qui avoient le droit de la remplir. Ils avoient droit auſſi de choiſir ceux qui entroient dans le conſeil des cent. Comme leur autorité étoit fort étenduë, on n'accordoit ces places, qu'à des perſonnes d'un rare mérite ; & l'on n'attacha ni rétribution, ni récompenſe à leur emploi ; le motif ſeul du bien public, devant être aſſez fort, pour engager des gens de bien à remplir leur devoir avec zéle & fidelité.

Ariſtote a remarqué deux grands défauts dans le Gouvernement de Carthage ; le premier conſiſte en ce qu'un même homme poſſedoit pluſieurs charges, ce qui étoit conſidéré à Carthage, comme la preuve d'un mérite non commun. Cette coûtume eſt, ſelon Ariſtote, très-préjudiciable au

bien public. En effet, un homme qui n'a qu'une charge, eſt en état de s'en bien acquitter; il a le loiſir d'examiner les affaires, & la facilité de les expédier promptement. Mais la diverſité des emplois importans demande divers talens ſupérieurs. Or, ſe trouvent-ils ordinairement réunis dans un même homme? D'ailleurs, comme dit fort bien M. R. le bien de l'Etat demande, que pour exciter l'émulation parmi les gens de mérite, les charges & les faveurs ſoient partagées: qu'un même ſujet en ſoit décoré, elles le rendent ſouvent fier, orgueilleux, & inſuportable; & ſon injuſte élevation produit la jalouſie, le mécontentement & les murmures.

Le ſecond défaut qu'Ariſtote trouve dans le Gouvernement de Carthage, c'eſt que pour parvenir aux premieres places, il falloit avec du mérite & de la naiſſance, avoir un certain revenu, & qu'ainſi la pauvreté pouvoit en exclure les plus gens de bien, ce qu'il regarde comme un grand mal dans un Etat. Car alors dit-il, la vertu étant comptée pour rien, & l'argent pour tout, parce qu'il conduit à tout, une Ville entiere ſe corrompt par l'admiration &

la soif des richesses : outre que des Magistrats, qui ne le deviennent qu'à grands frais, ne se font pas scrupule de se dédommager par leurs propres mains. Il falloit donc que les Magistrats Carthaginois achetassent les suffrages ; car on ne trouve point dans l'Antiquité aucune trace de la vénalité des Charges, soit de l'Etat, soit de la Justice.

Comme Aristote semble insinuer qu'on doit mettre également dans les premieres dignités les riches & les pauvres, M. R. fait voir par de solides raisons, qu'on doit préferer les premiers, parce qu'ils ont reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, & sont moins exposés à faire des bassesses. Je ne doute point que vous ne soyez de son avis. Aristote approuve fort la coûtume qui regnoit à Carthage, d'envoyer de tems en tems des Colonies en differens endroits : parce que par-là on procuroit d'honnêtes établissemens aux pauvres Citoyens, & qu'on déchargeoit l'Etat d'une multitude de fainéans, qui pouvoient lui devenir dangereux.

Je voudrois pouvoir suivre M. R. dans ce qu'il dit du commerce de

Carthage, & du profit qu'elle tiroit des Mines d'Eſpagne ; mais comme tout cela conſiſte plûtôt dans une deſcription générale, que dans des faits aiſés à détailler, il me faudroit copier tous ces endroits. Il me ſuffira de vous faire remarquer au ſujet de ces Mines, qu'en creuſant la terre, on trouvoit de l'eau en quantité, & que par le moyen des pompes qu'Archimede avoit inventées dans ſon voyage en Egypte, les Carthaginois venoient à bout d'élever en haut toute l'eau de ces eſpeces de puits, & de les mettre à ſec. L'invention de ces pompes eſt attribuée à Archimede par Diodore de Sicile. Cependant M. l'Abbé Terraſſon a avancé dans ſon *Sethos*, que ce fameux Géometre avoit appris des Egyptiens à faire ces machines. Eſt-il permis d'altérer les faits juſqu'à ce point dans un Ouvrage, où l'on a prétendu faire l'Hiſtoire du progrès des Arts parmi la Nation Egyptienne ?

M. Rollin s'eſt particulierement attaché à faire connoître la puiſſance militaire de Carthage, & l'on peut dire que les réfléxions qu'il a faites à ce ſujet, peuvent ſatisfaire les Politiques

tiques les plus délicats. Cette République marchande par état & par inclination, fut d'abord guerriere par la nécessité de se défendre contre les Peuples voisins, & ensuite par le désir d'étendre son commerce, & d'agrandir son Empire. Mais occupée de son commerce, elle n'avoit qu'un petit nombre de Citoyens, nourris dans le métier des armes; des Rois alliés, des Peuples tributaires lui fournissoient des Milices & de l'argent, elle achetoit dans les Etats voisins, les soldats nécessaires, & formoit ainsi de puissantes armées, sans interrompre son commerce, & sans affoiblir la Marine. Si elle avoit le malheur de perdre un combat naval, elle trouvoit facilement le moyen de réparer la perte des Pilotes, des Matelots, des Rameurs dans l'étenduë immense des côtes, dont elle étoit la Maîtresse.

Mais cette politique si utile au commerce, & qui épargnoit le sang des Citoyens, avoit des inconveniens dangereux. Ces Princes & ces soldats étrangers s'intéressoient peu à l'Etat & c'étoit un foible appui, qui pouvoit lui être facilement enlevé. Ces inconveniens subsistoient même

malgré la précaution, que prenoient les Carthaginois naturellement ſoupçonneux, de ne confier le commandement des Armées qu'à leurs propres Citoyens. Le tems du commandement n'étoit pas limité ; pluſieurs Généraux l'ont conſervé pendant un long-tems, & juſqu'à la fin de leur vie, mais ils étoient toujours comptables de leurs actions à la République, & pouvoient être révoqués. Ils répondoient des évenemens de la guerre, & ceux qui avoient perdu une bataille, étoient ſûrs de perdre la vie à leur retour.

La diſette des Sçavans a toujours été grande à Carthage, à peine trouve-t'on trois ou quatre Auteurs connus dans le cours de plus de ſept ſiécles. Toutes les liaiſons avec la Grece & avec les Nations les plus policées, ſe terminoient au commerce. L'Eloquence, la Poëſie, l'Hiſtoire ſemblent avoir été ignorées à Carthage. Un Philoſophe Carthaginois, parmi les Sçavans, paſſeroit pour un prodige. Que ſeroit-ce d'un Géometre, ou d'un Aſtronome ? Vous concevez de là, combien l'éducation des jeunes gens devoit être groſſiere.

A Carthage, toute leur science se bornoit, pour le grand nombre, à écrire, à chiffrer, à dresser un Regiſtre, à tenir un comptoir, en un mot à ce qui regarde le trafic. Il fut défendu par les Loix d'apprendre le Grec, de peur que par là on n'entretînt commerce, ou de vive voix, ou par écrit, avec les ennemis. M. Rollin attribue à cette éducation groſſiere les vices bas, & les paſſions cruelles, qui ont terni les plus grands hommes de la République de Carthage. Croiriez-vous cependant, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des Partiſans d'une politique encore plus ſauvage; oüi, Monſieur, il y a des gens qui voudroient qu'il n'y eût que dix ou douze Colleges en France, & que dans les Villages on ne trouvât plus d'Ecole; en ſorte qu'un homme qui ſçauroit lire & écrire, fût dans le Royaume un prodige, comme un Géometre, ou un Aſtronome l'auroit été à Carthage. Mais ſi les défenſeurs de ce ſyſtême vouloient conſidérer, que cette éducation groſſiere, qu'ils regardent comme la ſource de la richeſſe d'un Etat, introduiroit bien-tôt la barbarie & la cruauté,

je m'imagine qu'ils rejetteroient leurs Paradoxes politiques. Voilà, Monſieur, un précis de ce que M. R. a dit avec tant d'élegance & de ſolidité ſur le Gouvernement de Carthage.

Le Chevalier Daudet, Ingénieur & Géographe du Roi, vient de publier l'*Hiſtoire de l'auguſte Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin*, *in*-12. 1731. C'eſt une compilation de tout ce qui ſe trouve à ce ſujet, dans les Gazettes, dans le Mercure, & le Journal de Verdun. M. Daudet a ſeulement arrangé ces utiles materiaux, qu'il a diviſés en trois parties. Dans la premiere on trouve le détail des réjouiſſances qui ſe ſont faites à Paris, & aux environs; la ſeconde fait mention de ce qui s'eſt paſſé dans pluſieurs Villes du Royaume, dans les Pays étrangers: enfin il a recueilli dans la troiſiéme Partie *les meilleures Piéces & Ouvrages de Poëſies*, dit-il, qui ont été faites ſur la Naiſſance du Dauphin, & qui ſont venuës à notre connoiſſance. Il avertit, qu'il a été obligé de retrancher les Piéces Latines, Grecques, Italiennes, &c. pour ne point remplir un ſecond Volume. Le Lecteur éclairé lui auroit ſçu plus

de gré d'avoir supprimé quelques Piéces de Vers François, qui sont détestables, & d'y avoir substitué des Vers Latins d'un meilleur goût.

M. Daudet n'a pas oublié les Vers, que M. de la Motte dit au Roi, après avoir harangué Sa Majesté au nom de l'Académie Françoise; mais ce Compilateur a-t'il bien fait de conserver les quatre Vers suivans, que le Poëte a supprimés dans la suite?

Europe, signale ta joye,
Un Astre bienfaisant t'a lui:
Rends grace au Ciel, qui te l'envoye;
Que de biens naissent avec lui!

Quoique M. de la Motte eût montré par ces Vers qu'on peut penser heureusement, sans se soucier d'expression harmonieuse, cependant il a bien voulu se prêter à la complaisance de quelques personnes moins sensibles aux beautez d'une Poësie *pensée* & anti-harmonique. Il semble donc que M. Daudet auroit dû ne pas copier ces premiers Vers, & y substituer les suivans, conformément aux intentions de M. de la Motte.

Vive le Roi ! douce harmonie !
Quels accords ſeroient plus flateurs !
Efforts concertés du génie,
Cedez au langage des cœurs.

Au reſte on ne peut qu'être obligé à M. Daudet, d'avoir pris ſoin de ramaſſer tout ce qui s'eſt écrit au ſujet de la Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin ; il épargne aux curieux la peine de feuilleter les Gazettes & les Mercures. Ce Recueil hiſtorique ne peut qu'être bien reçu de ceux qui ramaſſent avec ſoin tout ce qui regarde l'Hiſtoire de France. Il ſe vend ruë S. Jacques, chez le Mercier fils.

Quelques perſonnes, qui *cultivent les beaux Arts*, nous ont fait l'honneur de nous écrire une Lettre, dans laquelle ils nous reprochent avec politeſſe, de négliger quelquefois notre ſtyle, de repeter trop ſouvent quelques expreſſions, de n'être pas toujours équitables dans les éloges, & dans les critiques, & enfin de ne pas aſſez appuyer nos Jugemens par des exemples, ce qui les rend quelquefois inutiles au Public. Pour nous donner un exemple de leur critique, ils cenſurent cet endroit de la Lettre XXXVI.

Au reſte, ſi la doctrine de la Mé-

» temple ose n'étoit pas contraire à no-
» tre Religion, vous ne doutez pas
» que ce ne soit de toutes les erreurs
» la plus raisonnable. » La construction, disent-ils, contre laquelle on peche si souvent, demande que vous disiez *que ce ne fût* au lieu *que ce ne soit*. Ils trouvent d'ailleurs, que la phrase est in-*conséquente*, en ce que toute erreur est contraire à la Religion & même à la raison. Nous souscrivons avec plaisir à cette censure; & afin que nous ne paroissions point mépriser les avis qu'on nous donne, nous promettons d'éviter à l'avenir, autant qu'il nous sera possible, la négligence du style, & la répetition de certains mots. A l'égard des éloges & des critiques, nous nous faisons un devoir de n'être que l'écho du Public, & il nous semble, qu'il ne nous arrive pas de le contredire. Cet avis nous rendra cependant plus attentifs à loüer & à critiquer avec discernement. Enfin on nous invite à justifier nos jugemens par un plus grand nombre d'exemples. Nous convenons, qu'il est important d'entrer dans quelque détail, lorsque nous parlons d'un Ouvrage considérable, ou qui part d'un Auteur cé-

lébre : mais pour ce qui regarde certains Livres frivoles, ou peu eſtimés, il eſt inutile de s'étendre pour en démontrer la médiocrité. Enfin, quand on parle d'un petit Ouvrage d'eſprit, il ne faut alors que du ſentiment, en citant cependant quelques traits, & il n'eſt pas néceſſaire de s'engager dans une Analyſe ſuivie. Nous prions d'ailleurs ces Meſſieurs de conſidérer, que nous ne faiſons pas un Journal, mais ſeulement des Réfléxions, dont nous ſouhaitons, que les gens d'eſprit, & de goût reconnoiſſent la juſtice en liſant les Livres. Au reſte nous les remercions ſincérement des avis qu'ils nous ont donnés, & nous n'oublierons rien, pour rendre la lecture de nos Lettres plus utile & plus agréable.

Il nous contrediſent enſuite ſur ce que nous avons dit du Diſcours en Vers de M. Crébillon, à ſa réception à l'Académie Françoiſe, & de la Réponſe de M. Hardion, & pour cela ils critiquent en détail ces deux Piéces : mais ils auroient dû conſidérer, que dans notre Relation, nous n'avons fait que nous livrer à l'im-

pression que firent ces Discours sur toute l'Assemblée. Nous vous entretiendrons dans une autre Lettre de ce Discours & de la Réponse imprimée depuis quelques jours. Si ces Messieurs avoient montré moins de vivacité dans leur critique, nous nous serions fait un plaisir de vous communiquer leurs remarques, qui sont en général très-exactes, & de bon goût : mais nous n'en ferons aucun usage, à moins qu'ils ne veuillent retrancher quelques termes peu mesurés, ou qu'ils ne nous permettent de le faire. Nous les croyons trop raisonnables, pour s'offenser de ce que nous les exhortons à avoir des égards pour des Ecrivains estimés du Public.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XXXVIII.

Z

NOus vous avons entretenu dans notre douziéme Lettre, Monſieur, du Traité du P. le Brun, ſur les Spectacles, & comme nos Réflexions ne vous t ont pas déplû, nous nous flattons, que vous nous ſçaurez bon gré de vous envoyer la Réponſe à une Lettre, où ce Sçavant eſt maltraité à l'occaſion de ce même Ouvrage. D'ailleurs, il y a dans cette Réponſe des détails curieux ſur un autre Livre du Pere le Brun, dont nous vous avons annoncé une nouvelle Edition.

Lettre d'un Conſeiller au Parlement de Grenoble à Meſſieurs les Auteurs du Nouvelliſte du Parnaſſe.

AGréez, Meſſieurs, que je profite de la permiſſion que vous donnez, de vous adreſſer aux Lettres pour être inſerées dans vos Nouvelles. L'attention que vous avez euë de parler de l'Ouvrage du P. le Brun,

sur les Spectacles, me fait espérer, que vous voudrez bien communiquer au Public ma Réponse à une Lettre insérée dans le Mercure d'Août 1731. où ce sçavant Auteur est maltraité par un bel esprit de Marseille. Il paroît d'abord étonnant, que les Ecrivains du Mercure se soient chargés d'imprimer une si misérable Piéce; le nom seul du Pere le Brun, si respectable par son mérite personnel & par son érudition, n'auroit il pas dû les engager à la supprimer? mais peut-être que lassés de donner des louanges à tous les vivans, ils veulent égayer leur Recüeil par de petites Satyres contre les morts. Il peut se faire cependant, qu'ils ayent regardé comme nouvelles toutes les raisons qu'emploie le Critique Marseillois, pour justifier la Comédie: & qu'ainsi ils ayent cru, qu'il ne falloit pas priver le Public de cette curieuse Apologie du Théâtre: mais c'est un erreur, qu'ils auroient pû aisément reconnoître, s'ils avoient comparé la Lettre de l'Ecrivain Marseillois, avec celle *d'un Théologien illustre par sa qualité & par son mérite*, qui est imprimée à la tête du Théa-

tre de Bourſault. Ce bel eſprit n'eſt que l'écho du Pere Caffaro, & il n'y a rien dans ſa Lettre, excepté le ton déciſif & dogmatique, qu'il n'ait pris dans la Diſſertation attribuée à ce Religieux. Il faut encore excepter les noms de quelques Caſuiſtes, qu'il met au nombre des défenſeurs du Théâtre. Vous n'ignorez pas, Meſſieurs, que l'Ecrit du Pere Caffaro a été attaqué par de célébres Théologiens, & qu'une ſimple Analyſe de ces réfutations compoſe un petit Volume. Si l'Ecrivain de Marſeille vouloit être le Champion de la Diſſertation du Pere Caffaro, le bon ſens demandoit, qu'au lieu d'être ſon Copiſte, il renverſât tout ce qui avoit été écrit contre ce Religieux. On voit bien, qu'il a voulu ſe faire Auteur à bon marché.

En liſant avec ſoin les differens Ecrits contre la Comédie, il auroit remarqué, que le Pere le Brun, dans ſon premier diſcours contre le Pere Caffaro, s'étoit judicieuſement borné à quelques points qui avoient échapé à la ſagacité des autres Cenſeurs. Mais il eſt vraiſemblable, que l'Auteur de la Lettre n'a pas lû l'Ou-

vrage nouvellement imprimé, quoiqu'il en parle avec mépris. En effet, s'il l'avoit lû, auroit-il dit que la tolerance du Pere le Brun va jusqu'à *n'oser condamner ceux qui assistent aux Spectacles*, tandis qu'elle ne s'étend qu'à ne point les envelopper dans l'anathême lancé contre les Comédiens. » L'Eglise, dit il, *dans sa Pré-*» *face* p. 31. doit tolerer ceux qui vont » aux Spectacles, se contenter de pu-» nir les principaux Acteurs, & faire » toujours exhorter les Fideles à fuïr » les Spectacles jusqu'à ce qu'ils soient » desertés. Elle est assurée, ajoute-t'il, » p. 38. que tous les Théâtres & les per-» sonnes qui les fréquentent, qui les au-» torisent, ne sont que l'ivraye qui » croît parmi les Chrétiens. Que veut-» on qu'elle fasse? Qu'elle fulmine, qu'-» elle excommunie tous ceux qui vont » à la Comédie; rien ne seroit plus » imprudent; le parti qu'elle prend » avec tant de sagesse, est de laisser » les Théâtres, de desabuser les Peu-» ples, & de les détourner de ces vains » Spectacles. « Après cela, n'est-il pas ridicule d'entendre dire à l'Auteur de la Lettre, que si le P. le Brun vivoit encore, on seroit mieux fondé à lui de-

mander une rétractation, qu'on ne l'a été à en exiger une du P. Caffaro? Voilà où conduit la précipitation & la vaine démangeaiſon de critiquer.

Rien n'eſt plus ſimple, que l'Ouvrage du Pere le Brun. Il a recherché tous les faits hiſtoriques qui regardent les jeux de Théâtres, & les autres Divertiſſemens comiques; & a rapporté enſuite les Jugemens qu'en ont porté les Conciles, les Peres de l'Egliſe, & les Théologiens. C'eſt ſur leurs principes qu'il appuye tous ſes raiſonnnemens; & ſi le bel eſprit Marſeillois vouloit prouver, que le P. le Brun ne ſçait point *raiſonner par principes*, il auroit dû entrer dans quelque détail. Comment pourroit-on le croire ſur ſa parole? après qu'il a été convaincu de n'avoir pas même lû le Livre, dont il ſe mêle de parler. Il ſied bien de prendre ce ton ſuperbe, à un Ecrivain, dont tout le talent eſt de copier les Réflexions des autres, après même qu'on en a démontré la fauſſeté.

Au reſte, je n'entreprendrai point de réfuter en détail cette Lettre, parce que tout ce que je pourrois dire, a déja été dit contre le Pere Caffaro;

je renvoye le Lecteur à l'Ouvrage de M. Bossuet, à la Lettre d'un Docteur de Sorbonne, à la Réfutation du Pere la Grange, aux Discours du Pere le Brun, &c. Quand l'Auteur de la Lettre aura prouvé, que toutes ces Réponses sont foibles & inutiles, je le croirai alors fondé à repeter hardiment les raisons du Pere Caffaro. Je reconnois d'avance avec lui, que plusieurs Casuistes trouvent la Comédie innocente; mais la question est de sçavoir s'ils se sont renfermés dans les bornes qui leur sont prescrites par l'Eglise; ignore-t'il, qu'il n'y a point d'opinion, quelque singuliere qu'elle soit, dont on ne puisse les prendre pour garants; en sorte qu'on auroit droit de leur appliquer ce que Ciceron a dit des Philosophes: *Nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

Pour donner quelque poids à sa petite Satyre, l'Auteur de la Lettre apprend au Public, qu'il a connu particulierement le Pere le Brun, à qui il donne quelques éloges, pour lui dire ensuite plus librement des injures, & à propos de son Traité des

Spectacles, il remarque judicieuſement, qu'il n'avoit jamais *étudié la bonne Phyſique.* Vous ſeriez-vous attendu à une telle ſaillie ? Voilà ce qu'on appelle poſſeder dans un degré éminent le talent de raiſonner ; mais ſurquoi appuye-t'il cette odieuſe imputation ? C'eſt dit-il, parce que dans ſon Traité ſur la Baguette divinatoire, il attribue au pouvoir du Démon, les effets merveilleux qu'elle produiſit entre les mains du fameux Jacques Aymar. A entendre l'Auteur, ne diroit-on pas, que le Pere le Brun a mis ſimplement de la diablerie dans la Baguette divinatoire, & qu'il ne ſe trouve aucun raiſonnement phyſique dans les Lettres qu'il a écrites à ce ſujet, & qui ſont connues ſous le nom d'*Illuſion des Philoſophes.* Permettez-moi, Meſſieurs, d'entrer dans quelque détail, pour confondre la mauvaiſe foi & l'ignorance du Critique.

Le P. le Brun étoit à Grenoble, lorſqu'il commença ces Lettres, dont quelques-unes, quoiqu'écrites en 1689. furent imprimées dans le Mercure de 1693. à l'occaſion de l'avanture de Jacques Aymar. On ne parloit alors dans le Dauphiné que des effets

de la Baguette, que certains Curés approuvoient. M. le Cardinal le Camus chargea le Pere le Brun, qui étoit Professeur de Théologie dans le Seminaire, d'examiner si ces effets étoient naturels; celui-ci proposa ses difficultés au Pere Malebranche, qui, après avoir examiné les variations de la Baguette, fit voir que tous ses Phénomenes ne pouvoient être produits par l'action des corps; sur ce principe incontestable, qu'une *cause physique n'ayant ni intelligence, ni liberté, agit toujours de la même maniere dans les mêmes circonstances physiques.* Ce qu'il ne pouvoit attribuer à l'action des corps, il l'attribua à celle des esprits, en supposant la vérité des faits qu'on lui exposoit; & ayant jugé indignes du ministere des bons Anges, tous les miracles de la Baguette, il les mit sur le compte du Démon. Le bel-esprit de Marseille, nous dira-t'il, que le Pere Malebranche ne sçavoit point *raisonner par principes.* Cette décision fut pourtant adoptée par M. le Cardinal le Camus, & confirmée par le témoignage de M. l'Abbé de la Trape & de M. Pirot, Chancelier de l'Eglise de Paris. Mais peut-être que tous

ces gens-là ne ſçavoient pas mieux raiſonner.

L'avanture de Jacques Aymar étant devenuë publique par les Relations imprimées, diverſes perſonnes entreprirent d'expliquer phyſiquement la cauſe qui faiſoit tourner la Baguette ſur les veſtiges des voleurs & des meurtriers. Les plus habiles, tels que Meſſieurs Chauvin & Garnier eurent recours aux corpuſcules que les meurtriers avoient exhalés par la tranſpiration, dans tous les lieux où ils avoient paſſé, & qui faiſoient une eſpece de traînée le long du chemin. Ils dirent là-deſſus tout ce qu'il y avoit de plus plauſible; mais le Public éclairé, ne voulut pas croire que ces corpuſcule fuſſent d'une agilité & d'une ſoupleſſe propre à tout ce qu'on pouvoit deſirer, & qu'ils ſe tinſſent pendant ſi long-tems dans les ſtations qu'on leur aſſignoit. Le Pere le Brun a examiné avec beaucoup de ſagacité l'hypotheſe de ces deux Médecins; & en a montré les inconveniens.

Comme l'hypotheſe de Meſſieurs Chauvin & Garnier eſt la plus célébre, & que ceux qui ont bâti d'autres ſyſtêmes un peu differens, ne

sont que leurs copistes ; je me dispense de les indiquer. L'Abbé de Vallemont, dont le bel esprit de Marseille vante *la Physique occulte*, n'est qu'un de ces échos ; mais au lieu d'imiter l'ordre & la netteté qui regnent dans l'hypothese des deux Médecins, il a ramassé tout ce qu'il a lû, bon ou mauvais sur l'action des corpuscules. Son Livre, dont le Pere le Brun a fait une courte censure, mais raisonnée, est un fatras plein de paralogismes, & de termes obscurs. C'est cependant à ce Livre que nous renvoye l'Auteur de la Lettre. Peut-on après cela révoquer en doute sa capacité ? Mais puisqu'il paroît faire cas des censures des Inquisiteurs Romains, je l'avertirai qu'en 1701. ils ont condamné la Physique occulte.

Le Pere le Brun a encore montré que les hypotheses de M. Regis & de quelques autres offrent une foule de difficultés inexplicables. Mais pour tout cela il ne fait pas intervenir le Démon, il appuye sur des raisonnemens physiques, & est si peu jaloux de le mettre tout seul de la partie, que dans sa Préface, il déclare nettement que les Réflexions des Lec-

teurs ſur ſon Ouvrage, les conduiront à ſe convaincre, *ou qu'il n'y a que fourberie dans l'uſage de la Baguette, ou que le ſecret n'eſt pas naturel.* L'alternative qu'il propoſe, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas entêté de l'opération du Démon.

C'eſt encore une mépriſe de confondre les *Lettres qui découvrent l'illuſion des Philoſophes ſur la Baguette* avec *l'Hiſtoire critique des pratiques ſuperſtitieuſes.* Le premier Ouvrage ne contient guéres que des raiſonnemens philoſophiques ſur la Baguette, & une réfutation des ſyſtêmes qui ont été faits là-deſſu : au lieu que dans le ſecond, le Pere le Brun fait l'Hiſtoire critique de l'origine & du progrès de l'uſage de la Baguette parmi toutes les Nations, & ce n'eſt encore-là qu'une partie de ſon Ouvrage. Il ne faut qu'avoir feuilleté ces deux Livres, pour voir qu'ils ne ſont pas les mêmes ; d'ailleurs le Pere le Brun dans ſon Hiſtoire des Pratiques ſuperſtitieuſes, renvoye ſouvent à l'Illuſion des Philoſophes. Il eſt étonnant que l'Auteur de l'Eloge du Pere le Brun, inſeré dans le Journal des Sçavans,

soit tombé dans cette mépriſe, qui a été enſuite copiée par l'Auteur de la Bibliothéque Françoiſe, & par le Pere Niceron dans ſes Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres.

Permettez-moi de tranſcrire ici le Jugement que porterent ſur ce dernier Livre le Pere Malebranche, Meſſieurs du Hamel, Gallois, Dodart, de la Hire, & Fontenelle, qui avoient été chargés de l'examiner par l'Académie Royale des Sciences : » Nous ſommes convenus tous enſemble, *diſent-ils*, que le Livre eſt » plein de recherches curieuſes & » bien raiſonnées, que les principes » qui y ſont établis pour démêler ce » qui eſt naturel d'avec ce qui ne l'eſt » pas, ſont ſolides ; & que les pratiques qu'on y combat ſont de pures » impoſtures des hommes, ou doivent » avoir des cauſes qui ne peuvent être rapportées à la Phyſique, ſuppoſé la vérité des faits, dont on n'a » pas entrepris la diſcuſſion.

Après un témoignage rendu par des gens ſi éclairés, comment caractériſer la hardieſſe d'un Ecrivain obſcur qui ſans aucune preuve avance

que le P. le Brun ne s'étoit pas accoutumé à raiſonner par principes.

J'aurois ſouhaité que l'Editeur des Ouvrages du Pere le Brun ſe fût chargé de répondre à la Lettre du Mercure ; mais j'ai appris que malgré les inſtances de ſes amis, il s'eſt obſtiné à la mépriſer, la regardant comme une vaine déclamation. Pour moi j'ai cru devoir venger un ami outragé, qui durant trente années, m'a honoré de ſon eſtime & de ſa bienveillance.

Je ſuis, &c.

De Grenoble le 20. Septembre 1731.

Vous n'ignorez pas que les Journaliſtes de Trévoux, en donnant un Extrait raiſonné des *Réflexions politiques de Gratian, ſur les plus grands Princes, & particulierement ſur Ferdinand le Catholique*, ont métamorphoſé M. de Silhouette en Pic de la Mirande. Ce traveſtiſſement l'a ébloui, & au lieu de ſe borner, comme il avoit fait juſqu'à préſent, à être un ſolide Copiſte, il a cru avoir aſſez de capacité & de génie, pour ſoutenir le rôle de Critique, & a bravement attaqué à la fois trois adverſaires ; c'eſt avoir

bonne opinion de ses forces. Quoique nous l'ayons traité plus doucement qu'il ne méritoit, il s'est mis dans une furieuse colere, & d'un ton prophétique, il a annoncé l'anéantissement total de nos Lettres. Cette prédiction est plaisante, il nous choisit apparemment pour les Compagnons de sa fortune : car ses brochures, comme vous sçavez, meurent presque en naissant, & s'il ne copioit quelques paradoxes usés, elles seroient éternellement inconnuës; nous ne lui envions pas une si heureuse destinée. L'accüeil favorable, que le Public fait à nos Lettres, suffit pour confondre ce faux Prophête. Permettez-moi d'examiner un peu en détail la réponse qu'il fait à ce que nous avons dit de Gratian, & de l'Idée générale du Gouvernement des Chinois.

Encore dissimuleroit-on ces puériles déclamations, si l'on trouvoit quelque chose de solide dans cette réponse, mais en vérité on n'a jamais allié tant de présomption avec tant de foibles raisonnemens. Le portrait que j'ai fait de Gratian, & qu'il me seroit aisé de justifier par ses propres paroles, n'est, selon M. de S. qu'une

invective outrée & violente ; mais tout cela ſe dit ſans preuve, *& il n'y a de Maître, & d'habile homme que le ton.* En Peignant le génie de Gratian, j'ai remarqué ce qu'il auroit dû faire, pour rendre ſes Réflexions utiles & curieuſes, & j'ai ajouté que le Traducteur, *pour remplir en partie ce deſſein,* avoit inſeré de longues notes, *qui ſouvent abſorbent le texte.* Voici la modeſte conſéquence, que M. de S. tire de mes paroles, en les altérant, c'eſt qu'il a *rempli ce deſſein*, & qu'ainſi on peut rendre utiles & curieux les Ouvrages de Gratian. En vérité l'amour propre du nouveau Pic de la Mirande eſt bien induſtrieux, & ſçait habilement tourner tout à ſa gloire. Ne devroit-il pas ſe défier un peu de ſes illuſions ? En diſant, qu'il avoit rempli *en partie*, ce deſſein, j'ai eu en vûë les faits hiſtoriques qu'il a copiés ; mais pour l'achever il falloit raiſonner ſur ces faits. Au reſte je ne le blâme pas de s'être donné pour un hardi Copiſte, il a connu l'étenduë de ſes talens.

Pour appuyer ce que j'avois dit du génie de Gracian, j'avois pris au hazard quelques traits, mais ſi viſible-

ment

ment ridicules, que je ne me serois jamais imaginé qu'ils dûssent trouver un Apologiste. Cependant M. de S. qui dans sa Préface médit de son Original, a jugé cette Apologie digne de son courage. Dans cet endroit, où Gracian dit que la politique demande des Rois *sensibles*, parce que la Nature a formé ses êtres *sensibles*; il ne trouve qu'un sentiment vrai & naturel: c'est, dit-il, une Réflexion sur les opérations de la Nature, & une application de cette Réflexion sur un principe de morale & de politique. Mais s'ensuit-il de-là, que l'application, ou pour mieux dire, la conséquence soit juste? c'est pourtant ce qu'il falloit prouver, & ce que j'ai nié. Vous verrez que l'Auteur aura trouvé ce sentiment *naturel*, parce qu'il s'agit des operations *de la Nature*. Je suis honteux de relever de si pitoyables raisonnemens.

J'avois ri de ces Rois fainéans, comparés à des oyseaux, qui s'excitent au silence. Cette idée paroît ingénieuse au Traducteur. Il faut en effet avoir beaucoup d'esprit, pour créer de pareils oyseaux, qui se font une espece de défi de ne point chanter;

apparemment qu'ils expriment ce défi par le ſilence. Trouvez-vous d'ailleurs que ces oyſeaux *qui s'excitent au chant*, ſoient une vive & noble image du courage actif des Princes guerriers. Il ne faut qu'un peu de goût, pour ſentir le ridicule de ces comparaiſons.

Gracian n'ayant pas aſſez de force pour regarder les objets dans eux-mêmes, & dans leurs principes naturels, les conſidere par Réflexion dans ces figures indirectes, qui ſont les comparaiſons. Son Livre en eſt une pépiniere, & pendant pluſieurs pages on ne rencontre que des ſimilitudes redoublées, dont le ſens eſt ſuſpendu, & où par conſéquent tout eſt vague. J'en ai cité quelques-unes où il n'y a que de l'enflure, & je les ai traitées de *magnifiques ſotiſes*, qu'*on auroit tort d'admirer*. C'eſt en deux mots, répond M. de S. faire le procès aux meilleurs Poëtes, & en même tems il reconnoît que ces Métaphores ſont *outrées & peu heureuſes*. A-t'on jamais raiſonné d'une maniere ſi ridicule ? Eſt-ce que Gracian eſt un Poëte ? A-t'il oublié que c'eſt un politique qui réflechit, & qui par conſéquent, promet de ſolides raiſonne-

mens, & non un vain amas de Métaphores outrées ? Pour ne laisser aucun doute sur ce point à M. de S. j'ajouterai, qu'un trait d'imagination me frappe, lorsqu'il est vrai, naturel & dans sa place, & que je le mépriſe, lorsqu'il est dénué de solidité & de justice.

Il n'y a pas plus de Dialectique dans ce qu'il écrit, pour justifier la Religion des Chinois. J'ai trouvé de la bizarrerie dans la gradation des connoissances de Confucius, *qui reconnut à cinquante ans la Providence*; & j'ai ajoûté, que si cela étoit, on ne pouvoit vanter les hautes lumieres de ce Philosophe. M. de S. répond, que les Historiens Chinois s'expriment ainsi, qu'on doit l'exacte connoissance de la Providence à la Religion Chrétienne, que Confucius en a approché de fort près, & qu'il a fallu détruire une infinité de préjugés, pour faire connoître aux Chinois le vrai Dieu & sa providence. Mais tout cela n'est-il pas étranger à notre question ? Il ne s'agit que du fait en lui-même. Si Confucius a seulement reconnu la Providence à cinquante ans, il s'ensuit, qu'il a été Athée jusqu'alors,

parce que la connoiſſonce de l'exiſtence de Dieu conduit néceſſairement à la connoiſſannce de la providence: *Quo conceſſo*, dit Ciceron, *conſitendum eſt eorum conſilio mundum adminiſtrari.*

Après l'aveu de cette ignorance de Confucius, ai-je eu tort d'obſerver, qu'il étoit abſurde de vanter ſes hautes lumieres? & quelle induction veut tirer M. de S. contre moi du récit des Hiſtoriens Chinois, de l'exacte connoiſſance de la Providence dûë à la Religion Chrétienne, & dont Confucius a *approché de près*, après l'avoir ignorée pendant cinquante ans? M. de S. nous apprend, qu'il doit aller étudier le Droit public à Leïde, ne feroit-il pas mieux de chercher un Maître, qui lui apprît à raiſonner avec juſteſſe, & à ne pas ſe laiſſer emporter par les moindres apparences?

Je lui ai reproché d'avoir écrit d'une maniere entortillée, ſur la Religion des Chinois: il en convient, & ſoutient qu'il a dû faire ainſi, parce que les Chinois n'ont qu'une idée très-confuſe de la Divinité. La belle Dialectique! Quoi, parce que les Chinois n'ont pas des idées nettes ſur la Divinité, il faut parler de leur Reli-

gion d'une maniere obscure & embarrassée ! En vérité cela est incompréhensible; c'est comme si l'on disoit qu'il y a de l'habilité à parler énigmatiquement d'un système obscur de Philosophie.

Ce qui m'a donné occasion de lui reprocher cet entortillement, est sa maniere de révoquer en doute l'athéisme des Lettrés de la Chine; comme ce qu'il ajoûte dans sa Réponse, n'est qu'un amas de vaines subtilités, permettez-moi de n'entrer dans aucun détail, & de vous renvoyer à des témoins ingenus, & non suspects, qui les déclarent hautement Athées. Vous trouverez leurs propres paroles dans le Tome I. de l'Histoire de la Philosophie Payenne p. 22. Ce témoignage historique est préferable à toutes les imaginations d'un jeune Ecrivain.

Il est vrai que j'ai regardé sa brochure comme un extrait sec des tables chronologiques qui sont à la suite des Ouvrages de Confucius, mais j'ai été induit en erreur par la note qui est à la page 3. Quoiqu'il en soit, dans quelques Livres qu'il ait puisé son érudition Chinoise, il n'est-

pas moins vrai que ſes extraits ſont ſecs & ſans aucune grace ; & cette ſechereſſe ſe concilie avec ce que j'ai dit *qu'il y a plus de jugement* dans le choix des morceaux hiſtoriques & politiques ; l'un n'exclud point l'autre.

M. de S. prétend que les Epithetes de chimerique & d'extravagant, appliquées à certains raiſonnemens *marquent un défaut d'éducation & de mœurs* : mais pour cela il falloit prouver que l'application n'en eſt pas juſte. S'imagine-t'il l'avoir fait, parce qu'il dit modeſtement *qu'il a démontré la juſteſſe de ſes idées* ; on ne le croit pas ſur ſa parole. Ne pourrois-je pas plûtôt reprocher des mœurs & des ſentimens bas à un petit Copiſte qui traite *d'eſprits ſuperficiels* & *ſans capacité*, ceux qui relevent ſes mépriſes, je lui pardonne cependant toutes ſes injures ; & à l'exemple des gens qui ont la charité de lui corriger ſon ſtyle, je l'avertirai ici que dans l'accès de ſa colere il donne des loüanges lorſqu'il veut dire des injures, & qu'il dit des injures lorſqu'il veut loüer. Ainſi, par exemple il nous dit que nous *n'avons point de diſpoſition pour jouer le rôle de mauvais plaiſant*, & en parlant de la partialité

té des Journalistes de Trévoux, il remarque que l'*état confond quelquefois les personnes, & que le plus souvent on ignore ses défauts.* Il faut croire charitablement, qu'il a eu intention d'ériger le Nouvelliste en mauvais plaisant, & d'attribuer les défauts, non à l'*état*, mais aux *personnes*.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

A

AVez-vous eu la curiosité, Monsieur, de lire *l'Histoire du Théatre Italien*, (par M. Ricoboni, dit Lelio,) qui parut en 1728. Cet Auteur vient de donner au Public la seconde Partie de son ouvrage, imprimée à Paris chez André Cailleau, *in*-12. 1731. Lorsque le premier Volume eut vû le jour, on en vit presque aussi-tôt paroître une Critique, intitulée : *Lettre d'un Comédien François au sujet de l'Histoire du Théatre Italien*; * Cette Critique, qui fut fort goûtée de tous les Connoisseurs,

* Elle se trouve chez Chaubert, quai des Augustins.

contenoit un Extrait fidele de l'Ouvrage de M. Ricoboni, avec des Réflexions ſolides & utiles. Comme il n'y a qu'un petit nombre de perſonnes, diſoit l'Auteur de cette Critique, qui ayent lû l'*Hiſtoire du Théatre Italien*, j'ai eu ſoin d'extraire tout ce qu'il y a de curieux dans cet Ouvrage, & d'y joindre des Réflexions, enſorte que ceux qui liront cette *Lettre*, liront tout ce qu'il faut lire dans le Livre dont il s'agit, & le liront peut-être avec un peu plus d'utilité & de plaiſir. Il ajoûtoit, que M. Ricoboni ayant jugé à propos de parler peu avantageuſement de notre Théâtre François, il étoit néceſſaire de faire voir l'illuſion de ſes idées, & la fauſſeté de ſes raiſonnemens. Le premier Volume de l'Ouvrage de M. Ricoboni, (Auteur auſſi eſtimable par ſon eſprit, ſon ſçavoir & ſa politeſſe, que Comédien habile, & célébre dans l'Art auquel la Nature l'avoit appellé) conſiſtoit donc dans l'éloge du Théâtre des Italiens, & dans la cenſure de celui des François. Par rapport au premier article, voici ce que diſoit l'Auteur de la Critique.

» Eſtes-vous malheureuſement

» prévenu contre le Théâtre d'Italie,
» & avez-vous dans l'esprit, que les
» Italiens n'ont ni Tragédies, ni Co-
» médies, comme d'Aubignac l'a
» imprudemment avancé ? Le Livre
» dont il s'agit, vous guérira parfai-
» tement de cette injuste & ridicule
» prévention. M. Lelio persuadé,
» qu'une mauvaise Piéce est toujours
» une Piéce, accable le pauvre d'Au-
» bignac, en lui jettant à la tête
» plus de cinq cens Tragédies ou
» Comédies Italiennes, dont l'utile
» & commode énumeration, (gra-
» ces à M. Maffei) tient la moitié du
» Livre : car vous sçaurez, que le
» Marquis Scipione Maffei, bel esprit
» d'Italie, a pris la peine de recueil-
» lir en trois gros Volumes *in-fol.*
» toutes les anciennes Tragedies Ita-
» liennes ; source féconde pour M.
» Lelio, qui a jugé à propos d'en in-
» serer *tous les Titres* dans son Livre,
» afin de le rendre plus agréable &
» plus instructif, sans parler du se-
» cours qu'il a tiré de la *Dramaturgie*
» de Leone Allacci. Cette Liste al-
» phabetique, ainsi placée au milieu
» d'un petit Volume, dont elle ab-
» sorbe la moitié, produit un effet

« admirable. Pour faire un digne pa-
» roli à un ſi magnifique dénom-
» brement, ne ſera-t'il point permis
» aux François d'avoir recours aux
» Tragédies de leurs Colléges, & aux
« Farces de leurs Charlatans ?

Il paroît que ce trait a frappé M. Ricoboni, & qu'il a eu honte d'avoir rempli, comme il a fait, la moitié de ſon premier Volume, d'une Liſte ennuyeuſe de Tragédies & de Comédies Italiennes, ſans nous avoir informés ni du plan, ni de la conduite, ni du mérite de ces Piéces Malgré cette belle énumeration, on s'en tenoit à la déciſion de d'Aubignac, & on objectoit à M. Ricoboni celle de M. Paul Rolli, qui, dans ſon *Examen de l'Eſſai ſur la Poëſie Epique*, parle ainſi : *Au regard des Piéces Comiques, l'Italie en a un plus grand nombre, & qui valent mieux que nos Piéces Tragiques.* Suivant cette idée, diſoit le Critique, comme nous connoiſſons, grace à M. Ricoboni, & à la Troupe Italienne, toutes les meilleures Comédies d'Italie, que devons-nous penſer des Tragédies de ce Pays-là, ? Quoiqu'il en ſoit, M. Ricoboni, pour confondre d'Aubignac & ſon Cenſeur, a jugé

à propos de faire imprimer le plan de pluſieurs Tragédies & Comédies Italiennes, & c'eſt preſque toute la matiere de ſon ſecond Volume, qui par là eſt plus utile & plus eſtimable que le premier. Car dans quelques-unes de ces Piéces on ne laiſſe pas de trouver des ſituations & de l'invention.

Ce qui m'avoit le plus étonné dans le premier Volume, n'eſt pas le paſſage de ſaint Thomas, cité par l'Auteur: *Officium Hiſtrionum, quod ordinatur ad ſolatium hominibus exhibendum, non eſt ſecundùm ſe illicitum*: ni celui de ſaint Antonin, *de illa arte vivere non eſt prohibitum*: j'avois été beaucoup plus ſurpris de ce qu'il rapporte de S. Charles Borromée, qui eſt, que ce ſaint Cardinal, dont la morale étoit ſi ſevere, faiſoit examiner toutes les Comédies de ſon tems, qui ſe jouoient ſur le Théâtre de Milan, & que lorſqu'il ne ſe trouvoit rien dans la Piéce, qui pût corrompre l'innocence de la Jeuneſſe, il donnoit ſon approbation & ſignoit le Canevas de ſa main. L'Auteur aſſûre avoir vû autrefois une vieille Comédienne, appellée ſur le Théâtre *Lucinia*, qui dans la ſucceſſion de ſon pere, avoit trouvé un

grand nombre de ces cannevas, ſignés de la main de Saint Charles. Il cite encore un autre témoin du même fait ; c'eſt *Agatha Calderoni*, grand-mere de Mademoiſelle *Flaminia*, épouſe de l'Auteur.

M. Rouſſeau dans ſa Lettre à M. Lelio, qui eſt à la tête du ſecond Volume, & qui en fait le principal mérite, lui parle ainſi à ce ſujet : » Vous » démontrez invinciblement, que la » Comédie que les anciens Peres de » l'Egliſe ont condamnée, n'étoit » rien moins que la Comédie telle » qu'elle eſt aujourd'hui ; & qu'au » contraire ils l'ont non-ſeulement » excuſée, mais approuvée, & même jugée néceſſaire. J'ai vû de » mon tems cette queſtion agitée par » des Ecrivains très-graves de part & » d'autre, dont aucun, ſans excepter M. de Meaux, tout grand homme qu'il étoit, n'a jamais approché du but : & je ſçai que longtems avant ce tems-là, M. Racine, » qui étoit fort jeune, ayant écrit » deux Lettres * aſſez vives contre » M. Nicole, à l'occaſion d'une de-

* Elles ſe trouvent dans la derniere Edition des Oeuvres de Racine, faite à Paris en 1743.

» ſes *Imaginaires*, dans laquelle cet
» illuſtre Théologien, combattant les
» viſions de Saint Sorlin, s'étoit dé-
» chaîné à outrance contre les Piéces
» de Théatre en général, parce que
» ſaint Sorlin en avoit fait autrefois.
» M. Arnaud, quoique fort irrité con-
» tre M. Racine, ne put s'empêcher
» de convenir en parlant à un de ſes
» amis, qui les racommoda, & de
» qui je tiens cette particularité, que
» M. Nicole avoit pris le change, &
» que ce n'étoit point à l'art qu'il de-
» voit faire le procès, mais à l'ouvrier
» qui avoit péché contre le but & l'in-
» tention de l'art. «

M. Rouſſeau dans cette Lettre témoigne plus d'indulgence que l'Auteur de la Critique pour le Catalogue des Piéces Italiennes inſéré dans le premier Volume de M. Ricoboni. » Vous en dites aſſez, lui dit-il obli-
» geamment, pour convaincre toute
» perſonne déſintéreſſée, que les Ita-
» liens, ont connu & imité les An-
» ciens avant nous. Car, pour dire
» la vérité, avant *le Cid*, notre Théâ-
» tre étoit plus pitoyable & plus froid,
» que celui des Colléges de Paris. « Je ne ſçai ſi M. Rouſſeau, après avoir vû

le plan & le deſſein des anciennes Piéces Italiennes, tel que M. Ricoboni l'expoſe dans ſon ſecond Volume, ne changera pas de ſentiment, & ſi étant mieux inſtruit, il ne trouvera pas cet ancien Théâtre des Italiens auſſi *pitoyable* & auſſi *froid* que celui de nos Colléges.

Selon M. Ricoboni, une fin eſſentielle de la Tragedie, eſt d'*inſtruire & de reprendre ceux qui gouvernent.* M. Rouſſeau eſt de ſon ſentiment, & trouve que preſque toutes nos Tragédies ſont défectueuſes, en ce qu'elles n'inſtruiſent, ni les Princes, ni leurs Miniſtres » Après avoir bien pleuré » au *Cid* & à l'*Andromaque*, un Roi, » dit-il, ou un Miniſtre en ſortiront-» ils plus éclairés ſur leurs fautes, & » ſur les devoirs de leur état. Croyez-vous, Monſieur, qu'il ſeroit prudent en France de ſe propoſer cette fin dans la Tragedie? Combien de petits eſprits s'en ſcandaliſeroient?

Un autre défaut de nos Tragédies Françoiſes, diſoit l'Auteur Italien, eſt la galanterie qui y regne avec excès. Cette paſſion comique & badine, ſelon M. Rouſſeau, eſt très-mal-à-propos appellée Amour, par nos Poëtes,

» L'Amour est peut-être la plus vio-
» lente de toutes les passions, dit-
» il, & est par conséquent, comme
» tous les autres Tyrans du cœur hu-
» main, du ressort de la Tragédie,
» pourvû qu'elle soit peinte de ses
» couleurs propres, & non pas du faux
» coloris de nos Romans, & de nos
» Opera; pourvû que les effets en
» soient tragiques, comme dans *Her-*
» *mione*, & dans *Phedre*; pourvû qu'on
» la represente accompagnée du trou-
» ble, des inquiétudes, des rémords,
» & de toutes les violentes agitations
» qui en font le caractere; en un mot,
» pourvû que les Héros y soient amou-
» reux & non pas discoureurs d'amour,
» comme dans les dernieres Piéces du
» grand Corneille, dans toutes celles
» de son Frere, & dans la plûpart de
» celles qu'on a jouées depuis que
» Racine a quitté le Théâtre. Car je
» regarde ces Piéces, si vous en excep-
» tez trois ou quatre du véritable Cor-
» neille, comme les seules où l'Amour
» soit representé comme il est, & d'une
» maniere à instruire & à intéresser. «
Que diront de ce jugement les Partisans de M. de Campistron?

M. Ricoboni dans son premier Vo-

lume, avoit blâmé les Confidens de nos Tragedies modernes, & l'Auteur de la Critique l'avoit ainſi refuté ſur ce point : » Nous avons aboli les » Chœurs (avoit-il dit p. 19.) comme une choſe inutile & peu vraiſemblable. Nous avons ſubſtitué à ces Chœurs & à leurs Coriphées des » confidens (invention naturelle & utile) qui ſoutiennent la Scene, » qui donnent lieu au Dialogue, qui facilitent l'action, & font ſortir les » caracteres : au lieu que les Anciens étoient obligés d'ennuyer les Spectateurs par de longs Monologues, » qui étoient ſouvent de pitoyables » déclamations. Par le moyen des » Confidens, on apprend naturellement tout ce qui ſe paſſe dans le » cœur des Héros de la Piéce. Ces » Confidens même ſervent à l'action, » comme Narciſſe, dans la Tragedie de *Britannicus*, & Oenone dans celle de *Phedre*.

Ces Confidens, diſoit M. Riccoboni, ont été empruntés des Romans. Il eſt vrai, lui répondoit-on, qu'il y a des Confidens dans preſque tous les Romans : mais n'y en a-t'il pas auſſi dans les Poëmes Epiques ? Anne,

sœur de Didon, n'est-elle pas une Confidente dans l'*Eneide* ? Patrocle dans l'*Iliade* n'est il pas un Confident ? Mentor dans le *Telemaque*, n'a-t'il pas ce caractere ? Les Confidens sont si utiles dans les Poëmes, qu'Homere & Virgile ont érigé les chevaux-mêmes en Confidens, s'il est permis de parler ainsi ; puisque dans l'Iliade & dans l'Eneïde, les Héros ne font point difficulté de s'entretenir avec leurs chevaux : c'est que le Dialogue plaît toujours par lui-même, ou du moins plaît beaucoup davantage, qu'un froid Monologue, ou que les vains discours d'un Coriphée sententieux & déclamateur. Nos Confidens donnent lieu à des Scenes admirables, telles que celle de Pirrhus & de Phœnix dans l'*Andromaque*, & plusieurs autres encore qu'on pourroit citer.

C'est par ces raisons qu'on avoit combattu le sentiment de M. Ricoboni : M. Rousseau ne le fait pas moins solidement. Les Confidens, dit-il, sont souvent necessaires, & dans la vrai-semblance morale, n'y ayant rien de plus ordinaire que les Favoris & les Confidens à la Cour des Princes. Ils sont encore fondés

ſur l'exemple de preſque toutes les Tragédies Grecques, qui ſont venuës juſqu'à nous. Il cite en effet un grand nombre de Tragedies Grecques, qui font voir clairement l'antiquité de ces perſonnages du ſecond ordre, ſans leſquels il eſt bien difficile qu'une action puiſſe ſe conduire naturellement à ſa fin.

Il ne releve pas moins bien M. Ricoboni, à l'égard du reproche qu'il avoit fait fort mal-à propos à M. Racine, d'avoir péché contre l'unité d'action dans l'*Andromaque*, & enſuite à l'égard des caracteres, qui ſelon notre Auteur Italien, ſont toujours les mêmes dans toutes nos Tragedies. L'Auteur de la Critique lui avoit fait voir ſur ces deux points, combien il il s'étoit égaré. M. Rouſſeau lui fait encore mieux ſentir ſes erreurs.

A l'égard des ſentimens & des penſées nobles & ſublimes, que M. Racine a l'art de faire naître de ſon ſujet même; Meſſieurs Ricoboni & Rouſſeau, ſont d'accord. Celui-ci met avec raiſon les ſentimens & les penſées de Racine fort au-deſſus de ces lieux communs, dont la force eſt toujours énervée par l'air froid & ſen-

tentieux, que l'Acteur ne peut se dispenser d'y donner dans la prononciation, n'y ayant rien de plus contraire au sublime que les Sentences, quand elles ont l'air de Sentences, & les pensées, quand elles ont l'air de pensées.

M. Rousseau convient encore avec l'Auteur Italien, de la violence, que l'unité de lieu, telle que nos Poëtes l'ont imaginée, fait à la plûpart de leurs Piéces; & qu'ils ont bien mal entendu leurs intérêts, en s'imposant volontairement une torture aussi pénible, que de réduire toute l'étendue locale de leur action, à celle d'une chambre ou d'un cabinet. Il en naît, selon lui, deux très-grands inconveniens; l'un, qu'il est presque impossible que la plûpart des Scenes ne soient tirées aux cheveux, pour les amener dans une seule chambre; l'autre, que cette réduction fait d'une action, qui doit être publique, une action privée, où tout se passe, pour ainsi dire, sous la cheminée, ce qui ôte à la Tragédie beaucoup de sa majesté: au lieu que si la Scene étoit publique, comme chez les Anciens, les Acteurs s'y introduiroient plus naturellement.

M. Rouſſeau finit ainſi ſa Lettre : » Quelque pénétré que je ſois de la » lecture de votre Ouvrage, je le » ſuis encore davantage du caracte- » re d'honnête-homme, que j'y ai » remarqué ; & je vous avoue, que » c'eſt ce qui me fait hazarder avec » confiance le long détail, dans le- » quel je ſuis entré avec vous, & que » je n'aurois certainement pas expo- » ſé à la diſcretion de tous ces Char- » latans d'honneur, dont le Parnaſſe » eſt inondé depuis vingt ans : Mo- » raliſtes faſtidieux, qui ne prêchent » la vertu, que pour chercher des » dupes, & dont le ſtyle froid & com- » paſſé, découvre aſſez combien leur » cœur eſt peu pénétré de ce qu'ils di- » ſent.

M. Ricoboni a joint à la *Lettre de M. Rouſſeau*, la Réponſe qu'il y a faite. Il y dit, qu'il ne s'eſt pas expliqué aſſez nettement au ſujet des Confidens de nos Tragedies, & qu'il a ſeulement prétendu blâmer ceux qui ne ſont point employés dans l'action, & qui ne ſont préciſément que Confidens. Avec cette diſtinction, il ſeroit contraint de ne point approuver le perſonnage de Phœnix dans l'*An-*

dromaque, ni tous les autres Confidens de cette espece, qu'il prétend toujours avoir été empruntés des Romans. L'Auteur de la Critique & M. Rousseau lui avoient, ce semble, fait voir suffisamment le contraire. Il persiste ensuite à soutenir, qu'il y a une duplicité d'action dans l'*Andromaque* de M. Racine. M. Rousseau a eu beau lui prouver, que ce n'est qu'une action *implexe* & non double, il répond, qu'il est convaincu, mais non persuadé, & qu'il n'est pas sur cela le maistre de son imagination. » L'égal » intérêt, dit-il, que M. Racine a jet» té dans les deux actions d'Andro» maque & d'Hermione, la catastro» phe qui me paroît plus touchante, » & plus forte sur Hermione & Oref» te, que sur Andromaque & Pirrhus, » tout cela m'a fait croire, que l'ac» tion étoit double. » Mais le sujet de la Piéce, comme dit M. Rousseau, qui est la mort de Pirrhus, n'auroit pû jamais s'accomplir sans l'amour d'Oreste & la jalousie d'Hermione, qui se croisant avec la passion de Pirrhus, & la repugnance d'Andromaque, réunissent quatre intérêts differens en un seul intérêt, ou pour

mieux dire, en une ſeule action. Enfin M. Ricoboni ſe rend à la fin de ſa Lettre, & avouë de bonne foi, qu'il a eu tort de trouver une double action dans l'*Andromaque*. C'étoit bien la peine de dire quelques lignes plus haut, *qu'il ne pouvoit revenir de ſon erreur*. Il reforme ſon opinion en reliſant ce qu'il écrit pour la défendre. Cette bruſque rétractation eſt aſſez ſinguliere. Mais puiſqu'il étoit ſur la voye de la raiſon, il devoit bien ſe retracter ſur tout le reſte, & ſurtout par rapport à ce qu'il avoit imprudemment avancé ſur la prétenduë uniformité des caracteres de nos Tragedies : mais loin de ſe dédire, il ajoute à ſes premieres raiſons, qui étoient pitoyables, d'autres raiſons qui le ſont encore davantage. Celles de l'Auteur de la critique devoient bien lui déſiller les yeux. Cette Réponſe de M. Ricoboni finit enfin comme elle avoit commencé, c'eſt-à-dire par des complimens à l'Italienne.

On trouve à la fin du ſecond Volume une explication des figures qui ſont à la fin du premier. Dans ce morceau digne d'être lû, l'Auteur décrit ſçavamment les differentes révolu-

tions, arrivées dans le perſonnage d'Arlequin. Son ancien caractere, ſelon lui, étoit un jeu extraordinaire, des mouvemens violens, & des poliçonneries outrées. Il étoit inſolent, railleur, plat bouffon, & ſur-tout très-ordurier. Il mêloit à tout cela une agilité de corps, qui le faiſoit être toujours en l'air, & on pourroit même aſſûrer qu'il étoit ſauteur. On a des preuves de tout cela dans les reſtes des Arlequins d'Italie. Depuis l'an 1500. on trouve dans l'Arlequin le caractere d'un perſonnage qui raille ſans ceſſe, & qui avec des ſaillies piquantes, demaſque les défauts les plus deshonorans, ſoit d'un valet, ſoit d'une ſuivante, en face de ceux même dont il médit. Dans cette façon de jouer, les ordures ſe gliſſoient facilement. Depuis l'an 1560. environ, il a perdu preſque tout ce qui lui reſtoit des ſiécles précédens: ſon caractere eſt celui d'un valet ignorant & ſimple, qui fait pourtant ſon poſſible pour avoir de l'eſprit, & qui pouſſe cette envie juſqu'à la malice. Il eſt gourmand, poltron, fidele, actif, ou par crainte, ou par intérêt, il entreprend toutes ſortes de fourberies & d'impoſ-

tures. Enfin le caractere d'Arlequin, depuis un ſiécle eſt devenu l'effort de l'art, de l'eſprit du Théâtre. C'eſt un Caméleon, qui prend toutes les couleurs. Nous voyons que le perſonnage de l'Arlequin de notre tems, retient toujours l'ancienne & eſſentielle proprieté de ſon caractere, c'eſt-à-dire, les ſingeries mimiques. Il conſerve encore l'agilité du corps en Italie, & la premiere choſe que le Peuple demande, eſt, ſi l'Arlequin eſt agile, s'il fait des culbutes, s'il ſaute, s'il danſe.

L'Auteur parcourt ainſi les autres perſonnages du Théatre Italien, & fait de curieuſes remarques ſur leurs habits, & leurs caracteres. Voici ce qu'il dit encore de l'Arlequin au ſujet du *Pierrot*. Le Pierrot, ſelon lui, eſt né à Paris dans la Troupe des Comédiens Italiens, Prédéceſſeurs de ceux d'aujourd'hui. C'eſt l'habit & le caractere du *Polichinelle* Napolitain, un peu déguiſé. A la mort de Trivelin, qui étoit l'Arlequin de la Troupe du Roi, le célébre Dominique en prit l'habit. Alors le caractere d'Arlequin changea de face ſur le Théatre Italien de Paris. De tout tems Arlequin avoit été un ignorant. Trivelin le Prédéceſſeur

déceſſeur de Dominique, n'avoit point alteré ce caractere. Lorſqu'il fut mort, Dominique, qui étoit homme d'eſprit & de ſçavoir, connoiſſant, dit M. Ricoboni, le génie de la Nation, qui aime l'eſprit, s'aviſa de faire uſage des pointes, & des ſaillies convenables à l'Arlequin. Les Auteurs du Théâtre Italien, qui commencerent à écrire alors, ſe conformerent aux idées de Dominique. (De-là ſont nées, toutes ces mauvaiſes Scenes de l'ancien Théâtre Italien,) Dans la ſuite, un gagiſte de la Comédie, appellé Jareton, voyant que la Comédie Italienne avoit perdu le caractere de valet ignorant, imagina de le faire revivre; c'eſt ce qui l'engagea à compoſer l'habit de Pierrot, qu'il tira de celui de Polichinelle, & à lui donner le caractere du l'Arlequin ignorant. Le ſieur Tomaſſini, notre Arlequin d'aujourd'hui, a enfin rendu en France, à ce perſonnage, qu'il joue parfaitement, ſon ancien caractere. Quand il joue en Italien, ce n'eſt qu'un valet ignorant, qui charme par ſa ſimplicité ingenue, & ſa bêtiſe ingénieuſe, & bouffonne. Mais quand il joue en François, c'eſt ſouvent un aimable Parti-

ſan de la pure Nature, un Philoſophe naïf, ſans fard & ſans étude ; *Abnormis ſapiens craſſâ pinguique Minervâ.*

Tel on le voit, ſur-tout dans les Piéces de M. de Marivault, & dans la fameuſe Comédie du *Triomphe de l'intérêt* : Comédie, dont vous ſçavez (par parentheſe) qu'un Journaliſte ſerieux & badin a depuis peu fait le parallele avec le *François à Londres*, & qu'il a miſe en homme de bon goût, au-deſſous de la derniere, qui eſt de M. Boiſſi tout ſeul, & où vous ſçavez avec tout le monde, qu'il n'y a ni jugement, ni deſſein, ni conduite, ni vrai-ſemblance, ni dénoüement. C'eſt ainſi au moins, qu'en ont jugé à Paris tous ceux qui ont quelques lumieres : à proprement parler, ce n'eſt pas-même une Comédie. Je crois, que ſi ce Journaliſte de Hollande avoit lû la ſeconde Lettre du *Rat Calotin*, inſerée dans les dernieres éditions du *Dictionnaire Néologique*, il auroit été un peu plus réſervé dans le jugement qu'il a porté de cette Piéce ; où quelques traits d'eſprit déplacés l'ont apparemment ſéduit.

Pour revenir à l'Ouvrage de M. Ri-

toboni, il ne s'est pas contenté de tracer le plan des meilleures Tragédies & Comédies Italiennes, comme a fait le Pere Brumoi, par rapport au Théâtre des Grecs: il a aussi, comme cet habile Ecrivain, fait sur ces Piéces des remarques ingénieuses & sçavantes. Vous en jugerez par ce qu'il a observé au sujet de la Tragedie de *Rosemonde*, par Ruccelai, p. 26.

» Le fait de la tête de Cunimond, » employée à faire une coupe, est » fondé sur l'Histoire, & conforme » aux mœurs feroces de ces siécles » barbares....., Depuis long-tems » on a accoûtumé dans la Tragedie, » de polir les Héros de la Fable, & » contre les loix & les mœurs feroces » des Nations on en a fait des gens » civilisés de la Cour, ou des Che- » valiers errans. C'est un parti excel- » lent, pour plaire à tous ceux des » Spectateurs, qui ignorent l'Histoi- » re, la Fable, le Théâtre, & qui » ne connoissent rien de plus ancien » que leurs grands-peres. Mais outre » que de pareils Ouvrages choque- » ront tous ceux qui seront instruits, » & qui ont du sçavoir & de l'érudi- » tion, ils feront tort à la réputation

» des Ecrivains de leur tems, & il » ſeroit à ſouhaiter, que de tels Ou- » vrages ne viſſent point le jour par » le moyen de l'impreſſion, & que » les Poëtes fuſſent contens des ap- » plaudiſſemens de la repréſentation. «

L'Auteur ajoûte, qu'il ſuffit de changer dix Vers dans cette Tragedie, en ſe contentant de parler du crâne de Cunimond, ſans le faire porter ſur la Scene: que par ce moyen, on ne riſqueroit point de bleſſer les Spectateurs délicats. C'eſt auſſi le parti qu'a pris M. d'Aiguebere, qui travaille actuellement à une Tragedie de *Roſemonde*.

Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

P

VOus ne devez pas être ſurpris, Monſieur, de ce que nous ne vous avons pas encore entretenu des *Mémoires de Litterature & d'Hiſtoire*, qui s'impriment à Paris, chez Simart; il eſt vrai que ce Recueil contient quel-

quefois des Piéces, dont un Nouvelliſte du Parnaſſe peut parler ſans ſortir de ſa ſphere : mais en général il y regne une ſolide érudition qui ne peut être que du goût des Sçavans de profeſſion : & ce n'eſt pas préciſément à cette ſorte de gens que vous aimez à communiquer nos Lettres. Voilà, ce qui, juſqu'à préſent nous a empêché de vous parler de cette compilation, où nous convenons cependant, qu'on trouve des morceaux curieux, tels que l'entretien de M. Paſcal avec M. de Sacy ; l'Hiſtoire de la Franche-Comté, par M. Pelliſſon, &c. Mais encore une fois la plûpart des Piéces n'ont rien de commun avec les matieres qui doivent être traitées dans ces Lettres. Cependant lorſqu'il s'en trouvera quelqu'une dont nous pourrons vous entretenir ſans nous écarter de la route que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, nous ne l'oublierons pas ; nous ſerions bien fâchés de vous laiſſer croire qu'il y ait eu quelque affectation dans le ſilence que nous avons gardé.

La Piéce qui nous a paru mériter notre attention, eſt une *Diſſertation ſur le goût* qui ſe trouve dans le Tome

XI. Partie I. Ce ſujet piquera ſans doute votre curioſité, d'autant mieux que vous n'y trouverez rien de ce qui a été dit par le Pere Bouhours, Madame Dacier, Madame Lambert, M. l'Abbé du Bos, M. Bel, Meſſieurs Gibert & Rollin. Ce ſont en vérité des idées neuves, & l'on voit bien que l'Auteur a voulu paroître original; mais je ne ſçai s'il a bien fait d'avoir pris cet eſſor: voici comme il définit le goût. *C'eſt*, dit-il, *une idée du vrai bien reconnu, & bien ſenti ſur chaque choſe dont on juge.* Mais ce qu'on entend d'ordinaire par goût, n'eſt qu'un ſentiment; & le jugement eſt une opération de l'eſprit bien différente. Il ne paroît donc pas qu'il y ait de la juſteſſe dans cette définition. Cependant l'Auteur s'annonce pour un Métaphyſicien; & l'on ne peut lui diſputer cette qualité, ſi elle conſiſte à tout Sophiſtiquer, & à ſe perdre dans les Pays des abſtractions idéales. Il y a même bien des endroits où l'Auteur ne s'entend pas lui-même; il ne ſçait ni où il va, ni d'où il vient; tantôt il applique ſes idées ſur le goût, aux Ouvrages de la nature, tantôt aux Ouvrages de l'art; mais tout cela eſt ſi vague & ſi général, qu'en vérité

on se dit à soi-même, voilà bien des paroles : mais je ne puis deviner ni le but de l'Auteur, ni quelle induction il en veut tirer. Je n'ai garde d'analiser des idées si discordantes ; il seroit même impossible d'en venir à bout ; d'ailleurs toute cette métaphysique est extrémement séche, & capable de vous causer beaucoup d'ennui.

Il me semble que l'Auteur fait plusieurs faux raisonnemens ; parce qu'il confond sans cesse le vrai naturel avec le vrai artificiel. J'entens par le premier, ces vérités primitives dont tous les hommes sont également affectés ; & qui sont du ressort de la raison dont l'essence est la même dans les Chinois, les Grecs, &c. Le vrai artificiel est celui qui dépend des mœurs, des usages & des loix de chaque Pays : c'est de-là que naît le goût qu'on peut appeller national, & qui est different dans presque tous les peuples. C'est l'accoutumance à ce vrai artificiel qui fait que dans les ouvrages d'esprit comme les Tragedies, les Comédies, les Epopées, chacun desapprouve mutuellement ce qui ne se rapporte pas à ce goût national. Mais sur ces choses-là il est inutile de

nous ramener à une vérité ſouveraine qui éclaire également la raiſon de tous les hommes ; parce qu'elles n'entrent dans les Ouvrages d'eſprit qu'à titre d'ornemens de convention faite par un certain nombre d'hommes. En creuſant cette idée que je crois fondée ſur le vrai, l'on ne ſera pas embarraſſé de diſtinguer pourquoi ce qui plaît à une Nation, déplaît à un autre.

J'obſerverai encore qu'en traitant, en général du goût, il eſt preſque impoſſible de s'expliquer avec netteté; & qu'il faut appliquer ſes réflexions à un objet déterminé ; comme la Peinture, la Poëſie, l'Eloquence ; & alors on peut réuſſir à marquer ce que c'eſt que le bon goût, par rapport à tous ces points. Mais c'eſt perdre le tems & ne donner aucune idée de ſon bon goût, que de s'amuſer à faire des diſſertations métaphyſiques & générales ſur le goût. Ces idées vagues n'éclairant point l'eſprit, ne ſervent de rien au progrès des Belles-Lettres ; & joſe dire que tous ces grands Métaphyſiciens ont communément peu de goût, & ne ſe connoiſſent point en ouvrages d'eſprit.

Il eſt fâcheux que l'Auteur de la

Dissertation serve lui-même à prouver ce que j'avance. Vous ne sçauriez croire combien dans une courte Dissertation, l'on trouve de choses qu'un homme de bon goût n'auroit jamais avancées. Que penser d'un Métaphysicien qui nous dit que *tout homme qui ne peut rendre raison de son goût, infailliblement ne l'a pas bon?* Il faut bien peu connoître la difference des esprits. N'y en a-t'il pas qui par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, & prennent toujours le bon parti? Qu'on leur présente un tableau; quoiqu'ils ne se connoissent pas en Peinture, ils sentiront par une impression vive, les défauts qui peuvent s'y rencontrer; mais ils ne seront pas en état de donner la raison pourquoi il y a des choses qui déplaisent. Un homme du métier, & qui aura du goût sentira les mêmes défaut & en assignera la raison. Mais s'ensuit-il pour cela que les premiers n'ont point le goût bon? J'en appelle à quiconque fait usage de son goût, & de sa raison.

Ce qu'il dit sur les Dieux d'Homere mérite d'être examiné. Il en juge rélativement aux idées que la Religion

Chrétienne nous donne de la Divinité. Y a-t'il de l'équité dans ce jugement ? Il eſt vrai que les Dieux de l'Iliade agiſſent d'une maniere extravagante ; mais faut-il mettre cette extravagance ſur le compte d'Homere ? Ce Poëte qui probablement étoit Philoſophe, avoit certainement des idées, ſur la Divinité, plus juſtes & plus exactes que le Peuple ; mais dans le deſſein de plaire aux Grecs, & de les inſtruire, il ne pouvoit faire agir les Dieux dans ſon Poëme, que conformément à la Théologie populaire. Il n'y a point de Poëte Epique, qui n'ait embraſſé le ſyſtême de Religion, & les traditions populaires du Pays où il écrivoit. Pourquoi donc faire un crime à Homere, d'avoir adopté la Religion des Grecs ? Condamnons tant que nous voudrons ces fauſſes idées ; mais reconnoiſſons en même-tems, que le Poëte les a miſes en œuvre avec tout l'art & tout l'eſprit imaginable. Pour faire quelque reproche ſolide à Homere, il faudroit prouver qu'il n'a pas bien imité le ſyſtême de la Religion des Grecs ; mais ſi, en ſuppoſant le contraire, ſes Peintures ſont vrayes & juſtes, il eſt ridicule de

lui faire un crime pour avoir introduit les Dieux de sa nation.

Le pieux Auteur de cette Dissertation est si fâché contre les Dieux d'Homere, qu'il ne peut souffrir que les Partisans de ce Poëte, veuillent faire goûter, » La beauté du dessein, » la sagesse de la composition, la hardiesse, & la justesse des comparaisons, *l'ordonnance de la narration*, & » qu'ils regardent ses Ouvrages comme les modeles du Poëme Epique. « Mais qu'ont de commun toutes ces beautés admirées par les plus beaux esprits de l'Antiquité, avec un faux système de Religion ? Est-ce qu'il a la vertu de les faire entierement disparoître ? Comment l'Auteur si charmé du vrai, pourroit-il donner quelque couleur apparente à un si étrange Paradoxe. Au lieu de se perdre dans de vains raisonnemens, il devoit s'en tenir à la déclaration naïve qu'il fait au sujet de l'Iliade : déclaration qui met dans tout son jour le bon goût de l'Auteur. » Mais que nous importe qu'il y ait des modeles » pour ces sortes de Poëmes. Les esprits tomberont-ils dans l'indigence sans une pareille Poësie ; en pro-

» ſitera-t'on moins dans les Lettres;
» en réjouira-t'on moins l'imagina-
» tion ? Je comprends de quelle uti-
» lité ſont les modeles pour l'Hiſtoi-
» re, pour les Traités de Politique &
» de morale : mais un Poëme Epique,
» qui n'eſt qu'un tiſſu de fictions in-
» differentes & puériles, ne vaut pas la
» peine qu'on mette un *Auteur au-deſ-*
» *ſus de tous les autres.* «

Si l'on admet une fois de pareils Sophiſmes, tout ce qui s'appelle Ouvrages d'imagination & de génie, ſera donc banni du Parnaſſe ? N'eſt-ce pas donner pour regle ſon propre goût ? Un autre qui aimera l'Epopée, s'élevera & répondra avec raiſon, que cette ſorte d'Ouvrage eſt plus agréable & plus inſtructive que des Traductions de Harangues Latines, dont l'intelligence eſt facile. A l'égard d'Homere, tous les gens ſenſés avouent, qu'il auroit été un très-beau génie dans quelque ſiécle qu'il eût vécu, & dès-lors ſes Ouvrages méritent notre eſtime. L'Auteur convient cependant, qu'Homere a peint les mœurs de ſon tems avec toutes les graces imaginables, & que la Critique n'a rien à reprendre, ni ſur ſon ſtyle, ni ſur ſa

versification. Il soûtient néanmoins que ce Poëme n'étoit beau que pour les Grecs, & qu'il ne l'est pas pour nous, qui pensons differemment. Mais quoi, est-ce qu'on ne prend pas plaisir à considérer un tableau, qui représente des Héros habillés à l'antique, s'exerçant à des combats, armés selon l'usage du siécle où ils vivoient, sur-tout si le Peintre a du génie, si le coloris est vif & animé, les traits fiers & hardis, les proportions bien gardées, & l'ordonnance du tableau réguliérement disposée ? Faudra-t'il que je sois Grec ou Romain, pour me plaire à ces Peintures, qui tracent quelque morceau d'ancienne Histoire ? Car voilà le véritable point de vûë où il faut se mettre pour juger sainement d'Homere. A-t'il bien imité la Nature ? A-t'il bien peint les hommes & les Dieux qu'il connoissoit ? S'il a réussi, c'est dès-lors un excellent Peintre ; & son Iliade me fera encore plus de plaisir qu'un tableau, qui représenteroit toutes les avantures décrites dans son Iliade.

Il est vrai que l'Auteur reproche à Homere d'avoir méconnu l'essence des vertus & des vices ; mais tout ce-

la m'a paru dit ſans preuves. Il n'ignore pas ce que Madame Dacier & M. Pope ont écrit là-deſſus dans leurs Préfaces ſur Homere. Leurs Réflexions ne méritoient-elles pas d'être diſcutées? On eſt naturellement porté à croire que ces deux Traducteurs, ayant finement démêlé l'artifice de l'Iliade, en ont mieux ſaiſi le caractere & les vrayes beautés, qu'un Ecrivain déterminé à mépriſer la Poëſie. C'eſt donc au Diſſertateur à prouver qu'ils ſe ſont trompés. Il faut encore donner un démenti à Horace, qui déclare qu'Homere enſeigne mieux que les Philoſophes, ce qui eſt honnête ou deshonnête, utile ou pernicieux.

Qui, quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.

Après toutes ces remarques, vous ne ſerez pas étonné que l'Auteur accorde à ceux qui ne ſçavent pas le Grec, la faculté de prononcer plus ſainement que ceux qui le ſçavent, ſur le mérite eſſentiel des Ecrits d'Ho-

mere. Ce Paradoxe part d'un homme de bon goût. Toute Traduction n'étant qu'une copie, qui représente foiblement les beautés de l'Original : Comment peut-il se faire que l'Original soit plus connoissable dans une Copie ? C'est comme si l'on disoit, que pour bien juger des Tableaux de Raphaël, il faut les considerer dans les Copies toujours foibles & imparfaites. L'Auteur ne compte-t'il pour rien l'harmonie & les autres beautés du langage Poëtique ? Il me semble que de telles Réflexions ne préviennent pas favorablement pour une Dissertation sur le Goût.

Le Sieur C.... transplanté en Hollande, vient de faire inserer dans la seconde Partie du Tome V. des Lettres Sérieuses & Badines, une Réponse à ce que nous avons dit de lui dans la seconde Lettre, au sujet de la Critique Desintéressée des Journaux, à laquelle nous sçavons certainement qu'il a eu beaucoup de part. Le seul reproche que nous lui avons fait, est d'avoir loué dans ce Journal, un Livre écrit en style Wallon. Il a conclu de là, que nous lui avons reproché d'écrire de la même maniere. Est-ce là raisonner

avec juſteſſe ? Ce qui paroît l'avoir choqué, eſt le portrait que nous avons fait de ſon caractere, d'après les Ouvrages qu'il avoit déja compoſés dans le goût de la Critique Deſintereſſée des Journaux ; & comme il n'a pû ſe diſſimuler la vérité de chaque trait, il a ſenti qu'il ſeroit dangereux d'entreprendre ſon Apologie. Toute ſa reſſource a été de ſe déchaîner contre *le Nouvelliſte du Parnaſſe*. » Ce ne ſont point, dit-il, » des nouvelles qui viennent des hau» tes Regions du Mont ſacré. Ce qui » s'y paſſe n'intéreſſe pas beaucoup » les Sçavans. Leurs correſpondan» ces ne ſont établies qu'avec ceux » qui habitent au pied de la double » colline. Romans, Piéces de Théâ» tre, voilà ſur quoi ils fixent princi» palement leur attention. » Vous voyez par là comment le Sieur C... diſpoſe des places du Parnaſſe, il fait occuper les *hautes Regions du Mont ſacré* par ces Sçavans en *us*, dont les gens d'eſprit oſent ſe mocquer.

Si le Sieur C... vouloit nous faire confidence de ſes modeſtes ſentimens, il nous apprendroit qu'il a retenu la premiere place pour lui, en conſidération de ſes doctes Editions de Dio-

dore de Sicile, de Ciaconius, qu'il a la noble hardiesse de promettre, quoiqu'il n'entende qu'un petit nombre de mots Grecs & Latins par le moyen de quelque Lexicon emprunté. Ce qui peut encore augmenter cette sage confiance, est le projet de ce vaste Dictionnaire, qui doit être le tombeau de celui de Bayle; c'est l'horoscope qu'a tiré notre Sçavant, & l'on doit être assuré qu'il ne se trompe point. En effet, qui oseroit soutenir que M. Bayle avoit autant d'esprit, & de connoissances que le sieur C...?

J'ai bien peur cependant, que vous ne vous obstiniez à réserver les premieres places du Parnasse pour les Auteurs des Ouvrages, qui demandent plus de génie que de travail. On ne voit que trop de gens assez injustes pour reléguer les Compilateurs Allemans dans le bourbier qui est au pied du Mont sacré. Mais en faveur du Sieur C... ne pourriez-vous pas bouleverser le Parnasse, & donner les premiers rangs à ceux, qui jusqu'ici ont occupé les derniers?

Le Sieur C...a voulu deviner les Auteurs du Nouvelliste, & a précisément nommé trois personnes, qui

n'ont aucune part à nos Lettres. Nous ſommes fâchés d'avoir donné occaſion de lancer quelques traits contre eux ; mais comme ils ſont en état de les repouſſer, nous n'entreprendrons pas l'Apologie de ce Triumvirat. Si nous étions d'humeur de badiner un peu malicieuſement, nous ne laiſſerions point échapper les differens *apprentiſſages*, que le Sieur C . . . a faits dans ce Pays, & qui lui ont procuré une brillante réputation. Nous ne voulons pas l'affliger, & l'humanité exige que nous gardions un profond ſilence.

Lorſqu'il voudra décrier ſûrement le ſtyle du Nouvelliſte du Parnaſſe, il faut qu'il prenne la peine de citer des exemples, & d'écrire d'une maniere moins plate. Voici quelques phraſes, qui juſtifieront ce que je dis. » Quelques beaux eſprits *ont commencé avec cette année*, un nouveau Journal. Il » regne dans leurs Lettres *une variété des plus grandes*. Nous en verrons » ſans doute *bien d'autres* dans la ſuite. *Ainſi donc* il n'y aura pas d'homme un peu *lettré* qui ne ſçache, que » quelque belle que ſoit cette Piéce, » &c. » En vérité, quand on écrit ſi

mal, il ne faut pas se mêler de censurer le style d'autrui.

Au reste il suffit de jetter les yeux sur nos Lettres, pour reconnoître la fausseté du reproche qu'il nous fait de ne parler que de Romans, de Comédies & de Brochures. Nous n'avons oublié aucun Ouvrage, dont un homme d'esprit peut profiter. Le Sieur C.... croit par cette honnête supercherie, empêcher que le Nouvelliste ne soit lû en Hollande, où la solide érudition est généralement plus goûtée, & qu'on ne remarque certains traits si propres à le démasquer. Peut-être aussi qu'il fait un crime au Nouvelliste, de n'avoir pas fait une profonde Analyse du Livre de M. Masclef, qui a pour titre, *Grammatica Hebraïca, Chaldaïca & Syriaca*, & de la Grammaire Hébraïque de Dom Guarin, *Grammaire excellente*, dit-il, *& qu'on joint déja à tant de Livres, qui feront un honneur éternel à toute la France.* C'est une conséquence que je tire du reproche sérieux qu'il fait à un autre Journaliste, de n'avoir pas parlé d'un Ouvrage si curieux & si agréable. On ne peut s'empêcher de rire en lisant de pareilles critiques. Mais, me direz-vous, le

Sieur C... *Entrepreneur* de tant de Journaux, entend-il l'Hebreu, le Syryaque, le Caldéen ? Non, M., il n'en ſçait pas lire un mot. N'importe, il décide que le Livre eſt excellent. Il parlera même, ſi l'on veut, de Livres Chinois, Arabes, qu'il n'entend point, & qu'il n'entendra jamais. Ignorez-vous, que pour certaines gens, c'eſt avoir une *vaſte & profonde érudition*, que de joindre beaucoup de hardieſſe à une grande ignorance. Quelle gloire pour le prétendu Monſieur de Beaumarchais, d'avoir prêté ſa plume à un ſi ſçavant & ſi modeſte perſonnage !

On a imprimé depuis quelques jours le remerciment, que M. de Crebillon a fait à l'Académie Françoiſe. Il y a certainement des traits fort beaux, & qui font honneur au génie de ce Poëte. Vous en jugerez par ce Portrait.

Un Miniſtre attentif, prudent, religieux,
Fuyant des vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui ſçait, du bien public ſage dépoſitaire,
Uſer en Citoyen du pouvoir arbitraire ;
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix.
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.

Me ſera-t'il permis de vous faire re-

marquer cependant, qu'il y a dans ces Vers un défaut de construction, qui ne peut pas même passer pour une licence Poëtique. Jamais on n'a dit, *un Ministre attentif, &c. Il gouverne.*

Il y a des Vers assez heureux dans le Portrait de M. de la Faye, c'est dommage que le sens ne se présente pas quelquefois aussi clairement qu'on voudroit.

De combien de *lueurs* sa raison fut ornée ?
Sur quels objets encor parut-elle *bornée* ?
Le goût du vrai, du beau, Censeur ingenieux,
Qui sans humilier montroit à faire mieux ;
Le sel Athenien, l'urbanité Romaine,
Tour à tour Lelius, Malherbe ou la Fontaine.

Il est certain, que c'est louer foiblement M. de la Faye, que de dire que sa *raison fut ornée de lueurs* ; dans les Vers qui suivent, & où il y a quelques idées ingénieuses, il est bien difficile de trouver une construction exacte. Je ne sçai pas, si, pour mettre plus de justesse dans les deux derniers Vers, il n'auroit pas fallu substituer à Malherbe & à la Fontaine des Poëtes Grecs & Latins. Les Vers suivans, à une invention près, qui me paroît trop forcée,

vous plairont davantage.

Aimable pareſſeux, *plongé dans le loiſir*,
Quel n'eût-il pas été ? mais ſa Muſe volage
Parmi tant de talens *qui n'avoit qu'à choiſir*,
Aimoit trop de l'eſprit le doux libertinage.

Monſieur Hardion s'eſt auſſi exercé à peindre M. de la Faye, & l'on peut dire, qu'il l'a fait avec beaucoup de goût & de fineſſe. L'éloge du nouvel Académicien eſt aſſez bien tourné, quoique, peut-être, il ſoit un peu vague. L'Académicien auroit facilement trouvé dans les Tragédies de M. de Crébillon, des beautés originales, qui auroient peint plus fidelement ſon génie Poëtique. Il faut pourtant avoüer, que le bon goût regne dans ce Diſcours. Vous en jugerez par ce qu'il dit de certaines Piéces de Théâtre, qui par le faux éclat de quelques fleurs paſſageres, ébloüiſſent pour un inſtant, des Spectateurs avides de nouveautés.

Je vous envoye, Monſieur, le fragment d'une Lettre qui nous a été adreſſée depuis peu de jours : » En li» ſant une Diſſertation ſur le droit des » Archevêques de Reims, pour ſa» crer les Rois de France, qui eſt in-

» ſerée dans le Tome XI. Part. I. des
» Mémoires de Litterature, j'ai été é-
» tonné que l'Auteur appuye ce droit
» ſur un fait faux, ou du moins très-
» ſuſpect. Clovis, dit-il p. 102. fut
» ſacré, comme l'on ſçait & couron-
» né par S. Remy, qui lui avoit fait
» embraſſer la Religion Chrétienne;
» & c'eſt ſur cela que fondent aujour-
» d'hui leur droit les Archevêques de
« Reims. Le même fait eſt contredit
» par l'Auteur d'une ſçavante Diſſer-
» tation imprimée dans le Recüeil
» de Piéces de Litterature & d'Hiſ-
» toire, qui ſe vend chez Chaubert.
» J'avoüe, dit-il p. 166. que ce n'étoit
» pas la coûtume d'oindre les Rois de
» France. Pepin très-certainement l'a
» été le premier, & c'eſt bien là la
» plus forte preuve qu'on peut allé-
» guer contre la ſainte Ampoule de
» Reims, & l'onction de Clovis. Clovis
» ne reçut que l'onction du Batême &
» de la Confirmation. Pepin eſt le pre-
» mier qui ait été ſacré Roi. Cette
» derniere opinion a prévalu parmi les
» bons Critiques. Je prendrai occa-
» ſion de remarquer en paſſant, que
» l'Editeur des Piéces qui ſe vendent
» chez Simart, devroit quelquefois

» inſerer de petites notes, pour éclair-
» cir certains points ou obſcurs, ou
» douteux. «

On vient de faire à Amſterdam une nouvelle édition des *Caracteres de Theophraſte*, avec les mœurs de ce ſiécle, par M. de la Bruyere. Elle eſt augmentée de la Défenſe de M. de la Bruyere, & de ſes Caracteres, par M. Coſte, 2. Tome *in*-12. 1731. l'Abbé Fleury, qui ſucceda à la Bruyere dans ſa place d'Académicien, dit qu'on trouve dans ſes Caracteres une ſévere Critique, des expreſſions vives, des tours ingenieux, des peintures quelquefois trop chargées exprès, pour ne les pas faire trop reſſemblantes. Il ajoûte que la force & la hardieſſe n'en excluent pas la délicateſſe. M. l'Abbé d'Olivet dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, a traité la Bruyere plus ſéverement. En avoüant qu'il eſt plein de tours admirables, & d'expreſſions heureuſes, qui n'étoient pas dans notre Langue auparavant, il lui reproche en même-tems de montrer trop d'eſprit, d'avoir plus d'art que Theophraſte, & par conſéquent moins de ce naturel aimable, qui caracteriſe l'Auteur Grec: enfin de ne faire pas un uſage moderé

des

des Métaphores, & de sortir du naturel, pour vouloir être trop énergique. M. l'Abbé d'Olivet se demande pourquoi les Caracteres de la Bruyere commencent à n'être plus si recherchés, & sont moins lûs que la Fontaine, Racine & Despréaux? Il fait à ce sujet un long raisonnement qu'il est assez inutile de discuter. Ce qu'il auroit dû plûtôt remarquer, c'est que la Bruyere n'a rien de commun avec ces Poëtes François, & que s'étant attaché principalement à peindre les hommes de son siécle, il a eu le sort de ces Historiens qui écrivent les faits des gens vivans, & dont les Ouvrages sont moins recherchés après leur mort. En prenant ce point de vûë, il faut reconnoître que la Bruyere joüit encore aujourd'hui de toute l'estime qu'il mérite.

Je suis, &c.

LIBRARY

LETTRE XLI.

A

CE n'eſt pas ſans fondement, Monſieur, que vous êtes prévenu en faveur du *Sethos*, ſans vous être donné la peine de le lire. L'eſprit, la capacité, & la réputation de M. l'Abbé Terraſſon, qui en eſt l'Auteur, vous ont fait juger d'avance, qu'un Roman philoſophique de ſa façon, ne devoit pas être une œuvre mépriſable. Celui-ci eſt tout-à-la fois moral, politique, militaire, Geographique, Aſtronomique, Phyſique, Géometrique, Mécanique, & il faut avoüer qu'en cela il l'emporte ſur le *Telemaque* & ſur le *Cyrus*, que dans ſa Préface il a la cruauté de joindre enſemble; comme ce Prince, dont il eſt parlé dans l'Enéide, qui prenoit plaiſir à joindre enſemble les vivans & les morts. Il met néanmoins quelque difference entre l'un & l'autre : car ce n'eſt proprement qu'au *Telemaque*, & non au *Cyrus*, qu'il attribue la cauſe de cette heureuſe paix qui regne aujourd'hui dans l'Europe,

C'est la lecture de cet Ouvrage, selon lui, qui a dégoûté les Princes de la guerre, & qui a mis la paix à la mode. Si cette Réflexion est solide, il faut dire, que les Tartares, les Chinois, & les Mogols, qui depuis longtems sont en paix, ont lû *Telemaque*; ce que Apparemment, n'ont pas fait les Turcs, qui, peut-être, pour cette raison s'obstinent pour leur malheur à vouloir profiter des Révolutions de la Perse.

Mais si l'on en croit l'Auteur, le *Sethos* doit produire bien d'autres effets, parce que le Héros de ce Roman *instruit par lui-même*, & par ses actions héroïques. Je vous avoue pourtant, que je n'ai pas trouvé de quoi m'instruire fort utilement en voyant *Sethos* monter avec agilité, l'un après l'autre, tous les dégrés d'une très-haute Pyramide, & parvenir hardiment jusqu'au sommet, d'où il regarde tous les lieux d'alentour avec audace, & descend ensuite sans frayeur, le visage tourné du côté de la campagne. J'ai parcouru aussi sans aucun fruit cet endroit dessus, où ce petit Prince armé de pied en cap, à la tête de trois mille Paysans, fait la guerre à

un grand Serpent ſemblable à la Gargoüille de Roüen, dont vous ſçavez la Fable, qu'il vient enfin à bout d'enfermer dans une cage de fer. Dans un Ouvrage d'imagination, pour ſe rendre utile, on dit qu'il faut ſe rendre agréable.

Je vous ai dit, que M. l'Abbé T. étoit l'Auteur de ce Roman : je me ſuis trompé, il n'en eſt que le Traducteur. Cette ſuppoſition un peu uſée n'empêchera pas que je ne lui faſſe honneur de toutes les beautés du *Sethos* : à l'égard de ce qui peut y avoir de défectueux, je le prie de croire que je le mets tout entier ſur le compte de ſon Original, que je ſuis un peu fâché de le voir tant vanter. *Plus on aura de lecture*, dit-il, *plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages, ou raſſemblés, ou diſperſés dans les differens Auteurs de l'Antiquité.* Pour moi, j'ai aſſez de lecture, pour avoir trouvé, qu'il n'eſt pas toujours d'accord avec les anciens Auteurs, & qu'il leur donne ſouvent le ſens qu'il trouve plus convenable à ce qu'il a imaginé.

On croiroit d'abord par le portrait de l'imbecille Oſproth, que l'Auteur ne l'a fait que pour donner plus d'éclat

à Sethos, Héros du Roman. Mais l'exemple d'un tel pere ne pouvoit-il pas être contagieux pour le fils? & la vertu de Nephté sa mere suffisoit-elle pour en arrêter les effets? Quoiqu'il en soit cette Nephté est une grande Princesse, qui gouverne son Etat avec une haute prudence; mais sa maladie est un peu trop longue pour le Lecteur, & donne lieu à d'ennuyeuses prieres; telle que celle-ci, qui commence par ces Vers:

Osiris, Fils du Tems où commence le monde,
Conquerant bienfaicteur de la terre & de l'onde, &c.

Si je dois supposer, que M. l'Abbé T. est un Traducteur fidele, je ne puis m'empêcher de dire que son Auteur n'est pas un bon Poëte. De pareils Hymnes ne doivent guéres plaire aux Dieux, s'ils avoient du goût. Malgré les prieres, les offrandes & les *flagellations sanglantes* des Prêtres, la Reine meurt, après avoir donné des pierreries, & quelques avis à son fils, qui, sans verser aucunes larmes, se contente de lui dire sechement ces mots: *Madame, je reçois ce que vous me donnez: j'ai bien entendu ce que vous m'a-*

vez dit ; & quand je serai plus avancée en âge, je tâcherai de faire comme vous. La Reine satisfaite d'une réponse si spirituelle, & si tendre, lui serre la main & expire. Or, comme il s'agit alors de son enterrement, l'Auteur employe magnifiquement trente-deux pages à le décrire. Il est vrai que pour orner cette cérémonie lugubre, M. l'Abbé T. a mis dans la bouche du Grand-Prêtre un fort bel éloge funebre de la Reine, qui mérite d'être lû plusieurs fois : il y loüe principalement cette Princesse, en exposant tout ce qu'elle n'a point fait, c'est ce qu'on a précisément à loüer dans la plûpart des Princes. Ce morceau est sans contredit le plus bel endroit du Livre ; si l'Auteur n'avoit fait que cet *éloge*, il en mériteroit un. Mais ces soixante Chars attelés chacun de huit chevaux *deux à deux* ; ces chevaux & ces chars presque ensevelis sous des étoffes *de soye noire, semées de larmes d'argent*, ces haut-bois, ces trompettes, ces tymballes font-ils beaucoup d'honneur à l'érudition de l'Auteur ? *Plus on a de lecture*, moins on le trouve ici d'accord avec les Ecrivains de l'Antiquité : on trouve au contraire qu'il a tout

tiré de son imagination, ou de ce qu'il a pû voir dans les cérémonies modernes des funerailles de nos Princes. Car qui a jamais vû dans les anciens Auteurs des Chars attelés de huit chevaux *deux à deux*, des caparaçons *de soye noire, semés de larmes d'argent*, enfin des haut-bois, des trompettes, & des cymbales à un enterrement? Au reste, Monsieur, je vous prie de ne faire qu'un cas médiocre de cette remarque, qui, comme vous voyez, est peu importante, ainsi que tout ce que j'ai observé jusqu'ici.

Oforoth, après la mort de la Reine, épouse Daluca, femme également artificieuse & corrompuë, & il en a un fils, que sa mere forme le dessein d'élever un jour au trône, au préjudice de Sethos: mais comme, pour procurer cette élevation, il lui faut commettre des injustices & des crimes dans une Cour où regne l'équité & la vertu, elle commence par former le projet de la corrompre, esperant, avec raison, qu'une Cour vicieuse lui fourniroit pour les grands postes, ou des hommes vils, qui ne la contrediroient point, ou de méchans hommes, qui la seconderoient.

» Mais ce qui marquoit en elle une » intelligence très-fine pour le mal, » elle comprit qu'un moyen aſſez déguiſé, & en même tems très-ſûr, » de corrompre la Cour en peu d'années, étoit d'y introduire, autant » qu'elle le pourroit, la diſſipation, » & la légereté de l'eſprit. Elle ſçavoit déja par quelques experiences particulieres, que des hommes » ennemis de toute attention & de » toute occupation, & livrez uniquement à leurs fantaiſies & à leurs » plaiſirs, quand même ils auroient » eu d'abord cette probité commune, qui ne coûte rien, n'ont aucune défenſe contre les vices qui leur » préſentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une » ame frivole, & les occaſions la » trouvent, ou la rendent capable » de tous les crimes. » Je crois, Monſieur, que vous goûterez comme moi, ce trait moral. Daluca entreprend donc d'abolir à la Cour de Memphis le goût de tout ce qui pourroit ennoblir le cœur, ou enrichir l'eſprit. Ici l'Auteur donne une haute idée des mœurs des Egyptiens, par rapport au commerce d'eſprit & de

science, qui regnoit chez eux. Les connoissances humaines étoient la vraye source de la politesse de cette Nation. Car la politesse n'est jamais entrée chez aucun Peuple, que par les Lettres. On sçait que les Romains ne devinrent polis, que depuis qu'ils eurent participé aux Sciences de la Grece; comme les Grecs ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient euë des Sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes, ce sont eux néanmoins qui par leurs Ouvrages ont toujours jetté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs Concitoyens: l'amour des Sciences, & le repos qu'elles demandent, éloignent des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit, elles lui donnent encore une certaine solidité, & une certaine droiture, qui empêchent ordinairement les hommes non-seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans. Aussi a-t'on vû dans tous les tems les grands Princes & les grands Ministres favoriser les Lettres, non-seulement par goût, mais par po-

litique, & récompenſer ceux qui s'y diſtinguoient. Pour être plus frappé de ces importantes vérités, il faut ſe tranſporter à Memphis avec l'Abbé T. qui fait voir le goût qu'on y avoit pour toutes ſortes de Sciences & de beaux Arts; goût toujours cultivé & encouragé par les Rois d'Egypte, & qui a été la ſource heureuſe de toutes les connoiſſances depuis répandues dans la Grece, & dans les autres Pays. Cet endroit de ſon Ouvrage eſt curieux & eſtimable; mais il ne peut être goûté que par des perſonnes d'un eſprit éclairé & ſolide.

Sans entrer dans le long détail des differentes Sciences de l'Egypte, & des *Académies* de toutes eſpeces, que l'Auteur y a fondées; je me contenterai de vous expoſer ce qu'il dit très ſenſément au ſujet des beaux Eſprits, & des Sçavans de ce tems là. Ils prenoient, ſelon lui, les manieres du grand monde, en échange des connoiſſances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient cet aſſemblage, le ſeul peut-être qui mérite d'être appellé bonne compagnie; c'eſt-à-dire, des gens de condition mêlés avec des gens d'eſprit & de ſçavoir. Les Egyptiens tenoient pour maxime,

que le bel eſprit n'eſt pas la plus grande qualité que l'homme puiſſe avoir, non-ſeulement par rapport aux affaires d'Etat & de Guerre, que l'on confie plûtôt à des hommes ſenſés & exercés, qu'à de beaux eſprits, mais encore par rapport au commerce de la vie, & à l'agrément de la Societé. Les beaux Eſprits n'étoient conſiderés qu'autant qu'ils tâchoient de ſe donner la douceur, la modeſtie, & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Le grand homme dans les Lettres, étoit celui qui avoit cultivé un très-bel eſprit par de très-belles connoiſſances. Les Auteurs ſçavoient ſe pourvoir de toute la lecture, qui pouvoit ſervir de guide, & de ſoutien à leurs propres réflexions, (ce que ne font pas aujourd'hui certains beaux eſprits ignorans, qui mépriſent tout genre d'érudition.) Alors on trouvoit à apprendre dans les Livres même, qui ne ſembloient être faits que pour plaire, & pour divertir. Ceux qui veilloient ſur la litterature prévenoient dans les Auteurs & dans les Lecteurs le goût de la bagatelle, qui eſt l'écüeil des Nations polies, & qui les rend bien-tôt plus incapables

des grandes choſes, que la ſimplicité & la ruſticité mêmes. On examinoit ſévérement les Poëtes ſur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices, & on les déſabuſoit de l'opinion, ou on les ſurprenoit quelquefois, que la Morale fût une Science, que l'on a par ſoi-même, & ſans l'avoir jamais étudiée. On interdiſoit abſolument la Poëſie à tout homme convaincu de mœurs baſſes & déréglées. Les Lacedémoniens des premiers tems, à l'imitation des Egyptiens, défendoient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'eſt-ce en effet qu'un Poëte, qui entreprend de repréſenter dans ſes Poëmes des hommes vertueux, & qui n'ayant lui-même ni les idées, ni les ſentimens de la vertu, ne la met jamais dans ſon vrai jour, ou ce qui eſt encore plus pernicieux, qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fauſſe apparence d'héroïſme.

Si l'Ouvrage de M. l'Abbé T. étoit par-tout auſſi juſte & auſſi moral qu'il l'eſt en cet endroit, pourroit-on le mépriſer ſans injuſtice, & n'être pas honteux de ſon dégoût ? Il eſt pourtant ſemé d'un grand nombre d'en-

droits aussi beaux. Ce qu'il dit au sujet de l'éducation des jeunes gens n'est pas moins digne d'estime. En Egypte on n'abandonnoit pas les jeunes gens au sortir de l'enfance ; c'est-à dire, dans un tems où leur esprit plus formé, est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes, ou plus importantes pour la Patrie ; & lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premieres fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que l'adolescence, qui est le bel âge des filles, parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre tems, est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La légereté d'esprit, la haine des devoirs, la perte du tems deshonoroient en Egypte les jeunes gens, même auprès des Dames qui s'intéressoient à eux ; & ce qui est l'indice d'une Cour véritablement polie, ils ne parvenoient à leur plaire, que par le mérite & par la sagesse. D'ailleurs les exercices, les travaux mêmes de la jeunesse Egyptienne, la sauvoient de cet ennui mortel, & de ce dégoût universel, qui poursuit nos jeunes gens,

juſques dans le ſein de leurs débauches.

Sous le Gouvernement de Daluca, les mœurs & le goût de la Cour de Memphis ſe corrompirent tout-à fait. Les Ouvrages de ceux qui la fréquentoient dans le bon tems, ſe reconnoiſſoient à une élegance juſte & naturelle, qu'ils avoient puiſée dans le commerce des femmes polies, en qui elle ſe trouve éminemment. » Mais » les beaux eſprits modernes oubliant » que la langue ne peut jamais être » que l'ouvrage du Public, y vou» loient introduire de leur autorité » privée une infinité de tours & de » termes biſarres, qui bien loin d'être » adoptés par l'uſage, étoient évités » avec un extrême ſoin par tous ceux » qui vouloient conſerver quelque di» gnité dans leurs Ecrits. « Excellente leçon, dont il eſt à ſouhaiter que nous profitions.

A dire le vrai, il me ſemble que la Cour de Memphis ſe corrompt bien vîte. Tant de Vieillards, & d'hommes faits, imbus des ſages maximes qui juſqu'alors avoient regné dans cette Cour, ont-ils pû de concert les oublier ſi promptement; pour come-

plaire à cinq ou six femmes favorites & ministres de Daluca ? Est-il vraisemblable que tous ces jeunes Courtisans, qui avoient été si bien élevés par de sages Gouverneurs, & que l'Auteur nous représente si pleins de vertu, changent tout-à-coup, pour gagner les bonnes graces de ces femmes, qui, selon l'Auteur, n'étoient plus dans l'âge où les femmes séduisent, & qui n'avoient rien d'ailleurs dans l'esprit de quoi remplacer la perte de leurs charmes? Une telle révolution devoit être, ce me semble, l'ouvrage de plus de vingt années. Il est vrai, que les charges & les dignités dépendoient de ces femmes corrompuës : mais les personnes vertueuses font tous les jours leur cour aux personnes vicieuses, sans les imiter dans leurs vices. On diroit, que les Egyptiens n'auroient cultivé la vertu sous le Gouvernement de Nepthé, que pour plaire à cette Princesse, puisqu'aussi-tôt après sa mort, ils se laissent pervertir si aisément.

Il s'agit maintenant du petit Sethos, & de son éducation confiée aux soins du sage Amedès. L'un & l'autre sortent du Palais à pied, pour la plus

étrange équipée, dont vous ayez jamais entendu parler. Ils pénétrent dans le ténébreux intérieur d'une pyramide; munis d'une lampe, & ſe gliſſent ſur le ventre dans une fort longue allée, puis dans pluſieurs autres, au bout deſquelles ils voyent un puits très-large & très-profond, où il n'y avoit ni rouë, ni poulie, ni corde. Alors Amedès met la lampe ſur ſa tête, & deſcend dans le puits à la faveur de quelques petits échelons de fer qu'il avoit apperçus. Sethos le ſuit; ils trouvent une fenêtre, & un chemin creuſé dans la roche vive, qui deſcendoit en tournoyant, & aboutiſſoit à une porte grillée à deux battans d'airain. Ils entrent dans ce chemin, ouvrent la porte, & entendent alors pluſieurs voix d'hommes & de femmes, qui formoient une muſique harmonieuſe. Leurs yeux rencontrent enſuite une inſcription, où ils liſent ces mots : *Quiconque fera cette route ſeul, & ſans regarder derriere lui, ſera purifié par le feu, par l'eau & par l'air; & s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il ſortira du ſein de la terre, il reverra la lumiere, & il aura droit de préparer ſon ame à la révelation des myſteres de la*

grande Déesse Isis. La seule lecture de cette Inscription renvoyoit presque tous ceux qui avoient eu la hardiesse de descendre au fond du puits. Mais Sethos, en ce moment abandonné par son Gouverneur, qui l'avoit follement introduit dans cet endroit, poursuit sa route, & n'est point épouvanté d'une fournaise ardente où elle aboutissoit, & par laquelle il lui faut passer entre deux buchers, sur une grille de fer rouge de huit pieds de large, & de trente de long. Cette grille étoit fermée de lozanges, qui ne laissoient guéres entr'elles, que la place du pied. Sethos, dit l'Auteur, *fit cette route avec autant de viteſſe que d'attention*: ce qu'il est difficile de concevoir. Sorti avec joye de cette épreuve, il trouve quelques pas plus loin, un canal de cinquante pieds de large. Il se dépouille de ses habits, qu'il met sur sa tête, après les avoir liés avec sa ceinture; & en effet il descend dans le canal, qu'il traverse à la nage, en tenant toujours d'une main sa lampe allumée: il falloit pour cela être très habile nageur. Ensuite il prend ses habits très proprement, & arrive sur un pallier de six pieds de long & de trois de large: là

commence ſa troiſiéme épreuve, la plus difficile à ſoutenir pour l'imagination étonnée, & la plus difficile auſſi à comprendre pour tout Lecteur qui n'eſt point Machiniſte. Pour moi je vous avouë franchement que je n'y ai pû rien concevoir; ainſi je ne vous en donnerai aucune idée.

Sethos guindé par cette machine incompréhenſible, en quoi conſiſte l'épreuve de l'air, & qui le fait entrer dans le pié-d'eſtail de la triple Statuë d'Oſiris, d'Iſis & d'Horus, ſe trouve tout-à-coup dans un Temple, où il eſt reçu par les Prêtres, & où il retrouve Amedès, qui avoit riſqué ſi mal-à-propos la vie de ſon cher éleve. Car ſi Sethos effrayé du danger, fut revenu ſur ſes pas, il auroit été ſaiſi, dit l'Auteur, & enfermé dans ces lieux ſouterrains pour le reſte de ſes jours: ç'auroit été une perte conſiderable pour l'Auteur de ſa vie.

L'Epiſode d'Orphée, qu'il place ici, a de quoi étonner: car comment ce célébre Poëte auroit-il pû ſans lumiere & ſans guide, avec ſa lyre à la main, ſoutenir les deux premieres épreuves du feu & de l'eau, & quand même il auroit pû ſauver ſa lyre, comment l'au-

roit-il pû conserver en état de rendre des sons tendres & mélodieux, après avoir traversé la fourmise & le fleuve? La fiction est bien hardie: il semble cependant, à en juger par le ton sur lequel elle est débitée, que ce n'en soit pas une: elle a même plûtôt l'apparence d'une Dissertation sçavante, digne d'avoir place dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, quoique tout y soit à mon gré contre la vérité, & contre la vrai-semblance.

Il n'est pas difficile, dit l'Auteur, de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque, inventée par Orphée. J'avoue que cela n'est pas difficile dans le Livre dont il s'agit; parce que l'Auteur a supposé aux Egyptiens des pratiques imaginaires, qu'il a lui-même tirées de la Mythologie des Grecs. En tout cela néanmoins, on ne peut s'empêcher de rendre justice à l'érudition brillante de M. l'Abbé Terrasson.

Le lendemain les Prêtres viennent avertir Sethos, qu'il alloit commencer un jeûne de quatre-vingt jours, en différens dégrés d'austerité; qui composoient la premiere partie de l'I-

nitation, c'eſt à-dire, la purification du corps. Ce que je trouve ſingulier, eſt que les Prêtres, pour édifier leur Novice, étoient obligés de jeûner avec lui: apparemment qu'ils ſe dédommageoient en particulier par de bons repas qu'ils faiſoient entr'eux. On procedoit en même-tems à la purification de l'ame par un ſilence rigoureux, par des ſermons, & par de longues méditations qui devoient bien ennuyer l'Aſpirant.

Pendant ce tems il lui étoit défendu de parler aux Prêtreſſes, & même de les ſaluer, quoique ces Prêtreſſes, dont la plûpart étoient fort jolies, ne manquaſſent jamais, en paſſant, de lui faire des réverences très-reſpectueuſes. Au bout du ſecond mois de l'épreuve, il étoit permis au même Aſpirant de ſaluer les Prêtreſſes; mais c'étoient elles alors qui ne rendoient point le ſalut: Quel cruel cérémonial! ce contraſte ne devoit-il pas ſembler une Comédie à certains Initiés qui avoient de l'eſprit & du goût.

On propoſe à Sethos trois queſtions à réſoudre au bout de quelques jours, ſçavoir, qu'elle eſt la premiere vertu du Héros? L'Héroïſme conſiſte-t'il à

passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa Patrie, ou à l'utilité du genre humain? Sur ces entrefaites arrive dans le Temple un Conquerant injuste, prétendu Héros, fils du Fondateur de Carthage, nommé Saphon, qui a tué, dit-il, son frere Giscon, & qui, pour expier son crime, se soumet au jugement des Prêtres. Sethos est chargé de lui faire d'abord un sermon sur la véritable gloire, & c'est dans ce discours, qui est très beau, qu'il résout les trois questions qui lui ont été proposées. » Le principe de vos » erreurs, dit-il à Saphon, est la fausse idée que vous vous êtes faite du » Héros, lorsque vous avez cru que » sa premiere vertu étoit la valeur. La » valeur elle-même est plûtôt une disposition naturelle & avantageuse de » l'ame & du corps, qu'elle n'est une » vertu. On en peut faire, comme de » plusieurs autres qualités semblables, » un bon, ou un mauvais usage. Elle » se trouve en de méchans hommes; & » elle a quelquefois rendu méchans des » hommes qui auroient été bons sans » elle ... Le vrai courage, qui, pris » en général, convient à toute condi-

» tion, & même à tout ſexe; mais,
» qui appliqué aux exploits de guerre
» ſe nomme valeur, conſiſte toujours
» à braver toutes ſortes de périls, pour
» ſuivre le devoir. C'eſt cette ſeule vûë
» du devoir qui diſtingue la valeur vé-
» ritable, ou vertueuſe, de l'aveu-
» gle fureur, ou de l'injuſte violence,
» & qui rend toujours l'Héroïſme
» même raiſonnable. . . . Le Héros,
» bien loin de chercher une gloire vai-
» ne, s'expoſe pour le ſervice de la Pa-
» trie, ou du genre humain, aux in-
» terprétations bizarres, ou aux con-
» damnations injuſtes des hommes
» même qu'il veut ſervir, &c. «

Le portrait que Sethos fait ici du vrai Héros, ne reſſemble point du tout à Saphon, mais bien plûtôt à Giſcon ſon frere, qu'il diſoit avoir tuë dans une bataille. Les Prêtres font ſubir au Prince Carthaginois une expiation corporelle, dont l'idée fait frémir: Vous croyez lire le Purgatoire de ſaint Patrice: on le déshabille, on le met tout nud, on lui lie les pieds & les mains, on le plonge juſques par-deſſus la tête dans une cuve pleine d'une diſſolution d'ail, de ſafran, d'huile de vers, & de pluſieurs autres ingré-

diens, dont le mêlange devoit le garantir de l'action du feu. On le porte ensuite, & on l'étend sur un lit de fer rouge, qui consistoit dans un tuyau large de trois pieds, soutenu par des pieds de fer sur un brasier ardent, & dont l'une des extrêmités panchoit un peu du côté d'un canal. De là on le fait glisser dans ce canal, qui étoit proche, par le moyen de plusieurs cordes & d'une roüe, autour de laquelle on lui fait faire trois tours entiers, la tête en bas. Voilà encore comme vous voyez du feu, de l'eau, & de l'air.

L'expiation & la purification n'étoient pas encore achevées, qu'on vit entrer dans le Temple un nouvel Aspirant, qui s'y étoit fait guinder comme Sethos, dans le dessein de se faire initier. Cet Aspirant est Gisicon-même, qui n'avoit point été tué par son frere, comme on l'avoit crû. Il lui raconte à lui-même l'origine de son erreur. Mais ici le Lecteur fait une Réflexion, qu'il a déja pû faire en lisant la description du combat, pag. 300. C'est que les Capsenses n'auroient point été battus, s'ils avoient voulu combattre suivant leur ancien usage, & qu'il est é-

tonnant que n'étant que quatre cens, contre cent mille, ils s'expoſent ainſi au péril d'une bataille rangée, eux qui n'avoient point encore eſſuyé cette maniere de combattre. L'Auteur devoit ſonger que toute fiction éxige pour le moins autant de jugement que d'imagination. Il faut avouer néanmoins qu'il y a du génie dans cette Epiſode de Saphon & de Giſeon, dont la differente conduite eſt un éclairciſſement heureux & ſenſible des trois queſtions propoſées à Sethos.

A voir l'Auteur détailler toutes les particularités du genre de vie, de l'éducation, des études, des pratiques, des maximes des Prêtres d'Iſis, & même de leur logement, on pourroit s'imaginer qu'il auroit vêcu parmi eux, qu'il ſeroit lui-même Prêtre de Memphis, ou Initié, ou au moins qu'il auroit appris tout cela dans quelque Livre ancien. Cependant il a tout trouvé dans ſon eſprit ſecond. Il eſt un peu ſurprenant qu'il ait daigné en cet endroit l'exercer avec ſi peu d'utilité. Car ce College des Prêtres d'Iſis, de quelque façon qu'on le conſidere, ne peut être pour nous le modele de rien. Au reſte, il ſe préſente ici une petite difficulté

:ulté par rapport aux logemens ſouter-ains de ces Prêtres, arroſés des canaux irés du Nil, comme le dit l'Auteur. Dans le tems des débordemens de ce Fleuve, aſſurément ces ſouterrains n'étoient pas habitables : où loger donc alors cette foule d'Officiers ſubalternes, & d'enfans des Prêtres ? Il falloit ſans doute abandonner alors la Ville ſouterraine, & les prétendus Champs Eliſées, qu'il plaît à l'Auteur de placer dans une profonde cave, longue de trois quarts de lieues, ſur 800. pas de largeur, & dont il fait une deſcription ſi magnifique. Quel ſéjour délicieux, qu'une cave pleine d'eau la moitié de l'année !

Mais voici une autre objection que l'Auteur ſe fait lui-même, & à laquelle il me ſemble qu'il ne ſatisfait point. Comment les Prêtres de Memphis ſi éclairés & ſi exacts dans toutes les régles de la Morale, n'avoient-ils pas honte de tromper les hommes ? C'eſt répond-il, qu'ils étoient eux-mêmes trompés, & qu'ils croyoient de bonne foi que le don de la divination étoit attaché à leur caractere. Mais ſi cela eſt, pourquoi employoient-ils tant de ſtratagêmes, tant de fineſſes, tant de

fourberies, en un mot tant de moyens naturels, & ſouvent illicites, pour s'inſtruire ſecrettement des faits, & pour s'ériger en Devins & en Prophetes ? Ces hommes ne prêchoient que la vertu & l'amour de la vérité, & néanmoins c'étoient des fourbes & des impoſteurs, n'en déplaiſe à l'Auteur, qui trouvoient leur compte dans cette profeſſion révérée des Peuples, & redoutable aux Rois. La piété & la vertu des Egyptiens étoient donc le fruit du menſonge & de l'impoſture. Il eſt fâcheux d'être obligé d'en convenir, & on peut ajoûter, par rapport à Sethos, Héros du Roman, qu'il étoit ou complice de la fourberie de ces Prêtres, s'il l'avoit démêlée, ou leur duppe, s'il ne s'en étoit pas apperçu.

L'Auteur donne enſuite une ſçavante & curieuſe explication des Myſtéres d'Iſis, où il fait un Commentaire ſingulier ſur l'offrande portée entre deux hayes de Prêtres par dix-huit filles, marchant deux à deux & nues ; d'où il prétend doctement que la Fable de Tantale a été tirée, auſſi-bien que l'uſage de Lacedemone, par rapport à la lutte des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui s'exerçoient

nuds en présence de tout le monde, & couverts seulement de l'honnêteté publique, selon l'expression de Lycurgue leur Législateur.

Sethos ayant achevé la cérémonie de son Initiation, est conduit en procession par toute la Ville de Memphis : Procession qui est bien longue, & assez peu conforme, ce me semble, aux usages de l'Antiquité. Ainsi finit le premier Volume. Je vous rendrai compte des deux autres dans la suite.

Je suis, &c.

LETTRE XLII.

E

IL faut continuer, Monsieur, de vous rendre compte du *Sethos*. La guerre s'allume entre le Roi de Memphis, pere de Sethos, & le Roi de Thebes. La Reine Daluca nomme Thoris, homme sans mérite, sans courage, & sans experience, dévoué à ses intérêts, & à qui le crime ne coûtoit rien, pour Général de l'Armée, où Sethos doit servir en qualité de Volontaire; & elle lui recommande de faire périr ce jeune Prince. » Si une méditation pro- » fonde, lui répond ce perfide Cour-

» tiſan, peut fournir quelque expé-
» dient, ſi une attention continue
» peut faire ſaiſir une de ces occa-
» ſions, dont le hazard apparent ne
» peut laiſſer aucun ſoupçon dans les
» eſprits, j'eſpere de me rendre di-
» gne de votre choix. « Sethos ac-
compagné de ſon Gouverneur, & de ſon Eſclave Aſarés, va s'enfermer dans la Ville de Coptos, que l'armée Thebaine ſe prépare à aſſiéger; Mais en attendant que le ſiége ſoit formé, le Prince, qui n'eſt pas d'humeur de perdre ſon tems, ſe met à parcourir, par le ſecours des Prêtres, & comme Initié, toutes les curioſités extérieures, ou ſoûterraines, de la Dynaſtie de Thebes. Il me ſemble que ſon Gouverneur devoit lui dire que ſa curioſité étoit mal placée, & qu'il lui falloit bien plûtôt étudier ſon métier.

» Les Rois de Thebes laiſſoient aux
» Prêtres prendre trop d'autorité ſur
» les peuples; les Prêtres en abu-
» ſoient en exerçant une inſpection
» génante, juſques dans l'intérieur des
» Familles, & en les chargeant, ſous
» prétexte d'honorer ou d'apaiſer les
» Dieux, de pratiques aſſujettiſſan-
» tes & même auſtéres, & qui leur
» rendoient leur propre Religion in-

» supportable ... Dans le Nome Thebain, les pratiques étoient animées » d'un esprit de rigueur, qui, au jugement de Sethos, leur ôtoit beaucoup, non-seulement de leur grace, mais encore de leur prix : & au » lieu que dans le Nome sacerdotal » de Memphis la vertu étoit un exercice d'honnêtes gens, elle lui sembloit être, dans celui de Thebes, » un travail d'esclaves. « Ce qui fait naître cette sage leçon qu'Amedès donne à son Eleve, p. 457. » Toute la morale, & toute la vertu d'un » Roi consiste dans l'union parfaite » de la pieté envers les Dieux, & de la » bonté envers les peuples ; de sorte » que la pieté envers les Dieux est aveugle, lorsqu'elle nuit à la societé humaine, &c.

Un Prêtre explique à Sethos, *pag.* 481. la cause des débordemens du Nil. La cause des débordemens de ce Fleuve, lui dit-il, est celle qui produit le Fleuve même. Ce sont les pluyes qui donnent au Nil sa premiere naissance, & qui sont ensuite la cause de ses débordemens périodiques. Comme le Soleil, par sa présence, ou par son absence, aussi-bien que par la direc-

on, ou par l'obliquité de ſon aſpect ; eſt le principal agent, dans les differentes diſpoſitions de la terre & de l'air qui l'environne ; ſes opérations ſont plus conſtantes entre les deux Tropiques, qui enferment ſa route annuelle, que dans l'eſpace qui s'étend au-de-là vers l'un & vers l'autre Pole, & ſur lequel il domine moins. C'eſt pour cela que les vents, qui ſont cauſés par la raréfaction de l'air échauffé, ſont plus réguliers dans la zone torride que par tout ailleurs. La chaleur des jours & la fraicheur des nuits y reviennent toujours les mêmes, dans les differens mois de l'année. A l'égard des pluyes dont la matiere eſt fournie par les exhalaiſons, & par les vapeurs répandues dans l'air, c'eſt le Soleil même qui les fait élever abondamment dans ſa ſituation perpendiculaire, & qui les réſout en même-tems en torrens d'eau. Il ſuit de-là, qu'à la difference de ce qui arrive dans les zones temperées, & dans les zones froides, qui ont l'Eté quand le Soleil s'approche d'elle, & l'Hyver, quand il s'en éloigne : L'Hyver, ou la ſaiſon des pluyes, dans chacune des deux parties de la zone torride, du moins en Afrique, eſt le tems le plus

direct du passage du Soleil sur elles. Or comme les sources du Nil sont dans la partie septentrionale de cette zone, les premiers ruisseaux du Fleuve grossissent, quand le Soleil se trouve dans les signes septentrionaux, ou il nous donne l'Eté. La même chose arrive à tous les Fleuves qui ont leurs sources dans la zone torride.

Il y a trois réflexions à faire sur cette explication du Prêtre Thebain. La premiere est qu'il croit que ce sont *les pluyes qui donnent au Nil sa premiere naissance.* Mais cela lui est commun avec tous les Fleuves du monde, selon le Systême de la plûpart des Physiciens. La seconde est que selon l'explication de ce Prêtre, il devroit pleuvoir fréquemment au moins dans la haute Egypte, à peu près située sous le tropique du Cancere, dans le tems du solstice d'Eté, puisqu'alors le Soleil *dans sa situation perpendiculaire*, situation qui dure plus long-tems que dans les autres parties de la zone torride, doit faire élever abondamment les exhalaisons & les vapeurs de la terre; cependant il ne pleut jamais ni dans la basse, ni dans la haute Egypte. La troisiéme chose à remarquer

eſt que ce Prêtre appelle *Hyver*, ſous la zone torride, le tems du paſſage du Soleil le plus direct, parce que c'eſt, ſelon lui, la ſaiſon des pluyes. Je crois néanmoins, ne lui en déplaiſe, que l'Hyver, même ſous la zone torride, eſt la ſaiſon où le Soleil eſt moins direct, & eſt éloigné de plus de dégrés. La ſituation perpendiculaire du Soleil peut cauſer de grandes pluyes, mais n'empêche pas que ce ne ſoit l'Eté.

Sethos ne reçoit pas ſeulement des leçons des Prêtres, tout jeune qu'il eſt; mais il leur en donne. Il leur apprend, par exemple, p. 478. qu'il y a bien moins d'étoiles fixes qu'il n'en paroît à nos yeux. Elles paroiſſent innombrables, & cependant à peine en a-t'on pû juſqu'ici compter mille dans notre Hemiſphére. Mais pendant que notre imagination groſſit prodigieuſement le nombre des étoiles, notre vûe diminue encore plus prodigieuſement la grandeur du Ciel. Car le Ciel, ne nous paroît que comme la moitié d'une Sphére, dont le Diamétre ne paſſe pas 240 pieds. Les Prêtres, dit l'Auteur, quoiqu'accoûtumés à tous les paradoxes de l'Aſtro-

nomie, furent frappés de la nouveauté de cette proposition à un point qui ne se peut exprimer. Voici la démonstration de Sethos : Le Soleil a environ un pié de Diamétre à nos yeux ; le Diamétre du distique du Soleil occupe à peu près un demi-degré du Ciel : or, notre Hemisphére, en le mesurant sur l'Equateur, contient 180 degrés, ou 360 demi-degrés : Donc il ne contient que 360 pieds. Donc le Diamétre d'un Cercle étant à peu près le tiers de sa circonference, ou les deux tiers de sa demi-circonférence, le Diamétre de notre Hemisphére n'est à nos yeux que de 240 pieds. Portant ensuite sa pensée plus loin, Sethos soutient que le rayon de 120 pieds est à peu près la mesure de l'éloignement auquel les yeux commencent à ne pouvoir juger ni des distances, ni des grandeurs réelles des corps, à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins, dont les distances ou les grosseurs sont d'ailleurs à peu près connues.

Vous voyez, Monsieur, que Sethos n'est pas un petit Prince ignorant, ni un écolier sans lumieres &

ſans eſprit, comme le Héros d'un certain Roman moderne. Il ne ſe contente pas d'écouter pour s'inſtruire, il ne propoſe pas ſans ceſſe des queſtions à tous ceux qu'il rencontre, & il n'eſt pas toujours de l'avis de celui qui lui a parlé le dernier. *Sethos inſtruit* réellement *par lui-même.* Je conviens qu'il donne dans une autre extrémité, & que pour ſon âge il eſt un peu trop ſçavant, & même un peu pédant : mais cette ſcience précoce eſt peut-être le fruit de ſon Initiation.

Ce Prince revient enfin à Coptos, pour ne s'y occuper qu'à la guerre. Semblable à Scipion & à Lucullus, que la ſeule lecture de Xenophon avoit rendus grands Capitaines, avant même qu'ils commandaſſent les armées de la République, le docte Sethos, à l'âge de 17 ans, trouve dans ſa mémoire les plus ſinguliers ſtratagemes de guerre, & les met en pratique avec ſuccès. Le premier eſt décrit un peu obſcurement, & n'eſt pas aiſé à comprendre : Pour le ſecond, il me paroît tout-à-fait chimerique; Car pourquoi Sethos borne-t'il au nombre de huit, ſes braves fauteurs, pouvant faire ſuivre ces avanturiers par beaucoup d'autres qui les auroient

soutenus ? De plus, comment supposer que les assiégeans prêts à monter à l'assaut, n'avoient ni sabres ni épées, & ne portoient pour toutes armes que des arcs & des fléches ? Sethos dans cette derniere occasion me paroît peu sensé, d'exposer si témérairement ses huit compagnons.

La Trahison de Thoris, le Combat de Sethos hors des murs de Coptos, la blessure de ce Prince, qui tombe par terre comme mort, le sort de l'esclave Asarès, la prise d'Amédès & celle de Thoris, que le Roi de Thebes punit de sa trahison, en lui faisant mettre le cou entre deux fourches, pendant que deux hommes le fouettoient avec de longues verges ; la rage de Daluca, qui fait elle-même étrangler ce traître, de peur qu'il ne décele son complot : la disgrace de cette méchante femme, qui est privée du Ministére & chassée de la Cour, le désespoir du Roi de Memphis, la proposition outrée qu'il fait au Roi de Thebes : tout cela préserve un peu de la tristesse & de l'ennui ceux qui seroient capables d'en prendre dans la lecture de ce Livre.

Le Roi Ofototh paroît tout autre

dans ce ſecond Volume, que dans le premier, où je l'avois pris en verité pour un ſot. Cependant l'offre qu'il fait d'abord au Roi de Thebes de la moitié de ſon Royaume pour la rançon de ſon Fils, me paroît un peu contraire au ſens commun : Il devoit, ce me ſemble, commencer par s'aſſurer ſi ſon Fils vivoit encore, ſi ſon ſort dépendoit du Roi de Thebes, & s'il n'avoit pas d'autre moyen de ſe le faire rendre. D'ailleurs cette vivacité, & cet empreſſement d'Oſoroth ne s'accordent gueres avec cette indifference qu'il avoit témoignée pour ſon Fils, lorſqu'il l'avoit laiſſé partir de la Cour, ſans ſe mettre en peine de ſçavoir où il alloit, & ſans s'informer de lui depuis ſon départ.

Sethos, fait priſonnier, eſt ſous le nom de Cherès, acheté par les Phœniciens, & réduit à la condition d'eſclave. On trouve au commencement du Livre 6. p. 8. la raiſon pourquoi il a plû à M. l'Abbé T. de placer dans la Carte, qui eſt à la tête de ce ſecond Volume, la Mer rouge. *Mare Erythræum*, non entre l'Egypte & l'Arabie, mais entre l'Arabie & la Perſe. Les Anciens, dit-il, donnoient plû-

tôt le nom de Mer rouge à cette Mer qui baigne les côtes *meridionales* de l'Arabie, jusqu'au Golphe Persique, qu'à celle qui est enfermée entre l'Egypte & l'Arabie, n'appellant guéres cette derniere que *Sein Arabique.* L'Auteur a sans doute voulu dire *Côtes Septentrionales*, & non *Côtes Meridionales.* Mais pour déranger ainsi la Geographie ancienne & moderne, il devoit bien s'appuyer de quelque témoignage solide de l'antiquité ; d'autant plus que l'Ecriture & tous les Auteurs profanes, donnent le nom de *Mer rouge*, non à cette Mer appellée aujourd'hui *Golphe d'Ormus*, mais à la Mer qui sépare l'Arabie de l'Egypte.

Voilà Sethos ou Cherès qui voyage sur un Vaisseau Phœnicien, & qui avec la Flotte fait route vers l'Isle de Ceylan, appellée par les anciens *Taprobana.* Une Flotte nombreuse des Rois de Taprobane, vient au-devant d'eux pour les combattre. Cherès inspire du courage aux Phœniciens. Le combat naval commence. Cherès demande au Commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la Flotte : il parcourt dans une heure de tems tous les vaisseaux des Phœni-

ciens ; la raiſon de cette promptitude, eſt, » qu'il ne ſe ſervoit pas toujours d'eſquif pour paſſer de l'un » à l'autre ; & que profitant de l'agilité qu'il avoit acquiſe, il franchiſſoit d'un ſaut l'intervalle de ceux » qui étoient les plus proches. Il deſcendoit ordinairement des plus hauts » ponts en dehors & par les bordages, » avec une légereté qui étonnoit les » plus hardis Matelots. « Cette curieuſe circonſtance prépare le Lecteur à un ſaut périlleux qu'il va bien-tôt voir faire à Cherès, & qui entraînera le gain de la bataille. Il exhorte les Phœniciens à regarder les Inſulaires comme leurs ennemis perſonnels : » Dans » cette vûe, leur dit-il, vous ne » porterez pas un coup inutile, & » chacun de vous ſe décuplera en quelque ſorte. « On en vient à l'abordage. Le vaiſſeau où étoit Cherès eſt accroché. » Dès qu'il vit les crampons des Inſulaires bien arrêtés, & » que l'attaque de bord à bord fut » commencée, il s'élança par-deſſus » leurs têtes, dans le milieu de leur » vaiſſeau ; & avec ſon fabre, dont » il jouoit admirablement, il ſe faiſoit » à lui même un bouclier impénétra-

» ble qui éblouissoit les yeux, & qui » faisoit voler les membres de tous » ceux qui s'approchoient de lui, ou » que lui-même alloit chercher. Ce » jeu terrible détourna les ennemis du » bord de leur vaisseau, pour se dé» fendre dans le milieu; les Phœni» ciens s'y jetterent dans le même inf» tant, y firent un carnage effroya» ble, s'en rendirent bientôt maî» tre, « Cherès fit le même jeu dans cinq ou six autres vaisseaux, qui furent tous la proye des Phœniciens. Ensuite il mit le feu au reste de la Flotte des ennemis, dont les vaisseaux parurent alors *comme des Etna flottans.*

La Flotte victorieuse aborde à l'Isle de Taprobane, où les Phœniciens avoient une Colonie, comme l'ont aujourd'hui les Hollandois, qui en ont chassé les Portugais. On propose une entrevûë, & le Gouverneur de la Colonie, coupable d'une entreprise injuste contre les Insulaires, & prêt d'être condamné à mort par ses propres compatriotes, se précipite dans la mer. Cherès a beaucoup de part à sa condamnation, son mérite lui ayant donné place dans le conseil, tout esclave qu'il est. Cet endroit du Livre

m'a plû beaucoup. Je crois que ſi les Eſpagnols avoient eu un Sethos avec eux, dans la conquête de l'Amérique, ils ne ſe ſeroient pas deshonorés à jamais par leur inhumanité, & par leur barbarie ſans exemple.

Cherès va maintenant faire le perſonnage de Chriſtophle Colombe; il propoſe, non-ſeulement aux Phœniciens; mais encore aux Inſulaires, entre leſquels il a établi une paix ſolide, de courir les Mers, pour découvrir de nouveaux pays & de nouveaux peuples. Il demande pour cela douze vaiſſeaux armés en guerre, qu'il veut commander, & aſſez-tôt on les lui accorde. Il trouve dans la Taprobane, des Prêtres d'Egypte, qui lui prêtent de l'argent à diſcrétion. » Ces Prêtres » (dont je ſoupçonne l'allégorie) ſui» vant leur principe général, dit l'Au» teur, paſſoient dans les differentes » parties de la terre, à meſure qu'*elles* » ſe découvroient; ils ſe plioient avec » tant d'adreſſe aux coutumes de *cha*» que lieu, & ils ſe conduiſoient avec » tant de prudence, qu'on ne les obſer» voit jamais.

Vous ſçavez, Monſieur, que la navigation des anciens étoit timide,

& qu'ils ne voyageoient, sur l'Ocean qu'en côtoyant les rivages. Cherès ne pouvant souffrir cet usage, ordonne au maître Pilote de conduire sa Flotte par la pleine mer. » Nous allons, dit-» il, découvrir de nouvelles terres : » donnons au monde la connoissance » de la pleine mer, & ouvrons-en la » route par notre exemple. « Apparemment qu'il comptoit sur le beau tems, & qu'il se flattoit de pouvoir toujours observer de ses yeux la hauteur du Pole. La Flotte s'engage donc, sans bousole, en pleine mer. Cette résolution devoit paroître bien téméraire à ses Pilotes ; mais l'Auteur a cru pouvoir raisonnablement attribuer à son Héros, ce que fit autrefois un certain Hipalus sous l'Empereur Claude. » Où en seroit aujourd'hui la na-» vigation, dit Cherès aux Phœniciens, » si vos peres n'avoient pas entrepris » des choses que personne n'avoit osé » faire ? Ils ont vû le tems, où non-» seulement les passagers descendoient » tous les soirs à terre; mais où les Pilo-» tes mêmes tiroient leurs navires hors » de l'eau sur le rivage. La navigation » en elle-même est regardée comme » la plus grande hardiesse dont l'hom-» me ait été capable ; mais on peut

» dire que la navigation eſt devenuë » d'autant plus ſûre, qu'elle s'eſt » rendue plus hardie... Les oiſeaux, » dont vous vous êtes pourvûs, vous » indiqueront, par le côté où portera » leur vol, les Iſles ou les Terres con- » tre leſquelles il faut prendre garde » d'échouer. » Il y avoit encore un inconvenient dans cette entrepriſe de la navigation en pleine mer : c'eſt que lorſque la Flotte avoit paſſé la Ligne, le Pole boreal devoit diſparoître à la vûë, & que l'étoile la plus proche du Pole auſtral, à laquelle il faudroit viſer alors, en eſt éloignée d'environ 15 degrés. Cherès ſe propoſe de remedier à cet inconvenient *par des réductions diſſes*, & il compte qu'il ſe trouvera alors aſſez près de l'Afrique, pour la pouvoir côtoyer dans tout le reſte de ſa courſe, ſans examiner ſi cela lui ſeroit poſſible, & ſi les rochers, les écueils, & les bancs de ſable ne le contraindroient pas de prendre le large.

La Flotte paſſe la ligne, & profite du vent d'Eſt, nommé *Apeliotes* ou *Subſolanus*, vent reglé que le Soleil promene avec lui dans ces mers, d'un Tropique à l'autre, & qui tempere entierement l'ardeur de ſes rayons perpendiculaires. Elle aborde enfin à l'Iſle

Menuthias, appellée par quelques anciens Auteurs *Cerne Ethiopica*, & qu'on nomme aujourdhui Madagascar. Cherès se rend maître en peu de jours, & sans coup férir, de cette Isle, la plus grande qui soit dans le monde; il réduit promptement tous les habitans à la qualité de Serfs, & leur impose des loix & des travaux pénibles, sans la moindre opposition de la part de ces Barbares. Mais au nom de qui pensez-vous qu'il prenne possession de cette Isle immense; au nom des trois Rois de l'Isle de Ceylan. Imaginez-vous, Monsieur, le fils aîné d'un Roi de France ou d'Angleterre, qui s'embarque en qualité d'Amiral sur un Escadre Hollandoise, il va chercher de nouvelles terres dans la mer des Indes: & met la premiere Isle qu'il découvre, (Isle plus grande que la Grande-Bretagne) sous la domination de l'Empereur du Japon; De-là il s'avance vers les Terres Australes, & y ayant découvert des pays immenses, & des peuples nombreux, il les attaque, les bat de tous côtés, & les soumet enfin au Gouvernement de la République de Hollande. C'est ainsi que se comporte le Fils aîné du Roi de Memphis. Cela est bien héroïque.

De Madagaſcar, il ſe rend à la côte Orientale de l'Afrique, & prend terre au Promontoire Praſon, dont parle Ptolomée, appellé aujourd'hui, ſi je ne me trompe, Cap de Saint Sebaſtien : Toute cette contrée, qui forme aujourd'hui la Caffrerie & une partie de Monoëmugi, étoit alors habitée, ſelon l'Auteur, par des Sauvages Anthropophages. Cherès à la tête de ſes gens, commence par égorger trente de ces Barbares, qui gardoient l'entrée d'une étable, où ils trouverent environ 50 hommes preſque nuds, garottés & deſtinés aux repas de ces Peuples. Cherès fait couper ſur le champ les liens de ces malheureux, & ne ſe faiſant pas un ſcrupule d'exterminer des hommes pernicieux au Genre humain, il ſe prépare à les pourſuivre, & à les aller attaquer ſur leurs montagnes ; mais jugeant qu'il auroit beſoin de Cavalerie pour les atteindre, il fait venir d'Ethiopie *dix-mille Chevaux*, qu'on lui amene par mer ſur des batteaux plats. Ces chevaux étoient d'une très-grande beauté, & d'une corne ſi dure, que ſans avoir beſoin d'être ferrés, ils montoient & deſcendoient les montagnes les plus

pierreuses. Les Sauvages, sans s'épouvanter de la nombreuse Cavaleririe de Cherès, s'assemblent en grand nombre, & s'avancent pour combattre son armée. La Cavalerie de Cherès les envelope & les taille tous en piéce, à l'exception de ceux qui demanderent grace, & se rendirent prisonniers. » Ils » virent, dit l'Auteur, leur bataillon » envelopé dans le premier moment, » leurs rangs ouverts dans le second; » la plûpart d'entr'eux renversés & » foulés aux pieds dans le troisiéme. « Cela peut s'appeller une victoire remportée mathématiquement : Ce qui étonne un peu est de voir ici des escadrons de Cavaletie. M. l'Abbé T. qui a imprimé une *Dissertation sur l'Iliade*, n'a pas fait réflexion qu'Homere ne parle point de Cavalerie, & que tous les Sçavans conviennent qu'avant le Siége de Troye elle n'étoit point en usage dans les combats. Or Sethos, selon M. l'Abbé T. vivoit plusieurs années avant le Siége de Troye.

Cherès fit mettre en croix les Chefs, le long du rivage de la mer : après quoi il fit publier une amnistie : Remontant ensuite au Nord, il trouva dans le Sophir ou l'Ophir (aujourd'hui So-

phala) des Mines d'or, auſquelles il fait travailler les habitans du pays, pour le compte des Phœniciens, dont le Roi envoye bien-tôt dans ce pays-là une colonie très-nombreuſe. L'Auteur met au nombre des dédommagemens que ces nouveaux Colons trouverent dans ce pays ſi éloigné du leur, les Paons, les Singes, les Perroquets, & les autres animaux eſtimés *par la beauté de leurs figures, & par la ſingularité de leurs graces.*

Après une petite Diſſertation ſçavante ſur le *Périple* des Anciens, & ſur le tour qu'ils ont fait de l'Afrique le long des côtes, la Flotte de Cherès, chargée de vingt-mille hommes, & de dix mille chevaux (quelle Flotte pour aller à une découverte!) double le Cap de Bonne-Eſperance, & aborde à la côte occidentale de l'Afrique. Là il bâtit une Ville, qu'il appelle la nouvelle Tyr; & il attire à lui les habitans de ce pays barbare, en leur préſentant un *Rameau d'Olivier*, en ſigne de paix, comme s'il eût été dans la Grece. Alors il députe une célébre Ambaſſade au Roi de Congo, & ſe met lui-même, ſous un nom déguiſé, à la tête de ſes propres Ambaſſadeurs,

chargé de présens magnifiques pour ce Prince, comme *d'étoffe d'or & de soye, & de draps de Tyr à double teinture de pourpre.* Je ne sçais si ces présens étoient bien convenables à un Prince noir, qui ne portoit point d'habits, non plus que tous ses sujets ; mais c'étoit peut-être pour lui donner l'envie d'en porter. Quoiqu'il en soit, cette Ambassade, & le retour de Cherès dans ce Royaume, où il entre ensuite comme ennemi à la tête de ses troupes, pour exterminer tous les mauvais Prêtres de Congo, n'est pas un endroit indifférent. Il propose aux peuples de Congo un autre culte : » Mon dessein n'est » pas, leur dit-il, de vous faire recevoir par force les Dieux particuliers » de l'Egypte, de la Phœnicie ou des » Indes ; mais tous les peuples du » monde s'accordent dans l'idée générale d'un premier Etre, Auteur & » Conservateur de la nature. Si les » Dieux de chaque Nation ne sont autre chose que les diverses symboles, » sous lesquels elles se représentent » les differentes perfections ou les différens dons de cet Etre unique & » souverain, le nombre des Dieux ne » sera que le nombre de ses attributs &

» de ſes bienfaits,&c. « C'eſt ainſi que Cherès juſtifie le culte de l'Egypte, & celui de toutes les Nations Idolâtres. Après avoir réparé tous les torts dans le Royaume de Congo, & y avoir fait à peu près, à l'égard du Roi, ce que firent les Portugais en 1660, il revient à ſa nouvelle Tyr, où il établit pluſieurs loix. Il part de là pour la Guinée, où il entreprend encore d'abolir tous les mauvais uſages, & entre autres la coûtume qu'avoient les femmes, à la mort de leurs maris, de ſe jetter dans le bucher avec eux. Pour en venir à bout, Cherès conſeille au Roi de publier une déclaration, par laquelle toutes les femmes qui ſe jetteroient dans le feu, ſeroient deſormais cenſées le faire, pour expier leurs adulteres ſecrets, & en conſéquence leur mémoire ſeroit diffamée : cette déclaration cauſa l'abolition de l'uſage inſenſé. Cherès abolit de même la Polygamie, diſant que la multiplicité des femmes rabaiſſoit l'humanité, & mettoit l'homme au-deſſous de pluſieurs animaux qui s'apparient. A la place de pluſieurs ſuperſtitions & abominations conſacrées par la Religion du pays, & par la ſcelerateſſe des Prêtres,

tres, dont il manifesta les fourberies, il établit un nouveau culte envers la *Déesse des Vertus*; le nom de cette Déesse de nouvelle création plut beaucoup à tout le monde : on lui érigea un temple, & Cherès ne manqua pas d'établir aussi une cérémonie d'initiation, qui m'a paru un peu plus raisonnable que celle d'Egypte; mais dont, à dire le vrai, le froid & triste détail n'embellit pas la fin du second Volume. M. l'Abbé T. a tiré de la description de l'Afrique de Dapper, la plûpart des choses qui regardent la religion & les mœurs de ces peuples de la Guinée.

Cherès quitte ce pays, & poursuivant le tour de l'Afrique, prend terre au Cap des Palmes, appellé par les anciens *Hesperum cornu* : il passe ensuite au Cap-verd, pour se rendre dans les *Isles fortunées*, *Atlantides*, ou *Hesperides*, appellées aujourd'hui Canaries, que les anciens Geographes ont confondu avec les *Gorgades*, qui sont les Isles du Cap-verd. On trouve en cet endroit une érudition fabuleuse, peu propre à dedommager le Lecteur vulgaire de l'ennui qu'il a pû essuyer dans la Caffrerie, dans la Guinée, & dans le Con-

go. Cherès entend parler de Saphon & de Giſcon, les deux fils de Zoros, qu'il avoit connus dans le temple de Memphis. Il ſe met en mer, & arrive au Port du Lixus, le principal Port des Iſles Atlantides.

Vous verrez, Monſieur, dans une autre Lettre ce qu'il a eu envie de faire dans ce pays-là, & tout ce qu'il fera enſuite, juſqu'à ce qu'il ſoit de retour dans le ſien; c'eſt la matiere du troiſiéme volume: dont je vous prie de me diſpenſer de vous entretenir aujourd'hui.

Malgré mes Obſervations critiques, j'ai trouvé juſqu'ici dans cet Ouvrage une fleur d'érudition & de Philoſophie, qui loin de me rebuter, comme bien d'autres, m'a attaché à cette lecture. C'eſt un Roman toujours ſérieux, fait pour l'eſprit, & non pour le cœur, qu'il n'intereſſe preſque en aucun endroit, mais qu'il eſt néanmoins capable de former, auſſi-bien que l'eſprit, par les excellentes leçons de Morale, qu'il préſente agréablement & d'une maniere qui n'a rien de trivial & d'uſé. Il eſt d'ailleurs écrit d'un ſtyle ſi ſenſé, ſi précis, & ſi naturel, qu'il eſt

capable de plaire aux bons esprits dans les endroits les plus tristes, independamment des connoissances qu'on y peut acquerir de l'Histoire & de la Geographie ancienne. En un mot, c'est un Ouvrage, selon moi, qui, malgré ses défauts, & son médiocre succès, mérite l'estime des connoisseurs; & fait honneur aux lumieres de son Auteur.

Je suis, &c.

LETTRE XLIII.

A

LE détail dans lequel je suis entré jusqu'ici au sujet de *Sethos*, Monsieur, & le tems que j'ai consacré à l'examiner avec soin, doivent vous faire juger, que je ne le regarde pas comme un Livre frivole, & peu digne d'attention, & je crois vous en avoir donné une idée avantageuse.

Vous avez vû Sethos (toujours sous le nom de Cherès) aborder au Port du Lixus. Le Roi de l'Isle vient au-devant de lui, sans aucuns Gardes, & distingué seulement de la

foule qui l'environnoit, par l'attention qu'on avoit à ne le pas preſſer. On raconte à Cherès la Guerre des Carthaginois contre Antée, Roi de la Tingitane, & deux autres Rois alliés. Saphon & Giſcon commandent les Troupes de leur République en deux endroits differens. Celui-ci entreprend le Siége de Siga, Ville maritime de la Tingitane ſur la Méditerranée. Antée lui propoſe une entrevûë, & une ſuſpenſion d'armes, qui eſt acceptée. Giſcon rend à ce Prince la viſite qu'il en avoit reçuë, & entre dans la place, ſuivi d'un ſeul eſclave. Antée avoit une fille d'une rare beauté; au milieu d'une fête magnifique, que le Roi donne au Prince de Carthage, il fait paroître ſa fille nommée Zarite, qui vient s'aſſeoir à table, à côté de Giſcon, après avoir, avec beaucoup de grace, verſé d'un vin précieux à ce Prince, *qui but d'une haleine la liqueur enflamée*, & fit un profond ſalut à la Princeſſe. Le lendemain Antée propoſa ſa fille en mariage au Prince Carthaginois, avec des Provinces conſiderables, & le titre de Roi. Le ſceptre apporté par une ſi belle main, avoit de quoi le tenter,

Aussi ne le refusa-t'il point, & il promit d'en écrire à son pere.

Le Senat de Carthage n'approuva point la suspension d'armes, qui étoit pourtant assez raisonnable ; il dépouilla Giscon de sa qualité de Général, & le proscrivit : Giscon reste dans la Place, & les attaques des assiégeans recommencent, sans donner au Prince le tems d'en sortir. Il épouse alors la Princesse, dont il étoit très-amoureux. Voilà le fruit de son Initiation. Il refuse néanmoins de porter les armes contre sa Patrie, & fait voir dans la suite un parfait Héroïsme. Enfin dans toute la conduite de Giscon, je ne vois rien qui donne lieu de dire, qu'il étoit *descendu dans le plus profond abisme de l'aveuglement de l'esprit & de la corruption du cœur.* Il avoit même obtenu une espece de consentement général de son pere, pour faire tout ce qu'il jugeroit convenable aux interêts de sa République. L'Atlante qui raconte ce fait me paroît donc un Censeur trop austére. Cependant, sans nous apprendre le succès du siége, il raconte qu'Antée laissa là son nouveau gendre, qu'il sortit de la Place, qu'il

marcha à grandes journées, à la tête de 50 mille hommes, & qu'il alla livrer bataille à Saphon, qui fut vaincu & tué. Antée, *preſſant la premiere terreur de ſa victoire & de ſon nom*, va enſuite former le ſiége de Carthage. Etoit-ce là la faute de Giſcon ?

» Cependant ce Prince comprit, » que la condeſcendance téméraire » & défenduë qu'il avoit euë pour » l'ennemi, étoit la premiere *cauſe* » des malheurs de ſa Patrie, & de la » perte de ſon innocence. « Il *trouve* moyen de ſortir ſecretement de Siga ; la Princeſſe voulut le ſuivre, & ils ſe rendirent l'un & l'autre à Carthage. Ils parurent tous deux *devant* le Senat, qui fut ébloüi de la beauté de Zarite, ce qui ne l'empêche pas de condamner le Prince à la mort. On ſuſpendit néanmoins l'*exécution* de l'Arreſt, par la vûë du beſoin que la République avoit du Prince condamné. Les Juges exigerent de lui, qu'avant que de venir ſe *ſoumettre* à la mort qu'il mériroit, il tâchât de prévenir la ruine de l'Empire Carthaginois. Ils ſtatuerent, qu'après cela l'Arreſt ne ſeroit point encore exécuté ; mais qu'on attendroit qu'il

eût eu un fils pour succeder à la Principauté de Carthage ; qu'alors le coupable viendroit présenter sa tête à l'épée de la Justice. Giscon se soumit à cet Arrest avec des marques de reconnoissance ; mais la Princesse dit, que, puisqu'on avoit attaché le terme de la vie de son époux au premier enfant qu'il auroit d'elle, ce terme étoit encore bien éloigné, & que Zoros, pere de Giscon *ne verroit jamais un petit-fils assis sur ses genoux.* Si mon pere, ajoûta-t'elle, alloit mourir de la main de mon mari, *ma réserve dureroit toute ma vie :* personne ne pourra me contraindre de recevoir en mon lit celui qui auroit trempé sa main dans le sang de mon pere. Les Senateurs devoient trouver ces paroles de Zarite, pour le moins indiscrétes & inutiles : àquoi bon se déclarer ainsi d'avance sur cet article ? Cependant le plus vieux des Sénateurs trouva la précaution sage & louable.

Cherès ayant entendu ce récit, *prend à la main* * un bâton, part à pied, pour se rendre dans la *solitude des grands-Arbres.* Il rencontre là une

* Il me semble que cette expréssion populaire renferme un Pleonasme.

belle perſonne, à qui il préſente la Lettre circulaire qu'il *tenoit à la main.* Il eſt bien reçu, & il a la joye de retrouver dans cette ſolitude ſon cher Amédès qui lui raconte les évenemens qui l'y ont conduit. Voici ce qu'il lui dit enſuite au ſujet des amours de Giſcon & de Zarite.

» Quoique la poſſeſſion de ce » qu'on aime ne ſoit pas excluë par » l'amour héroïque, elle eſt toujours » ſon objet le plus reculé. Avant » elle, paſſe l'intérêt de la perſonne » aimée, quelquefois contraire à ſa » poſſeſſion même : & ſur-tout l'ac- » compliſſement des devoirs, qui » nous rend plus dignes de ſon eſti- » me & de ſes regards. Après cela je » compte pour beaucoup, du côté » de la grandeur d'ame, les travaux » & les périls eſſuyés en faveur de » l'objet aimé. Mais je les compte » pour rien, du côté de la vertu, » quand ils n'ont point eu d'autre » motif. L'amour héroïque ; c'eſt- » à-dire, ce ſentiment d'un cœur » généreux, cette flame épurée, qui » n'empêche pas les hommes d'être » grands, & qui les invite même à » le devenir, eſt ſans doute fort au-

» dessus de l'amour vulgaire ; contentement grossier, ou fureur effrenée des sens, qui confond le grand » homme avec l'homme vil, & » l'homme vil avec la bête. « J'ai jugé ce trait de morale digne d'être cité.

Dans cette même solitude étoient Zoros, pere de Giscon, & la Princesse Zarite : Amédès leur présente Cherès, & leur promet en lui un défenseur zelé, & le restaurateur prochain de l'Empire Carthaginois. La Princesse marque d'avance sa vive reconnoissance à Cherès, & le prie d'épargner la personne de son pere Antée : je consens, lui dit-elle, que vous réduisiez mon pere à la paix, mais ne me condamnez pas aux larmes par vos victoires. Ne rendez pas mon jeune frere orphelin avec moi : à quoi Cherès répond en général, qu'il n'est point altéré du sang humain. Vous avez déja pû remarquer, Monsieur, que cette Princesse aimoit à prendre ses précautions de loin. Il ne faut donc pas vous étonner, si dans cette solitude elle prie Cherès de ne point tuer son pere, qui, fier de sa victoire, faisoit alors trembler l'Empire Carthaginois, &

qui ne croyoit pas avoir beſoin que ſa fille intercedât pour lui auprès d'un jeune homme, qui avoit alors plus l'air d'un Pellerin, que d'un Héros.

Cherès quitte enfin l'Iſle Atlantide, dont les loix & les uſages étoient très-ſinguliers : (mais c'eſt un détail dans lequel je ne puis entrer) & il va rejoindre ſa Flotte, qu'il trouve renouvellée de munitions & ſurtout de chevaux, dont on avoit perdu une grande partie. Surquoi l'Auteur remarque, que » de tous les animaux de travail, » l'homme eſt celui qui réſiſte le plus » long-tems à la fatigue, à la priv» vation de la nourriture ordinaire, & » au changement de climat. « Il propoſe alors au Conſeil de Guerre le deſſein de ſecourir les Carthaginois, & de commencer par aller les aider à pouſſer le ſiége de Siga, qui duroit depuis ſi long-tems, & d'aller enſuite faire lever celui de Carthage. Mais il forme en même-tems un autre projet digne d'un brave Flibuſtier. Antée avoit laiſſé à Tingi ſon fils unique, nommé Tygée, âgé de douze ans, qu'on amenoit tous les ſoirs dans la grande Place, pour y ſouper, & pour aſſiſter à

dès réjoüissances nocturnes, n'ayant auprès de lui que ses deux Gouverneurs, sans épée, comme en pleine paix, ainsi que tous les Citoyens de cette Ville. Cherès se met à la tête de 50. hommes déguisés, & descend à terre, après leur avoir ordonné de se confondre dans la foule, & de se placer le plus près qu'il sera possible de l'estrade du Prince. Pour lui il ne prend point d'épée, de peur qu'elle ne l'embarrasse, lorsqu'il saisira le petit Prince. » Prenons garde, dit-il, » en homme de bien, de ne pas le » blesser : j'aimerois mieux le man- » quer, que de voir aboutir un pro- » jet de Guerre à blesser un enfant. « L'entrepriſe fut exécutée : à la premiere allarme tous les Citoyens s'enfuirent ; on trouva à peine trente hommes à tuer. Les deux Gouverneurs voulurent en vain faire quelque résistance : vingt Gardes furent égorgés ; Cherès ayant vaincu tous les obstacles, *prit* le petit Prince *sur un bras, & ce Ravisseur généreux emporte sa proye.* Les deux Gouverneurs furent faits prisonnies, & suivirent leur éleve, qui fut conduit au Vaisseau de Cherès. Là, ce Héros com-

mença par faire des excuſes & des leçons au jeune Tygée, & le mit entre les mains de deux Prêtres, Egyptiens, pour avoir ſoin de ſes mœurs, & de ſes études. Les deux Gouverneurs aſſiſtoient toujours aux leçons de morale qu'on donnoit au Prince captif, & dont ils avoient beſoin eux-mêmes pour rectifier leur mauvaiſe méthode d'élever un Prince. » Les meilleurs eſprits, dit l'Auteur » fort ſenſément, ſont capables de » ſe laiſſer entraîner au torrent des » opinions régnantes, autoriſées par » l'éclat de quelques ſuccès paſſagers; » mais dès que la vérité ſe montre, ils » l'embraſſent avec plaiſir: au lieu que » les génies vulgaires conſervent leurs » anciens préjugés, juſques dans une » génération plus éclairée; & devien- » nent ſinguliers par la raiſon même » de l'habitude, qui ne faiſoit d'eux » autrefois que des hommes très-com- » muns. «

Cherès conduit enſuite la Flotte au ſiége de Siga: il débarque près de 30. mille hommes, & contraint bien-tôt la Place de ſe rendre, ou plûtôt il la prend d'aſſaut, & y établit une Garniſon Carthaginoiſe. Je paſſe plu-

fleurs circonstances, qui font plaisir dans le Livre, & que je ne puis exprimer ici. De là Cherès alla au secours de Charthage, assiégée toujours par Antée, dont Giscon, sur ces entrefaites, battit un gros détachement, à la tête de ses chers Capsenses, qui firent tomber les ennemis dans une embuscade, où ils périrent presque tous. Les Capsenses du haut d'un rocher, où ils étoient embusqués, firent rouler de grosses pierres sur l'Armée des Tingitans, qui étoit au pied. » Ensuite ce mur naturel, le long » duquel on auroit à peine cru que » des Chevreüils eussent grimpé, se » trouva garni en un instant d'un » nombre prodigieux d'Archers a- » droits, qui en sautant d'une poin- » te à l'autre, ne manquoient jamais » non-seulement l'homme auquel ils » avoient visé; mais l'endroit de son » corps qu'ils avoient choisi. Sur le » haut même du mur du fond, pa- » rurent d'autres Archers, qui fai- » soient passer leurs fléches par des- » sus les têtes des leurs, pour les fai- » re arriver jusqu'à celles des Tingi- » tans .... Ils ne faisoient pas diffi- » culté de tirer sur un Tingitan, em-

„ braſſé par un Capſenſe, ſçachant
„ bien que leur fléche ne prendroit
„ pas l'un pour l'autre. Leurs gens
„ même qui étoient en bas ne ſe dé-
„ fioient pas de leur adreſſe. Ils ſe
„ confondoient avec les ennemis, &
„ ſuivoient ce qu'ils avoient à faire,
„ ſans rien craindre de ce côté-là;
„ bien aſſûrés qu'on les diſcernoit
„ ſuffiſamment, & que la main de
„ leurs camarades étoit auſſi juſte,
„ que leur coup-d'œil. « Il faut a-
vouer, que cette façon de combat-
tre eſt merveilleuſe, & qu'elle a écha-
pé aux recherches de M. le Chevalier de Follard : mais en récompenſe qu'elle eſt appuyée du Commentaire du R. P. Calmet ſur la Bible, à l'occaſion de l'adreſſe des Gabaonites, dont il eſt parlé au 20. chapitre des *Juges*. Au reſte Giſcon obtient ſa grace du Sénat, qui jugea ſa faute bien réparée par ſa victoire.

Antée après cet échec, conſent de lever le ſiége, à condition qu'on lui permettra de ſe retirer avec ſes troupes, les armes à la main, Enſeignes déployées, & au ſon de ſes Tymbales, ce qui lui eſt accordé. Mais le perfide Roi en ſe retirant, attaque

l'Armée Carthaginoise qui ne s'y attendoit point ; il est néanmoins repoussé avec vigueur ; & comme Cherès se trouve alors auprès de lui, cela donne lieu à un combat singulier. Cherès ne pouvant vaincre un ennemi plus vigoureux & mieux armé que lui, employe la ruse. Ils combattoient l'un & l'autre à cheval : celui de Cherès étoit plus léger & plus souple que celui du Roi. Cherès commença à reculer en tournoyant, pour étourdir le Cavalier & le cheval qui le poursuivoient. Enfin tournant la bride tout d'un coup, & faisant semblant d'avoir peur d'être atteint, il se mit en fuite du côté de la mer. Antée se livra alors à toute l'impetuosité de son cheval. Mais Cherès étant précisément sur la lisiere du terrain, plia tout d'un coup le sien sur la gauche, & laissa passer celui du Roi, qui s'efforça inutilement de l'arrêter. Le Cheval culbuta, & le Cavalier passa par dessus sa tête, ensorte qu'ils tomberent dans la mer l'un & l'autre. Cherès médiocrement satisfait d'une victoire si peu glorieuse à un Héros, va rejoindre Antée, qui avoit gagné le rivage, & étoit à

pied. Le Roi lui dit de deſcendre de ſon cheval, & de recommencer le combat. Cherès accepta la propoſition ; mais dans le tems qu'il deſcend, Antée s'avance pour le percer lâchement. Cherès pare le coup ; puis prenant garde que la cuiraſſe de ſon ennemi s'étoit dérangée dans ſa chûte il lui porta lui-même un coup d'épée qui le perça de part en part, & l'étendit ſur le ſable. Alors le voyant près d'expirer, il lui dit, pour ſa conſolation, qu'il va mettre ſon fils en poſſeſſion de tous ſes Etats, & que ſa fille ſera reconnuë héritiere de l'Empire Carthaginois. Ainſi périt ce méchant Prince, dont le caractére de fourberie & de cruauté, eſt fort bien ſoûtenu juſqu'à la fin.

Après cela Cherès aimant autant le petit Tygée, qu'il avoit eu lieu de haïr ſon pere Antée, propoſe aux Carthaginois de faire la paix avec les Tingitans, de reconnoître Tygée pour leur Roi, de lui remettre tous les priſonniers, & toutes les conquêtes qu'ils avoient pû faire ſur ſon pere ; ce qu'il obtient, quoiqu'avec peine. La paix étant affermie entre la République de Carthage, & la

Tingitane, il ne reste plus rien à dire à ce sujet : surquoi l'Auteur fait cette réflexion judicieuse » Un Historien abrege ordinairement le narré » des situations tranquilles, auxquels » les aboutissent quelquefois les grands » mouvements des Etats, & les faits tumultueux de la Guerre. Les plus longs » espaces de tems passés sans trouble, » deviennent les plus courts dans son » Ouvrage. L'attention des Lecteurs » ne se soûtient guéres, que par les divisions ou les révolutions des Empires, ou du moins par les conquêtes, qui rendent célébre un Prince » ou un Peuple, supposant la désolation de plusieurs autres. Ainsi l'on » peut toujours dire : Heureux le » Pays, ou heureux le siécle, dont » l'Histoire ne sera pas amusante !

Cherès étant à Tingi, auprès du jeune Roi qu'il avoit tâché de former à la vertu, & qui étoit plein de reconnoissance pour lui, malgré l'enlevement qu'il avoit fait autrefois de sa personne, & la mort qu'il avoit donnée à son pere, apprend dans cette Ville, que le Royaume de Memphis, & même toute la basse Egypte, étoient menacés par le Prince Sethos. C'étoit

Azarès, autrefois eſclave de Cherès; qui croyant ſon maître mort au ſiége de Coptas, lui avoit enlevé ſon anneau, & s'étant retiré dans l'Arabie, ſe faiſoit paſſer pour le fils aîné du Roi de Memphis. Cherès diſpoſa auſſi tôt ſa Flotte pour aller au ſecours de ſa Patrie. En même tems un jeune Egyptien, nommé Pammus, que Cherès aimoit beaucoup, & qui lui avoit ſervi d'Aide de Camp, diſparut. Cependant Cherès ignoroit quel étoit ce faux Sethos d'Arabie, & il n'arrêtoit point ſa penſée ſur un eſclave, qui lui avoit toujours paru fidele, & qu'il croyoit même avoir été tué à côté de lui. Depuis cet endroit où commence le dixiéme Livre, juſqu'à la fin l'Ouvrage eſt très-intéreſſant.

En côtoyant les bords de l'Egypte, Cherès apprend que le faux Sethos, à la tête de cent mille hommes, avoit ſurpris & enlevé Heropolis, à l'extrémité de l'Iſthme, & s'avançoit du côté de Tanis, où regnoit Spanius, qui n'avoit pour héritier qu'une très belle Princeſſe, appellée Mnevie, âgée de 17 à 18 ans, à qui ſon pere avoit réſolu de ne donner aucun mari, qui pût être Roi par lui-même, voulant que ſa fille

conservât toujours de l'autorité sur un époux, qui ne seroit Roi que par elle. Le faux Sethos étant entré dans le Royaume de Tanis, avoit eu l'insolence de demander la Princesse en mariage pour prix de la paix qu'il offroit avec ses prétentions au Royaume de Memphis.

A l'arrivée de Cherès, le faux Sethos, qui ne le connoissoit que par le bruit de ses exploits, ne se crut point né pour terminer tant de succès, & pour effacer tant de gloire dans une bataille qu'il lui livreroit. Ayant donc appris, que Cherès s'avançoit pour le combattre, l'Imposteur jugea à propos de se retirer; & Cherès le poursuivit, battit son arriere-garde, lui enleva ses conquêtes, & le força de repasser en Arabie. Cherès vainqueur, fut reçu dans la Ville de Tanis, comme le Liberateur de la Nation. » Toutes les » beautés de Tanis, placées ou sur » des échafaux, ou à leurs fenêtres, » le dévoroient des yeux, & se permet» toient des acclamations justifiées par » l'exemple. « En arrivant au Palais, la Princesse alla au-devant de lui, & lui mit sur la tête une couronne de lauriers. « Cette Princesse l'aimant dé-

» ja en quelque ſorte ſur la foi de la » renommée, il ne lui arriva rien en ce » moment, que de lui trouver un port » & une phyſionomie dignes de tou- » te ſa réputation. « Après un ſéjour de deux mois en cette Ville, le Roi penſa au mariage de la Princeſſe avec Cherès, qu'il préfera à Pemphos, ſecond fils du Roi de Memphis, qui la recherchoit. Mais voulant décorer ſon gendre futur de quelque titre d'honneur, qui ſuppleât à la naiſſance qu'il croyoit lui manquer, il invita les autres Rois Egyptiens à nommer Cherès Conſervateur de l'Egypte, qu'il avoit ſauvée, par l'expulſion du prétendu Sethos, & des Arabes; ce qui lui fut accordé unanimement.

Dès le lendemain de la publication de ce titre glorieux, le Roi prit ſa fille en particulier, & lui propoſa pour époux le Conſervateur, qu'elle accepta avec autant de reconnoiſſance que de modeſtie. Il en parla enſuite à Cherès, qui brûlant d'amour pour elle, n'eut garde de réſiſter, exigeant ſeulement, qu'on lui donnât le loiſir d'aller trouver ſon pere, pour obtenir ſon conſentement. Cette régularité édifia beaucoup le Roi. Alors les deux Amans

voyant leur espérance favorisée par l'autorité, donnerent une libre carriere à leurs vœux retenus jusques-là dans la réserve la plus sévere.

On apprit alors, que le faux Sethos ayant obtenu d'un Roi Arabe une Armée plus forte que la précedente, se préparoit à venir attaquer le Royaume de Memphis. Cherès se prépara à aller le combattre, mais avant que de partir il jura à la Princesse, & fit serment de n'épouser jamais une autre qu'elle. Ce Héros part & arrive à Memphis, lieu de sa naissance, où il est reçu avec tous les honneurs dûs à son mérite & à sa gloire, n'étant pas connu pour le vrai Sethos, fils aîné du Roi. Il va voir le vieux Osoroth son pere, auquel il ne se fait pas connoître, & qui a un entretien sérieux avec lui sur l'Etat & le Gouvernement de son Royaume. Cherès voit aussi le Prince Beon son frere, à qui Daluca sa mere ne vouloit pas permettre d'aller à la Guerre; il lui remontre, qu'un Prince destiné au Thrône, doit nécessairement donner des preuves de son courage; & il l'exhorte à demander au Roi la permission de le suivre à la Guerre. Beon la demande, & l'obtient, en dépit

de Daluca, que Cherès voit auſſi, & à qui il parle d'un ton, qui ne marquoit ni fierté ni ſoumiſſion. » En la » quittant il penſa que l'on pouvoit » bien connoître juſqu'où alloit la mé» chanceté de certains Miniſtres; mais » qu'il n'étoit pas poſſible de deviner » la bizarerie de leurs vûës & de leurs » raiſonnemens. «

Après cela Cherès va trouver ſes chers Prêtres de Memphis, dont je ne puis approuver la funeſte diſſimulation. Ils ſçavoient que Cherès étoit le vrai Serhos: ils n'avoient qu'à parler. Le Roi étoit tranquile, Daluca perdoit ſon autorité. Le Prétendant étoit confondu, & toute l'Egypte étoit délivrée de l'incurſion des Arabes Il me ſemble au moins que le ſecret devoit être pour eux en cette occaſion un peſant fardeau.

Cherès part enfin pour la Guerre, & ſe rend d'abord au Camp de Pemphos ſon ſecond frere, pour en faire la viſite. Quel fut donc ſon étonnement de reconnoître dans la perſonne de Pemphos ce Pamnius, qui avoit ſervi ſous lui dans la Guerre de Carthage, & qu'il aimoit ſi tendrement? Pemphos ignorant que ce fût ſon frere, ſe bor-

na à lui témoigner sa vénération & sa reconnoissance comme à son maître en fait de Guerre. Il ignoroit aussi que Cherès étoit son rival auprès de la Princesse de Tanis. Ils forment ensemble la résolution de prendre leur ennemi vivant.

Une Flotte formidable, commandée par le faux Sethos, paroît & se dispose à faire une descente. Cherès fait lever le camp, à la vûë de l'ennemi, avec une promptitude qui avoit l'air d'un effroi & d'une fuite. Il ordonna même aux soldats de laisser tomber le long du chemin quelques armes, & quelques hardes, pour mieux marquer leur fuite précipitée. La descente se fait, & les Arabes s'avancent. Pemphos range en bataille 60 mille hommes, pour les prendre en queuë, & les empêcher de retourner. Pour leur en ôter même tout moyen, il brûle tous leurs Vaisseaux. Le faux Sethos poursuit sa route vers Memphis, a la tête de plus de 120 mille hommes. Cherés l'attaque dans une espece de défilé : la bataille commence : il se fait de part & d'autre des prodiges de valeur : le Conservateur courut risque d'être tué de la main même de l'im-

poſteur, & il dut la vie au Prince Beon, qui reçut le coup ſur ſon bouclier. » Alors Cherès ſe ſervant de ſon mer» veilleux cheval, le fit cabrer à côté » de celui d'Azarés. Cet animal em» braſſant le Cavalier avec ſes deux » jambes de devant, le fit tomber par » le poids de ſon corps de l'autre côté » de la ſelle.« Auſſi-tôt le Conſervateur donna ordre de le relever, & de l'emmener au fond de ſon camp. Nous verrons bien-tôt ce qu'il deviendra. Tous les Arabes, ayant perdu leur Général, furent tués ou faits priſonniers.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, la Princeſſe de Tanis étoit fort inquiete. Elle conçoit la penſée d'aller conſulter les Prêtres d'Heliopolis, les plus fameux de l'Egypte pour la divination. Elle ſe mit donc en retraite chez eux, avec la permiſſion du Roi ſon pere. Les Prêtres virent tout-d'un-coup, de quoi il s'agiſſoit, & qu'elle étoit amoureuſe de Cherès. Auſſi-tôt on la fit jeûner, en adouciſſant néanmoins ſon jeûne rigide par des liqueurs délicieuſes, où il entroit des aſſoupiſſans Elle eſt conduite après cela dans un char, par des routes ſouterraines juſqu'à

qu'à un Elisée semblable à celui de Memphis. Là on fit passer devant ses yeux des Scenes d'Amans heureux, qu'on lui donnoit pour leurs ombres. On la faisoit dormir par des liqueurs; puis on la reveilloit au son de plusieurs voix mélodieuses, qui chantoient des Vers, où l'on balançoit les attraits & les douceurs de l'Amour avec ses dangers & ses peines: mais tout cessoit dès qu'elle ouvroit les yeux. On mene enfin la Princesse au Temple de la divination, & avant que de le lui ouvrir, on lui fait prononcer ces trois questions: Qui est-il? m'aime-t'il? m'épousera-t'il? C'est ici l'endroit du Livre le plus curieux & le plus galant, & en même-tems le plus singulier. Une Lettre entiere suffiroit à peine pour vous en donner une juste idée. Je me contenterai donc de vous dire, que l'on joüe devant la Princesse une espece de Tragedie, ou d'Opera, dont Cherés est le Héros. Dans une Scene ce Prince paroît double; il y a un Dialogue entre Cherés homme, & Cherés Héros, & à la fin le Héros tuë l'homme. Je ne vous rapporterai de toute la Piéce que ce Vers

remarquable, qui s'adreſſe à Cherès :

Mais, ô Héros, à tous, hors à toi ſeul, propice.

Pendant ce tems-là, voici ce qui ſe paſſe à Memphis. Le faux Sethos avouë qu'il eſt l'eſclave Azarès. Cherès eſt reconnu pour le vrai Sethos : & accorde la vie à l'eſclave, pour qui il croit que le retour à ſon ancien état eſt une aſſez grande punition. Oſoroth abdique la Couronne & la met ſur la tête de Sethos. La Reine Daluca s'empoiſonne, & vit encore aſſez pour s'en repentir, en apprenant que le Roi Sethos, après avoir regné cinq jours, a remis la Couronne à ſon frere le Prince Beon, à qui un Prêtre fait un diſcours ſenſé & ſublime. Sethos enſuite va trouver la Princeſſe de Tanis, & lui perſuade par un diſcours touchant qu'elle doit renoncer à lui, & épouſer le Prince Pimphos ſon frere. Pour lui, ſans couronne & ſans Maîtreſſe, il ſe contente de retenir le titre de Conſervateur de l'Egypte ; & ſe retire chez les Prêtres de Memphis. Telle eſt, Monſieur, la fin de ce Roman ſingulier, qui n'a jamais

eu de modele, & qui trouvera peu d'imitateurs parmi nos beaux esprits. Peu de Livres néanmoins sont aussi capables d'inspirer ou d'entretenir le goût de la vertu. Je suis, &c.

LETTRE XLIV.

P

VOus m'avez paru satisfait, Monsieur, de ce que je vous ai écrit sur l'Histoire ancienne de M. Rollin; mais vous vous plaignez de ce que je ne me suis pas assez étendu sur la forme & sur l'ordonnance de l'Ouvrage, & vous me pressez de m'expliquer là-dessus. Il n'est pas possible de me refuser à vos instances; je vais vous exposer avec sincerité mes réflexions, qui bien qu'un peu critiques, ne doivent point affoiblir l'impression des éloges accordés au style & aux choses-mêmes. Je vous prie de saisir cette précision, afin que vous ne me reprochiez pas de détruire d'une main ce que je construis de l'autre.

Il n'y a pas beaucoup d'art dans

l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin ; il commence ordinairement l'Hiſtoire d'un Pays, par une deſcription geographique, fort ſéche, & qui n'eſt d'aucun uſage. On trouve enſuite une liſte des Rois, avec un détail tantôt court, tantôt long de leurs exploits, une idée du Gouvernement, des Loix, des Mœurs, des Coûtumes, & des curioſités. Ce ſont là d'excellens materiaux ; mais ce qui en diminue un peu le prix, c'eſt que chaque morceau eſt iſolé, & de-là naiſſent de fréquentes répetitions. Quel nouveau plaiſir pour des Lecteurs, ſi M. R. avoit voulu ſe donner la peine de fondre ces materiaux, de les lier enſemble, de diſtribuer avec art la Geographie, & de décrire ſucceſſivement les actions mémorables de chaque Roi, & le progrès des Sciences & des Arts ! C'eſt la route ſuivie par les grands Hiſtoriens ; il eſt étonnant que M. R. ſi capable de marcher ſur leurs traces, ait dédaigné d'exercer ſi noblement ſon génie. On diroit même, qu'il a affecté de ne pas les imiter ? En effet, quoi de plus facile, que de lier les différens évenemens qui compo-

ſent l'Hiſtoire des Regnes de Cyrus, de Cambyſe, & de Smerdis le Mage? Cependant on ne trouve aucune ſuite dans tous ces faits qui tiennent ſi naturellement les uns aux autres. En vérité je ne comprens pas comment cet illuſtre Ecrivain a pû négliger cet utile & agréable aſſemblage. A l'égard des Titres qui annoncent ce qu'il doit traiter, ils me paroiſſent inutiles pour ſoulager l'attention des Lecteurs; & c'eſt une commode reſſource, pour s'épargner la peine des tranſitions toujours difficiles à trouver. Des notes marginales qui ne coupent point la narration, ſont bien plus propres à rappeller en peu de mots, les faits eſſentiels. Enfin il ſuffit de jetter les yeux ſur la Table des Matieres, pour ſentir ce défaut de liaiſon.

Rien de plus noble & de plus épuré que les Réfléxions de M. R. mais elles ſont d'ordinaire trop longues; ce qui eſt une diſſonance dans une Hiſtoire où les faits ſont preſſés, & abregés. Il faudroit donc qu'elles euſſent un tour plus vif & plus laconique, & qu'elles fuſſent répanduës avec œconomie dans le corps de l'Ouvrage. Voilà à peu près ce que je pen-

ſe ſur la forme que M. R. a donnée à ſon ancienne Hiſtoire, & ce ſentiment ne m'eſt point particulier, ainſi que vous le verrez par le fragment d'une Lettre, dont nous a honoré une perſonne plus illuſtre par la ſupériorité de ſon génie, & de ſes talens, que par la place conſidérable qu'il occupe dans l'Etat.

Malgré tous ces défauts qu'on ne peut ſe diſſimuler; l'Hiſtoire de M. R. ſe fait lire avec plaiſir, parce que dans tout ce qu'il a ramaſſé brille toujours un goût exquis, & qu'il eſt impoſſible de ne pas ſe plaire avec un Ecrivain poli, d'un eſprit orné & cultivé, nourri de la lecture des excellens Auteurs de l'Antiquité, & qui a le talent de les embellir, enfin avec un Ecrivain doué d'un grand courage d'eſprit, & d'une ſagacité merveilleuſe, ami de l'honneur & de la vertu, ſimple, modeſte, ennemi du vice & de la fauſſe gloire. Tous ces éloges dictés par la vérité & l'impartialité, prouvent aſſez, que je n'ai pas envie de rabbaiſſer le précieux Recueil de M. R.

Vous aurez facilement reconnu en liſant le ſecond Volume, dont je veux

vous entretenir, que M. R. soutient la haute réputation qu'il s'est si justement acquise. Il y a rassemblé l'Histoire des Assyriens, celle des Regnes de Cyrus, de Cambyse, & de Smerdis le Mage, Rois des Perses, les mœurs & les coûtumes des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses, & les commencemens de l'Histoire Grecque. Je vais, selon ma coûtume, m'attacher à quelques points qui peuvent donner lieu à des Réflexions.

Ce qui intéresse le plus dans ce second Volume, est l'Histoire de Cyrus, le détail des Loix de Lycurgue & de Solon, & les Réflexions de M. R. sur ces mêmes Loix. Il faut avoir autant de pénétration & de justesse qu'en a cet Auteur, pour démêler si finement ce qu'il y a de bon & de pernicieux dans les maximes de ces deux célébres Legislateurs.

Me sera-t'il permis après cela, de vous faire observer qu'on trouve quelquefois des Réflexions un peu déplacées. Quoi, parce que Semiramis a été une grande Reine, & qu'elle a donné des preuves de valeur, & d'habileté, faut-il examiner si les fem-

mes doivent être admiſes au Gouvernement des Etats ? Parce que Cyrus a joui d'un bonheur invariable, convient-il de ſe jetter dans des diſcuſſions philoſophiques ſur les avantages de la proſperité & de l'adverſité ? J'avoue que dans toutes ces Réflexions il y a de l'eſprit, du naturel, & du vrai; je les trouverois avec plaiſir dans Montagne ; mais un Hiſtorien ne doit pas tant moraliſer.

Je ſuis frappé comme M. R. de la lumiere pénétrante d'Iſaye & des autres Prophêtes, qui parlent plûtôt en Hiſtoriens, du ſiége & de la priſe de Babylone, que comme des hommes inſtruits de l'avenir. Mais ce morceau ſi bien écrit, plein de raiſonnemens admirables, me paroît trop long, & fait perdre de vûe la ſuite des faits. J'en dis autant des Prophéties de Daniel. Il falloit donc ou s'étendre moins, ou renvoyer ces diſcours à la fin du Volume.

Dans l'Hiſtoire de Cyrus j'ai remarqué avec plaiſir la maniere noble dont M. R. parle, des plus petites choſes. Pluſieurs traits de ce jeune Prince, bien que ſimples, & peu rélevés, plaiſent par la naïveté & la délicateſſe de

l'expression. Au reste vous ne devez pas faire un crime à M. Ramsay d'avoir négligé ces faits ; il eût été difficile à un Etranger de les exprimer avec la même dignité. Il faut pourtant avouer que ces faits affectent plus vivement, que ces Fables métaphysiques, dont celui-ci prétend que Mandane se servoit pour instruire le jeune Cyrus. Mais ce que je ne pardonne pas à cet Historien des Voyages de Cyrus, c'est d'avoir passé sous silence la maniere dont Cambyse initia son fils dans l'art de gouverner.

Cyrus est avec raison le Héros de M. R. Il seroit bien difficile de trouver un Roi si digne de commander à de nombreuses Nations. Aussi M. R. lui a-t'il prodigué toutes sortes d'éloges. Mais le Lecteur entraîné par un portrait si aimable, est ensuite fâché de voir deux cens pages après, que ce Héros a jetté les premieres semences du luxe & de la magnificence parmi les Perses, qu'il a négligé absolument l'éducation de ses enfans, & qu'il a contribué à introduire le fol orgueil des Rois, & la servile flaterie des Peuples. M. R. qui semble n'avoir pû

trouver d'abord des défauts dans ce Prince, puiſqu'il juſtifie toutes ſes victoires & toutes ſes conquêtes, auroit dû obſerver tout de ſuite, qu'il n'a paru occupé que d'illuſtrer ſon Regne, ſans ſe ſoucier de ce que deviendroit la Perſe, après ſa mort; car on ne peut donner des couleurs plus avantageuſes à l'introduction du luxe & de la flaterie, & à la négligence de Cyrus pour l'éducation de ſes enfans. Oſerois-je dire, que ces défauts mis à côté des vertus réelles du Monarque de la Perſe, l'auroient moins dégradé, que de les avoir fait remarquer, deux cens pages après ſon panégyrique. Le Lecteur piqué d'avoir été trompé par la fauſſe image d'un Héroïſme parfait, n'eſt preſque plus frappé que des défauts qu'on lui avoit d'abord cachés.

Je n'aime pas non plus la longue deſcription d'une cavalcade de Cyrus, qui eſt à la page 270. Ces ſortes de détails ne ſçauroient être trop courts dans un Abregé hiſtorique, où l'on ne doit rapporter que ce qui eſt eſſentiel & important. Au lieu de ce vain étalage de grandeur, il falloit former des traits inſtructifs, qu'il eût été

aisé de tirer de differens Auteurs.

Vous ne serez pas surpris de ce que M. R. jaloux de tout ramener à la Religion, regarde comme les instrumens du démon, les Dieux du Paganisme, qui rendoient des Oracles. Quand je dis qu'ils rendoient des Oracles, je m'accommode au préjugé vulgaire : car je crois que les Prêtres idolâtres en étoient les Auteurs ; Pausanias, comme vous avez pû voir, n'étoit pas éloigné de ce sentiment. Ces Oracles étoient plus ou moins éblouissans, selon la capacité des Prêtres, pour démêler les ressorts secrets des évenemens sur lesquels on les consultoit. Le grand art consistoit à exprimer ces Oracles d'une maniere ambiguë & équivoque, afin de les ajuster ensuite aux évenemens. Ce qui prouve encore la supercherie, c'est, que tant que les Prêtres furent Poëtes, ces Oracles furent en Vers ; mais les Dieux parlerent en prose, dès que leurs Ministres ignorerent le langage poëtique. Toutes ces fourberies ne sont pas supérieures à l'esprit humain; & il me paroît inutile de faire intervenir le Démon.

Il y a plus de certitude à faire Cy-

rus inventeur des Poſtes & des Couriers. M. R. eſt entré à ce ſujet dans des détails très-curieux. Il eſt étonnant que les Grecs & les Romains ſi habiles dans la politique, n'ayent point profité d'un établiſſement ſi utile au Gouvernement; & il n'eſt pas moins ſurprenant qu'on l'ait borné aux ſeules affaires d'Etat. C'eſt à l'Univerſité de Paris, que la France eſt redevable de l'introduction des Meſſageries & du Port des Lettres pour les particuliers. On auroit été obligé à M. R. de marquer d'une maniere moins vague l'époque de cet établiſſement. Quoiqu'il en ſoit, en 1576. Henry III. établit des Meſſagers Royaux dans les Villes où l'Univerſité en avoit, & leur accorda les mêmes Privileges que les Rois ſes Prédéceſſeurs avoient accordés aux Meſſagers de l'Univerſité, à qui leur diligence avoit mérité le titre de *Nuncii volantes.*

L'Univerſité reclama en differents tems ſon ancien patrimoine; enfin Louis XV. lui accorda en 1719. le vingt-huitiéme effectif du prix du Bail général des Poſtes & Meſſageries de France, & ce vingt-huitiéme ſe trouva monter pour lors à la ſomme de cent vingt quatre mille livres, ſomme

qui est affectée à l'instruction gratuite dans tous les Colleges de l'Université. Cet article m'a paru assez curieux, & j'ai cru le devoir rapporter.

Ce que dit M. R. sur la Musique des Anciens, est tiré des Dissertations de M. Burette, qui, comme vous sçavez, joint un goût exquis à une profonde érudition. La grande difficulté est de sçavoir, s'ils ont connu la *Musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire, dans laquelle ces differentes parties forment chacune à part un chant suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contrepoint*, soit simple, soit composé ce sont les termes de M. R. sur quoi je vous prie d'observer, 1°. qu'il ne nous reste point de monument qui puisse décider cette question. 2°. Que les Grecs ont été passionnés pour la Musique, & qu'à en juger par leur Poësie, jamais Nation n'a eu des oreilles si fines, si sçavantes, & si sensibles aux charmes de l'harmonie. Ne peut on pas présumer qu'un tel Peuple a pû imaginer *la Musique à plusieurs parties*? C'est une conjecture que je soumets à votre jugement.

Je me laisserois facilement empor-

ter au plaiſir de vous expoſer ſes Loix de Lycurgue, & de Solon, & les Réflexions de M R. ſur ces mêmes Loix; mais tout ce détail me méneroit trop loin. Il faut que Lycurgue ait eu un grand aſcendant ſur les Lacédemoniens, pour avoir réuſſi à décrier les Monnoyes d'or & d'argent, & à introduire la Monnoye de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids, & d'un ſi bas prix, dit M. R. qu'il falloit une charette à deux bœufs, pour porter une ſomme de cinq cens livres, & une chambre entiere pour la ſerrer. Dans notre ſiécle on a cherché à rendre l'embarras des richeſſes, moins difficile par la métamorphoſe de l'or & de l'argent en une matiere encore bien plus legere.

Les Lacedémoniens traitoient durement les lâches & les poltrons. Les beaux eſprits même n'étoient pas diſpenſés d'être braves. Le Poëte Archiloque étant venu à Sparte, on l'obligea dans le moment même d'en ſortir, parce qu'on apprit que dans une de ſes Poëſies, il avoit dit qu'il valoit mieux jetter bas ſes armes, que de s'expoſer à mourir. Un bel eſprit Métaphyſicien a eſſayé parmi nous l'élo-

ge de la poltronerie dans une Lettre galante-philosophique ; mais comme nous ne sommes point à Lacedémone, on l'a laissé dogmatiser tranquillement. Il me semble cependant que les Poëtes méritent un peu d'indulgence ; leur sang ne circule point comme celui des autres hommes. Alcée, s'étant trouvé dans un combat, fut saisi de frayeur, jetta bas ses armes, & se sauva par la fuite. Horace raconte de lui même une pareille avanture. Que deviendroient quelques-uns de nos mauvais Poëtes, si la proscription étoit attachée à un trait de poltronerie ? Après tout, ce ne seroit pas une fort grande perte.

Quoique M. R. critique les Loix de Lycurgue, il est aisé de s'appercevoir, que ce Legislateur est l'objet de son admiration. Je connois des personnes qui l'accusent de l'avoir portée trop loin dans les comparaisons suivantes : » Comme Platon dit » de Dieu, qu'après avoir achevé de » créer le Monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses pre» miers mouvemens avec tant de juste» sse & d'harmonie ; ainsi le Legis» lateur de Sparte, charmé de la grau-

» deur & de la beauté de ſes Loix ;
» ſentit un redoublement de plaiſir,
» quand il les vit, pour ainſi dire,
» marcher ſeules & *cheminer* ſi heu-
» reuſement. » Rien n'eſt plus ingenieux, dit-on, que cette comparaiſon; mais quand on conſidére que le Legiſlateur mis en parallele avec la Divinité, a preſcrit quelques Loix barbares & cruelles, dangereuſes à l'eſprit & au cœur, & contraires à la pudeur, on eſt d'abord un peu choqué de ces magnifiques louanges ; & l'on ne reconnoît point cette raiſon droite & éclairée, qui caractériſe les Réflexions de M. R. mais il faut préſumer, que l'Auteur en louant Lycurgue d'une maniere ſi ſublime, avoit en vûë les Loix ſages & utiles, qu'il a données aux Lacedémoniens.

Le bon goût de M. R. brille d'une maniere particuliere dans les couleurs qu'il employe pour caractériſer les hommes illuſtres de la Grece, qui ſe ſont diſtingués dans les Sciences. Homere y eſt peint comme un eſprit original & propre à former les autres ; & toutes ſes beautés ſont fidelement repreſentées. Il n'eſt pas étonnant qu'un Ecrivain d'un goût auſſi exquis, les

ſente ſi vivement; il n'y a que des ignorans, & des gens dépourvûs d'un ſentiment délicat, qui ne ſoient point touchés de cette ſublime Poëſie.

L'Hiſtoire d'Eſope lui a donné occaſion de parler de ſes Fables, & de celles de Phedre, & de M. de la Fontaine. Les premieres ſont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de ſens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient compoſées. Celles de Phedre ſont un peu plus étenduës, mais cependant d'une ſimplicité, & d'une élegance, qui réunit tout ce qu'il y avoit de plus fin, & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine voyant l'impoſſibilité, d'écrire en François avec cette élegante ſimplicité, a égayé ſes Fables par un tour naïf & original, qui lui eſt particulier, & dont perſonne, dit M. R. n'a pû approcher. Le ſilence qu'il garde ſur un certain Recueil de Fables Métaphyſiques, fait voir que M. R. en juge comme le Public.

Voici maintenant le fragment de la Lettre que je vous ai promis, & qui eſt l'apologie de mes Réfléxions critiques. Elle nous a été écrite à l'occaſion de ce que nous avons dit ſur le premier Volume de l'Hiſtoire de M. R.

» Malgré les beautés infinies dont » cet Ouvrage eſt rempli, le Nouvel- » liſte auroit pû pouſſer la critique plus » loin ; bien des gens trouvent que les » diviſions & les ſubdiviſions fréquen- » tes ne conviennent point à l'Hiſtoi- » re, & ne ſervent qu'à interrompre » l'attention, & diminuer l'interêt. » Tout le monde convient qu'il en » faut pour l'ordre & pour la netteté ; » mais outre qu'elles ſont peut-être » trop fréquentes dans M. Rollin, on » voudroit encore qu'elles fuſſent » moins ſenſibles & moins annoncées, » à peu près comme dans l'Ouvrage » de M. de Meaux, qui n'a pas moins » d'ordre & de clarté, quoique les » tranſitions, & les diviſions ſoient » moins marquées. M. Rollin ſe pi- » que auſſi d'une exactitude ſcrupu- » leuſe à indiquer les Auteurs dont il » ſe ſert, & quoique ce ſoit un effet de » ſa modeſtie, & de ſon équité, il » ſuffiſoit peut-être de l'avoir dit une » ou deux fois dans tout le Livre, & » de citer de tems en tems les Auteurs » en marge, ſans inſerer à ce ſujet dans » le cours de ſa narration, ou de ſes » Réfléxions, des détails qui devien- » nent froids & peu interreſſans. Il au-

» nonce aussi souvent des choses qu'il
» ne doit dire que dans la suite, ou
» reparle de celles qu'il a déja dites, &
» rend fréquemment compte des rai-
» sons qu'il a euës, ou qu'il aura d'a-
» vancer ou de reculer certains faits,
» ou certains articles. Enfin il montre
» trop à découvert la Méchanique de
» son Ouvrage, qui n'en seroit que
» plus agréable, si elle étoit plus en-
» veloppée; ainsi que le corps hu-
» main, dont la structure, quoiqu'ad-
» mirable, feroit bien moins de plai-
» sir, si tous les ressorts qui le com-
» posent, n'étoient revêtus de la peau
» qui les embellit en les couvrant. «

» On trouve encore, que l'Histoi-
» re des Perses, & surtout ce qui re-
» garde Cyrus, pouvoit être plus abré-
» gé, qu'il s'y rencontre des répeti-
» tions, & quelquefois même des né-
» gligences de style; que l'explication
» des Propheties qui y ont rapport,
» est bien longue pour une digression,
» laquelle, dans la forme qu'on lui a
» donnée, seroit plus propre à entrer
» dans un Livre de pieté, que dans un
» corps d'Histoire; & que bien qu'il
» soit très-bon, & même nécessaire
» dans le plan qu'il s'est proposé, de

» ramener les eſprits à la Religion, à » l'occaſion des faits qu'il raconte, » ces Réfléxions trop fréquentes & » trop ſemblables, ſentent plus le » Catechiſte que l'Hiſtorien, ce qui » eſt d'autant moins néceſſaire en beau- » coup d'endroits, que les faits ſeuls » ou la façon dont ils ſont préſentés, » conduiſent naturellement l'eſprit à » la Réfléxion morale ou chrétienne, » que M. Rollin lui fait faire. Tout » cela n'empêche pas que le Livre ne » ſoit excellent, & le Nouvelliſte en » lui rendant la juſtice qui lui eſt dûë, » pouvoit faire remarquer à l'Auteur » ces défauts légers, qui peuvent aiſé- » ment ſe corriger dans une ſeconde » Edition. «

L'Auteur des Lettres Sérieuſes & Badines, apprend au Public dans la ſeconde Partie du V. Tome, que M. *Camuſat* eſt ſur le point de donner ſon *Hiſtoire des Journaux Litteraires*; il ajoûte qu'on y verra quand chaque Journal a commencé, combien il a duré, qui en étoient les Auteurs, quelle méthode ils ont ſuivie, les différends qu'ils ont eus; le tout accompagné de Jugemens. En liſant le titre de cet Ouvrage ſi long-tems promis,

il se présente naturellement deux Réflexions. 1°. Il y a des Journaux Allemands, Anglois, Flamands, Italiens, &c. M. Camusat sçait-il toutes ces Langues ? 2°. Les démêlés excités entre les Journalistes & les Auteurs ont pour objet des points de critique sacrée & profane, de Philosophie, de Géométrie, d'Algebre, d'Anatomie, de Physique expérimentale, de Médecine ; l'Historien des Journaux est-il versé dans toutes ces differentes sciences ? Il faudroit pourtant les entendre jusqu'à un certain point, pour porter de solides jugemens. Un esprit moins présomptueux ~~diroit~~, qu'il tâchera d'exposer fidélement tous ces divers objets de disputes, en s'abstenant de prononcer ; & pour cela il ne suffit pas d'avoir une capacité médiocre. Vous verrez que l'Auteur jugera aussi magistralement de ces points contestés, que des Grammaires Hébraïques, Syriaques & Caldaïques. Le Journaliste Sérieux & Badin ne leve point ces difficultés, en nous assûrant *qu'il a lû la Préface avec une veritable satisfaction* ; les beaux projets coûtent peu ; mais l'exécution n'est pas si facile. Peut-être qu'il a donné cette petite louan-

ge à l'Hiſtorien des Journaux ; pour conſoler l'Auteur, qu'il a incivilement appellé *le pauvre Camuſat* dans un de ſes Volumes précédens. Nous pouvons annoncer d'avance, eu égard à la politeſſe de cet Ecrivain, qu'il recueillera avec ſoin toutes les injures plates & groſſieres, dont les faux Sçavans ont coûtume de s'accabler dans leurs diſputes, & qu'il n'oubliera point les perſonnalités imaginées par la malignité du cœur humain.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

E

VOus avez paru content, Monſieur, des deux Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire au ſujet de l'*Hiſtoire de Saint Domingue*, par le Pere de Charlevoix, Jeſuite. L'idée même que je vous en ai donnée, vous a porté à acheter ce Livre, qui eſt eſtimable, & pluſieurs perſonnes vous ont imité. Le cours de nos Lettres, & la réputa-

tion d'équité, d'impartialité & de sincerité que nous avons heureusement acquise, ne peuvent manquer d'être toujours avantageux aux Ouvrages que nous estimons, & dont nous croyons devoir juger favorablement. L'Ouvrage dont il s'agit, a été de ce nombre. L'Auteur néanmoins n'a été que médiocrement satisfait; je proteste que j'aurois voulu le contenter pleinement & le loüer sans réserve. Mais je me suis cru obligé de suivre mes foibles lumieres, & de parler comme je pensois. C'est peut-être par-là que je me suis attiré la Lettre que vous allez voir, à laquelle j'ai jugé à propos de joindre une Réponse. Au reste je ne me plains point de la Lettre, qui est assez honnête.

Lettre du R. P. de Charlevoix, Jeſuite, Auteur de l'Hiſtoire de S. Domingue, à l'Auteur de la trente-quatriéme & trente-cinquiéme Lettre du Nouvelliſte du Parnaſſe.

MONSIEUR,

Rien ne doit cauſer plus de plaiſir à un homme qui cherche auſſi ſincerement la vérité, que je me flatte de le faire, que de ſe voir relevé, quand il a eu le malheur de s'en écarter. Je ne puis douter que votre deſſein n'ait été de me rendre ce ſervice, ou du moins d'avertir ceux qui pourront lire mon Livre, de ne me pas ſuivre dans mes *égaremens* : je vous en ſçai encore plus de gré, que des éloges, dont vous avez accompagné votre critique : & comme je juge des autres par moi-même, j'eſpere, que ſi à mon tour, je vous fais voir que vous vous êtes quelquefois trompé en voulant me redreſſer, vous ne le trouverez pas mauvais. Je ne balance donc point à vous adreſſer à vous-même

mes

mes Réflexions sur vos deux Lettres, & je m'assûre, que vous en ferez l'usage qui convient à un aussi galant homme que vous.

Je ne sçai pourquoi vous écrivez toujours *Colombe*. Je n'ai encore vû personne qui n'écrive comme j'ai fait, *Colomb*. Mais je ne m'arrêterois point à cette bagatelle, si je ne craignois, que ceux qui ne connoîtront mon Ouvrage que par vos Lettres, ne s'imaginent, que cette maniere d'écrire est de moi.

Vous dites, page 144. que S. Domingue est la premiere Isle de l'Amerique, découverte par Christophle Colomb. Permettez-moi, Monsieur, de vous faire observer, que les Lucayes & la grande Isle de Cuba furent découvertes avant S. Domingue.

Page 148. vous décidés, que Christophle Colomb étoit de basse naissance: si vous aviez de bonnes raisons, pour parler sur ce sujet plus absolument que je n'ai osé faire, vous auriez bien dû, ce me semble, les faire connoître.

Page 150. Vous me faites un crime d'avoir dit, que quand Ferdinand & Isabelle demanderent au Pape le Do-

maine des nouvelles Découvertes ; c'étoit une pure cérémonie de bienſéance. Faites, s'il vous plaît, réflexions, Monſieur, que ce qui auroit été contre la bienſéance dans un Souverain, qui auroit toujours penſé *comme la plûpart penſent aujourd'hui*, ne l'étoit pas pour un Prince, qui faiſoit au moins ſemblant de croire, que les Papes peuvent donner les Couronnes, & qui n'eut point d'autre titre pour mettre celle de Navarre ſur ſa tête, que la donation qui lui en fut faite par Jules II.

Les Juriſconſultes Eſpagnols, dites-vous page 151. *pour juſtifier le droit de leur Nation ſur le nouveau Monde, ont ſoutenu, que l'Amerique avoit été détachée de l'Eſpagne, ou du moins que les Iſles de cette grande partie du Monde, avoient autrefois appartenu aux Eſpagnols.* Permettez-moi de vous dire, Monſieur, que ceci n'eſt point éxact, perſonne, que je ſçache, n'a penſé que l'Amerique ait jamais été jointe à l'Eſpagne : & quant aux Iſles, que les Ecrivains de cette Nation ont cru avoir du Domaine de leurs anciens Rois, ce ſont les ſeules Antilles.

Vous m'accuſez enſuite d'avoir ci-

té à faux le Timée de Platon, pour prouver, que ce Philosophe paroît avoir eu quelque connoissance du nouveau Monde ; & vous me renvoyez sur cela à Diodore de Sicile, à Aristote, & à Théophraste. Est-il bien possible, Monsieur, que vous ayez lû le Timée de Platon, & que vous n'y ayez pas vû ces paroles ? *Tunc erat Fretum illud navigabile, habens in ore, & quasi vestibulo ejus, Insulam, quas Herculis columnas cognominatis, feruntque Insula illa Lybiâ simul & Asiâ major fuisse.* C'est la fameuse Atlantique de Platon, *per quam ad alias proximas Insulas patebat aditus.* Ne peut-on pas dire, que ce sont les Antilles ? *Atque ex Insulis ad omnem continentem è conspectu jacentem.* Cela paroît bien désigner clairement le Continent de l'Amerique ; *vero mari vicinam* : la Mer du Sud, qui est au de-là de ce grand Continent, est la plus vaste de toutes les Mers. Au reste, je n'ai donné ici ma pensée que comme une conjecture. J'ai cité presque les mêmes paroles, que je viens de rapporter, & quoique vous en disiez, elles sont dans le Timée de Platon : J'ai donc cité juste.

Page 152. vous paroissez surpris de

ma déciſion ſur l'année du premier voyage d'Americ Veſpuce, que je mets en 1499. & non pas en 1497. comme font pluſieurs Hiſtoriens. Elle eſt fondée, Monſieur, ſur la notorieté publique, & vous reconnoiſſez vous-même cette notorieté : car, ſelon vous, il eſt de notorieté publique, que Colomb avoit découvert le Continent avant Americ Veſpuce ; or Colomb ne partit d'Eſpagne pour cette découverte qu'en 1498. cela n'eſt point conteſté : donc, ſelon vous, il eſt de notorieté publique que Veſpuce n'a pas fait ſon premier voyage en 1497. Ce raiſonnement me ſuffit contre vous ; j'ai apporté dans mon Hiſtoire d'autres preuves de ce que j'ai avancé. Ce que vous ajoûtez, que Veſpuce acheva la découverte de l'Amerique, n'eſt pas plus juſte. Veſpuce n'a découvert, ni le Bréſil, ni le Perou, ni le Paraguay, ni la Riviere des Amazones, ni la Floride, ni les deux Méxiques, ni le Canada ; ce qui fait les trois quarts du Continent de l'Amerique.

Page 157. Vous vous exprimez ainſi : *ſans parler de pluſieurs Epiſodes intéreſſants, qui regardent proprement la cou-*

quête des autres Parties de l'Amerique, & que l'Auteur a cru pouvoir inserer dans cette Histoire, pour la rendre plus agréable & plus utile, &c. J'ai jugé sans doute que ces Episodes orneroient mon Ouvrage; mais je suis persuadé, Monsieur, que si vous vous étiez donné la peine de les lire, & de voir la liaison qu'elles ont avec le corps du Livre, vous auriez reconnu, que je ne pouvois les supprimer, sans tronquer l'Histoire de S. Domingue. Tout ce qui appartient à l'Histoire d'un Pays, ne s'est pas passé dans le Pays-même, & je puis vous assûrer, que les seuls reproches qu'on m'a faits à cette occasion, c'est de n'avoir pas donné plus d'étenduë à ces Episodes, & de m'être trop scrupuleusement borné à mon sujet.

Page 160. Il paroît, que la petite digression sur le Paraguay, n'a pas été de votre goût; d'autres l'ont goûtée; les goûts sont differens; mais permettez moi de vous dire, que voulant donner un Commentaire à un texte qui n'en avoit pas beaucoup besoin, vous avez mal choisi. L'enthousiasme d'un Poëte n'est guéres propre, ce me semble, à expliquer la Réfle-

xion toute ſimple d'un Hiſtorien. Vous auriez pû en indiquer un plus inſtructif, dans les mois de May & de Juillet, des Memoires de Trévoux de la même année 1728. L'entrepriſe dont il eſt ici queſtion, y eſt beaucoup mieux développée, & il y auroit d'autant plus de liaiſon entre le texte & la gloſe, qu'ils ſeroient de la même main.

Vous n'entendez pas, ſans doute, que je releve ce que vous dites au ſujet des Avocats, que Colomb, ſelon Herrera, exclut de ſa Colonie, auſſi-bien que les Procureurs. Mais je m'aſſûre, que quiconque lira cet endroit de mon Hiſtoire, & les Réflexions que vous faites ſur cela, jûgera que toute l'affectation eſt de votre côté.

Page 165. Lettre trente-cinquiéme, vous avancez, que la plûpart des Flibuſtiers étoient Normands & Gaſcons. Je ne ſçai ſur quelle autorité vous vous fondez, non plus que ſûr ce que vous ajoûtez, qu'ils accompagnerent M. Ducaſſe, à Carthage, au nombre de 3000. J'ai dit, & je l'ai dit ſur de bons Mémoires, que M. Ducaſſe mena à cette grande expedition 12. à 1500. hommes de ſon Gouvernement,

& il s'en fallut bien, que tous fussent Flibustiers.

Sur ce que j'ai dit, que les Espagnols de Saint Domingue connoissent à peine l'Espagne, vous vous recriez page 175. *Cependant, ne lui en déplaise, ils doivent sçavoir, que le Roi d'Espagne est leur Souverain, & que c'est de lui qu'ils reçoivent & leurs Gouverneurs & leurs Magistrats.* Il est vrai qu'ils sçavent cela, mais ils ne sçavent guetes que cela; & c'est ce que j'ai cru pouvoir appeller, *connoistre à peine l'Espagne.*

Page 180. vous vous étonnez, que je n'ai point parlé de l'Histoire Ecclesiastique, & vous en concluez, que je laisse à quelqu'autre le soin d'y suppléer: cependant, Monsieur, je crois avoir dit tout ce que mon sujet renferme sur cette matiere: mais on conçoit bien, que des Esclaves qu'on instruit précisément autant qu'il est nécessaire pour les baptiser, ne fournissent pas des évenemens fort intéressans. Or les Insulaires qu'on a trouvés dans l'Isle, & les Négres qu'on y a menés d'Afrique, ont tous été également sur ce pied-là. Les Cures Françoises & Espagnoles, n'offrent rien de plus curieux, & je plaindrois fort quiconque

entreprendroit de glaner après moi dans un champ auſſi ſtérile que celui-ci. Je ſuis, avec reſpect, &c.

A Paris le 20. Novembre 1731.

Réponſe à la Lettre précédente.

JE n'ai jamais eu, mon Reverend Pere, ni l'intention de vous donner des leçons ſur une matiere que vous devez entendre bien mieux que moi, ni la préſomption de vouloir corriger votre Ouvrage. J'ai oſé hazarder quelques Réflexions légeres, ſans avoir la moindre idée, comme vous le dites, de précautionner le Public contre vos *égaremens* : terme un peu trop fort, pour exprimer quelques petites fautes que j'ai relevées dans votre Livre. Cependant vous me ſçavez bon gré du loüable deſſein que j'ai eu d'éclairer le Public, & c'eſt la mince politeſſe dont vous payez un peu ſéchement les éloges que j'ai donnés à votre Ouvrage. Je ſçai, qu'un homme de votre état & de votre mérite peut regarder toutes les loüanges qu'il reçoit, comme un tribut : cepen-

dant le monde est aujourd'hui si critique, & si injuste, qu'on est presque obligé à ceux qui nous rendent quelque justice.

Vous me reprochez d'abord une bagatelle, qui est d'avoir écrit toujours dans ma Lettre *Colombe*, au lieu de *Colomb*. 1o. Je ne suis point le premier qui aye employé cette ortographe. 2o. On varie beaucoup sur la maniere d'écrire ce nom. Le Traducteur de l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, par D. Ant. de Solis, écrit toujours *Colom*, & non *Colomb*. D'autres Auteurs écrivent *Colon*; & il faut écrire ainsi, si l'on s'en rapporte aux Armes, que Ferdinand & Isabelle donnerent à Colombe, autour desquelles on lisoit ces paroles :

Por Castilla y por Leon,
Nuevo Mondo hallo Colon.

3o. Comme tous les noms Italiens se terminent toujours par une voyelle, & que cette voyelle se change toujours en François dans un e muet. Je soutiens que, selon l'analogie, il faut écrire & prononcer *Colombe*, & non *Colomb*; mais c'est trop insister sur cette remarque.

J'avouë que les Lucayes & la grande Iſle du Cuba ont été découvertes par Chriſtophle Colombe, avant celle de Saint Domingue, & que ce célébre Pilote aborda d'abord à Guanabai, l'une des Lucayes : ainſi au lieu de dire, que S. Domingue fut la premiere Iſle découverte, je devois dire, pour parler exactement, qu'elle fût une des premieres Iſles découvertes : c'eſt un défaut d'attention, dont je vous ſuis obligé de m'avoir averti.

J'ai dit, que Chr. Colombe étoit de baſſe naiſſance ; parce que la plûpart des Auteurs le diſent, & le font même fils d'un Cardeur de laine. Je ſçai que Ferdinand Colombe, ſon fils naturel, qui a écrit ſa vie, lui donne une noble origine : mais de quel poids eſt cette autorité contre le témoignage de preſque tous les Hiſtoriens ?

Je ne vous ai point fait un crime, mon Reverend Pere, d'avoir dit, que, lorſque Ferdinand & Iſabelle demanderent au Pape le Domaine des nouvelles découvertes, *c'étoit une cérémonie de bienſéance.* J'ai ſeulement remarqué que vous l'avez dit. Dans le fond, il me ſemble, que vous auriez dû vous ſervir d'une autre expreſ-

sion, parce que cette démarche de Ferdinand & d'Isabelle, n'étoit point conforme à la *bienséance.* Vous auriez donc dû dire, que Ferdinand & Isabelle crurent, ou firent semblant de croire, qu'il étoit de la *bienséance* d'en agir ainsi, & ne pas dire de vous-même, comme vous faites, que *c'étoit une cérémonie de bienséance*; expression qui vous a échappé sans doute contre vos sentimens. Il ne s'agit pas ici d'une petite erreur d'ortographe. Vous dites, que *la plûpart des Princes* pensent aujourd'hui autrement que Ferdinand ne pensoit alors. Ce terme *la plûpart*, est trop foible. Vous deviez dire *tous les Princes* pensent aujourd'hui autrement, sans excepter même le Successeur de Ferdinand.

Ce que j'ai dit des Jurisconsultes Espagnols, qui prétendirent, que l'Amerique avoit été autrefois détachée de l'Espagne, est une plaisanterie que j'ai lûë quelque part. Au reste elle ne renferme rien de plus extravagant que leur prétention ridicule, touchant les Antilles, dont vous convenez.

Il est vrai, que je vous ai reproché d'avoir cité Platon à faux: je crois avoir eu raison. Platon dit, que l'At-

lantique, ſituée au-delà des Colonnes d'Hercule, étoit plus grande que l'Afrique & l'Aſie : *Ferturque Inſula illa Lybiâ ſimul & Aſiâ major fuiſſe.* Vous faites dire au contraire à Platon qu'*au-delà de l'Atlantique étoit un Continent plus grand que l'Aſie & l'Europe jointes enſemble.* Cela eſt bien different. Je n'ai pas nié que le paſſage ne donnât quelque idée de l'Amerique. Je ne vous ai reproché que l'inéxactitude dans la citation.

Vous dites, que je parois ſurpris de l'époque que vous donnez au voyage d'Americ Veſpuce, que vous fixez à l'année 1499. Voici mes paroles : *Notre Auteur rapporte à l'année 1499. & non à l'année 1497. comme font d'autres Hiſtoriens, le voyage d'Americ Veſpuce, qui achova de découvrir cette quatriéme Partie du Monde, & lui donna ſon nom.* Qu'y a-t'il, je vous prie, dans ces paroles qui marque le moins du monde, que j'ai été ſurpris de votre opinion ? Je l'ai rapportée ſimplement, en faiſant voir qu'elle differe de celle des autres Hiſtoriens. Auriez-vous prétendu me donner un air d'ignorant, en me donnant celui d'un homme ſurpris de ſi peu de choſe ?

Vous vous plaignez de ce que j'ai

dit à la pag. 157. au sujet des Episodes intéressans que vous avez insérés dans votre Histoire. Mais y ai je trouvé à redire ? Que me reprochez-vous ? Vous m'apprenez que vous auriez pû y inserer encore plusieurs autres Episodes : eh vous ai-je disputé ce droit ? Ne sçai-je pas que les belles digressions ornent beaucoup une Histoire, & que les Anciens en usoient ainsi ? ce ce que ne font point nos froids & rampans Gazetiers.

Il paroit, me dites-vous, *que la petite digression sur le Paraguai, n'a pas été de votre goût.* Je vous assûre au contraire, que je l'ai extrêmement goûtée. Il est vrai, que je n'ai pas voulu faire remarquer, qu'en cet endroit vous mettez sans façon les Legislateurs & les Souverains du Paraguai, au-dessus des Legislateurs & des *Demi-Dieux* de l'Antiquité. Mais en recompense, pour embellir votre digression, j'ai cru pouvoir y ajoûter une citation des Mémoires de Trévoux. Il ne falloit pas, dites-vous, citer un trait poëtique : je vous avouë, que ce trait me l'a paru un peu moins que votre digression, & qu'en tout cas ils pouvoient s'assortir. Vous prétendez que

j'en aurois du indiquer un autre plus inſtructif, qui ſe trouve dans les Mémoires de Trévoux, May & Juillet de la même année 1728. *L'entrepriſe*, dites-vous, *y eſt beaucoup mieux developpée, & il y auroit d'autant plus de liaiſon entre le texte & la gloſe, qu'ils ſeroient de la même main.* Pardonnez-moi, mon Reverend Pere, de ne l'avoir pas ſçû : quelque cas que je faſſe des Mémoires de Trévoux, je vous avouë que je ne les lis pas fort régulierement.

J'ai dit, il eſt vrai, que la plûpart de nos Flibuſtiers de Saint Domingue, étoient Normans ou Gaſcons, & je l'ai dit d'après quelques perſonnes qui me l'ont aſſûré, & qui devoient bien le ſçavoir. Je puis m'être trompé ſur le nombre des 3000 Flibuſtiers, que M. Ducaſſe fournit à M. de Pointis, pour l'expedition de Carthagene : peut-être qu'ils n'étoient qu'environ 1500 comme vous le dites, & qu'il y avoit même parmi eux des Boucaniers & des Habitans de Saint Domingue : mais il eſt toujours vrai, que le plus grand nombre étoient Flibuſtiers, & on a toujours dit, que c'étoit à leur bravour, que M. de Pointis avoit été redevable du ſuccès de ſon entrepriſe.

A l'égard de vos deux dernieres remarques, vos idées, & les miennes sont exactement les mêmes. Je vous avouë néanmoins, que je m'attendois à voir dans votre Ouvrage quelque détail sur le zéle, & les travaux des pieux Jésuites, qui cultivent cette Mission. N'y auroit-il point plus d'affectation dans votre silence sur cet article, que dans ce que j'ai dit des Avocats & des Procureurs exclus du nouveau Monde ? Quoiqu'il en soit, mon Reverend Pere, une Histoire Ecclesiastique de l'Amerique, seroit peut-être un sujet digne de votre plume, & comme il paroît que vous connoissez mieux le nouveau Monde que l'ancien, je suis persuadé, que vous y réussiriez parfaitement. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, mon Reverend Pere, votre très-humble, &c.

Cailleau & Guill. Saugrain, viennent de publier l'*Histoire des Rois de Chypre de la Maison de Lusignan, & les differentes Guerres qu'ils ont eu contre les Sarrasins & les Genois*; traduit de l'*Italien du Chev. Henri Giblet, Cypriot*, 2. vol. *in* - 12. Sans m'amuser à relever deux petites fautes de langage dans ce Titre mal conçû; je me conten-

terai de vous dire, qu'on voit à la tête un Avertiſſement, où l'Editeur nous apprend, que « celui qui s'eſt » donné la peine de mettre en Fran- » çois cet Ouvrage, étoit un homme » fort âgé, qui avoit paſſé preſque » toute ſa vie en Italie; *il avoit perdu*, » ajoûte-t'il, ou pour mieux dire, il » n'avoit pas aſſez vêcu en France, » pour ſçavoir toute la délicateſſe de » ſa langue maternelle. « (L'Editeur a voulu dire, ſans doute, que le Traducteur *avoit perdu* ſa langue maternelle.) » Ce fâcheux inconvenient, » pourſuit-il, l'avoit mis comme dans » la néceſſité de s'exprimer en termes » un peu ſurannés, & ſouvent d'em- » baraſſer ſes phraſes de ces tours Ita- » liens, que *les élegantes oreilles* ne peu- » vent ſouffrir. Il a donc fallu, con- » tinue-t'il, retoucher cette Hiſtoire » en quelques endroits, rendre plus » clair & plus net ce qui étoit obſcur » & embrouillé, ſubſtituer *des mots* » *nouveaux* & reçus à la place de » ceux qui avoient trop vieilli, & qui » n'étoient plus d'uſage. » Enfin il pro- met obligeamment, que ſi le Public s'intéreſſe à cet Ouvrage, *comme on n'en doute point*, on lui en donnera

dans la ſuite une meilleure Traduction. Comme l'Original Italien eſt réellement eſtimable, & mérite d'être traduit en François par une bonne plume, je crois, que l'Editeur, qui vraiſemblablement a été le Correcteur de cette Traduction qu'il publie aujourd'hui, fera plaiſir au Public de tenir la parole qu'il lui donne. Alors les *élegantes oreilles* ne manqueront pas d'être très-ſatisfaites, ſi l'on en juge par ſon Avertiſſement. Au reſte on pourroit croire, par la maniere dont il a eſſayé de rajeunir & de polir le ſtyle antique & mauſſade de cette Traduction, qu'il en a effectivement une autre toute prête.

Quoiqu'il en ſoit, il faut ſe contenter aujourd'hui de celle-ci, telle qu'elle eſt, en attendant la meilleure qu'on promet. Après tout, une Hiſtoire, de quelque maniere qu'elle ſoit écrite, ſe fait toujours lire, lorſque les faits ſont curieux & intéreſſans; or il me ſemble, qu'il y en a quelques-uns de cette nature dans l'Hiſtoire dont il s'agit. Tel eſt, par exemple, (tome 1. pag. 422.) le fait de Pierre de Luſignan, Roi de Chypre, qui ſe préſente devant le Pape, en qualité

de ſimple Gentilhomme, pour lui demander la permiſſion de ſe battre en duel; ce qui lui fit beaucoup d'honneur dans l'eſprit de tous les Princes de ce tems-là & du Pape même, dit l'Auteur, *qui l'en eſtime infiniment.* Les galanteries de ce Prince & celles de la Reine ſa femme, que ſon mari veut faire condamner dans une Aſſemblée de Seigneurs du Royaume, eſt encore un endroit digne d'être lû. Toute coupable qu'elle étoit, elle fut déchargée de l'accuſation pour l'honneur du Roi, qui ſouhaittoit pourtant qu'elle fût punie, & ſon Accuſateur fut condamné à ſa place. Pierre de Luſignan étoit devenu amoureux d'une jeune veuve, nommée Marie Giblet, qui ne voulut point ſe rendre aux déſirs du Roi. Ce Prince irrité de ſes refus la condamna à travailler les fers aux pieds à un Ouvrage public qu'il faiſoit faire. Comme le Roi alloit de tems en tems voir ſes travaux; lorſqu'il paſſoit, Marie Giblet avoit toujours ſoin d'abaiſſer ſon jupon, *qu'elle détrouſſoit promptement*, pour couvrir la nudité de ſes jambes; ce qu'elle ne faiſoit que pour le Roi,

& jamais pour les autres hommes qui travailloient avec elle, ou qui la voyoient travailler. On lui demanda un jour pourquoi elle en agissoit ainsi : elle répondit, c'est que je ne connois point d'homme ici que le Roi, voulant par-là faire entendre, que tous les autres hommes n'étoient que des femmes, qui n'avoient pas le courage de secouer le joug de la tyrannie. Cependant, comme ce Prince impetueux & imprudent violoit les Loix de l'Etat, & fouloit aux pieds les Coûtumes, on conspira contre lui, & on l'assassina. Le détail de cette conspiration est curieux. L'Histoire des Rois de Chypre, dont il s'agit, commence à l'année 1180. & finit à 1472. que mourut au berceau le dernier Prince de la Maison de Lusignan.

Je ne vous entretiendrai point, Monsieur, de deux Comédies nouvelles, qui ont paru sur notre Théatre François, *la Réunion des Amours*, & *le Chevalier Bayard*, dont la premiere en prose est de M. de Marivaux, & l'autre est de M. Hautereau. Il y avoit beaucoup d'esprit dans ces deux Piéces, qui pourtant n'ont eu qu'un

petit nombre de repréſentations. *La Verité Fabuliſte*, Comédie jouée par les Italiens, eſt plus goûtée.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVI.

R.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, de m'avoir prêté le *Catalogue des Ouvrages* de Monſieur Fourmont l'aîné, Profeſſeur en Langue Arabe, &c. à Amſterdam, 1731. *in*-12. Vous ne m'avez pas trompé, en m'aſſûrant que j'y trouverois des traits ſinguliers, & des Anecdotes réjouiſſantes; & puiſque vous avez éxigé que je vous entretienne de cette ſçavante brochure, je vais entrer dans quelque détail.

M. F. ſentant qu'il eſt un peu ridicule de publier le Catalogue de ſes propres Manuſcrits, s'écrit à lui-même, pour ſe perſuader qu'il ne ſçauroit y avoir de *l'orgueil dans la publication d'un tel Catalogue*. Je paſſe les differentes raiſons, dont il ſe ſert: mais voici la plus ſolide: *la fierté*, dit-il, *eſt le Tic*

des demi Sçavans. Or peut-on attribuer un pareil *Tic à un homme de Lettres, qui a passé sa vie dans les plus belles Etudes, & qui a découvert plus qu'un autre dans les espaces immenses de l'érudition?* Vous pensez bien, que ce seroit une injustice énorme de reléguer dans la Classe des demi-Sçavans un Auteur absorbé dans l'étude des Langues Grecque, Latine, Arabe, & Chinoise. Sa passion dominante est de voir ses Ouvrages imprimés; par tout il prêche la nécessité de n'en pas priver plus longtems le Public. Il indique les moyens de les imprimer, & se plaint de ceux qui ne secondent pas ses généreuses dispositions. A la place des Ouvrages mêmes, il nous en donne la liste, qu'il se fait voler par un curieux, fort mécontent de ce que M. F. passe d'un Ouvrage à un autre, sans se soucier de les faire imprimer. *Sommes-nous donc encore dans les siécles de la Librairie manuscrite*, s'écrie-t'il? Mais M. F. manque de mémoire, & il oublie les nobles efforts qu'il a faits pour enrichir le Public de sa Grammaire Chinoise, & de son Pseautier. Je vous invite à relire ce qu'il a écrit au sujet de cette Grammaire. A l'égard de son Pseau-

tier, il n'a pas tenu à lui, qu'il n'ait *affriandé* les Libraires (pour me ſervir de termes de M. Gayot de Pitaval) & il nous apprend lui-même, qu'il lût à *MM. de Weſtein* quelques morceaux *du Conſpectus*; mais ces Hollandois plus polis que nos Libraires, au lieu de *branler la tête*, firent un compliment bien flateur pour M. F. en l'aſſurant que *cet Ouvrage méritait plus que vingt autres d'être imprimé au Louvre, & qu'en cas qu'on ne l'y imprimât pas, ils lui offroient très-ſincerement leurs ſervices, & qu'ils ſe feroient une gloire de l'imprimer très-magnifiquement.* Auſſi l'Auteur veut par reconnoiſſance, que ce Catalogue ſoit envoyé à ces Libraires étrangers; mais il me paroît ménager bien peu la paſſion des Sçavans ſi avides de parcourir *les eſpaces immenſes de l'Erudition*, puiſqu'il leur annonce triſtement, *qu'on parviendra à lui couper les chemins du Louvre.* Car en ce cas il y aura peut-être plus de difficulté à pénétrer la Hollande. Au reſte ce ne ſera pas la faute de l'Auteur, ſi ſes Livres ne ſont point imprimés; car il les vante aſſez lui-même, & ſe métamorphoſe tantôt en Hollandois, tantôt en Anglois, pour

les louer avec plus d'énergie. En vérité l'industrie d'Auteur ne peut aller plus loin. Mais il manque un peu de vraisemblance dans une de ses fictions. *Pendant que pour les productions les plus minces, & par intrigue plus que par mérite*, dit le prétendu Hollandois, *nous voyons nombre d'ignorans dans les plus belles places, & posséder des commodités qui devroient être la récompense des Sciences & de la vertu.* Ces sortes de traits font bien sentir que cette seconde Lettre est écrite à Paris, & datée de Leyde.

M. F. a un peu mauvaise opinion de l'Erudition des François, il dit hardiment, *que la populace Litteraire fait ici le plus grand nombre, que nos Théologiens à trente ans ne connoissent pas une lettre Hébraïque*, qu'*entre mille on en trouve à peine deux, qui connoissent les Elemens de l'Hebreu.* Mais je ne puis concilier cette ignorance Hébraïque, avec ce que dit M. F. pag. 18. *Pendant quinze ans j'ai enseigné l'Hébreu dans Paris à quantité de jeunes gens de condition, à des Bacheliers, des Licentiés, des Docteurs, des Prélats*, &c. Quelle idée veut-il, que nous ayons de ses Grammaires Hébraïques, & de ses talens, si après

tant de travaux, il n'a pû former aucun Eleve ? Mais cette amere critique contre nos Théologiens, n'eſt-elle pas adoucie par la Réfléxion qu'il fait pag. 34. au ſujet d'une Brochure adreſſée à MM. du Clergé de France, & où il parloit de quelques-uns de ſes Ouvrages : *Ces Meſſieurs*, dit-il, *la reçurent d'une maniere digne de leur érudition.* Il prétend même, *qu'encore que le Grec paroiſſe commun, il n'y a pas trente perſonnes qui le ſçachent, pendant que trente mille le mépriſent.* Cependant M. F. pag. 29. paroît penſer plus avantageuſement de l'érudition Gréque de la Nation, & nous apprend qu'il a interrompu la Traduction Françoiſe de l'Hippolyte d'Euripide, parce que *parmi les gens de Lettres il y en a à préſent beaucoup qui ſçavent le Grec.* Je vous demande, Monſieur, comment on pourroit concilier tous ces faits ?

Le Catalogue commence par les Diſſertations lûës à l'Académie des Inſcriptions. Il y en a vingt-huit ſur differentes matieres : mais il paroît que l'Académie n'a pas une idée aſſez ſublime de l'érudition de M. Fourmont ; car à peine a-t'elle daigné inſerer dans ſes Mémoires des Extraits de

de quelques Dissertations. Aussi l'Auteur a de la peine à digerer cette indifference. Il se plaint de ce qu'en donnant l'Extrait d'une Dissertation sur un passage d'Horace, *on a oublié ce qui regarde*, Cumque, *en quoi consiste*, dit-il p. 4. *le nœud de la difficulté*: En effet ce point n'est pas moins curieux que plusieurs autres, dont on a fait le sujet de quelques sçavantes Dissertations: mais la plainte qu'il fait p. 10. à l'occasion de sa Dissertation sur la Litterature Chinoise, est un peu plus sérieuse. *On en a donné un Extrait dans les Mémoires de l'Académie*, dit-il, *où aucun de ceux qui l'avoient entendue, n'a pû la reconnoître; d'ailleurs l'impression est pleine de fautes, même dans les choses les plus communes.* Il ajoûte page 50. que M. Freret est l'Auteur de cet Extrait. C'est à ce Sçavant à se justifier d'une accusation de cette importance.

Ce qu'il fait dire à M. Pinsonnat, Censeur Royal, n'est pas moins remarquable. M. F. lui ayant porté la Traduction Latine du Commentaire d'un Rabbin sur l'*Ecclesiaste*; ce Censeur, après l'avoir approuvée, *lui fit entendre que ces études n'étoient plus de ce*

Pays-ci, & qu'il ſeroit mieux de compoſer des Romans. On eſt bien tenté de croire, que c'eſt une plaiſanterie, dont l'Auteur a voulu égayer ſon Catalogue.

Si jamais on travaille à l'Hiſtoire des Princes ſçavans, on n'oubliera point ce que dit M. F. à l'occaſion de ſon Commentaire ſur les Pſeaumes, » M. le Duc d'Orleans défunt, *dit-il* » pag. 41. m'ordonna en 1722. de lui » apporter cet Ouvrage. Charmé de » l'ordre & des explications critiques » & hiſtoriques, il me promit de four» nir à la dépenſe de l'impreſſion, par » tout où je voudrois le faire impri» mer: il ajoûta même qu'il y join» droit un Traité fait par lui ſur la » Muſique des Hebreux. «

Avant que d'entrer dans le détail des Ouvrages, qui regardent la Litterature Chinoiſe, M. Fourmont a cru devoir ſe purger du crime de Plagiat, que lui a reproché M. Freret. Voici en peu de mots le ſujet de cette diſpute. A la mort du Sieur Hoamge, Chinois, chargé par Louis XIV. de travailler à un Dictionnaire de la Langue Chinoiſe, tous ſes papiers furent remis à M. F. d'où M. Freret, qui avoit

travaillé avec cet Etranger, a conclu que M. Fourmont s'étoit approprié ses travaux, & ceux du sieur Hoamge. M. F. fait son Apologie, & *met* en même tems *au rabais* la Science Chinoise de M. Freret, voici comme il lui parle :
» Personne n'est ravi plus que moi de
» voir, que M. Freret, a au moins ai-
» mé la Nation Chinoise. Si par la
» suite, & lorsque j'aurai fait impri-
» mer la Grammaire, & quelqu'un de
» mes Dictionnaires Chinois, surtout
» le Dictionnaire par clefs, il veut
» faire l'honneur à nos Chinois d'ap-
» profondir leur Langue, je veux di-
» re de l'étudier dans ses caracteres,
» s'il veut se mettre en état de tradui-
» re, ou d'extraire quelques-uns de
» leurs Ouvrages: (Il sçait qu'ils sont,
» en grand nombre, & méthodi-
» ques, & digne d'être lûs; je le lui
» ai montré vingt fois) dans une
» moisson si vaste & si honorable, il
» me trouvera certainement toujours
» porté à seconder ses travaux : mais
» aujourd'hui, riche comme il est de
» son propre fonds, dans l'Histoire,
» la Geographie, & plusieurs autres
» Sciences, ne doit-on pas être
» surpris qu'il jette sur les Ouvrages

» d'un ami, un ſoupçon de Plagiariſ-
» me ? Avois-je beſoin, moi, des tra-
» vaux des autres, pour avoir au
» moins quelque petit rang dans la
» Litterature ? » Cette plainte modeſ-
te doit toucher M. Freret, & tous les autres Sçavans.

Vous jugez bien qu'il ne me convient pas de faire une ennuyeuſe énumeration des Ouvrages de M. Fourmont ſur la langue Chinoiſe. J'aime mieux vous entretenir de quelques faits qui le regardent perſonnellement. A la fin du long Catalogue de ſes Ouvrages, il fait cette remarque. » Ce
» Catalogue *devient incroyable* : ce n'eſt
» pas tout, mais c'eſt trop ſelon moi ;
» & pour ma ſanté & pour ma fortu-
» ne, n'auroit-il pas mieux valu ſe
» contenter d'Horace, Virgile, Ra-
» cine, & viſer à la faveur des Grands,
» qui eſt ſouvent le fruit de cette éru-
» dition aiſée ? « Mais en cela, M. F. ſe trompe : un Erudit un Grammairien ne ſent pas toujours les beautés d'Horace, de Virgile, & de Racine, & réuſſit rarement à s'inſinuer dans l'amitié des Grands.

En 1722. M. le Duc d'Orleans voulut gratifier M. F. de la premiere pen-

sion qui viendroit à vacquer. « Quoi-
» que peu accommodé des biens de la
» Fortune, je le remerciai, dit-il p.
» 80 & lui représentai, que ce n'étoit
» pas encore mon rang; je ne venois
» effectivement selon le Tableau,
» qu'entre M. Blanchard & M. Har-
» dion : mais je me piquois d'un Hé-
» roïsme aujourd'hui mépriſé. M.
» Hardion & M. Banier, tous deux
» du premier mérite, tous deux mes
» amis, mais enfin associés posterieurs,
» ont pris le pas, & l'on a donné à un
» Reglement nouveau, un effet ré-
» troactif. « Je passe plusieurs autres Anecdotes également curieuses & intéressantes.

Vous me dispenserez encore, s'il vous plaît, d'entrer dans le détail des incidens qui ont arrêté l'impression de la Grammaire Chinoise de M. Fourmont; pendant lequel tems a paru à Canton celle du P. Premare, Jésuite. Rien n'égale la noble jalousie que M. F. a montrée en cette occasion, afin de ne pas passer pour le copiste du P. Premare, & j'ai admiré la bonté excessive de la personne, qui a bien voulu se prêter à cette petite vanité d'Auteur.

Permettez-moi de vous dire, Monſieur, que vous êtes un peu injuſte à l'égard de M. Fourmont. Dans le Billet que vous m'avez écrit, en m'envoyant ſon Catalogue, vous le comparez au Grammairien Appion, qu'on appelloit le Tambour de toute la terre, à cauſe du grand bruit qu'il faiſoit en s'applaudiſſant en tout & partout; & pour juſtifier ce trait ſatirique, vous remarquez qu'il ſe met au-deſſus des Morins, des Muis, des Waltons, des Capels, des Grotius, des Ligfoots, des Scaligers, des Saumaiſes, des Lipſes, des Martinius, des Voſſius, des Millius; enfin vous ne pouvez ſupporter un Auteur, qui dit, *qu'il y a bien du neuf ſur l'érudition Orientale*, dans un Ouvrage fait à l'âge de 22. ans, & qu'*en* 20. *ans il a trouvé peu de choſes à changer.* Que perſonne n'a rien *donné d'auſſi recherché que lui ſur les Livres Poëtiques de l'Ancien Teſtament.* Il me ſemble cependant que ce noble orgueil ne ſied pas mal à un homme qui a tant écrit ſur les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Rabbinique, Samaritaine, Thalmudique, Arabe, Ethiopienne, Cophte, Turque, Perſanne,

Armenienne, Thibetienne, Allemande, Italienne, Chinoise, &c. Considérez d'ailleurs, que, lorsque quelqu'un de ces Ouvrages manuscrits si estimés par M. Fourmont, est par hazard imprimé, alors il perd un peu de son prix, & l'Auteur n'ose presque avouer l'Ouvrage. Ainsi en parlant de deux Livres imprimés, l'un contre *la Religion prouvée par les Faits*, & l'autre contre les *Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, il dit simplement, qu'on *les lui attribue*. Si par malheur tout ce grand nombre d'Ouvrages étoit une fois imprimé, M. F. ne se regarderoit plus comme le Roi des Etudits. Je lui conseille de ne point sacrifier ces Manuscrits aux Libraires, & de jouir tranquillement de la belle réputation que lui donne son Catalogue. Enfin, vous observez malicieusement, que M. F. qui a pâli sur l'étude des Langues sçavantes, a négligé sa langue maternelle; mais ce reproche est injuste; c'est un air de sçavant, de ne pas daigner sçavoir la Langue de sa Nourrice.

Je veux à mon tour vous indiquer un Catalogue de Livres, mais plus utile & plus intéressant, c'est la *Biblio-*

théque choiſie de M. Colomiés, augmentée des Notes de Meſſieurs Bourdelot, & de la Monnoye, & autres, Paris 1731. *in*-12. Cette nouvelle Edition a été faite avec beaucoup de ſoin; on a pris la peine de comparer les deux premieres éditions, publiées par Colomiés, & l'on a inſeré au bas des pages quelques traits ſupprimés dans la ſeconde. Les Notes de Meſſieurs Bourdelot & de la Monnoye ſont curieuſes & celles des Auteurs anonymes ne ſont pas moins eſtimables. On trouve dans la Préface, la Vie de Colomiés, qui me paroît faite avec plus d'exactitude, que celle dont le P. Niceron a orné le VII. Tome de ſes Hommes Illuſtres. J'ai encore remarqué que les deux Ecrivains de la Vie de Colomiés ſe contrediſent ſur un fait. Le P. N. dit que ce *Litterateur fit en Hollande connoiſſance avec Iſaac Voſſius*, & qu'il *ſe retira après en Angleterre*, & l'Anonyme nous aprend que ce fut *à Paris que Colomiés contracta avec Iſaac Voſſius une liaiſon qui dura toute ſa vie*, que *Voſſius l'emmena en Hollande, d'où il revint en France un an après*, & qu'il *y demeura juſqu'en* 1681. *qu'il paſſa en Angleterre, où Voſſius le re-*

çut encore chez lui. Quelques détails de cette eſpece qu'on ne trouve point dans les Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres, font croire que les recherches de l'Anonyme ſont plus ſûres & plus exactes.

Cette Bibliotheque étoit un peu rare, avant l'édition qu'en donna Fabricius dans le Recueil des Oeuvres de Colomiés *in*-4°. 1709. On doit pourtant être obligé à ceux qui l'ont fait réimprimer avec leurs Notes, & avec celles de Meſſieurs Bourdelot & de la Monnoye ; ce Commentaire la rend plus utile & plus curieuſe. J'aurois voulu qu'on ne ſe fût pas borné à citer les nouvelles Editions de quelques Livres.

Les Notes de M. de la Monnoye ſur les Ouvrages de M. Colomiés, de l'Edition de M. Fabricius, feront plaiſir aux amateurs de l'Hiſtoire Litteraire. Mais ce Critique François s'eſt trompé, p. 359. en attribuant à Marc-Antoine de Dominis, la Traduction Latine de l'Hiſtoire du Concile de Trente par Fra-Paolo, Traduction que Dominis mépriſoit lui-même, & qui eſt ſûrement de Newton & de Bedell, ainſi que le prouve Richard Simon,

Lettre choiſie XXXI. T. 2. p. 219. édit. de 1730. C'eſt encore une erreur d'attribuer à l'Abbé de Saint-Real la Lettre contre la Traduction de l'Hiſtoire de Fra-Paolo par Amelot de la Houſſaye. M. Simon, p. 218. de la Lettre citée, dit clairement, que ſon neveu en eſt l'Auteur. Cette remarque me fait ſouvenir de ce que vous m'avez dit pluſieurs fois, que M. de la Monnoye étoit médiocrement verſé dans la moderne Litterature Françoiſe.

Au reſte cette Bibliotheque de Colomiés renferme des faits curieux, des traits d'une érudition peu commune, & un détail de Livres choiſis. La Critique en eſt exacte, moderée, & impartiale. On ſent par tout l'honnête homme, qui rend juſtice à chacun, ſans avoir égard à la différence des Religions. La vie du célébre P. Sirmond, imprimée dans ce volume, & qu'on ne trouve pas dans la collection de Fabricius, eſt une preuve éclatante de cette moderation ſi rare, même parmi les perſonnes, qui dans le ſein de la même Religion, penſent diverſement ſur des points indifférens.

Auriez-vous crû, que pour avoir inſinué doucement & en peu de mots,

à M. Gaullier, qu'il feroit bien de diſcontinuer ſes compilations Grammaticales, il eût fait imprimer de prolixes Remarques, où certainement il ne fait débauche ni de raiſonnement, ni de politeſſe ? Eu égard au nombre des Volumes publiés par ce Profeſſeur de Quatriéme, nous lui avons donné le titre d'*infatigable & de fécond Grammairien.* Parler ainſi d'un homme tel que M. G. c'eſt certainement le louer ; cependant il regarde ce trait comme une injure, & a recours à des calculs Algebriques, pour nous prouver qu'il n'eſt pas un Grammairien fécond & infatigable. Il nous apprend donc, qu'outre ſix feuilles de Rudiment & d'autres puerilités Grammaticales, il n'a compoſé que douze volumes, dont ſix traitent de Regles de Grammaire, un autre de Regles de Poëtique, & les cinq autres ſont des Auteurs Grecs & Latins, *notés* (dit-il) à l'uſage des Claſſes. Je vous fais grace de quelques autres calculs auſſi importans. Avec un peu de bon ſens, on conclut de l'énumeration de tant d'Opuſcules, que M. G. eſt un Grammairien fécond & infatigable. Mais ce n'eſt pas là ſa maniere de raiſonner ; & ſe diſſimu-

lant à lui-même ſon admirable fécondité, il aſſure, que nous l'avons décoré de ce titre, préciſément à cauſe des Scholies, dont il a crû embellir l'excellente Methode de M. le Fevre, pour commencer les Humanités Greques & Latines: & là-deſſus il nous dit, que pour un ſi court ouvrage, on ne peut nommer infatigable, *un homme accoûtumé à porter quatre heures & demie tous les jours le peſant fardeau d'une Claſſe.* Peut-on employer une plus judicieuſe réponſe?

Le reproche qu'il nous fait de n'avoir pas fait mention de M. le Fevre, eſt injuſte; eſtimant autant que nous le faiſons, ce judicieux & habile Critique, pouvions-nous mettre ſon nom à côté de celui de ſon Commentateur? Vous conviendrez avec moi, que nous aurions été obligés de ne donner à l'un aucun des éloges que nous aurions donnés à l'autre, & c'étoit un inconvenient que nous voulions éviter.

M. Gaillier nous métamorphoſe en Prophetes, pour avoir dit qu'il *regalera encore ſes écoliers d'un bon nombre de volumes*; comme ſi l'on prophetiſoit en annonçant, qu'un Grammairien accoûtumé à barbouiller du papier, ira

toûjours son train, c'est une induction tirée de l'empire de l'habitude. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à ce sujet il reproche au Nouvelliste de *s'ériger en Prophete de malheur* ou *en diseur de mauvaises avantures* ; car, ajoute-t-il avec une naiveté admirable, *ne peut-on pas donner ce nom au regal d'un bon nombre de volumes de Grammaire qu'il pronostique à mes écoliers* ? Les Livres du Professeur sont donc de *mauvaises avantures* pour ses disciples : je n'ai garde de le contredire. Il est encore plus plaisant de le voir ensuite traiter *d'insectes de la basse Litterature*, & de ravageurs *du Pays de la Grammaire*, ceux qui enfantent des systêmes nuisibles au débit de ses Ouvrages, *Hinc ira, hinc lacryma.*

Après cette solide Apologie de ses écrits, il entreprend de décrier le Nouvelliste du Parnasse, & cite à ce sujet deux Textes de l'Ecriture Sainte & un vers de Virgile. Le contraste est singulier. Cette censure est farcie d'injures plates & grossieres. Vous me dispenserez d'entrer dans un détail si bas & si désagreable. Au lieu de nous fâcher contre lui, ne devons-nous pas plûtôt le remercier de ne nous avoir

pas traité *de fous & d'heretiques*? Obligeantes épithetes, dont il a honoré les Auteurs des nouvelles Grammaires.

Mais comment M. G. a-t-il oſé nous imputer *des jugemens injuſtes & précipités contre les Rollins, les Giberts, les Voltaires*? Aucun Journaliſte n'a donné plus d'éloges que nous, à ces Auteurs. Eſt-ce bleſſer l'équité, que de remarquer de legeres taches dans leurs Ouvrages? A l'égard de M. de Voltaire, ceux qui veulent ſe diſſimuler ſes talens, nous accuſent d'être ſes aveugles admirateurs. Sur quoi donc le Grammairien peut-il appuyer ſa cenſure? Que ne ſe reproche-t-il plûtôt à lui-même d'avoir ridiculement attaqué M. Rollin ſur différens points, où il faut plus de goût & d'eſprit, que de mémoire & d'érudition Grammaticale?

Dix lignes que nous avons écrites à l'occaſion de la derniere brochure de M. G. ont produit une Réponſe de dix pages, inſerée dans le Mercure d'Octobre. Quelle brillante fecondité! Cependant ce n'étoit pas tout; car voici comment M. G. finit. » Voilà » une partie de ce que j'avois à vous » répondre pour défendre contre le » Nouvelliſte Parnaſſien, le peu de

» réputation que je me suis acquise
» depuis quinze ou vingt ans, qui
» m'est nécessaire pour continuer ma
» profession avec honneur, & que ce
» Critique injuste veut, mais ne doit,
» ni ne pourra m'ôter. « Comment M. G. a-t'il pû s'imaginer, que deux mots uniques seroient capables de diminuer sa réputation? Jamais le Nouvelliste n'a prétendu dégrader ses talens, & pour vous faire connoître combien on doit estimer ce Professeur, je vais vous citer quelques traits qui représentent vivement les vûes nobles & élevées qu'il se propose dans l'éducation de la Jeunesse. *Comme on dresse de bonne heure*, dit-il, *les jeunes veaux & les petits poulains pour l'exercice de la campagne, de même, dès que les enfans peuvent parler, on doit leur enseigner à lire & ensuite à écrire.* P. 75. de ses Notes sur la Méthode de M. le Fèvre. Il remarque encore, que pour donner à un enfant les premiers principes de la Langue Françoise & Latine, il n'y a rien de meilleur que ses Feuilles volantes, & il ajoute, que s'il étoit chargé de l'instruire, il s'y prendroit ainsi: *Je distillerois mes paroles goutte à goutte dans ses oreilles, & dans son esprit, qui*

eſt d'une étroite embouchure, j'imiterois les bonnes nourrices qui fourent dans la bouche des petits enfans des morceaux très-menus. Je ne dois pas oublier de vous dire que M. G. ſe donne la peine d'indiquer divers Livres, où l'on trouve des caracteres du Pédant, & de la pédanterie; ce qui eſt très-digne d'être lû par tous ceux qui n'en ont pas encore une idée bien claire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

Z.

COmme je ſçai, Monſieur, que vous aimez les Eſtampes curieuſes, je ſuis perſuadé, que vous ne me ſçaurez pas mauvais gré de vous entretenir d'un Recueil de Figures, publié depuis peu en Hollande, & intitulé: *Images des Héros & des Grands Hommes de l'Antiquité, deſſinés ſur des Médailles, des Pierres antiques & autres anciens monumens*, par Jean-Ange Canini, &c. à Amſterdam 1731. *in*-4o. Cet Ouvrage fut imprimé en

1669. en Italien : les Figures furent gravées par Eſtienne Picart le Romain, & Guillaume Valet, deux des plus habiles Maîtres du ſiécle paſſé, qui ſe trouverent à Rome, lorſque Canini entreprit de publier ſon Livre. Canini, qui étoit habile Peintre, étoit ſçavant dans l'Antiquité, & excelloit à deſſiner les Pierres gravées, qu'il touchoit avec un eſprit, & une légereté de main admirables. Il avoit ſurtout l'art de conſerver la fineſſe des airs de tête.

Canini vint en France à la ſuite du Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siége, & eut l'honneur de connoître M. Colbert, qui, ſelon la maxime des grands Miniſtres, protegeoit les Lettres & les beaux Arts. Le Peintre Italien lui communiqua le deſſein de ſon Ouvrage, & le Miniſtre, pour le piquer d'une noble émulation, l'engagea à l'offrir à Louis XIV. Canini revenu de Rome, penſa tout de bon à remplir un engagement ſi honorable ; mais la mort l'enleva peu de tems après. Marc-Antoine Canini ſon frere, ſe chargea de ce qui reſtoit à faire, & publia ce Recueil. C'eſt tout ce qu'on ſçait de cet Auteur.

Ces Figures ſont accompagnées

d'une explication curieuſe, & qui fait connoître la capacité de Jean Ange, & de Marc-Antoine Canini dans l'Hiſtoire & dans la Mythologie. Il m'a paru qu'ils ne ſçavoient point le Grec, puiſqu'en citant les Auteurs écrits en cette Langue, ils copient les Traductions Latines. Mais ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'ils l'avouent ingénuement: bien differens de ces petits Ecrivains, qui ſçachant à peine les élemens de cette Langue, annoncent des Editions des Auteurs les plus difficiles, & chargent leurs compilations de paſſages Grecs, qu'ils ſeroient bien embarraſſés d'expliquer.

Je ne ſçai ſi M. de Chevrieres, Auteur de la Traduction Françoiſe, s'eſt donné la peine de conſulter les ſources, & d'examiner ſi les Traductions ſont fidèles, car il nous dit ſimplement qu'il a rétabli les paſſages anciens, ce qui pourroit ne ſe rapporter qu'aux Traductions citées dans cet Ouvrage, ou aux autres textes Latins. Ce travail eût pourtant été plus utile, que cet amas de Notes triviales de Geographie, d'Antiquités Romaines, & d'Hiſtoire. Il faut néanmoins avouer qu'il y a quelques remarques eſtima-

bles. La Traduction m'a paru litterale & fidele ; & l'on voit bien que l'Auteur a ſacrifié à cet avantage les agrémens du ſtyle.

On a auſſi imprimé le texte Italien en faveur de ceux qui ſont en état de le lire ; & le Traducteur aſſure qu'il eſt plus correct que dans la premiere Edition. Un autre avantage eſt la nouvelle gravure des chiffres & des noms des Planetes, qui ont été d'abord fort mal gravées. Enfin le Libraire n'a rien épargné pour la beauté du papier & du caractere.

Vous ne vous attendez pas, que je faſſe paſſer en revûe les cent cinq Figures qui compoſent ce Recueil. Je me contenterai de vous faire obſerver, que les Canini tombent quelquefois dans le défaut de certains Erudits, qui trouvent du myſtére dans les moindres choſes : par exemple ; ils citent une Médaille de bronze, qui repréſente Anacréon avec *des cheveux dreſſés ſur le haut de la tête, qui levent leur pointe vers le Ciel*, & dans toute ſon attitude, *il paroiſt agité d'une fureur divine*. Ne concluriez-vous pas de-là que l'Ouvrier a ainſi ajuſté ſa chevelure pour caractériſer l'yreſſe Poëti-

que. Rien n'eſt plus naturel, ce me ſemble. Cependant les Canini trouvent un trait moral dans le déſordre des cheveux d'Anacréon. » Cette re» préſentation, diſent-ils, eſt moins » le caprice de l'Ouvrier, qui peut pa» roître avoir voulu faire voltiger les » cheveux au gré du vent, qu'une al» luſion myſtérieuſe, à ce que rap» porte un certain Sçavant dans Pie» rius-Valerianus; ſçavoir, que Pla» ton compare l'homme à un Arbre, » avec cette difference, que l'Arbre » tient ſes racines fichées en terre, » que l'homme porte vers le Ciel » les ſiennes, dont les cheveux ſont » l'emblême: voulant marquer par là » que l'ame deſcend en nous du Ciel, » qu'elle nous infuſe ſa vertu, de la » même maniere que l'Arbre reçoit ſa » ſubſtance de ſes racines. « Je vous avoue, que cette réflexion me paroît plate & inutile.

Les obſervations ſur Homere, dont on voit une Médaille de cuivre de Corinthe, ne ſont pas entierement exactes. On y dit, que *plus de cinq ſiecles ſe ſont écoulés avant que la plus ſçavante Ville de la Grece* (Athenes) *eût entendu parler des Oeuvres du fameux Home-*

ne ; qu'Hipparque, fils de Pisistrate, les fit connoître. Cependant tout cela est faux ; Lycurgue presque contemporain d'Homere, copia les Oeuvres de ce Poëte dans un voyage qu'il fit en Ionie, les apporta à Lacedémone, mais sans ordre & sans suite, d'où ils se répandirent dans la Grece. Ce fut Pisistrate lui-même, qui, selon le témoignage de Ciceron, arrangea tous ces lambeaux, les remit dans leur ordre naturel, & en composa deux corps d'Ouvrages, tels que nous les avons aujourd'hui, partagés en vingt-quatre Livres. Hipparque fils de Pisistrate, ne fit que publier une Edition plus exacte des Oeuvres d'Homere. Ainsi Athenes a la gloire d'avoir conservé, renouvellé, & en quelque sorte perfectionné Homere. Le Traducteur a fait une longue remarque à ce sujet, & sur le siécle où a vêcu Homere : mais il auroit dû avertir, qu'il avoit tiré tout cela de la Préface sur l'Iliade, & de la Vie d'Homere par Madame Dacier. Pour moi, je déclare que j'ai pris ce que j'avance dans *l'Essai sur les Ecrits de ce Poëte*, par M. Pope, qui a été traduit si élégamment il y a quelques années a-

vec quelques autres morceaux de ce Poëte Anglois.

On trouve quatre Médailles d'Alexandre le Grand, qui ont donné lieu aux Auteurs, de raconter les actions les plus remarquables de ce Héros. Ils n'ont pas oublié d'obſerver, que » ſes Courtiſans & ſes Flateurs pouſ» ſerent l'adulation juſqu'à imiter le » ſon & la rudeſſe de ſa voix : à peu » près comme les Diſciples de Pla» ton s'étoient accoûtumés à porter » les épaules reſſerrées, à l'exemple » de ce Philoſophe, de même que » ceux d'Ariſtote avoient la complai» ſance de prendre ſon begayement. « Dans notre ſiécle ce goût d'imitation n'a pas moins été ridicule ; on a vû de jeunes Auteurs chercher à plaire à certains beaux eſprits, en imitant leur fade & doucereux jargon : & cette politique a réuſſi à quelques uns, & les a élevés à des places qu'ils n'auroient jamais obtenues, s'ils avoient écrit d'une maniere raiſonnable & naturelle.

On propoſe par Souſcription l'*Hiſtoire Métallique des XVII. Provinces des Pays-Pas, depuis l'abdication de Charles-Quint, juſqu'à la paix de Bade en 1716.*

traduite du Hollandois de Monsieur Gerard Van-Loon, en cinq Volumes *in folio*, 1732. Ce n'est point un Ouvrage où l'on trouve précisément une explication séche de Medailles; mais une Histoire Civile, Militaire, Ecclesiastique, & Généalogique des XVII. Provinces des Pays-Bas, tirée des Historiens les plus fidéles & les plus éxacts. En un mot c'est une Histoire très-considerable & très-étendue, où l'on trouve les Piéces justificatives des faits. Les Libraires ne doutent point qu'on ne la préfere à toutes les Histoires des Pays-Bas, qui ont paru jusqu'en ce jour, & peut-être même à tout ce qu'on a encore vû de plus curieux en ce genre. On pourroit se défier de ces éloges, si le grand succès qu'elle a eu dans sa Langue originale, ne les justifioit. C'est ce qui a engagé les Libraires à publier cette Traduction, laquelle probablement sera recherchée.

Cette Histoire renferme 2945. Médailles & leurs revers, gravées par les meilleurs Maîtres du Pays. Il y aura outre cela quelques-autres Planches, des Tiers rouges & des Vignettes. A l'égard du papier, ils déclarent, qu'il

ſera conforme au projet des Souſcriptions, & que les caracteres ſeront neufs.

L'Ouvrage entier coûtera aux Souſcripteurs cent trente-cinq Florins; courant de Hollande *pour le grand papier*, & quatre-vingt-dix *pour le petit papier.*

En approuvant nos Réfléxions generales ſur l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, vous obſervez, que nous aurions dû examiner ſi cet ingénieux compilateur a fidelement conſulté & traduit les Originaux qu'il cite, & vous fondez le motif de ces recherches ſur l'aveu qu'il fait de s'être appliqué un peu tard a l'étude de la Langue Greque. Mais n'avez-vous pas reconnu dans cet aveu la ſinguliere modeſtie de M. R.? Pour moi, convaincu de ſa capacité, je ne doutois pas de ſon exactitude; j'avouë, que dans une Hiſtoire ſi étenduë & ſi variée, il eſt impoſſible qu'on ne rencontre quelques petites mépriſes; mais après tout ces mépriſes ne dégradent point un Ouvrage important & rempli de tant de beautés.

Votre obſervation a cependant piqué ma curioſité; & m'étant mis à

examiner

examiner quelques faits tirés d'Hérodote, je vous dirai que j'ai été un peu surpris de les trouver alterés. Je vais vous communiquer mes petites remarques, que je vous prie de regarder, comme celles que nous faisons quelquefois sur les grands Ecrivains de l'Antiquité; remarques qui ne diminuent point l'admiration que nous avons pour leurs Ouvrages.

M. R. p. 85. du Tome premier, décrit ainsi les differentes manieres d'embaumer les corps parmi les Egyptiens: » Les uns avec des ferremens faits exprès pour cela, commençoient par vuider le corps de tout ce qui est le plus susceptible de corruption, la cervelle, les entrailles & les intestins. « Hérodote dans l'endroit cité à la marge, dit seulement, qu'on vuidoit la cervelle par les narines avec des ferremens; mais le corps & les entrailles on les vuidoit en faisant au côté une ouverture avec une pierre d'Ethiopie, & Diodore cité à la même marge, ne dit rien qui puisse autoriser l'interprétation de M. Rollin.

Les Traductions Latines sont si commodes pour les Traducteurs Fran-

çois, que les plus habiles ſe refuſent rarement à la tentation de les copier. C'eſt ainſi qu'un ſçavant Jéſuite ne fit pas difficulté de ſe ſervir, il y a quelques années, d'une Traduction Latine de Denys d'Halicarnaſſe. Croiriez-vous, que M. R. a quelquefois profité de la même commodité ? Rien n'eſt plus vrai, comme vous le verrez bien-tôt. » Aſychis, dit-il p. 147. » fit graver ſur ſa Pyramide cette inſcription, NE ME COMPAREZ POINT AUX AUTRES PYRAMIDES FAITES DE PIERRE, &c. Mais le mot Grec dans l'Edition d'Etienne, citée par M. R. & dans les poſterieures, ne peut ſignifier *comparer*. Valle a traduit *ne me compares* : mais Etienne & les autres Editeurs d'Hérodote ont obſervé, que Valle en mettant *compares*, avoit lû dans le Grec un autre mot que κατατοθῆς. *Videtur Valla aliud legiſſe quàm* κατατοθῆς, dit Gale, Edition d'Hérodote d'Angleterre. M. Rollin auroit-il pris ſon NE ME COMPAREZ POINT dans le Latin de Valle, ſans examiner la ſignification du mot Grec, & ſans conſulter la note des Editeurs d'Hérodote ?

M. Rollin, p. 161. dit que » Pſam-

» mitique fit élever séparément à la » campagne, dans *deux cabanes fermées* » deux enfans nés tout récemment de » pauvres parens, & qu'il chargea un » Berger de les faire nourrir par des » chevres.... avec défense de laisser » entrer personne dans *ces cabanes.* « Ce fait est tiré d'Hérodote, Livre 2. c. 2. où il paroît que les deux enfans étoient dans une même cabane, *in deserta casa ambos seorsum locari.* De ce mot *seorsum*, que M. R. a rendu par *séparément*, il a conclu qu'on les mit dans deux cabanes séparément; au lieu qu'ils étoient tous deux ensemble, & seulement séparés du reste du genre humain; puisqu'on voit dans la suite, que ces deux enfans tendoient leurs mains au Berger qui ouvroit la porte: *Ambo pueruli porrectis manibus allabentes, &c.*

Je ne trouve pas beaucoup de justesse dans la raison que M. R. apporte pag. 163 pour faire voir que ces enfans n'avoient pû exprimer aucun son. On convient, dit-il, que les sourds de naissance sont muets, parce que n'ayant jamais entendu prononcer aucune parole, ils sont hors d'état de parler. Mais ce principe est

ici déplacé. On amenoit à ſes enfans des chevres, dont ils pouvoient avoir entendu le cri, & par conſéquent ils n'étoient pas ſourds, & il eſt aiſé de concevoir, que d'après le cri de ces animaux, ils avoient pû former ce mot *bec* ou *beccos*.

Dans le Tome II. page 129. M. R. dit, que Créſus voulant s'aſſurer de la vérité des Oracles, » il envoya » à tous ceux qui étoient les plus célebres, ſoit dans la Grece, ſoit » dans l'Afrique, des Députés, qui » avoient ordre de s'informer cha» cun de leur côté de *ce que faiſoit* » *Créſus dans un certain jour, & une cer*» *taine heure qu'on leur marqua.* « Il faut avouer que dans le texte Grec le ſens eſt ſuſpendu; mais en refléchiſſant, il eſt aiſé de s'appercevoir que ces Députés avoient ordre de ſçavoir dans le même-tems, ce que faiſoit Créſus le jour qu'ils partirent de Sardes. Ce texte eſt bien expliqué par M. Kuſter dans ſa Critique de l'Hérodote de Gronovius, inſerée dans le Tome V. de la Bibliothéque ancienne & moderne de M. le Clerc. Il paroît que M. Rollin a plûtôt ſongé à éluder la difficulté, qu'à l'éclaircir. D'aile

leurs il a visiblement copié la version Latine.

Ce qu'il ajoûte ensuite en faveur de l'Oracle de Delphes, n'est pas plus exact : Assuré de la véracité du Dieu » qu'il vouloit consulter, dit M. R. » page 130. Crésus fit immoler à » son honneur *trois mille victimes*, *&* » *fit fondre*, *&c.* Ce fait est tiré d'Hérodote, lib. 5. n. 50. κλῖνεα τὰ πάντα θύσιμα τριςχίλια ἔθυσε, *immolavit lecta pecora numero ter mille*, dit Valle ; il immola trois mille victimes ; ainsi M. Rollin s'est servi de la Traduction Latine, & n'a pas consulté le Grec qui signifie, *immolavit pecora quæ immolari consueverunt, omnia ad tria millia, id est, ex omni genere animali, quod lege Sacrorum licebat Diis offerre, immolavit tria millia ex unaquaque specie* ; c'est-à-dire, il immola trois mille animaux de chaque espece, qu'il étoit permis d'offrir aux Dieux. C'est-là le sens que ni Valle, ni M. Rollin son copiste, n'ont point entendu. Gale dans l'Edition d'Hérodote d'Angleterre, a bien pris le sens du texte Grec, à une faute près, qu'il a faite en mettant *trecena omnia* au lieu de *tria millia omnia*. Casaubon dans ses Notes sur Strabon, p.

70. a bien expliqué cet endroit ; & dit que πάντα ſignifie *ex unaquaque ſpecie*. Caſtalion & Gale ont adopté cette interprétation.

Le compliment que M. R. met dans la bouche de Préxaſpe, un des principaux Officiers de Cambyſe, n'eſt pas fidelement exprimé. Quelle apparence, que ce Courtiſan forcé de dire à un Prince fier & brutal, ce que les Perſes penſoient de lui, réponde ainſi p. 530. » ils ſont un peu » bleſſés de votre penchant *exceſſif* » pour le vin. « Que Cambyſe avoit de pénétration de repliquer : *J'entends ; c'eſt-à-dire, qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raiſon* ! Ce penchant *exceſſif* pour le vin, avoit-il beſoin d'un pareil Commentaire ? Hérodote cité à la marge fait répondre ſimplement à Préxaſpe : les Perſes diſent que vous êtes trop adonné au vin, *nimis te vino deditum aiunt eſſe*. Séneque indiqué auſſi à la marge, s'exprime ainſi : *Préxaſpes monebat ut pareiùs biberet*. Préxaſpe l'avertiſſoit de boire plus ſobrement. Ce Courtiſan, comme vous voyez, parle d'une maniere un peu moins dure dans ces deux anciens Auteurs, que dans M. Rollin.

Voilà, Monsieur, le peu de remarques que j'ai faites en confrontant quelques textes d'Hérodote, cités par M. Rollin. Comme cette Critique est un peu triste, vous me permettrez de ne pas la pousser plus loin. Je vais maintenant choisir quelques expressions peu exactes; moins pour diminuer les justes louanges, que nous avons nous-mêmes données au style de M. Rollin, que pour vous faire observer que les plus grands Ecrivains se trompent quelquefois; leurs fautes doivent être marquées dans la vûë d'épurer la Langue. Au reste il ne s'agit point ici de ces expressions singulieres & ridicules, qui ont été si utilement relevées dans le Dictionnaire Néologique. M. Rollin a trop de goût pour pouvoir jamais fournir de matiere à ce Dictionnaire.

M. Rollin p. 48. T. I. dit que l'embouchure du Nil, qui est à droite, s'appelle *Pelusienne*, l'autre *Canopique*, & p. 141. il dit qu'on la nomme *Canobe*. N'est-ce pas induire en erreur les Lecteurs peu instruits?

A la page 283. on lit cette phrase: Timoleon comptoit sur la bravoure de ses soldats, qui paroissoient déter-

minés à perir plûtôt *qu'à ceder*. Ne falloit-il pas dire plûtôt *que de ceder*? Il me paroît qu'il y a un défaut de conſtruction dans les deux phraſes ſuivantes. La crainte, dit il pag. 355. que l'eſclave Spendius avoit de retomber entre les mains de ſon Maître, *qui ne manqueroit pas* de le faire pendre, le porta à rompre l'accord. Il me ſemble que M. R. auroit dû dire *qui n'auroit pas manqué*. L'Iſthme, dit-il p. 555. *qui ſéparoit cette preſqu'Iſle*, (Carthage) *du continent, &c.* Pourquoi recourir à un tour ſi peu naturel, pour dire, l'*Iſthme qui joignoit cette preſqu'Iſle au continent*?

Selon Hérodote cité par M. R. p. 127. T. II. Créſus avoit deux enfans, dont l'un étoit muet de naiſſance; cependant notre Hiſtorien, dit que cet enfant étoit *devenu* muet. Cette expreſſion eſt une erreur de fait.

Je ne ſçai ſi l'on peut dire avec M. R. p. 235. tous ceux qui ſe préſenteront pour défendre Babylone, *paſſeront au fil de l'épée*, au lieu de *ſeront paſſés au fil de l'épée*.

On ne peut excuſer encore cette phraſe qu'on trouve à la pag. 473. Darius porta ſur le trône un courage

qui lui fit ajoûter à son Empire presque autant de Provinces, que celui-ci en avoit *conquises*. Il falloit *conquis* à cause du mot *autant*, auquel il se rapporte. Il m'auroit été facile de remarquer quelques autres fautes dans les deux premiers Volumes; mais comme elles se trouvent répetées dans le troisiéme, je me contenterai de les indiquer d'une maniere générale, lorsque j'aurai encore l'honneur de vous entretenir de l'Ouvrage de M. Rollin.

On débite à la Haye & en quelques autres Villes de Hollande, une nouvelle Gazette, intitulée, *le Glaneur Historique, Moral, Litteraire & Galant*. Elle paroît le Lundi & le Jeudi de chaque semaine. C'est une feuille in-8°. de quatre pages, où l'on trouve quelquefois des traits plaisans. Il y a dans le style un air cavalier, qui divertit; & certaines nouvelles y sont tournées assez agréablement. Il en a déja paru quatre-vingt-quatre Feuilles.

Notre Parnasse François a perdu M. Houdart de la Motte de l'Académie Françoise, mort le 26. de ce mois, Parmi un grand nombre d'Ouvrages

en Vers, il en a publié pluſieurs dignes de louanges, ſurtout dans ſa jeuneſſe, où la premiere Edition de ſes Odes fit naître ſa réputation. Sa fécondité & ſa facilité extrême, nuiſirent à la perfection de ſes Ecrits, dont il ſemble qu'il ne faiſoit lui-même qu'un cas médiocre, puiſque jamais il n'en retoucha aucun. Preſque tous les genres de Poëſie exercerent ſon talent; Odes, Poëme Epique, Fables, Tragédies, Comédies, &c. Tout le monde convient que c'eſt dans l'Ode qu'il a le mieux réuſſi; & peut-être auroit-il dû s'y borner. Ses Fables, quelques ingenieuſes qu'elles ſoient pour la plûpart, ont paru écrites avec plus d'affectation que de délicateſſe, & avec moins de ſel, que d'eſprit. Ses Tragedies ſçurent intéreſſer le Parterre par des ſituations romaneſques: content d'être applaudi au Théâtre, où les défauts de la penſée & de l'expreſſion ſont toujours couverts par l'Acteur, il parut, malgré le ſoin qu'il eut de faire imprimer pluſieurs fois ſes Piéces, ſe mettre en quelque ſorte peu en peine d'être lû. Je ne parle point de ſes Comédies, qui ſont peu de choſe. La délicateſſe & la préciſion caracteriſoient ſa ma-

niere d'écrire en Prose, qui quelquefois n'étoit ni assez aisée, ni assez naturelle. Ses images étoient presque toujours empruntées des plus petites choses, qu'il avoit l'art de relever par le choix de l'expression, & de rendre piquantes par le goût épigrammatique, qu'il sçavoit donner à tout.

Ses Paradoxes sur Homere ont presque également nui à sa réputation & à celle du pere des Poëtes, vengé en même-tems par le malheureux succès de son Iliade Françoise, le plus mauvais de tous ses Ouvrages. Ses Censeurs les plus séveres, lui ont toujours accordé beaucoup de talent, il faut convenir qu'il avoit un esprit supérieur & rare, capable d'imposer, & de s'attirer bien des suffrages. Il a regné pendant quelque tems sur le Parnasse; & pour me servir d'une de ses expressions, il sembloit avoir donné le ton à son siécle; il étoit même à craindre alors que ses Ouvrages ne fussent regardés comme des modeles. C'est, sans doute, ce qui a produit tant de critiques, par le zele de ceux qui craignoient de voir périr en France le bon goût du siécle précedent, & en même-tems celui de l'Antiqui-

té. Quoiqu'il eût ſurvêcu à une grande partie de ſa gloire, il a ſçu juſqu'à la fin de ſes jours conſerver des partiſans & des amis du premier mérite. La politeſſe de ſon eſprit & la douceur de ſon commerce, faiſoient leurs délices, & auroient pû faire celles même de ſes adverſaires.

L'Hiſtoire de Charles XII. Roi de Suéde par M. de Voltaire, qui paroît depuis environ un mois, eſt lûë & goûtée de tout le monde; ſoit pour les faits qu'elle contient, ſoit pour la maniere agréable dont ils ſont contés. On a reproché à Q. Curce d'avoir donné un air de Roman à ſon Hiſtoire d'Alexandre, d'avoir fait pluſieurs fautes contre la verité hiſtorique, & contre la Géographie. Charles XII. a fait des choſes ſi ſingulieres, & a parcouru tant de vaſtes Pays, qu'il ne ſeroit pas ſurprenant, que la même accuſation ſe renouvellât contre l'Hiſtorien de ce Héros. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. de V. a travaillé ſur des Mémoires qui lui ont été fournis, & ſur les récits de quelques Officiers, qui avoient ſervi ſous le conquerant du Nord. Si d'autres Re-

lations sont contraires, la question est de sçavoir lesquelles doivent avoir plus d'autorité. C'est ce que le tems pourra éclaircir, surtout si, comme on le promet, il paroît, un examen critique de l'Ouvrage de M. de Voltaire. En ce cas on ne doute point, que cet Auteur, dont les Livres sont toujours destinés à plus d'une Edition, ne profite des remarques de ses Censeurs, si elles sont solides & bien appuyées. Pour moi, quoiqu'on m'en ait communiqué déja quelques-unes, je ne m'y fie pas assez, pour vous en faire part; & celles que j'ai pû faire moi-même, sont trop peu importantes. Je me borne à vous dire que ce célébre Auteur, soit en Vers, soit en Prose, semble né pour peindre les Héros.

Je ne vous dis rien d'*Erigone*, Tragédie nouvelle de M. de la Grange, qui a eu peu de succès, & qui est construite & versifiée, à peu près comme ses autres Tragédies, que vous n'avez sans doute pas lûës, mais dont vous avez pû voir quelques Représentations.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

Z

VOus voulez bien, Monſieur, que je vous remercie de m'avoir procuré la lecture du Livre qui a pour titre : *Introduction generale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des perſonnes qui ne ſçavent que le François*, in-12. 1731. Les défauts que vous y avez remarqués, n'empêchent point que l'Auteur ne ſoit un homme d'eſprit & de goût, & que le Livre ne puiſſe être utile aux perſonnes qui ont négligé l'étude du Grec & du Latin. Je conviens avec vous que la premiere partie où il traite des Sciences, eſt un peu vague, & que dans la ſeconde partie, infiniment plus utile, les matieres ne ſont pas toujours traitées avec aſſez de methode & de préciſion. Vous auriez voulu, par exemple, qu'au lieu de faire la deſcription de l'eſprit & du génie, l'Auteur ſe fût appliqué à enrichir l'idée. Mais conſiderez, je vous prie, que ce n'eſt point une choſe ſi facile, & que lorſqu'il s'agit d'expri-

mer ce qui a un rapport immédiat au goût, les termes manquent presque toujours. Il n'y a qu'un sentiment vif & délicat qui démêle ce qu'on doit entendre par ces mots *esprit* & *genie*. Si l'Auteur est celui qu'on m'a nommé, j'ose dire qu'il eût été très capable de nous donner des éclaircissemens plus heureux. Mais en reconnoissant avec vous ces défauts, vous êtes en même tems obligé d'avouer qu'il juge assez bien & des Ouvrages & des Auteurs, sur-tout lorsqu'il s'agit de Poësie, & que malgré les répetitions dont il se sert quelquefois, on sent l'homme d'esprit & de goût.

Le dessein d'instruire les gens qui ne sçavent que le François est très-louable; la plûpart hors d'état de profiter des Traités d'étude faits pour des gens initiés aux Langues sçavantes, se bornent à des lectures frivoles, faute de connoître la route qu'ils peuvent suivre, pour acquerir des connoissances. Les Marots, les Conrarts, les Racans & les Quinaults, qui ne sçavoient que le François, sont bien propres à leur donner de l'émulation, & le sort de MM. Perrault & de la Motte les instruit à ne point sortir de leur sphe-

re; ſi l'un s'étoit borné à faire de petites Poëſies, & que l'autre ſe fût appliqué à corriger ſes Odes, leur réputation eût été plus ſolide & plus durable; mais Perrault fut ſifflé pour avoir hazardé ſon jugement ſur des Auteurs dont il n'entendoit pas la Langue, & M. de la Motte pour avoir entrepris une Traduction d'Homere dont Deſpreaux & Racine, ne s'étoient pas cru capables. » Le vice le plus ordinaire » des Poëtes, ajoute l'Auteur, c'eſt la » préſomption. Parce qu'ils ont réuſſi » dans un genre, ils ſe croyent capables d'exceller en tout, & voilà ce » qui les perd. M. de la Motte a été » applaudi pour avoir fait quelques » Odes: cette gloire ne lui ſuffit pas; » Il faut encore qu'il lutte avec Homere pour l'Epique, avec Corneille » pour le Tragique, avec La Fontaine » pour la Fable, avec Quinault pour » l'Opera: c'en eſt trop. Il devoit » ſonger que chacun de ces talens a » été le partage preſque unique de ces » grands hommes qu'il ſe propoſoit » d'effacer ou d'égaler.« Ces réfléxions qu'on trouve dans la Préface, ne ſont pas moins fortement exprimées dans le livre même. » La nation des Poëtes,

» dit-il p. 123. est naturellement fiere, » & susceptible d'un vaste orgueil. » L'Auteur d'une mauvaise Ode se » mettra sans façon à côté d'Horace & » de Malherbe. M. de la Motte a cru » rendre un grand service à Homere » en lui ôtant la moitié de l'Iliade, & » M. de Fontenelle a trouvé ridicules » les Eglogues de Theocrite & celles » de Virgile. «

L'Histoire que fait l'Auteur de la décadence du stile & du goût, mérite d'être lûe, & l'on ne peut qu'applaudir aux traits qu'il lance contre le *Néologisme*. « On pousſa, dit-il, p. 140. » le mauvais goût jusqu'à acheter le » *nouveau*, par des figures forcées & » trop hardies, par un stile décousu, & » qui sous prétexte de dire beaucoup » en peu de mots, ne dit rien comme » il falloit le dire. On s'écarta de l'usa- » ge ordinaire des termes : on en joi- » gnit qui ne devoient jamais se trou- » ver ensemble ; & pour donner un » beau nom à ce nouveau langage, on » le nomma *de l'esprit*. « L'Auteur recommande la lecture du *Dictionnaire Néologique*, pour se préserver de ce fade jargon accrédité par quelques beaux esprits. Il croit avec M. l'Abbé Ge-

doyn, qu'Ovide ridiculement pris pour modele par les Romains, ſervit à corrompre leur goût, & ajoûte que M. de Fontenelle ſans le vouloir, a produit parmi nous le même mal, parce que des gens qui n'avoient pas le même tour d'eſprit ont voulu l'imiter. C'eſt un génie original qui a fait de très-mauvaiſes copies. » On a vû, dit-il, p. 145. » non ſeulement des Poëſies, des Diſ» cours Académiques & des Hiſtoriet» tes galantes, mais même des Ouvra» ges de Theologie, & de vaſtes corps » d'Hiſtoire dont les Auteurs affec» toient d'imiter la maniere d'écrire de » M. de F. Il y a des gens aſſez dépour» vûs de jugement pour dégrader *Cor» neille, Racine* & *Deſpreaux*, en fa» veur de Meſſieurs *Arrouet* & *la Mot» te*. Peu s'en faut que l'on ne diſe » déja que Meſſieurs Boſſuet, Flé» chier, Regnier Des Marais, ont un » François Gothique, en comparaiſon » de M. l'Abbé Houtteville & des au» tres Héros du parti. (Je ne dois pas omettre de vous dire, que le livre dont je vous rend compte ſe trouve à Paris chez Briaſſon, rue S. Jacques, & que l'Auteur eſt M. de la Martiniere.) Il me ſemble que ces traits ſuffiſent pour

vous faire connoître le bon goût de l'Auteur, à qui je ne pardonne pas cependant d'avoir placé entre la Fontaine & Rousseau, un Rimeur poliçon, qui a si rarement attrapé le stylenaïf.

Le défaut le plus réel de cette Introduction est la maniere dont l'Auteur indique les Livres. Je m'imagine qu'il a écrit tout cela de memoire. Cependant comme il paroît se proposer de former une Bibliotheque à l'usage des personnes qui ne sçavent que le François, il étoit important de marquer distinctement les titres des Livres, & d'indiquer les meilleures Editions, parce que pour l'ordinaire ils sont peu versés dans cette sorte de connoissance; & si ce Catalogue eût trop coupé le fil du discours, il falloit le renvoyer à la fin du Volume, & marquer le sujet que chaque Auteur avoit le mieux traité.

Ce qui prouve que ce détail a été fait de mémoire, c'est la maniere vague dont l'Auteur indique la plûpart des Livres & quelques mépriſes où il est tombé. Par exemple, il dit page 131. que M. Arnauld & M. de Sillery ont eu une dispute sur l'Eloquence Chrétienne; que cela a valu au Public divers

Traités où il entre bien d'excellentes choſes, & que c'eſt un Recueil intitulé, *Réflexions ſur l'Eloquence des Prédicateurs.* Si l'Auteur avoit eu ſous les yeux le Recueil dont il veut parler, il ſe ſeroit exprimé d'une maniere plus exacte. Jamais M. Arnauld & M. de Sillery n'ont diſputé enſemble ſur l'Eloquence Chrétienne; le premier a écrit des *Réflexions ſur l'Eloquence des Prédicateurs*, à l'occaſion de la Préface des Sermons de S. Auguſtin traduits par M. du Bois, que otre Auteur métamorphoſe en *Abbé*, & l'autre a écrit deux Lettres au P. Lami Benedictin, qui s'étoit declaré hautement contre la Rhetorique dans ſon Traité *de la Connoiſſance de ſoi-même.* Le P. Lami répondit à la premiere Lettre du Prélat, mais la ſeconde demeura ſans réponſe. Voilà les Piéces qui compoſent ce Recueil, publié en 1700. par le P. Bouhours, ſous ce titre, *Réflexions ſur l'Eloquence.*

LETTRE XLIX.

A

VOus voulez donc, Monsieur, que nous continuïons encore cette année de vous écrire les Nouvelles du Parnasse & de la République des Lettres ; & de votre côté vous voulez continuer de les donner au Public toutes les semaines. Vous nous assurez que ce petit Ouvrage periodique est trouvé utile & agréable, & on en peut juger, dites-vous, par le cours qu'il a dans le monde. A la verité, ce succès ne ressemble point, ce me semble, à celui de plusieurs Livres, qui étant au niveau de la foule ignorante, se débitent quelquefois mieux que d'excellens Ouvrages. Nos Lettres au contraire ont l'avantage d'être recherchées par des personnes d'un esprit cultivé & orné, par des curieux & des Sçavans. L'heureux débit qui s'en fait est donc très-flatteur pour nous, puisqu'il suppose que l'Ouvrage est goûté par un nombre considerable de gens de Lettres & d'esprit. Mais en nous

exhortant à continuer encore la même carriere, ſongez-vous combien elle eſt penible ? Si le Public étoit d'humeur à ſe contenter des extraits d'une Preface, comme on trouve dans certains Journaux de Hollande, & ſi vous aviez vous-même l'indulgence de nous en tenir quittes à ce prix, j'avoue que rien ne ſeroit plus aiſé. Mais vous voulez que nous liſions exactement tous les Livres nouveaux dont nous vous rendons compte, & que nous ne nous bornions pas à en rapporter des lambeaux, ſous prétexte de faire connoître les Ouvrages par ces eſpeces d'échantillons. Vous dites, avec raiſon, qu'il eſt auſſi ridicule de prétendre par ce moyen donner une juſte idée d'un Livre, qu'il le ſeroit de vouloir faire connoître une Maiſon, par la deſcription d'une Salle ou d'un Grenier : c'eſt néanmoins ce que font encore ſouvent ces mêmes Journaliſtes étrangers. Enfin vous voulez une eſpece d'analyſe courte & exacte, ſans ſéchereſſe, & un jugement modeſte, ſans partialité. Voilà la difficulté ; & voilà ce que nous avons tâché de faire juſqu'ici, & que nous tâcherons de faire toujours s'il eſt poſſible.

Cette mer le exige necessairement un peu de critique, & nous aurons à essuïer des plaintes, & peut être des injures grossieres, comme cela nous est déja arrivé, sans que nous nous en soyons mis en peine. Au reste nous promettons de dire notre sentiment sur les Ouvrages nouveaux avec tant de moderation, & tant d'égards pour la personne des Auteurs, que nous les forcerons d'avoir tort, si notre critique les met de mauvaise humeur, & on pourra être sûr, que si nous jettons quelquefois une espece de ridicule, non sur les Auteurs même (ce que nous éviterons toujours) mais sur leurs Ecrits, c'est qu'il nous aura été impossible d'en parler sur un autre ton. Nous ne chercherons point en cela à flatter la malignité du Public, en satisfaisant la nôtre; & ce sera toujours à regret que nous procurerons à nos Lettres un pareil agrément, dont nous voudrions nous passer.

Il seroit inutile de vouloir faire sentir, qu'il est impossible de donner des éloges à tous les Ecrivains. Cependant il n'y en a pas un seul, qui ne croye en mériter: on comprend aisément que si nous avions la foiblesse de les louer

tous, dès-lors nous n'en louerions plus aucun. Mais il eſt tems de vous entretenir de quelques livres qui paroiſſent depuis peu.

Le R. P. du Halde de la Compagnie de Jeſus dont vous connoiſſez le mérite & les emplois importans & honorables, & qui eſt encore chargé de rédiger tous les Mémoires qui ſont envoyés par les Jeſuites Miſſionnaires des Pays étrangers, vient de publier le XX. Recueil des *Lettres curieuſes & édifiantes*. Ces Recueils, comme vous ſçavez, ſont non ſeulement bien écrits (le ſtile en étant retouché par une main habile) mais ils ſont encore ſouvent remplis de faits ſinguliers, & d'obſervations qui intereſſent les Sciences & les Arts. Ce XX. Recueil contient des Lettres écrites de l'Amerique, & d'autres écrites de la Chine. Celles-ci m'ont paru plus curieuſes que les premieres, ſurtout les deux Lettres du P. d'Entrecoiles, ce Miſſionnaire plein de ſagacité, de qui nous tenons un détail très-particulier ſur la fabrique de la Porcelaine, inſeré dans un des Recueils précédens, & employé depuis dans le *Dictionnaire du Commerce*. Il nous apprend dans ſa premiere

miere Lettre comment les Chinois travaillent aux fleurs artificielles, qui ſemblent à la vûe, & même au tact, des fleurs naturelles. Dans la ſeconde il explique comment ſe pratique à la Chine l'inſertion de la petite verole à l'égard des enfans, & quels ſont les préſervatifs & les remedes qu'on y employe contre cette maladie. Les Medecins Chinois dans leurs Livres, dit ce Pere, en recherchant la cauſe d'un mal ſi commun & ſi univerſel, prétendent que l'enfant apporte du ſein de ſa mere, le principe de cette maladie, que des cauſes occaſionnelles avancent, retardent, ou arrêtent tout-à-fait. » J'aurois ſouhaité, ajoute-t-il, de trouver un texte » Chinois capable de me donner quelque éclairciſſement ſur une difficulté » qui m'eſt toujours reſtée dans l'eſprit. Comment ſe peut-il faire, que » la legere portion de ferment, qui » cauſe la petite verole, & qui communément, dès la premiere fois » qu'on en eſt atteint, ſe trouve épuiſée, & met à couvert d'une ſeconde malgré les cauſes externes, & » quoiqu'on approche de ceux qui en » ſont couverts; comment, dis-je, » eſt-il poſſible, que cette portion im-

» perceptible de levain & de matiere
» impure reſte ſans action durant plu-
» ſieurs années dans la maſſe du ſang,
» ou en quelqu'autre réſervoir que ce
» ſoit, & cela dans un âge ſi tendre &
» ſi ſuſceptible d'impreſſion? Que dans
» la ſuite ce ferment ne ſoit ni attenué,
» ni diſſipé à la longue, après des fiè-
» vres ardentes & de violentes criſes,
» qui ont dû renouveller les humeurs,
» les alcalis, les acides, les ſoufres du
» ſang, & tous les principes de vie &
» de ſanté, d'où réſulte un nouveau
» temperament? «

Parmi les Lettres écrites de l'Amerique, les Sçavans liront avec plaiſir la premiere Lettre du P. Margat, où dans une Diſſertation ſur la poule de Numidie, ou la Pintade (*Afra avis*) ce Pere réfute l'opinion de M. Fontanini, Archevêque Titulaire d'Ancyre, au ſujet d'un paſſage de Varron. A l'égard du paſſage ſi ridiculement expliqué par le P. Hardouin, où Pline, en parlant des Pindares, dit, *venenum magno propter ingratum virus*, le P. Margat a raiſon de prétendre que le paſſage eſt corrompu; mais il pouvoit, ce ſemble, le reſtituer aiſément en liſant *gratum*, au lieu d'*ingratum*.

On voit par cette Lettre que l'érudition se porte & se cultive dans l'Isle de S. Domingue.

Dans la Lettre du P. Petit, datée de la nouvelle Orleans, on trouve un détail circonstancié du massacre de plus de 200. François par les Sauvages de la Louisiane, arrivé le 2. de Decembre 1729. Ces Sauvages nommés *Natchés*, égorgerent entr'autres deux Jesuites, & pillerent les vases sacrés & les ornemens de leurs Eglises. Lorsque les *Tchactas* allerent chez les *Natchés* porter le Calumet, » ils y furent, » dit le P. Petit, reçus d'une maniere » assez nouvelle. Ils les trouverent, » eux & leurs chevaux, parés de Chasubles & de devants d'Autel ; plusieurs portoient à leur cou des patenes, buvoient & donnoient à boire » de l'eau-de-vie dans des Calices & » des Ciboires. «

L'Editeur dans son Epître adressée aux Jesuites de France, annonce un grand Ouvrage de Geographie de neuf Jesuites Missionnaires de la Chine, entrepris par les ordres & aux frais de l'Empereur. Ces Peres ont dressé des Cartes de toutes les Provinces du vaste Empire de la Chine, en les parcou-

rant les inſtrumens à la main. Le Pere du Halde les a actuellement, & on travaille à les graver ſous la direction de M. Danville Geographe ordinaire du Roi. M. de la Haye a déja gravé la Carte generale de la Chine, & grave actuellement la Carte generale de la Tartarie. On gravera enſuite la Carte generale du Tibet, & une Carte generaliſſime, qui comprendra les trois précédentes, juſqu'à la Mer Caſpienne; puis les Cartes particulieres des quinze Provinces de la Chine, douze de la Tartarie, & neuf du Tibet, avec celle de la Corée. Toutes ces Cartes entreront dans un Ouvrage, auquel le P. du Halde travaille depuis quelques années, qui ſera de deux, ou peut-être de trois volumes *in-folio*, & qui contiendra une deſcription geographique, hiſtorique, politique & phyſique de l'Empire de la Chine, de la Tartarie Chinoiſe, & des autres Pays, dont on vient de parler. L'Ouvrage ſera d'ailleurs enrichi d'un grand nombre d'Eſtampes & de Figures.

L'Angleterre (& on peut dire toute l'Europe) a fait depuis quelque tems une perte conſiderable, cauſée par l'in-

cendie de la Bibliotheque Cottonienne. Cette fameuse Bibliotheque étoit toute composée de manuscrits curieux, c'est-à-dire, d'Histoires, de Memoires, de Registres, de Cartulaires, & de papiers d'Etat, concernant principalement les Antiquités & les affaires politiques de la grande Bretagne. Cette magnifique collection étoit le fruit du zele & des soins de M. Robert Cotton, qui sous les regnes d'Elisabeth & de Jacques I. avoit recueilli à grands frais & avec beaucoup de peine tous les anciens Monumens de cette espece, qu'il avoit pû trouver, & particulierement ceux qui avoient appartenu aux Monasteres détruits, & qui étoient tombés en differentes mains. Il y a quelques années, qu'un heritier de la famille de M. Cotton fit à la Couronne une donation de cette Bibliotheque, & de la Maison où elle étoit placée, afin que le public pût en jouir. On a depuis jugé à propos de joindre cette Bibliotheque à celle du Roi, sous la garde & la direction du célébre M. Bentley, & de les placer l'une & l'autre dans une Maison située dans le Cloître de l'Abbaye de Westminster. Voici le malheur qui lui est arrivé. Le

feu ayant pris à la cheminée d'une chambre au-deſſous de la Bibliotheque, fit tant de progrès pendant la nuit, avant qu'on s'en fût apperçû, qu'on eut beaucoup de peine à l'éteindre ; quelques Livres de la Bibliotheque Royale, & un bien plus grand nombre de Manuſcrits de la Bibliotheque Cottonienne ont été entierement conſumés, & l'eau des Pompes, dont on s'eſt ſervi pour éteindre le feu, a tellement endommagé une grande partie de ceux qui ont échappé à la flâme, qu'on ne peut plus les lire.

La Bibliotheque Cottonienne conſiſtoit en pluſieurs Armoires remplies de Manuſcrits. Il y en avoit douze qu'on diſtinguoit par les noms des douze premiers Ceſars, & deux autres par le nom de Cleopatre & de Fauſtine. Ces deux dernieres Armoires, ainſi que celle qui portoit le nom de Domitien, ont été épargnées par la flâme; pour les autres, elles ont été beaucoup endommagées, les unes plus, les autres moins. On ne ſçait pas encore exactement juſqu'où va la perte : mais on apprend par une Lettre écrite de Londres, que le fameux Manuſcrit Grec de la Geneſe, un des plus beaux

& des plus anciens qui existent dans le monde, a beaucoup souffert & est extrêmement gâté. Les deux Originaux de la *grande Charte* (ce fameux Acte, qui a mis un frein à l'autorité Royale en Angleterre, sous le regne de Jean Sans-terre en 1215.) ont été préservés du feu. La cire du grand Sceau de l'un des deux a été seulement un peu fondue, & quelques lettres se sont perdues dans les rides du parchemin desseché. Le feu a aussi épargné les Registres importans du Conseil d'Etat, sous le Regne d'Edouard VI.

Mais ce qui doit le plus interesser les Sçavans, est que le fameux Manuscrit Alexandrin a été heureusement sauvé, quoiqu'avec beaucoup de peine & de dangen. On l'appelle ainsi, parce qu'il fut donné au Roi Jacques, ou Charles premier, par Lucaris, Patriarche d'Alexandrie, & remis pour cet effet au Chevalier Thomas Roe, alors Ambassadeur d'Angleterre à la Porte. Il passe avec raison pour le plus ancien Manuscrit Grec de la Bible, qui soit aujourd'hui dans le Monde. Car il est très-vraisemblable, qu'il a été écrit dans le tems qu'on lisoit encore publiquement dans quel-

ques Egliſes les *Epiſtres de S. Clement*; & particuliérement dans l'Egliſe, à laquelle on ſuppoſe que ce Manuſcrit de la Bible a appartenu, puiſqu'à la fin ſe trouve les deux Epîtres de ſaint Clement, comme faiſant partie de la Bible, & ſans aucune marque qui les diſtingue du corps des Livres ſacrés: ce qui a fait dire à M. Cotelier dans les Notes qu'il a publiées ſur ces Epiſtres: *antiquiſſimus ille Codex, ex quo illa duæ Epiſtolæ prodierunt, eas cum Libris Novi Teſtamenti conjunctas exhibet.*

Il n'eſt pas vraiſemblable que cette Bible Gréque ait été écrite depuis le Concile de Laodicée, qui vers le milieu du quatriéme ſiécle fixa le *Canon Epiſtolaire*, & n'y comprit point les deux Lettres de ſaint Clement. Ce Concile ayant été reçu avec reſpect de toute l'Egliſe univerſelle, preſque auſſi tôt après ſa célébration, on peut croire ſûrement, que ſi le Manuſcrit n'eſt pas plus ancien que ce Concile, il n'eſt pas de beaucoup poſterieur. Ainſi ſon antiquité eſt au moins de 1300. ans. Enfin, c'eſt peut-être le Manuſcrit, non-ſeulement le plus ancien, mais le plus entier, qui ait é-

chapé au ravage du tems. Car quoique les Sçavans sçachent bien qu'il y manque çà & là quelques Feuilles ; il contient néanmoins tous les Livres sacrés.

C'est sur ce manuscrit que Patricius Junius publia en Angleterre une Edition des deux Epistres de S. Clement, lorsque l'on croyoit ces deux Epistres perdues depuis plusieurs siécles. Car depuis Photius (c'est-à-dire, depuis environ 900. ans) si je ne me trompe, nous n'avions aucun Auteur, qui fît mention de les avoir vûes ou lûes. Ce Manuscrit, comme l'on voit, soit à cause de sa grande antiquité, soit à cause des deux Epistres de S. Clement, est un tréſor inestimable, & son heureuse conservation mérite qu'on en félicite le Monde Chrétien & sçavant.

Le feu Docteur Grabe avoit formé le dessein de faire graver cette Bible Grecque sur des Planches de cuivre, & d'en publier une Edition entierement semblable aux caractéres & à la forme du Manuscrit. Mais ne s'étant pas trouvé en état de fournir à une si grande dépense, il se contenta d'en commencer une Edition dans la for-

me ordinaire, & mourut, ſi je ne me trompe, après avoir achevé le ſecond Volume. L'Edition a été achevée depuis par un autre Sçavant.

Au reſte, les Livres de la Bibliothéque Royale, au nombre deſquels ce célébre Manuſcrit étoit, ont reçu peu de dommage dans ce funeſte incendie, qui a ſurtout épargné les Livres imprimés. On aſſure que la cinquiéme partie de la Bibliothéque de M. Cotton a été la proye des flâmes, & qu'une partie de ce qui reſte a été très-endommagée.

Apologie de Mylord Bolingbroke, écrite par lui-même, & traduite de l'Anglois; à Londres, chez R. Francklin 1731. *in*-8°. 39. pages. » Je n'ai entrepris cette Traduction (dit le » Traducteur dans ſon Avertiſſement) que dans la ſeule vûe de » faire connoître, & de juſtifier en » France la conduite de cet illuſtre » Seigneur Anglois, dont les malheurs ont égalé, s'il eſt poſſible, » les grands talens, & les aimables » qualités ..... Le long ſéjour, » (continue-t'il) de Mylord Bolingbroke à Paris, & ſes liaiſons avec

» toutes les personnes distinguées de » la Cour & de la Ville, & sur-tout » avec les hommes de mérite, d'esprit » & de talens, doivent intéresser beau» coup de monde à cet Ouvrage, » qui n'est pas moins une preuve de » son éloquence que de sa vertu. »

» La conduite du Ministére d'Angle» terre est peu épargnée dans cet Ecrit. » Ce qui paroîtra moins étrange (dit » le Traducteur dans l'Avertissement) » si l'on considére, qu'en ce Pays là la » Presse est parfaitement libre, & que » par un Privilege uniquement réser» vé au Peuple Anglois, il lui est per» mis de censurer l'administration pu» blique, quand elle lui paroît s'écar» ter des véritables intérêts de la Na» tion. » Cet Ouvrage, dont la Traduction paroît faite avec soin, est semé de traits d'une éloquence mâle & Républicaine.

La Comédie nouvelle en cinq Actes & en vers, intitulée *Le Glorieux*, par M. Nericaut des Touches, est extrêmement applaudie, parce qu'elle est ingénieuse, plaisante, semée de traits neufs & touchans, bien conduite, bien écrite, & bien jouée. On y rit & on y pleure avec un plaisir égal. Plus

de préciſion dans le caractére du *Glorieux* auroit donné à la Piéce plus de mérite. La Scene de la Lettre déchirée ne ſignifie rien : le *Glorieux* étant un homme de condition, il ne fait que ce qu'il doit faire, & en cela il n'eſt point glorieux. Liſette qui eſt une Demoiſelle *bien élevée*, a trop les manieres baſſes d'une ſoubrette du commun; ce qui choque encore plus lorſqu'elle vient à connoître ſa naiſſance. Le *Glorieux* n'eſt à la fin ni puni, ni aſſez changé. Le dénouement par cet endroit me paroît un peu défectueux. Ces petits défauts n'empêchent pas que la Piéce ne ſoit digne de tous les applaudiſſemens qu'elle reçoit, & je ne crois pas qu'on ſe laſſe ſi-tôt de la voir.

Le *Danaus*, Piéce nouvelle de M. de Liſle repréſentée ſur le Théatre Italien, n'a eu aucun ſuccès. Ce qu'il y avoit de bon dans cette Piéce a été fort mal joué.

Vous vous plaignez, Monſieur, de ce que depuis long-tems je ne vous ai point envoyé de Vers : cette négligence, dites-vous, ne ſe peut pardonner au Nouvelliſte du Parnaſſe. Je crois pourtant, que vous la lui pardonnerez, ſi vous faites attention

que les bons Vers nouveaux sont assez rares, & que les mauvais, ou les médiocres, ont leur place où vous sçavez. D'ailleurs il ne me convient pas de vous envoyer certains Vers obscenes, ou diffamatoires, que vous & moi avons également en horreur. Pour vous satisfaire, voici une petite Piéce sur la saison, composée par un jeune Poëte, dont j'ai déja eu l'honneur de vous parler. Elle a été d'autant plus estimée des connoisseurs, que ces Vers de cinq syllabes, continués sans mélange, sont fort difficiles.

Epître sur l'Hyver par Monsieur Bernard.

DE l'Urne Celeste
Le Singe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influance
De l'Ours en courroux.
L'Onde suspendue
Sur les Monts voisins,
Est dans nos Bassins
En vain attendue.
Ces Bois, ces Ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse,
La froide Aretuse
Fuit dans ses Roseaux:
C'est en vain qu'Alphée

Mêle avec ſes Eaux
Son Onde échauffée.
Tel eſt des Saiſons
La marche éternelle ;
Des Fleurs, des Moiſſons ;
Des Fruits, des Glaçons :
Ce Tribut fidele,
Qui ſe renouvelle
Avec nos déſirs,
En changeant nos Plaines,
Fait tantôt nos peines,
Et tantôt nos plaiſirs.
Ce dant nos Campagnes
Aux Tyrans des Airs,
Flore & ſes compagnes
Ont fui ces deſerts ;
Si quelqu'une y reſte,
Son ſein outragé
Gémit ombragé,
D'un voile funeſte,
Et la Nymphe en pleurs,
Doit être modeſte,
Juſqu'au tems des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour & les Jeux,
Paſſent dans la ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur ſa double Scene
Suivant Melpomene,
Et ſes jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre
Des auteurs rivaux,
Qu'on juge au Parterre.
Là ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques ;
Du beau ſeul épris,

Envie ou mépris :
Jamais ne m'enflame,
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irai de mes airs,
Fraper tes oreilles,
Après nos concerts
L'yvreſſe au délire
Pourra ſucceder.
Sous un double empire,
Je ſçais accorder,
Le Tyrſe & la Lyre.
J'y crois voir Temire
Le verre à la main
Chanter ſon refrain,
Folâtrer & rire.
Quel ſort plus heureux !
Buveur amoureux,
Sans ſoin, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir.
Pour l'heure preſente
Toujours un plaiſir ;
Pour l'heure ſuivante
Toujours un deſir.
Coulez mes journées,
Par un nœud ſi beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaiſir nouveau.
Qu'à ſon gré la Parque,
Hâte mes inſtans,
Les compte & les marque
Aux faſtes du Tems.

Je l'attends ſans crainte :
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit ſon Epître.
En rimant pour toi
Ce dernier Chapitre,
La table où je boi,
Me ſert de pupitre.
De tes vins divers,
Je ſerai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.
Je te les adreſſe :
S'ils ſont ſans juſteſſe ;
Sans ordre & ſans choix,
En de folles Rimes
On lit quelquefois
De ſages maximes.

Les Mémoires de Madame de Barneveldt paroiſſent ; ils contiennent des choſes très-ſingulieres, qui méritent que je vous en entretienne plus au long.

Je ſuis, &c.

LETTRE L.

P.

IL me reste, Monsieur, à vous entretenir du troisiéme Volume de l'Histoire ancienne de M. Rollin. Mais avant que de commencer, permettez-moi de vous communiquer deux remarques qui appartiennent au second Volume, & que j'ai oublié d'inserer dans la Lettre où j'ai eu l'honneur de vous en parler.

A la page 334. M. Rollin dit qu'Oretes, Gouverneur de Sardes, voulant se défaire de Polycrate, Tyran de Samos, *feignit vouloir sur quelque prétendu mécontentement, se révolter contre Cambyse*; & persuada à ce Tyran, qu'il vouloit lui confier ses trésors, & lui en donner la moitié. Polycrate envoya un Député à qui l'on montra un grand nombre de *sacs remplis de monnoye d'or*; mais, ajoûte M. Rollin, elle n'étoit répandue que sur la *surface des sacs*, le reste ne contenoit que des pierres. Ce fait me paroît raconté d'une maniere bien sin-

guliere ; car ſelon M. Rollin, les *ſacs* étoient en même-tems *remplis de monnoye d'or*, & de pierres, & cependant il n'y avoit de l'or que ſur la *ſurface des ſacs*. D'ailleurs il falloit qu'Oretes comptât ſur la ſimplicité du Député de Polycrate ; car ſans cela eût-il entrepris de lui perſuader, qu'il étoit fort riche, en lui préſentant des ſacs *remplis de pierres*, ſur la ſurface deſquels il avoit jetté quelques piéces d'or ? Car pour peu que ce Député envoyé exprès pour vérifier ce fait, eût été ruſé, il auroit tâté les ſacs & découvert la ſupercherie. Polycrate, comme vous voyez, ſe connoiſſoit bien en eſpions. Mais, me direz-vous, M. R. cite Hérodote pour ſon garant ; ainſi ce n'eſt pas à lui à répondre du manque de vraiſemblance ; mais Hérodote dit le contraire, & voici un précis de ſa narration. Oretes, pour ſe défaire de Polycrate, feignit, que *Cambyſe vouloit le faire aſſaſſiner & qu'il le ſçavoit de bonne part.* Il fit accroire au Tyran de Samos, que ſon deſſein étoit de le rendre dépoſitaire de ſes tréſors, & de lui en faire préſent de la moitié. Polycrate, pour vérifier ſi ces tréſors étoient réels, envoya un

Député. Oretes avoit fait remplir de pierres *huit coffres* presque jusqu'aux bords, & y avoit mis pardessus un lit de piéces d'or. Ils étoient embalés & tout prêts pour être embarqués. Le Député du Tyran arrive, & l'on ouvre les coffres, qu'il crut remplis d'or. Hérodote, comme vous voyez, raconte le fait autrement que M. Rollin.

Page 339. » Le Mage Smerdis » s'appliqua dès les premiers jours de » son regne, dit M. R. à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxe, & » de tout service militaire pendant » (pour) trois ans, & il les combla » de tant de graces, que sa mort fut » pleurée *de la plûpart des Perses*, » dans la révolution qui arriva dans » la suite«. Herodote, cité à la marge, dit précisément que sa mort fut pleurée de tous les peuples d'Asie, *excepté les Perses*. Car ceux-ci avoient interêt de n'être pas gouvernés par un Mage & par un Méde. C'étoit alors leur point d'honneur. Après avoir été sous la domination des Médes, Cyrus les en avoit affranchis, & depuis lors, les Médes avoient été

ſoûmis à un Prince Perſan. Cambyſe en mourant avoit recommandé aux Perſes de ne pas ſouffrir un Roi Méde, & de détrôner le Mage Smerdis. Mais les autres peuples d'Aſie indifferens ſur ce point, s'affectionnoient à celui qui diminuoit les impôts.

Pour ne pas interrompre la ſuite de mes réfléxions, ſur le troiſiéme Volume, permettez-moi d'inſerer ici deux remarques du même goût. » Darius » dit M. R. T. III. pag. 79. ſe conten» ta de faire *empaler* trois mille de » ceux qui avoient eu le plus de part » à la révolte. « Hérodote, qui rapporte ce fait, dit ἀνεσκολόπισε, *patibulis affixit*, fit mettre en croix. Il n'eſt pas poſſible, que M. R. ait trouvé l'empalement dans la verſion Latine; il ſçait trop bien cette Langue, pour tomber dans une ſemblable mépriſe. S'il avoit cité la mauvaiſe Traduction de du Ryer, ou celle de Saliat, on auroit tout d'un coup trouvé la ſource de cette erreur. Mais le Lecteur, qu'on renvoye au texte Grec, eſt d'abord un peu dépayſé. Dans la Traduction Italienne d'Hérodote par le Comte *Mattheo Maria Boiardo*, imprimée à Veniſe en 1539. on lit *tre mila*

de principi posse in croce. Ce Traducteur laisse l'*empalement* à ceux qui écrivent l'Histoire des Turcs.

» Les Scythes, dit M. R. T. I I I. » égorgent cinquante des Officiers du » Roi défunt, & autant de chevaux, » dont ils préparent & *embaument* les » corps, & ensuite placent ces Offi» ciers sur les chevaux autour du » tombeau «. Hérodote, cité par M. R. dit, que les Scythes, après avoir égorgé cinquante Officiers, avec un pareil nombre des meilleurs, & des plus beaux chevaux, *en ôtent les entrailles*, leur nétoyent le ventre, le rempliſſent de paille, le recouſent... & placent les Cavaliers sur les cinquante chevaux autour du tombeau. ἐξελόντες ἀυτέων τὴν κοιλίην καθήραντες. Ἐμπιπλᾶσι ἀχύρων καὶ σύῤῥ ἀπλῶσι, *alvo eorum exemptâ & expurgatâ, paleis implent ac consuunt.* C'est là ce que M. Rollin appelle *embaumer.* Est-ce ces mots, *alvo expurgatâ*, qui lui ont fait adopter ce sens? Mais à quoi bon embaumer des corps, pour les mettre à l'air autour d'un tombeau.

Au reste il ne faut pas conclure de ces observations faites d'après les trois premiers Livres d'Hérodote, que M.

R. n'a pas traduit plus fidélement les autres Auteurs Grecs ; cela ne ſeroit pas raiſonnable, il a ſeulement un peu ſommeillé en traduiſant Hérodote, & je ſuis perſuadé, que dans tout le reſte il a été plus attentif à prendre le ſens des Ecrivains qu'il cite.

Mais ne ſerez-vous pas du nombre de ceux qui ont été ſcandaliſés de cette critique ? Il me ſemble cependant, qu'elle n'eſt point injuſte. D'ailleurs M. R. nous a invité par ſon exemple à ne pas en priver le Public. Pour prouver la néceſſité d'étudier le Grec, n'a-t'il pas répeté d'après le P. Vavaſſeur, Jéſuite, l'inſigne bévûe du P. Rapin, qui prit le participe *ἐπιὼν egreſſus* pour *Ἀπίων* le Grammairien Appion ? Il me ſemble, que M. R. ne doit pas être fâché de juſtifier lui-même une vérité ſi utile. Muret n'a jamais été blâmé pour avoir obſervé que Ciceron avoit mal entendu quelques textes Grecs, & l'Orateur Romain n'a rien perdu pour cela de ſa réputation : car comme dit fort bien M. Gibert, dans ſes Obſervations, dont M. R. auroit pû profiter, *ce ſont ſouvent les Traducteurs les plus habiles, qui ſe ſont trompés par inattention & non*

par ignorance. Et il le prouve par des exemples plus juſtes que ceux qu'a cités M. R. c'eſt ainſi que M. Dacier, qui avoit pâli ſur les Livres Grecs, ayant trouvé dans Plutarque un mot qui ſignifie *viril*, il l'a pris pour le nom d'homme *André*, à cauſe de la reſſemblance des deux mots dans la Langue Gréque.

Ce troiſiéme Volume de M. R. eſt encore plus intéreſſant que les deux autres. Il contient les differentes expeditions des Perſes contre la Grece; qui ne fut jamais plus feconde en grands Hommes, ni en grands évenemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes, ni de plus ſolides vertus. On y voit les célébres journées de Marathon, des Thermopiles, d'Artemiſe, de Salamine, de Platée. Les plus grands Capitaines y ſignalent leur courage, Miltiade, Leonide, Themiſtocle, Ariſtide, Cimon, Pauſanias, Pericles, &c. La Guerre du Peloponeſe, qui dura vingt-ſept ans, & dont la Grece & la Sicile furent le théâtre, fournit encore de célébres évenemens, & l'on voit les Grecs vainqueurs des Barbares, tourner leurs armes les uns contre les au-

tres. Du côté des Atheniens, Periclès, Nicias, Alcibiade, & de celui des Lacedémoniens Braſidas, Gylippe, Lyſandre, s'y diſtinguerent d'une maniere particuliere. L'Hiſtoire renfermée dans ce Volume, s'étend depuis l'an du Monde 3483. juſqu'à l'an 3600. & comprend par conſéquent l'eſpace de cent dix-ſept ans, ſous les regnes de ſix Rois de Perſe, ſçavoir, Darius premier de ce nom, fils d'Hyſtaſpe, Xerxès I, Artaxerxès, ſurnommé *Longue-main*, Xerxès II, Sodien & Darius Nothus.

Vous jugez bien que M. R. qui ſçait orner les faits les plus ſimples, s'eſt élevé par la nobleſſe de l'expreſſion & des images, à la grandeur des actions qu'il avoit à décrire. On voit regner le même goût pour la vertu & pour la ſolide gloire, & tout retrace l'image d'un Ecrivain paſſionné de l'inſpirer à ſes Lecteurs. Mais je vous avouerai avec la même ſincerité, que M. R. auroit rendu ſon Livre plus court & plus agréable, s'il avoit été attentif à ne pas répeter certains traits. Combien de fois remarque-t'il ce que peut le petit nombre d'Troupes aguéries & pleines de valeur, contre

de nombreuses armées, où regnent la licence & la molesse ? Il n'ignore pas que notre Langue & le génie de la Nation ne peuvent souffrir la répetition des mots & des pensées. La passion de moraliser ne se fait pas moins sentir ; M. R. après avoir mis des armées en mouvement, sème sur leur route, des traits de morale, sans considérer, que l'imagination du Lecteur s'impatiente, & veut aller au champ de bataille. J'aurois encore voulu, qu'il eût indiqué d'une maniere plus laconique certains traits de l'Histoire Romaine. A l'égard des passages tirés des Historiens Latins, & qui n'ont qu'un rapport éloigné au sujet, j'ose dire, qu'ils sont un peu déplacés. Heureusement M. R. n'en a pas mis un grand nombre. Que diroit-on d'un Auteur, qui, en écrivant l'Histoire de France, parsemeroit de differens morceaux de l'Histoire Gréque & Romaine ? Cette bigarrure seroit certainement condamnée. Il me paroît, qu'à l'exemple de Plutarque, M. R. a voulu semer dans son Ouvrage ce qu'il a trouvé de plus curieux dans les anciens Auteurs. S'il n'avoit pas eu ce dessein, il se seroit abstenu de don-

ner l'extrait d'un Dialogue de Platon, & de traduire dans le corps de ſon Hiſtoire, quelques paſſages, après les avoir déja paraphraſés d'une maniere un peu prolixe.

Je vous avois promis des remarques générales ſur le ſtyle de M. R. mais je les ſupprime dans la crainte, que cette lecture ne vous causât quelque ennui, voici ſeulement quelques expreſſions qui m'ont paru repréhenſibles. Je les tire du dernier Volume. Page 408. Ils étoient *alors actuellement* en guerre. Page 482. *L'impunité de faire le mal.* Page 593. Syracuſe la plus opulente Ville de la Grece. C'eſt ici une erreur de fait, il falloit dire de la Sicile. C'étoit véritablement une Ville habitée par des Grecs, mais non dans la Grece. Page 633. La fortune l'avoit *environné, & inveſti de ces prétendus avantages .... pour le rendre inacceſſible & invulnerable* aux traits *ſalutaires* de la Philoſophie. Je ſuis bien fâché qu'il y ait en tout cela un air de Néologiſme. Page 652. les Sicaniens venus d'Eſpagne, des environs d'un fleuve du même nom qu'ils donnerent à la Sicile. Cette phraſe n'eſt-elle pas un peu obſcure? Page 727. on

faisoit garde *aux tours*, *aux portes*. J'ai poussé plus loin mes découvertes, & je pourrois vous communiquer de plus longues remarques sur les deux premiers Volumes: mais en voilà assez, pour vous faire observer, que les meilleurs Ecrivains ne sont pas infaillibles.

Il faut porter sur M.R. le même jugement, que Quintilien a porté sur les célébres Auteurs de l'Antiquité. Quoiqu'il les estimât, il n'a pas laissé pour cela de remarquer *, qu'on ne doit pas s'imaginer, que tout ce qu'ils ont dit, soit parfait. Ils se trompent quelquefois, ajoûte-t'il, ils succombent sous le poids de leur sujet, & laissent prendre l'essor à leur imagination. Leur esprit n'est pas toujours tendu, & se lasse de tems en tems. Ciceron a trouvé, que Demosthene sommeil-

* Neque id Ratim legenti persuasum sit, omnia quæ magni Autores dixerint, utique esse perfecta. Nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt & indulgent ingeniorum suorum voluptati, nec semper intendunt animum, & nonnunquam fatigantur, cum Ciceroni dormitare interim Demosthenes, Horat o verò etiam Homerus videatur. Summi enim sunt, homines tamen.

loit quelquefois, & Horace a fait le même reproche à Homere. Car enfin, conclut-il, l'excellence de leur mérite n'empêche pas qu'ils ne ſoient hommes.

C'eſt avec une eſpece de ſcrupule, que je vais vous entretenir de quelques Ouvrages, dont le genre paſſe pour frivole, & même dangereux. Mais obligé de vous rendre compte de toutes les nouveautés Litterajres, qui paroiſſent, il me ſemble, que je ne dois pas omettre les Romans, ſurtout lorſqu'on y remarque une invention heureuſe, & qu'ils paroiſſent d'ailleurs écrits avec eſprit. On peut mettre de ce nombre *le Philoſophe Anglois*, ou *l'Hiſtoire de M. Cleveland, Fils naturel de Cromvvel*, à Paris chez Didot 1731. Livre réimprimé ſur l'Edition de Hollande. Malgré les énormes défauts de cet Ouvrage, compoſé par M. *Prevoſt d'Exiles*, Ex-Benedictin refugié en Hollande, qui a donné au Public, il y a deux ans, les *Mémoires d'un Homme de qualité*, &c. on ne peut s'empêcher d'être frappé de la feconde imagination de l'Auteur, & de ſon ſtyle vif

& brillant. Il faut convenir néanmoins qu'il n'écrit pas fort exactement, & qu'il tombe même quelquefois dans un ridicule Néologisme. Je vais en rapporter quelques exemples, qui vous surprendront d'autant plus, qu'on ne peut nier, que l'Auteur n'ait de l'esprit & du goût, & qu'il ne soit un Ecrivain au dessus du commun.

Page 2. *Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la premiere de ces extrémités.... La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice.* Le plus mince Auteur sçait, qu'on pardonne une faute à un homme, mais qu'un homme n'est jamais pardonné.

Page 3. *Tous les autres ont été expatriés diversement.* L'Auteur, qui est bien pis qu'*Expatrié*, cherit ce joli mot qu'il a forgé: car il s'en sert plusieurs fois dans ce Livre, & s'en est servi encore dans son projet de Souscription pour la Traduction Françoise de l'Histoire du Président de Thou. Comme il paroît avoir un grand penchant pour les façons de parler singulieres, pour les épithetes entassées, pour les expressions hyperboliques, & pour les tours recherchés, & sin-

guliers, quel ſera le goût & le ſtyle de cette Traduction qu'il a entrepriſe? On ne fait cette réflexion, que pour l'avertir d'y prendre garde.

Page 4. *Le papier s'anime en recevant les expreſſions d'un cœur triſte & paſſionné. . . . Le cœur d'un malheureux eſt idolâtre de ſa triſteſſe*, quelles hyperboles! Ne diroit-on pas, que l'Auteur *expatrié* auroit long-tems vêcu en Orient, & y auroit pris le ſtyle Aſiatique?

Page 14. *Le Latin n'eſt utile qu'aux Critiques & aux Maîtres d'Ecole : Toutes ſes beautés ont été tranſmiſes dans les Langues vivantes par le moyen des Traductions.* L'Auteur met cette penſée pitoyable dans la bouche d'une femme Philoſophe, dont il vante la profonde ſageſſe & les hautes lumieres. C'eſt-à-dire, qu'il penſe ainſi lui-même. Cette même femme appelle les mots latins, *mots barbares*, & ne veut pas abſolument qu'on apprenne le Latin aux enfans, à qui, ſelon elle, toute étude des Langues gâte l'eſprit. Cependant elle apprend à ſon fils la Langue Françoiſe; apparemment parce qu'elle lui paroît pour un Anglois moins *barbare*, que la Langue Latine. Cet enfant étoit déja grand, & il avoit appris pluſieurs Sciences, mais

il ne connoissoit encore que sa mere ; il n'avoit pas encore l'*idée de pere*, *& il n'avoit jamais* (dit-il p. 19.) *entendu prononcer ce nom.* Cet enfant n'étoit-il pas bien instruit, & bien sçavant ?

L'Auteur représente ensuite le fameux Cromwel, non seulement comme un très-méchant homme, & comme un Pere cruel & dénaturé, mais comme le plus fot & le plus imbecille de tous les hommes. Il le fait agir en tout d'une maniere bisarre, entierement contraire aux mœurs des Anglois, & employer des stratagêmes téméraires & impraticables ; & cela avant la mort de Charles I.

Page 89. *Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses.* Penser de cette sorte. *Sans passions*, c'est à-dire, sans les désirs, qui sont des passions, la vie seroit insipide & ennuyeuse ; il s'agit d'en faire un bon usage. Au reste toutes les Réflexions morales, semées dans cet Ouvrage, ne sont pas de cette espece. La plûpart sont sensées, justes & d'un tour assez neuf.

Il n'y a aucune vrai-semblance à la retraite de Cleveland, dans la caverne de *Rumni-hole* : Cleveland &

Mylord Axminſter, n'auroient-ils pas mieux fait de paſſer en France comme font d'ordinaire les Anglois perſécutés ? Etoit-il néceſſaire de s'enſevelir ſous la terre pendant pluſieurs années, pour échaper aux fureurs de Cromwel ?

Comment l'Auteur a-t'il pû ſuppoſer, que Cromwel avoit envoyé à Rouen deux Vaiſſeaux Anglois, remplis de ſoldats, qui devoient entreprendre d'enlever au milieu de cette Ville dix ou douze Seigneurs Anglois, qui s'y étoient réfugiés ? De plus, toutes les femmes de Rouen étoient-elles folles, & ſe peut-il qu'une d'elles l'ait été aſſez, pour faire au ſujet de Cleveland des choſes auſſi incroyables, qu'odieuſes ? Ce Cleveland ſe peint lui même comme un Etranger, qui n'avoit aucun uſage du monde, aucune politeſſe, aucun ſçavoir vivre, & cependant il inſpiroit de l'amour aux femmes les plus diſtinguées de la Ville.

Le Roi Charles II. comble de ſes faveurs le fils naturel de Cromwel, & Mylord Axminſter lui accorde ſa fille en mariage. Tout cela eſt-il vraiſemblable & conforme à la bienſéan-

ce ? Le mariage de Cleveland se rompt par la noire trahison de son grand-pere, & par la misérable & honteuse intrigue d'une Dame considérable de Rouen, qu'on nous donne pourtant pour une femme généreuse, pleine de vertus, & digne de l'estime & de la reconnoissance de Cleveland, qui, malgré son indigne caractère, ne laisse pas de s'attacher à elle. Dans toutes les fictions du premier Volume, on apperçoit un Auteur, qui cherche a s'échaffauder, pour ne point tomber dans des contradictions palpables, mais dont les suppositions n'ont rien de naturel, rien de conforme aux usages du monde, qu'il paroît en vérité ne point connoître.

L'Isle inconnue, habitée par les Réfugiés de la Rochelle, est ce qu'il y a de plus singulier & de plus intéressant dans le second Volume : les filles de cette Isle, qui sont en grand nombre, qui manquent de maris, & pour lesquelles on fait une Lotterie d'hommes, est quelque chose d'assez plaisant : mais cet endroit offre des images un peu trop libres. L'Auteur qui dans une Lettre imprimée, vante

beaucoup ſes mœurs, n'a, ce me ſemble, d'autre reſſource pour ſa juſtification que ce lieu commun.

Laſciva eſt nobis pagina, vita proba eſt.

Cependant la ſageſſe de l'Auteur eſt peinte dans le reſte de l'Ouvrage, où il donne d'excellentes leçons de vertu & de Philoſophie.

M. le Sage a publié depuis peu *l'Hiſtoire de Guzman d'Alfarache, purgée de moralités ſuperflues.* On n'avoit point encore vû, ce me ſemble, des Livres *purgés* de morale par leurs Traducteurs, ou par leurs Editeurs. Cependant comme la plûpart des Lecteurs étoient obligés de paſſer les Réflexions longues & ennuyeuſes ſemées dans le *Guzman*, qui étouffoient en quelque ſorte la narration, ils doivent ſçavoir bon gré à M. le Sage de leur avoir épargné déſormais ce ſoin pénible. D'ailleurs cette Traduction eſt bien differente de l'ancienne. Le nouveau Traducteur a ſçu mettre plus de choix & d'élegance dans les expreſſions, & plus de netteté & de préciſion dans les récits. Le Roman Eſpagnol devenu Roman François, ſe lit

aujourd'hui avec beaucoup plus de plaisir.

Les Desesperés, deux volumes, chez Prault 1731. Ce Roman traduit de l'Italien de Marini, Auteur du fameux *Caloandre*, passe pour bien écrit, malgré les épithetes trop fréquentes & les expressions poëtiques, dont le stile est chargé. Le commencement prévient médiocrement en sa faveur; mais on trouve dans la suite des intrigues & des situations intéressantes, qui le seroient pourtant davantage, si elles étoient plus conformes aux mœurs. On y voit trop de mariages secrets & de reconnoissances; trop d'évenemens, quoique bien liés, & bien développés, trop de merveilleux, mais il faut songer que c'est un Roman de Chevalerie. Celui-ci est ingénieux & amusant; & c'est assez pour les Lecteurs de ces petits Ouvrages. Le Traducteur est un Magistrat connu par la délicatesse de son esprit & de son goût.

*Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** deux volumes *in*-12. Ces Lettres galantes m'ont paru écrites purement & délicatement, & j'y ai trouvé de l'esprit, du goût & des sentimens.

Je ne vous dirai rien des *Avantures du Sultan Jakaia*, *Anecdotes ſecretes de l'Empire Ottoman*, chez Guill. David, rue du Hurpoix. Je vous avoue que je n'en connois que le titre.

Muſier, Libraire, Quai des Auguſtins, vient de réimprimer *l'Hiſtoire Negrepontique, contenant les vies & les Amours d'Alexandre Caſtriot*, &c. par J. Baudouin, ſeconde édition 1731. *in*-12. Ce Livre imprimé pour la premiere fois en 1631. (il y a cent ans) étoit devenu très-rare, & méritoit d'être réimprimé pour les avantures curieuſes & intereſſantes qu'il contient. Si l'on en croit l'Auteur & le Traducteur, la plûpart des faits ſont hiſtoriques, & l'imagination n'y a preſque point eu de part. Voici en peu de mots l'Hiſtoire de cet Ouvrage. Il fut compoſé par un Moine Grec, & ce fut d'après lui qu'Octavio Finelli l'écrivit en Italien. M. de Boiſſat de l'Academie Françoiſe ayant eu une copie du Manuſcrit de Finelli, le traduiſit en notre langue, & l'envoya à Baudouin ſon ami & ſon confrére; celui ci ſe ſervit de la traduction de Boiſſat, & ſuivant ſes deſirs il compoſa une Hiſtoire ſuivie de ces Mémoires détachés, la diviſa par

Livres & par Chapitres, ajusta à nos usages les harangues & les complimens, & changea quelques noms propres. Ainsi l'invention de l'Ouvrage appartient au Moine Grec, la Traduction à Finelli, puis à Boissat, & l'ordonnance à Baudouin. Il me semble que M. l'Abbé d'Olivet n'auroit pas dû se contenter de dire simplement dans son Histoire de l'Academie, que M. *de Boissat est l'Auteur de cet Ouvrage.* Quoique, selon Baudouin, *les préceptes des Romans* ne soient pas *religieusement observés* dans cette Histoire, il faut pourtant convenir que les situations y sont heureusement ménagées, & qu'il s'y trouve une vraye gradation d'interêt. Si l'on excepte quelques endroits, où la vraisemblance est un peu blessée; il n'y a aucun évenement qui ne plaise. Les sentimens sont nobles, fiers, tendres, passionnés, selon que les circonstances l'éxigent, mais les descriptions & les phrases poëtiques y sont trop fréquentes. Il seroit à souhaiter que quelqu'un prît la peine de rajeunir le stile du Roman, on le liroit avec plus de plaisir.

La Réunion des Amours, Comédie héroïque, chez Chaubert 1732. Ce

ſont des Dialogues pleins de fineſſe, qui expriment le goût de M. de Marivault. En general, il y a beaucoup d'eſprit dans cet Ouvrage, mais de cet *Eſprit*, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Auteur, n'eſt pas trop bon *à être dit* ſur le Théatre, & eſt peut-être meilleur à *lire*. Il y a d'ailleurs un peu de libertinage dans le rôle de Cupidon, & de la fadeur dans celui du pur Amour. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE LI.

I.

JE ne dois pas differer plus long-tems, Monſieur, de vous dire mon ſentiment ſur l'*Epître de Clio à M. de*** au ſujet des nouvelles opinions répandues depuis peu contre la Poëſie.* Ce petit Ouvrage eſt digne de ſon ſuccès, non-ſeulement parce qu'il eſt écrit en faveur de la verité, & pour le ſoutien du bon goût, contre quelques opinions ſingulieres débitées par de beaux eſprits modernes, mais encore parce que c'eſt un Poëme didactique fort ingénieux. Pourquoi, me

dites-vous, le Poëme de M. Pope *sur la Critique*, traduit en fort beaux vers par M. l'Abbé du Renel (*a*) a-t-il eu moins de succès que cette *Epitre de Clio* ? C'est que le sujet de cette Epître est plus intéressant, que l'Auteur s'y est proposé un objet plus fixe & plus précis, & qu'il a sçu mettre dans son Ouvrage plus d'ordre, plus de raisonnement, plus d'images, des éloges plus flatteurs, & plus de traits satyriques. Cet Auteur est M. de la Chaussée, qui publia en 1719, une Critique des Fables de M. de la Motte (*b*).

Je ne m'arrêterai point à vous tracer une exacte Analyse de cette excellente Piece, qui est entre les mains de tout le monde. Je me contenterai de vous dire, que l'Auteur y attaque solidement & avec esprit, le systême d'un Moderne, en faveur de la Prose, & qu'il pousse le raisonnement contre

(*a*) M. l'Abbé du Renel Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, a été choisi depuis peu pour travailler au Journal des Sçavans.

[*b*] Lettres de Madame la Marquise de*** sur les Fables Nouvelles, avec la Réponse, servant d'Apologie. A Paris, chez Pepie & Moreau 1719. in-12.

lui juſqu'à une eſpece de demonſtration Poëtique. Voici comment il parle d'abord du fameux Ecrivain, dont il combat l'opinion.

Aux nouveautez toujours proſtituë ;
Et dans l'erreur Sophiſte habituë,
Quand il lui plait, ſa plume hérérodoxe
En axiome érige un Paradoxe.

Après avoir mis en une douzaine de vers élegans & exacts tout cé que M. de la Motte a écrit contre les Vers, l'Auteur fait voir que la difficulté attachée à la verſification, ne nuit aucunement aux operations de l'eſprit. Je ne ſçai pourtant ſi dans cet endroit il raiſonne avec juſteſſe, lorſque par l'éloge d'un Poëme moderne il s'efforce de réfuter cette maxime,

Que l'art des Vers eſt un jeu d'avanture
Où le bon ſens ſe trouve à la torture.

Eſt-il bien certain, que le bon ſens n'a point été mis à la torture dans le Poëme dont il s'agit ? Le bon ſens même de l'Auteur n'a-t-il eu, dans cette Epître, rien à ſouffrir de la tyrannie de la rime ? Pour faire de bons Vers, pourſuit-il, il faut toujours apprendre a en faire.

Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.

On doit surtout apprendre à bien parler sa Langue, & toujours respecter l'usage établi.

Dans votre Langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire.
Des mots d'usage, & de leur sens divers.
La Langue est une, en Prose comme en Vers;
Et la Grammaire en tout genre d'écrire
Exerce un droit, que rien ne peut prescrire;
Les mots sont faits, leur sens est convenu.
Par les Auteurs qui vous ont prévenu;
L'esprit en vain brille dans vos Ouvrages;
Quand votre Langue y reçoit des outrages....
A votre Langue appliquez donc vos soins;
Elle a de quoi fournir à vos besoins.
Tel eût trouvé, qu'elle est plus étenduë.
S'il en eût fait une étude assiduë,
Et d'un jargon étrange & précieux
N'eût pas souillé le langage des Dieux.

Outre la pureté du langage, l'Auteur demande encore de la douceur, & de l'harmonie dans les vers; ce que pourtant quelques beaux esprits ne jugent pas necessaire, dans la persuasion où ils sont, que l'harmonie dépend de la pensée & non des mots.

Ce que la langue articule avec peine ;
En la forçant, met l'oreille à la gêne,
L'eſprit ſenſible à leurs communs rapports,
Souffre auſſi-tôt qu'on force leurs reſſorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire,
Flatter l'organe eſt le point néceſſaire.
A cet appas le cœur ſe livre & ſuit
L'impreſſion du ſens, qui le ſéduit,
De ce talent la Nature eſt avare ;
Tel en partage eut l'eſprit le plus rare ;
Mais dans un Vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a penſé.

L'Auteur après cela prétend, qu'il eſt auſſi difficile & auſſi rare d'exceller en proſe, qu'en vers, & par conſéquent qu'on ne gagneroit rien à faire des Odes, des Poëmes, des Tragedies en proſe.

Mais parcourons les faſtes de la Proſe ;
Et quel eſt donc le titre qu'elle oppoſe ?
Contre un Horace eſt-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Ciceron....
Qui des deux Arts, juſqu'au ſiecle où nous ſommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes ?

La comparaiſon de la contrainte de la verſification avec celle de l'eau, qui, reſſerrée dans un tuyau étroit, s'éleve par ce moyen, & forme un jet-d'eau, a beaucoup plû aux connoiſ-

feurs dans l'Ode de M. de la Faye. En voici une autre, qui n'est pas moins ingenieuse, & dont l'image n'avoit jamais encore, si je ne me trompe, été mise en Vers.

C'est par effort que le Salpêtre tonne :
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur :
Et ne produit qu'une vaine vapeur:
Plus on le presse, & plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit dans les difficultés
Semble augmenter encore ses facultés ;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.

Un grand avantage, que les Vers ont sur la Prose, est qu'ils s'impriment plus aisément dans la mémoire, & cet avantage est si considérable, qu'il fait disparoître tous ceux que la Prose peut d'ailleurs avoir sur les Vers. Vous ne pourriez que difficilement retenir, par exemple, ce que je vous écris ici en Prose, s'il meritoit d'être retenu ; mais vous retiendrez aisément les Vers suivans.

La Periode au cordeau compassée,
De la mémoire est bientôt effacée :
Des mots pompeux on a beau l'enrichir.
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir,

Elle s'envole, & ne laiſſe après elle
Qu'un ſens confus, qu'à peine on ſe rappelle:
Mais dans l'eſprit & dans le fond du cœur
Il n'appartient qu'au Vers doux & flatteur
D'inſinuer ſes charmes & ſes graces,
Et d'y laiſſer les plus profondes traces,
Il s'établit au fond du ſouvenir,
Et par lui-même il ſçait s'y maintenir,
Sans s'alterer, ni ſans perdre aucun terme
Du tour heureux, & du ſens qu'il renferme.

Selon M.D.L.M. on exprime en Vers ce qu'on peut, mais rarement ce qu'on veut: L'Auteur de l'Epître ſoûtient le contraire.

Ainſi l'eſprit dans un Vers ſéduiſant,
Peut ſans travail s'inſtruire, en s'amuſant;
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la meſure & les rimes
N'empêchent pas, quoiqu'on oſe avancer,
De mettre en Vers tout ce qu'on peut penſer.
C'eſt une audace auſſi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux legers;
Il en eſt peu qui nous ſoient étrangers.
La Poëſie, ainſi que la Peinture,
Dans ſon reſſort a toute la Nature.

J'aime beaucoup cette peinture du

zéle pour le progrès des Lettres dans un grand Ministre, qui les protegeoit, & qui favorisoit ceux qui s'y distinguoient.

Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encore au dessus de sa place,
L'Atlas du trône & celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos Autels.
A notre culte il porta les mortels,
Des doctes Sœurs dans un nouveau Lycée
Il réunit la troupe dispersée, &c.

L'Auteur peint encore agréablement, sous une ingénieuse fiction, le style ridiculement Poëtique de certains Prosateurs, qui voudroient substituer ce style à la versification, sans laquelle néanmoins il n'y a point de Poësie proprement dite.

On y voyoit une antique Matrone,
Sous l'attirail & l'habit d'Amazone,
Et sur son front nos lauriers profanés,
Entrelassoient ses cheveux surannés.
De mille atours messéans à son âge,
Elle étaloit le risible assemblage.
C'étoit la Prose avec nos attributs,
Qu'on amenoit, pour détromper Phœbus,
Et sur son Char attelé de Modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,

Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui sous leurs pieds avec ignominie
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.

Les Partisans de la Prose veulent en vain opprimer le parti des Versificateurs. Melpomene, un poignard à la main, encourage ses nourrissons, & se met à leur tête, pour terrasser la troupe rebelle. Corneille, Racine, Despreaux, Quinault, la Fontaine, Moliere, Renard, Chaulieu, la Farre, Pavillon, combattent tous en faveur des Vers. Les Prosateurs sont attaqués d'un autre côté par d'autres Poëtes plus modernes, & que l'on reconnoît aisément. Vous jugez bien que le parti de la Prose fut vaincu, & mis en déroute.

Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'art des Vers,
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

Après avoir donné à ce petit Poëme élegant les louanges qu'il merite, me seroit-il permis d'y remarquer quelques légeres taches? En général j'y trouve un peu trop de Monotonie dans le style. Les Vers de dix syllabes,

surtout ceux qui sont à rimes plates, exigent certains enjambemens ménagés avec art, qui ne sont pas assez fréquens dans cette Piéce; ce qui fait que la rime y est importune & fatigante. L'Auteur s'est aussi quelquefois permis des Vers prosaïques & négligés, des expressions peu correctes, & des pensées qui ne sont pas toujours justes. Je me contenterai de citer quelques exemples.

O toi jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain;

Ce sont les deux premiers Vers de la Piéce, qui supposent que Clio a plusieurs sortes de lait.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homere,
Toujours fertile en nouvelle chimere.

Il falloit dire, *en nouvelles chimeres*, au pluriel. Le mot de *fertile* l'exige nécessairement, si je ne me trompe.

Tel Alexandre, étant prêt d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne pût dénouer.

Ces deux Vers seroient capables de donner gain de cause à M. D. L.

M. *Etant prêt d'échouer* cet hemiſtiche, n'a été employé que pour la rime. *Dénouer un nœud*, n'eſt pas une bonne expreſſion. On dénoue un ruban, & on défait un nœud.

Et dédaignant les diſputes des Claſſes,
Ne reconnoit pour Juges que les Graces.

Le premier de ces deux Vers eſt bien proſaïque.

Racan ſuivit, qui le fut de Menard.

Cette conſtruction eſt-elle françoiſe? C'eſt comme ſi je diſois : *mon frere vous aima, qui le fut de votre ſœur.*

Bien-tôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible,

Voilà, ſi je ne me trompe, deux Vers aſſez mauvais.

De l'un d'entre eux cheri dans une Cour
Où les beaux Arts ont fixé leur ſéjour,
Qu'avec plaiſir dernierement encore
Nous relîſions la Fable de l'Aurore!

Il y a, ce me ſemble, autant de dureté que de négligence dans le tour de ces quatre Vers, où par *la Fable de l'Aurore*

l'Aurore, Piéce fort ingénieuse, vous comprenez aisément, qu'il s'agit de M. de Moncrif, qu'on met au nombre des *jeunes Nourrissons*, & dans la *Troupe novice* des Poëtes.

Vous sçavez, Monsieur, quelle étoit depuis long-tems la rareté des *Mémoires de Castelnau*, & qu'on ne les pouvoit avoir qu'à un prix excessif. Des Libraires de Bruxelles ont habilement & utilement entrepris de réimprimer ce Livre, dont le titre est: *Mémoires de Messire Michel de Castelnau, Seigneur de Mauvissiere, illustrés & augmentés de plusieurs Commentaires, & Manuscrits tant Letires, Instructions, Traités, qu'autres Piéces secretes, & originales, servant à donner la vérité de l'Histoire des Regnes de François II. & Charles IX. Henri III. & de la Régence & du Gouvernement de Catherine de Medicis, avec les éloges des Rois, Reines, Princesses, & autres personnes illustres de l'une & de l'autre Religion sous ces trois Regnes. L'Histoire Généalogique de la Maison de Castelnau, & les Généalogies de plusieurs Maisons illustres, alliées à celle de Castelnau; par Jean le Laboureur, Conseiller & Aumônier du Roi,*

Prieur de Juvigné. Nouvelle édition, revûe avec ſoin, & augmentée de pluſieurs Manuſcrits, avec près de quatre cens Armoiries gravées en taille-douce. 3. vol. *in-fol. à Bruxelles* 1731. *& ſe trouve à Paris, chez Michel Gandouin, Quai de Conti, aux trois Vertus; Giffart & Briaſſon, rue ſaint Jacques.*

» Quand même on n'auroit eu rien » à ajoûter à l'Edition de 1659. (dit » le Libraire dans l'Avertiſſement de » cette nouvelle Edition) il auroit » fallu au moins la renouveller. On » s'eſt chargé, ajoûte-t'il, d'autant » plus volontiers de cette entrepriſe, » qu'on a eu le bonheur de trouver » de quoi augmenter conſidérable- » ment cette Edition; les RR. PP. » Benedictins de la célebre Abbaye » de S. Germain des Prés, ayant per- » mis de faire copier un Manuſcrit, » qui ſe conſerve dans leur Bibliothé- » que, & dans lequel ſe trouvent des » Piéces très-belles & très curieuſes, » qui ſervent de preuves aux Mémoi- » res, & aſſurent les faits qui y ſont » rapportés. «

On a ſouſcrit pour cette Edition, & on délivre actuellement aux Souſcripteurs & au Public, les deux pre-

miers Volumes. A l'égard du troisiéme, qui n'est pas encore achevé, & qui contient les Additions, dont il est parlé dans l'avertissement, on compte qu'il paroîtra environ dans six mois. Au reste cette Edition est magnifique.

Un admirateur de feu M. de la Motte (M. l'Abbé Trublet) vient de publier son Eloge, imprimé chez Chaubert. Cet Auteur, qui a attrapé le jargon du C. . ., pourroit s'appliquer ce que M. D. L. M. dit dans la seconde Fable.

J'ai fait aussi mon cours, & j'ai pris mes licences
Dans la même Université :
Nouveau Docteur, & moins accrédité,
J'en rapporte aux humains de nouvelles Sentences.

Quoique cet Auteur écrive, & raisonne d'une maniere qui n'est pas goûtée de tout le monde, on ne peut nier cependant, qu'il ne fasse paroître de l'esprit : il y a dans son petit Ouvrage en forme de Lettre, des raisonnemens si singuliers, pour persuader que M. D. L. M. a été un bon Poëte, que je crois devoir vous en faire

part : ce ſera au premier jour, ſi vous le trouvez bon, la matiere d'une de mes Lettres. Au reſte vous ſçavez qu'il paroîtra bien-tôt un autre Ouvrage, où ce ſentiment eſt porté beaucoup plus loin, les perſonnes déſintereſſées avouent, que M. D. L. M. a fait un petit nombre de beaux Vers; mais ils prétendent en même tems, qu'il en a fait pluſieurs médiocres & un bien plus grand nombre de mauvais. Cela ne touche plus le Poëte, & il lui importe peu maintenant d'avoir fait de bons, ou de mauvais ouvrages.

Il a paru à Londres l'année derniere une Vie de Mademoiſelle Oldfield, en Anglois, ſous ce titre : *Faithful Mémoires of the Live, Amours, and performances of thaat inſtly celebrated and moſt eminent actreſſ of her time Miſſ Anne Oldfied* ; c'eſt-à-dire, *Mémoires fideles de la Vie, des Amours, & des Ouvrages de Mademoiſelle Oldfield, la plus célebre & la plus parfaite Actrice de ſon tems.* Si l'on excepte ce qui regarde l'attachement de M. *Mayenvvaring* pour Mademoiſelle *Oldfield*, tout le reſte eſt une eſpece d'Hiſtoire du Théâtre Anglois, avec des particularités peu intéreſſantes pour nous. Ne pourroit-

on pas faire paroli à cet Ovrage par une Vie de feue Mademoiselle le Couvreur?

Voici encore un Ouvrage de Baltazar Gracien, qu'on vient de publier en François, intitulé *le Politique D. Ferdinand le Catholique.* Vous connoissez comme moi le style bisare & obscur de ce Lycophron Espagnol, non par les Traductions, ou Paraphrases, qui ont été faites de ses Ouvrages, mais par les Ouvrages même que vous avez pris la peine de lire dans la Langue originale. Il paroît, que ce Religieux avoit plus de mémoire & d'imagination, que de jugement & de bon sens. Dans tous ses Ecrits on ne trouve pas un seul raisonnement. En cherchant toujours l'énergique & le sublime, il devient outré & guindé, & se perd dans la nuë. On donne ce Panégyrique du Roi Ferdinand V. comme le meilleur de ses Ouvrages: j'aurois de la peine à accorder, que ce fût le moins mauvais. Quoique le Traducteur trouve du dessein & de l'ordre dans ce Panégyrique, je n'y vois que des idées confuses & de grands mots. Quelle patience, quel courage dans ce Traduc-

teur, que les Sentences déplacées, les hyperboles inconcevables, & les autres figures inouies n'ont point rebuté, qui a mis son esprit à faire valoir tout cela, & qui s'est efforcé d'y ajuster son goût! Au reste il s'en faut bien, que Ferdinand ait été un Prince accompli, comme Gracien le prétend. Tous les Historiens véridiques en parlent comme d'un Prince sans probité, & sans foi, sacrifiant tout à son ambition démesurée, & à sa politique peu chrétienne, trahissant ses Alliés & tous ses devoirs! Quelle indigne conduite, par exemple, ne tint-il pas pour la conquête du Royaume de Naples? Apporta-t'il le moindre remde aux excès monstrueux des Espagnols en Amerique, excès dont pourtant il étoit informé! Voilà le Roi, que Gracien donne comme le modèle des Rois.

Comme l'Auteur est encore plus obscur dans cet Ouvrage, que dans les autres, le Traducteur a jugé à propos de placer des notes courtes au bas des pages, pour l'intelligence du texte, qu'il contredit quelquefois. On lit à la page 14. ces paroles dans le

teter. *Le Grand Constantin donna lieu à la puissance temporelle des Papes.* Un Traducteur François ne fait aucune note sur ce trait. On lit page 30, *en France l'inepte Charle, avant que de se connoître, fut enseveli, dans les flatteuses délices, où il resta toujours, comme un Roi mort.* Dans une note sur cet endroit, on se contente de dire, qu'il s'agit du Roi Charles VIII. Mais les épithetes d'*inepte* & de *Roi mort* conviennent-elles à ce Prince, qui conquit avec tant de gloire le Royaume de Naples, & qui, à la tête d'une petite Armée de sept mille hommes, battit, près de Fornoüe, celle des ennemis, qui étoit de trente-cinq mille? C'étoit-là, ce me semble, le lieu de contredire l'Auteur Espagnol. Le Traducteur devoit au moins paroître un peu François dans son langage. Mais qui peut goûter en France ces façons de parler, *un Royaume homogene*, Constantin & Charlemagne furent *jumeaux en Héroïsme*, un Roi, qui *porte une couronne de diamant*, qui *est celle de ses mérites*; un *Héros par valeur & par sagacité*; une Maison illustre *seminaire de Guerriers*; l'art de regner est l'unique *auquel ses essais & ses leçons propres soient refusées.*

Plusieurs expressions de cette sorte se trouvent recueillies dans cette Traduction, dont on peut néanmoins croire que l'Auteur est un homme d'esprit.

L'Académie Royale de Musique représente depuis le commencement du Carême, un Opera sacré de M. Pellegrini, intitulé *Jephté*. Les heureuses corrections qui ont été faites à la seconde représentation, ont procuré à la Piéce un plus grand succès qu'elle n'avoit eu à la premiére. Vous sçavez que notre Musique, selon l'opinion commune, se marie difficilement au langage François de la pieté. Les Cantates Françoises de Mademoiselle la Guerre ont fortifié ce préjugé. Qu'il sera glorieux à l'Auteur, & au compositeur du *Jephté*, de l'avoir affoibli! Dans le Prologue, la vérité dissipe par ses charmes puissans, toutes les Divinités profanes, qui avoient jusqu'alors regné sur la Scene lyrique. Je vous renvoye, pour un plus grand détail, au Mercure prochain. Il me suffit de remarquer, que les personnes pieuses voyent avec plaisir, qu'au moins durant ce Carême, on n'entendra

point à l'Opera ces Maximes dangereuses si condamnées.

Ni tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lully réchauffa des sons de sa Musique.

Je viens de voir la premiere représentation de la Tragedie d'*Eriphile*, par M. de Voltaire. J'ai entendu des Vers magnifiques & pompeux, bien déclamés; des Sentences admirables, des traits brillans d'imagination; enfin des beautés de détail à l'infini : dispensez-moi de précipiter mon jugement sur le fond & la conduite de la Piéce.

Je suis, &c.

LETTRE LII.

P.

VOus tâchez, Monſieur, de nous encourager à continuer les Lettres que vous avez ſoin de communiquer au Public, en nous aſſurant, que les Ecrivains ſenſés ne s'offenſent pas de notre critique. Nous aurions ſujet de croire, que vous ne penſez qu'à exciter notre émulation, ſi nous ne recevions de tems en tems des témoignages d'eſtime, de la part de ces eſprits ſolides qui ſçavent diſtinguer la Critique de la Satyre. Je ne puis m'empêcher de vous envoyer à ce ſujet, l'extrait d'une Lettre que M. l'Abbé Drouet de Maupertuy nous a fait l'honneur de nous écrire le 12. de Février 1732. de Saint Germain en Laye, où il fait ſa réſidence. Vous ſçavez que dans la ſixiéme Lettre du Nouvelliſte du Parnaſſe, Tom. I p. 105. nous avons pris la liberté de critiquer la forme & quelques endroits des Elemens Hiſtoriques, traduits du Latin, par cet Ecrivain. Bien loin d'avoir été

choqué de nos remarques, la lecture de cette Lettre lui a paru si agréable, qu'il a voulu avoir le Recueil entier du Nouvelliſte du Parnaſſe. » Voilà » pour moi, Meſſieurs, (nous dit-il) » une abondante proviſion de belles » & de bonnes choſes, qui nous four- » nira un doux, mais utile amuſe- » ment dans la ſituation où je me trou- » ve, obligé par mon grand âge de re- » noncer à la compoſition, & de ce- » der la plume à de jeunes Ecrivains, » après l'avoir tenue durant trente » ans avec quelque ſuccès, dans le gen- » re d'écrire, que j'ai choiſi, & le ſeul » qui pût convenir à un homme qui » n'eſt ni Philoſophe, ni Theologien, » ni Juriſconſulte, ni Mathematici n. » Mais, Meſſieurs, le croiriez-vous? La » vanité d'Auteur ne m'a point quitté, » ou pour me ſervir d'un terme plus » honorable, j'ai la noble ambition de » me voir encore une fois placé dans » votre ſçavant & délicieux Journal. » Les Livres, il eſt vrai, en faveur deſ- » quels je ſollicite cette gr ce, ne ſont » pas nouveaux; mais j'oſe vous aſſu- » rer, que hors quelques exemplaires » donnés à mes amis, ils ſont reſtés » dans les Provinces éloignées, où ils

„ont pris naiſſance, & ils n'en ſont „ point ſortis pour ſe montrer au Pu„ blic. Tels qu'ils ſont, j'ai l'honneur „ de vous les preſenter, & vous en fe„ rez l'uſage qu'il vous plaira; mais je „ ſuis ſûr, que ce ſera celui, qui vou„ ſera inſpiré par votre ſage & judi„ cieuſe critique «. Il eſt inutile de vous faire obſerver que M. de Maupertuy en parlant du Nouvelliſte, fait uſage de ſa politeſſe, & que la modeſtie lui a dicté ce qui regarde ſes propres Ouvrages. Je crois devoir le remercier ici du preſent qu'il nous a fait de deux Livres ſi dignes d'être connus du Public. Je vais commencer par vous entretenir de celui qui eſt intitulé: *Le commerce dangereux entre les deux ſexes: Traité moral & hiſtorique dans lequel on fait voir, que les viſites & les converſations fréquentes, en un mot, qu'un commerce aſſidu entre les perſonnes de different ſexe, les expoſent à de tres grands dangers par rapport à leur ſalut*, Bruxelles 1715. in 12. L'Auteur prouve par des autorités, par des raiſonnemens, & par des exemples, la verité expoſée dans le titre de ſon Ouvrage. Ce qu'il y a d'hiſtorique eſt du reſſort du Nouvelliſte; ainſi je me bornerai

à vous citer quelques exemples propres à vous faire connoître le goût de l'Auteur.

M. Drouet de Maupertuy, ingénieux à rassembler tout ce qui peut inspirer une sainte aversion pour les femmes, n'a pas oublié de remarquer, que le Démon résolu de tromper les hommes par de vains Oracles, choisit une femme pour un si honteux ministere. » C'étoit la Pithonisse, dit-il p. „ 17. qui rendoit les réponses que son „ Dieu lui dictoit. Elle montoit sur un „ Trepié d'or, posé immédiatement „ jusqu'au centre de la terre ; on l'appelloit la bouche d'Apollon. C'étoit „ de ce trou sacré, que sortoient les „ Oracles que ce Dieu rendoit à tous „ ceux qui le venoient consulter de „ tous les endroits de la Grece & de „ l'Asie. Un petit vent sortoit de cette „ concavité, la Prêtresse le recevoit, & „ ce souffle lui faisoit former les paroles, dont l'Oracle étoit composé «. Peut-on expliquer plus heureusement la mécanique des Oracles ?

Voici un phénomène bien singulier, & digne d'exercer la sagacité d'un Physicien. Il y a à Rossano, Ville de la Calabre, une Chapelle, dont l'en-

trée eſt défendue aux femmes. Si quelqu'une par haſard vient à y entrer, » il ſe fait auſſi-tôt dans l'air, dit » M. de M. p. 108. des bruits de tonnerre ſi épouvantables, que l'on » diroit que la voute du Ciel va tomber en éclats. Mais dès le moment » que cette femme eſt ſortie, les bruits » ceſſent, & l'air reprend ſa tranquillité ordinaire «.

Vous ne ſerez pas moins étonné du prodige rapporté à la page 176. mais qu'il eſt impoſſible d'examiner, parce qu'il a entierement ceſſé. » Le Saint » Abbé Vulmar, dit il, non-ſeulement » ne voulut jamais voir de femmes durant ſa vie, mais il obtint même » de Dieu, qu'après ſa mort elles ne le » verroient pas. Car comme on eut » expoſé ſon corps dans un cercueil » découvert, toutes les femmes qui » accoururent de tous côtés, pour le » voir mort (aucune n'ayant jamais pû » avoir ce bonheur pendant qu'il vivoit) ne le virent point : un brouillard épais qui s'éleva autour de ſon » cercueil, leur en déroba toujours la » vûe, tandis que les hommes le » voyoient à leur aiſe ; ce brouillard » n'étant que pour les femmes «.

M. l'Abbé de Maupertuy nous ap-

prend dans la Preface d'un autre Livre de sa façon dont je vous entretiendrai bientôt, que son Traité du commerce dangereux entre les deux sexes, a été imprimé à Lyon, quoiqu'il porte le nom de Bruxelles.

C'est encore à Lyon qu'a été imprimé un autre Livre du même Auteur, qui a pour titre : *La femme foible, où l'on represente aux femmes les dangers auſquels elles s'exposent par un commerce frequent & assidu avec les hommes, &c.* Nancy 1714. *in*-12. M. de Mauperruy après avoir montré dans l'Ouvrage précedent, combien il est dangereux aux hommes de frequenter les femmes, a cru devoir exposer à celles ci les maux qui naissoient du commerce avec les hommes; & afin que ce qu'il avoit à dire, fût goûté, il a pris le masque d'une Dame : mais les foiblesses du beau sexe, sont representées avec des traits si forts, que la fiction ne paroît pas tout-à-fait vrai-semblable. Les femmes ne se picquent pas de tant de sincerité, & une perspective aussi désagreable ne s'offre guerés à leur amour propre. D'ailleurs avec un peu de Logique, la Dame auroit elle-même combattu certains raisonnemens

trop foibles pour faire quelque impreſſion. Le ſtile de ces deux Ouvrages eſt pur, vif, & énergique ; en un mot on y trouve cette élégance, qui caracteriſe les autres Ecrits de M. l'Abbé de Maupertuy. Quoique ces deux Traités ſoient imprimés depuis quelque tems, j'ai cru que je devois vous en donner une idée, parce qu'ayant été peu connus, ils ont preſque la fleur de la nouveauté.

M. de Vallange toujours zelé pour le bien public, a fait imprimer au commencement de cette année, un Livre intitulé : *L'Art de ſe garantir des incommodités du froid, avec peu de dépenſe, en ſuivant les principes de la Phyſique, de la Médecine, de l'économie, & de la Politique, &c.* Paris 1732. Brochure in-12. C'eſt ici une dépendance de la Phyſique utile, & de la Philoſophie économique d'un Auteur, qui ſçait allier à ſes rares talens les vertus d'un bon Citoyen. Je ne doute pas que cet Ouvrage n'ait le même ſuccès que les précedens.

L'Auteur s'étoit d'abord propoſé de donner un Traité du froid & du chaud, par rapport à la Phyſique & à la Medecine. Mais j'ai cru, dit M. de Val-

lange, » qu'il valloit mieux aller au » remede, que de haranguer sur la » nature du mal «. Il propose d'abord les moyens generaux de se garantir des incommodités du froid, qui consistent *à employer notre jugement, notre génie, & nos doigts à faire des armes défensives contre notre ennemi*: enfin, *d'employer les dons que nous avons reçûs du Ciel, pour fabriquer les armes en question.* Les habits sont le premier objet des reflexions de l'Auteur. » Les » végetaux, dit-il, nous presentent » du chanvre, du lin, du coton, de » la paille, des feuilles, &c. Les animaux nous offrent de la laine, des » plumes, de la soye & des peaux; » voilà la matiere. Nous avons des » doigts. Pouvons-nous nous plaindre, si nous souffrons les pointes » des nitres de l'air, qui causent les » douleurs que nous ressentons sur » notre peau «? C'est pour en garantir le Public que M. de Vallange a composé *l'Art de s'habiller commodément, proprement, & à bon marché, selon la différence des saisons, des âges, du sexe, & des conditions.* Cet Art est fondé sur les principes de la Physique, de la Médecine, de l'économie, & du bon goût.

Ce ſont les propres termes de l'Auteur, qui s'éleve enſuite contre la vanité des Riches, dont les habits ſont plûtôt les enſeignes de la vanité, que des remparts contre le froid. Il ne peut ſouffrir qu'ils ayent recours au feu, tandis qu'ils laiſſent perir la *chaleur vitale*, & il s'écrie à ce ſujet, *Stultorum infinitus eſt numerus.* Il leur reproche enſuite de brûler *des forêts entieres pour ſe chauffer.*

M. de Vallange a encore compoſé l'Art de ſe garantir du froid, en ſe chauffant ſelon les principes de la Phyſique, de la Medecine, de l'économie, & du bon goût, &c. conformément à ce qu'il dit de l'habillement. Voilà donc les Tailleurs & les Cordonniers obligés d'être Phyſiciens & Medecins, &c. Il faut eſperer que notre Auteur formera des ouvriers de cette eſpece. Ce qu'il dit à ce ſujet eſt un peu vague, auſſi s'excuſe-t-il en ces termes : *Je dis ici des verités generales, comme en diroit un Prédicateur ou un Poëte.*

A l'occaſion de cette inattention à ſe bien chauffer, M. de Vallange nous apprend, que depuis plus de cinquante ans, il fait les perſonnages d'Hero-

chite & de Democrite : » mais, ajoute-
» t-il, je ne m'en tiens pas à mes lar-
» mes, ni à mes ris, je tâche de trou-
» ver les moyens de réveiller les hom-
» mes de leurs assoupissemens sur ce
» qui regarde leurs veritables interêts,
» par rapport à cette vie-ci, & à l'au-
» tre. Il me semble que je m'entends
» dire à tout moment: *Mandavit Deus*
» *unicuique de proximo suo.*

Les soins de M. de Vallange s'étendent encore aux coëffures de nuit & de jour, aux meubles, lits, sieges & tapisseries. » Les bons meubles, dans la
» campagne, dit il, propres à com-
» muniquer de la chaleur, sont les cha-
» vaux, les vaches, les brebis, les
» agneaux & les chévres «. Dans un Traité d'Architecture il donnera les moyens de reformer, par rapport au froid *& au chaud les bâtimens d'à present*, qui lui paroissent très-mal disposés, parce que la plûpart des Architectes ne sçavent pas la Physique. Delà vient que les Appartemens sont des Glacieres pendant l'Hyver, & des Etuves pendant l'Eté. Pour remedier à cet inconvenient, M. de Vallange a imaginé des toits de nouvelle espece, qui donneront à propos du froid & du chaud

M. de Vallange propoſe les exercices corporels, comme un moyen aſſuré de ſe garantir des rigueurs de l'Hyver. *Ne pourroit-on pas dire, à l'égard de la Phyſique*, s'écrie-t-il, *ce que l'Ecriture dit à l'égard de la Morale.* Perditio tua ex te Iſraël. *Que nous ſommes les Architectes de nos malheurs & de nos peines. Nous avons tant de moyens de nous en délivrer quand ils ſont arrivés.* Rien de plus facile, ſelon lui, que de chaſſer le froid. » Vous avez froid, dit-il, ſautez, danſez, courez, votre froid s'en » ira, & la chaleur s'emparera de vo» tre corps «. Mais comme les Religieux & les Religieuſes ne ſçauroient ſauter & danſer ſans indécence, il leur conſeille de tourner & de *menuiſer*; ces Arts étant très propres à mettre le ſang en mouvement, & à communiquer par conſequent la chaleur à tout le corps. Il annonce des Cabinets d'Etude, qui garantiront du froid les perſonnes obligées de mener une vie ſedentaire, comme les Peintres, les Graveurs, les Ciſeleurs.

Les inconveniens découverts par M. de Vallange, dans l'uſage des Baſſinoires, du Moine, des Chauffrettes, des Poëles d'Allemagne, des Poëtes en for-

me de coffret, prouvent combien il a exercé son *jugement* & son *génie*, à trouver tout ce qui peut rendre l'hyver plus supportable. Ce qu'il dit au sujet des Chauffrettes, suffira pour vous donner quelque idée de son application. Après avoir montré, qu'elles causent des migraines, il ajoute: » Laissez-là le feu pour cuire la viande, le » pain & les choux, & servez-vous de » bonnes mules de feutre, ou d'autres bien étoffées & bien garnies, & » pour les jambes, servez-vous de bons » bas drapés, (c'est aux femmes à qui » je parle.) Pourquoi avoir honte de » bien garnir ses pieds & ses jambes » pendant l'hyver? Ajoutez à vos bas » drapés de bons chaussons de laine. » Rien n'est plus sain que la laine sur » notre corps. Il semble que la Nature ait destiné cette toison pour » couvrir nos corps «.

Après avoir montré les inconvéniens des instrumens dont on s'est servi jusqu'à present pour se chauffer, M. de Vallange propose un Chauffoir portatif, & un Pyrphore, ou porte-chaud. Il ne nous dit rien de la premiere machine; mais la seconde n'est autre chose, qu'un canal qui porte le chaud

dans les Appartemens, où l'on ne fait point de feu. Enfin il a inventé le moyen d'échauffer un cabinet avec la lampe, ſans fumée & ſans mauvaiſe odeur, & pour cela il n'a eu *recours ni à la Magie noire, ni à aucune autre.* Cette invention eſt principalement deſtinée *aux Gens de Lettres, & aux perſonnes qui travaillent à de petits Ouvrages, qui demandent peu d'eſpace, comme les Peintres en miniature, les Horlogeurs, les Lunetiers, &c. Ce feu de lampe*, ajoute-t-il, *ſuffit pour faire la cuiſine d'un Philoſophe.*

Il me ſemble que tout ce que nous apprend M. de Vallange, pour ſe garantir du froid, aboutit à nous recommander l'uſage de notre *génie*, de notre *jugement*, & de nos *doigts*, & à ſubſtituer aux Chauffrettes les bas drapés, les mules de feutre & les gros chauſſons de laine. Cependant il nous apprend, que ſon Ouvrage lui a été dicté par ſa compaſſion envers tant de perſonnes qui éprouvent la rigueur du froid : *Miſereor ſuper turbam*, dit il. Cette compaſſion éclateroit plus utilement s'il donnoit au Public ſes Chauffoirs portatifs, ſon Pyrphore, ou porte-chaud, & ſes lampes qui ſuffiſent pour

échauffer un cabinet. Il y a long-tems que l'Auteur nous accable de promesses ; le tems de les accomplir ne viendra-t-il jamais !

Il m'est tombé entre les mains un Exemplaire du Dictionnaire de Richelet imprimé à Amsterdam en 2. vol. *in* 4°. 1731. Quoique le caractere soit petit, l'impression est très-belle & très-nette. L'Editeur Hollandois a fait cette Edition d'après celle qui parut à Lyon en 1727. en 3. vol. *in-fol.* avec les additions de M. Aubert, Avocat de cette Ville, & pour la rendre plus utile, il a fait divers changemens, qu'on ne peut s'empêcher d'approuver. Il a abregé quelques additions assez prolixes, qui regardent le Droit Coûtumier, le Droit Canonique, & les questions de Theologie. Mais il a entierement retranché les Inscriptions latines, en quoi l'on ne peut qu'applaudir à son bon goût. Tout ce qui regarde immédiatement la Langue Françoise a été conservé: mais l'Editeur auroit pû sans scrupule supprimer quelques additions Mythologiques, Historiques, &c. qui sont un peu déplacées. Ce qu'il me paroît avoir ignoré, c'est que le fond

du Dictionnaire de Richelet a été alteré par ceux qui ont eu ſoin de l'édition de Lyon. Il falloit donc avoir ſous les yeux celle de Roüen, pour donner un Richelet bien complet.

Cette édition eſt augmentée de près de ſix mille articles qu'on a diſtingués par une double croix. Ce ſont des termes qui manquoient dans ce Dictionnaire. Celui de l'Academie Françoiſe a été d'un grand ſecours, & l'on a tiré d'autres Livres connus & eſtimés, quelques termes de Medecine, de Chymie, de Botanique & de Marine; ceux qui regardent la Guerre, ont été pris dans les Commentaires de Polybe, par M. le Chevalier de Follard.

L'Editeur n'a pas pris garde, qu'en copiant le Dictionnaire de l'Academie, il défiguroit un peu le Richelet. Dans le premier on ne cite point les Auteurs qui ſe ſont ſervis d'une telle ou telle expreſſion. Ce ſont des phraſes formées ſur le champ par les Academiciens; au lieu que Richelet a ſoin de joindre à chaque mot differens exemples qu'il tire des meilleurs Ecrivains, qui établiſſent l'uſage de chaque mot, & qui ſont ordinairement d'un meilleur goût, que des phraſes triviales.

On

On auroit dû encore remarquer, que le Dictionnaire de Richelet est semé de traits satyriques, & d'Anecdotes littéraires. L'Editeur n'a pas cru devoir se conformer à ce plan, puisqu'on ne voit aucun article nouveau, où la malignité du cœur humain soit flatée. Il faut cependant avouer que les additions de l'Editeur Hollandois sont préferables à celles de l'Avocat Lyonnois, puisqu'il n'a mis que ce qui a rapport à la Langue Françoise. La Bibliotheque du Richelet de Lyon composée par M. le Clerc, ne se trouve point dans cette Edition, & l'on y a judicieusement substitué la Liste des Auteurs, qui avoit paru dans l'Edition de Rouen, & qu'on a rendu plus ample & plus exacte.

La Veuve Delaulne vient de mettre en vente *l'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples & embarrassé les Sçavans, avec la Methode & les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas.* On en trouve aussi des exemplaires chez Ghaubert; *in*-12. 3. vol.

Cet ouvrage imprimé à Rouen pour la premiere fois en 1702. en un volume in-12. étoit devenu fort rare. L'Au-

teur preſſé par des Sçavans du premier ordre d'approfondir ce qu'il avoit écrit ſur le diſcernement des effets naturels d'avec ceux qui ne le ſont pas, s'eſt fort étendu ſur cette matiere également curieuſe & importante ; c'eſt ce qui compoſe tout le premier Livre, où l'on trouve d'abord un tableau agréable de pluſieurs faits que les Philoſophes ont cru phyſiques, & qui cependant ſont de pures imaginations ; ainſi que le P. le Brun le prouve ſolidement. Il poſe enſuite des principes philoſophiques pour diſcerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le ſont pas. On ne voit ni qualités occultes, ni ſimpathies, ni attractions ; c'eſt une ſuite de raiſonnemens très-deduits, d'un petit nombre de principes féconds & lumineux. Ce morceau eſt neuf & bien digne de l'attention des Philoſophes & des Theologiens.

Le ſecond Livre roule ſur la verité & la fauſſeté des effets ſurnaturels. L'Auteur a réuni tout ce qui ſe trouvoit épars ſur cette matiere ; dans la premiere Edition de ſon Ouvrage, & y a fait des additions fort intereſſantes. La gueriſon d'une prétendue muette au tombeau de Jacques II. Roy d'Angleterre, & l'Hiſtoire d'une fille cata-

leptique, qui en 1710. se donna en spectacle à Paris, sont deux morceaux bien curieux.

Dans le troisiéme Livre l'Auteur examine ce qui regarde les Talismans. Il y a fait peu d'additions, n'ayant pas voulu compiler les différens traités que nous avons sur les préservatifs naturels & miraculeux. Mais il en dit assez pour en faire sentir le ridicule.

Le quatriéme Livre est entierement neuf, & contient l'Histoire critique des pratiques observées en l'honneur de S. Hubert, pour se préserver de la rage. Certains Chevaliers se disant issus de la race de ce Saint, se sont attribué le privilege de guerir & de préserver de la rage par le seul attouchement, & se sont appuyés de l'exemple de nos Rois qui gueriſſent ainsi des écrouelles. L'Auteur en respectant la vertu qu'ont nos Rois de guerir les maladies scrofuleuses, fait voir la fausseté du privilege des chimeriques Chevaliers de S. Hubert, & à ce sujet il examine ce qu'on doit penser d'une semblable vertu que s'attribuent les Rois d'Angleterre.

L'on trouve une agréable & instructive varieté dans le Livre cinquiéme,

où l'on fait l'hiſtoire des diverſes pratiques pour connoître l'avenir, & pour diſcerner les innocens d'avec les coupables, & où l'on marque l'origine & le progrès des épreuves de l'eau bouillante & du fer chaud. Il y a dans ce cinquiéme Livre des additions très-curieuſes. Telle eſt l'Hiſtoire de Pierre Barthelemy Provençal, qui en 1098. ayant découvert une lance dans une Egliſe d'Antioche, voulut prouver en paſſant au travers d'un grand feu, que c'étoit la vraye lance dont le côté de Jeſus-Chriſt avoit été percé. Il en ſortit moitié ſain & moitié brûlé; en ſorte qu'on ne put reconnoître la verité de cette Relique.

Le ſixiéme Livre roule ſur l'origine & le progrès de l'épreuve de l'eau froide, renouvellée dans ce ſiecle pour découvrir les ſorciers. L'Auteur a ajouté de nouveaux faits qu'on lit avec plaiſir. A l'égard du ſeptiéme Livre, qui regarde l'origine & le progrès de l'uſage de la baguette, à quelques legers changemens près, il l'a laiſſé tel qu'il a paru dans la premiere Edition. J'en dis autant du dernier Livre qui renferme les moyens de s'oppoſer aux pratiques ſuperſtitieuſes, & les maximes de l'Egliſe ſur ce point.

Par le détail que je viens de vous faire de ses deux premiers volumes, il vous sera aisé de remarquer que le P. le Brun a donné à son Ouvrage une forme très-différente, & l'on ne peut qu'applaudir à ce nouvel arrangement. Les principes généraux précédent le détail des faits, & sont comme un flambeau qui sert à séparer le vrai d'avec le faux.

A l'égard du troisiéme volume, il roule presque tout entier sur la Baguette. L'Editeur a fait imprimer deux Dissertations de Messieurs Chauvin & Garnier qui ont prétendu expliquer d'une maniere physique les phénomenes de la Baguette. Ces deux pieces sont bien écrites & d'un goût singulier. Le P. le Brun les a critiquées dans ses Lettres sur l'illusion des Philosophes, qu'on trouve dans ce même volume, & qui étoient devenues extrêmement rares. L'Editeur pour faire un volume égal aux deux premiers, a choisi quelques autres pieces qui se font lire avec plaisir.

Il vous sera aisé de remarquer en lisant cet Ouvrage, où brillent la bonne Philosophie, & l'érudition choisie, que les superstitions sont des especes de maladies épidémiques, qui dans

chaque ſiecle ſont des progrès étonnans. Il ſeroit curieux d'en développer les cauſes morales, après avoir montré qu'il n'y a rien de miraculeux & de ſurnaturel. Je me contente de vous communiquer aujourd'hui le plan de cet ouvrage, dont je vous entretiendrai un peu en détail. Je ſuis, Monſieur, Votre, &c.

Fin du dernier Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *Le Nouvelliſte du Parnaſſe*. Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé Hugues-Daniel CHAUBERT, nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Ouvrage qui a pour

titre : *Le Nouvelliſte du Parnaſſe*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes : Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoy ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans deman-

der autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-deuxiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cent trente-un, & de notre Régne, le ſeize. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 400. Fol. 102. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris le 24. Janvier 1732.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

TABLE

ALPHABETIQUE des Ouvrages & des Matieres dont il eſt parlé dans le Nouvelliſte du Parnaſſe.

A

	Premiere Edition
ABregé de l'Hiſtoire d'Angleterre de Rapin de *Toiras*, par M. de Falaiſeau, Tome I. Page 13	t. I. 18.
Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire Univerſelle ſacrée & profane, par M. *Mauclerc*, T. I. 32	t. I. 42.
Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, par M. de *Chevrieres*, T. I. 149	t. I. 183.
Abregé de l'Hiſtoire Univerſelle de Claude de *l'Iſle*, T. I. 395	t. II. 73.
Alcibiade, Comédie de M. *Poiſſon*, critiquée, T. I. 210	t. I. 251.
Amours d'Ariſtée & de Telaſie, par M. *du Caſtre d'Auvigni*, T. I. 130 & 293	t. I. 161 & 346.
L'Amour ruiné par l'interêt, Piéce de Poëſie, T. II. 183	t. III. 70.

Premiere Edition.

TABLE

Ana, Bigarures Calotines, par M. l'Abbé d'*Allainval*, T. I. 106
t. I. 132.

Anecdotes Greques, T. I. 134
t. I. 166.

Apologie de M. Rousseau, T. I. 122
t. I. 151.

L'Art de se garantir des incommodités du froid avec peu de dépense par M. de Vallange, T. II. 512
t. IV. p. 80.

L'Art de s'habiller commodément, proprement, & à bon marché selon la différence des saisons, des âges, du sexe & des conditions par le même, T. II. 513
t. IV. p. 82.

Les Avantures du *Baron de Fœneste* T. II. 141
t. III. 22.

Les Avantures du Sultan *Jakaia* Anecdotes secretes de l'Empire Ottoman, Tome II. 484
t. IV. 46.

Avis d'un Oncle à son Neveu T. II. 36
t. II. 281.

B.

BAllet de la Sottise, ridiculement attribué à M. de *Voltaire*, T. I. 20
t. I. 28.

Bévue du *Pere Gaultier, Jesuite*, T. I. 398
t. II. 77.

Bibliotheque choisie de M. *Colomiés*, T. II. 416
t. III. 326.

Bibliotheque Françoise, commencée par M. *Camusat*, T. I. 214
t. I. 256.

Bibliotheque des Gens de Cour, & autres compilations de M. *Gayot de Pittaval*, T. I. 17. 147. 225
t. I. 23. 180 268.

Bibliotheque Germanique, T. I. 239
t. I. 285.

Bibliotheque Grammaticale par M. de *Vallange*, T. I. 279
t. I. 322.

ALPHABETIQUE.	Premiere Edition.
Bibliotheque Janseniste, par le P. *de Colonia*, T. II. 99	t. II. 355
Bibliotheque Italique, critiquée, T. I. 235	t. I. 281
Bibliotheque des Poëtes Latins, par M. *Noblot*, T. I. 283	t. I. 338
Bibliotheque raisonnée des Ouvrages des Sçavans; T. I. 240	t. I. 286
Bibliotheque du Richelet, par M. le *Clerc*, *Sulpicien*, T. II. 57	t. II. 307.
Bibliotheque Cottonienne, perte considérable causée par l'incendie de cette Bibliotheque, T. II. 461	t. IV. 12.
Bolus, mauvaise Parodie de Brutus, T. I. 115	t. I. 143

C.

CAllisthene, Tragedie de M. *Pyron*, T. I. page 44	t. I. 62
La Calote du Public, Piéce manuscrite, T. I. 261	t. I. 312
Cantiques spirituels du P. *Surin*, Jesuite, T. I. 432	t. II. 117
Caracteres de Theophraste, avec les Mœurs de ce siécle, par la *Bruyere*, T. II. 288	t. III. 190
Catalogue des Ouvrages de M. *Fourmont* l'aîné, T. II. 404	t. III. 313
Les Cérémonies, Comédie du Marquis de *Maffei*, T. I. 14	t. I. 19.
Commentaires Latins sur *Ausone*, par M. *Fleury*, amplifiés par M. *Souchay*, T. II. 83	t. I. 339

Premiere Edition.	TABLE	
t. IV. 76	Le commerce dangereux entre les deux sexes, Traité historique & moral par M. *l'Abbé Drouet de Maupertuis*, T. II.	508
t. I. 313	Connubia Florum, par M. de la *Croix*, T. I.	261
t. II. 82	Continuation de l'Histoire Angloise d'*Echard*, T. I.	402
t. II. 206	Cours de Sciences, par le P. *Buffier*, Jésuite, T. I.	509
t. II. 6	*De Criticis Oratio*, *Autore* P. Porée, *Societatis Jesu*, T. I.	338
t. I. 137	Critique d'Amasis, Tragedie de M. de la *Grange*, T. I.	110
t. I. 75	Critique du *Brutus*, Tragedie de Mademoiselle *Bernard*, T. I.	55
t. I. 28. 288	Critique désintéressée des Journaux, par le Sieur *Camusat* & autres Associés, T. I.	20. 240
t. II. 113 145	Critique Italienne de l'histoire Romaine des PP. *Catrou* & *Rouillé*, Jesuites, par le P. *Granara*, Jesuite, T. I.	429. 455
t. I. 92	Critique de la Préface du *Pausanias* de l'Abbé *Gedoyn*, T. I.	70
t. II. 124	Critique de la nouvelle Edition des Voyages de *Cirus*, T. I.	437

D

t. IV. 49	DAnaus, Piéce nouvelle de M. *de l'Isle*, T. II.	468
t. I. 152	Découverte de l'Empire de Cantahar, par M. de *Varenne*, T. I.	113

ALPHABETIQUE.	Premiere Edition.
De la Delicateſſe, par l'Abbé de *Villars*, T. I. 23	t. I. 32
Democrite prétendu fou, par M. *Hautereau*, T. I. 9	t. I. 14
Les Deſeſperés, Roman traduit de l'Italien de *Marini*, T. II. 483	t. IV. 44
Dialogue entre deux Chiennes, par M. *Fuſelier*, T. II. 71	t. II. 324
Dialogues critiques & Philoſophiques, par le Sieur *Bernard*, Libraire d'Amſterdam, T. I. 18	t. I. 25
Dictionnaire Neologique, imprimé à Roüen, T. I. 509. Hiſtoire de ce Livre, 510, *& ſuiv.*	t. II. 207 *& ſuiv.*
Dictionnaire promis depuis long-tems, par le Sieur *Camuſat*, T. I. 21	t. I. 29
Diſcours ſur la Comedie, par le P. le *Brun* de l'Oratoire, ſeconde Edition, révûë, corrigée, & conſiderablement augmentée par M. l'Abbé *Granet*, T. I. 242	t. I. 291
Diſcours de M. *de la Motte*, T. I. 172	t. I. 209
Diſſertation ſur l'apparition des Eſprits, T. I. 428	t. II. 112
Diſſertatio Hiſtorica de Burgundia, eis & trans Jurana, T. I. 427	t. II. 111
Diſſertation en faveur de la Comédie, par M. *Sautour*, T. I. 225	t. I. 269
Diſſertation ſur le Goût, par M. de *Villefore*, T. II. 269	t. III. 171
Diſſertation ſur les Déeſſes Meres, par M. l'Abbé *Banier*, T. I. page 71	t. I. 94
Diſſertation critique ſur le Paradis perdu de Milton, par le Sieur Conſtantin de *Magny*, Savoyard, T. I. 25. 222. & 276	t. I. 33. 265 & 330

Premiere Edition.

Dissertation sur les Filles, par M. l'Abbé *Souchay*, T. I. 72. 225.

E

ECole des Amans, Comédie de M. *Jolly*, T. I. 314.
t. I. 369
Elégies de M. l'Abbé le *Blanc* T. I. 138 &c.
t. I. 170
Elemens Historiques, traduits du Latin, par M. *Droüet de Maupertuis*, T. I. 105.
t. I. 131
Elemens de l'Histoire, par l'Abbé de *Vallemont*, augmentés par l'Abbé le *Clerc*, Sulpicien, T. I. 31.
t. I. 41
Elite de bons mots, &c. par un Rival de M. *Gayot de Pitaval*, T. II. 19.
t. II. 161
Eloge de la Chasse, par le Chevalier de *Mailly*, & non par l'Abbé de *Castera*, T. I. 156
t. I. 191.
Eloge de M. *Maraldi* & de M. *Bianchini*, par M. de *Fontenelle*, T. I. 73.
t. I. 95.
L'Eloge de la méchante femme, T. I. 270
t. I. 322.
Eloge de *Ninon Lenclos*, T. I. 149.
t. I. 182
Eloge funebre de M. de la *Motte*, T. II. 441.
t. III. 356
Eloge de M. de la *Motte* par M. l'Abbé *Trublet*, T. II. 499
t. IV. 64
Eloge des Normans, par M. *Riviere*, T. I. 158
t. I. 193
Eloge singulier donné par M. *Freret* à M. *Ramsay*, T. I. 399
t. II. 79
Eloge singulier de M. *Ramsay*, T. I. 209
t. I. 250

	Premiere Edition.
Eloge de Rien, & autres semblables bagatelles, T. I. 7	t. I. 11.
Endroits remarquables de *Montagne*, cités par M. *Thyriot*, à l'occasion des Demoiselles Camargo & Salé, T. I. 253	t. I. 303
Endymion, Pastorale de M. de *Fontenelle*, T. I. 387	t. II. 65
Entretiens sur les Voyages de *Cyrus*, par Messieurs les Abbés *Desfontaines* & *Granet*, T. I. 437	t. II. 124
Epigramme contre M. *Pelletier*, T. I. 242	t. I. 290
Epitaphe de Mademoiselle Oldfield, T. I. 107 du P. Hardouïn, 126, d'un Curé, 271, du Duc de Rohan, T. II 70	t. I. 133. 155. 323. t. II. 322
Epithalame par Madame la Présidente *Dreüillet*, T. I. 87	t. I. 110.
Epitre de M. Bernard, T. I. 517	t. II. 215
Epitre du même M. *Bernard* à Mademoiselle Salé, T. II. 163	t. III. 47.
Epitre à la Nymphe de Forges, T. I. 537	t. II. 237.
Epitre sur l'Hyver par M. *Bernard*, T. II. 469	t. IV. 21
Epitre de Clio par M. de la *Chaussée*, T. II. 486	t. IV. 49
Erigone, Tragedie de M. de la *Grange*, T. I. 261. T. II. 445	t. I. 331. t. III. 360
Eriphile Tragédie de M. de *Voltaire*, T. II. 505	t. IV. 71
Esprit agréable des Conversations, par M. *Gayot de Pitaval*, T. I. 277. T. II. 13	t. I. 331. t. II. 262

Premiere Edition.		
t. I. 53.	Eſſay ſur la Critique en Vers par M. l'Abbé du *Reſnel*, T. I.	37
t. I. 347.	Eſſay ſur l'Eſprit, par M. de la *Sarraz de Franſqueſnay*, T. I.	294
t. II. 306	Eſſay ſur les Guerres civiles, traduit de l'Anglois de M. de *Voltaire*, par M. l'Abbé *Granet*, T. II.	56
t. I. 11.	Eſſay Hebdomadaire par M. *Du Puy*, T. I.	6
t. II. 277.	Etat de l'Homme, traduit du Latin de *Beverland*, T. II.	33
t. I. 69	Examen du *Brutus*, Tragédie de *Voltaire*, T. I.	50
t. I. 129.	Examen Philoſophique de la Poëſie, par M. *Rémond de S. Mard*, avec le Parallele de ſa Metaphyſique & de celle de M. de la *Motte*, T. I.	104.
	F	
t. I. 158	FAbles de M. *Richer*, T. I.	128
t. II. 115	Fable par M. l'Abbé *Grecourt*, T. I.	431
t. IV. 79.	La femme foible où l'on repréſente aux femmes le danger auquel elles s'expoſent par un commerce fréquent & aſſidu avec les hommes, T. II.	511
t. II. 78	Faſtes Chronologiques du P. Etienne *Souciet*, T. I.	399
t. II. 118.	Le Faux Sincere, Comédie de M. du *Freſny*, T. I.	433
t. I. 12	Le Flatteur, Comédie de M. *Rouſſeau*, T. I.	7

	Premiere Edition.
Le François à Londres, Comédie du Sieur *Boissy*, T. II. 266	t. III. 166
G	
Glaneur Historique, Moral, Litteraire & Galant, T. 2. 441	t. III. 355.
Le Glorieux, Comédie de M. *Nericaut des Touches*, T. II. 467	t. IV. 19
H	
Histoire de la Catanoise, Roman, T. I. 390	t. II. 68
Histoire de Mademoiselle de la Charce, T. I. 156	t. I. 192
Histoire des Rois de Chypre de la Maison de Lusignan, traduite de l'Italien de *Giblet*, T. II. 399	t. III. 308
Histoire du Diable, T. I. 34	t. I. 50
Histoire de l'Empire, par *Heiss*, avec des augmentations, par un *Suisse*, T. II. 51	t. II. 300
Histoire de l'Eglise Gallicane, par le P. *Longueval*, Jesuite, T. I. 427	t. II. 110
L'Histoire de Genéve, par *Spon* avec des Notes, par M. *Vernette* Médecin, T. I. 437. & T. II. 64	t. II. 118. & 315
Histoire Generale du Languedoc, par D. de *Vic* & D. *Vaissette*, Benedictins, T. II. 110 & 203	t. II. 368. & t. III. 93
Histoire de l'Isle Espagnole, ou de S. Domingue, par le P. de *Charlevoix*, Jesuite, T. II. 40. 144. & 164	t. II. 286. t. III. 25. & 49.

Premiere Edition.	TABLE
t. III. 284.	Hiſtoire des Journaux Litteraires, par *Camuſat*, T II. 350
t. II 67.	Hiſtoire Litteraire de Lyon, par le P. de *Colonia*, Jeſuite, T. I. 390
t. II. 66. & 331.	Hiſtoire de l'Egliſe de Meaux, par D. du *Pleſſis*, Benedictin T. I. 289. & T. II. 78
t. II. 383.	Hiſtoire de Madame de Muci, par M. *Valdori*, T. II. 70
t. I. 177. t. II. 282. t. III. 73. 97. 265. 346. t. IV. 25.	Hiſtoire ancienne de M. Rollin, Jugement ſur cet Ouvrage, T. I. 144. T. II. 37. 185 205. 363. 432. 473
t. II. 354.	Hiſtoire du Théâtre Italien, par M. *Riccoboni*, dit *Lélio*, T. II. 93. & 247
t. III. 145.	Hiſtoire Univerſelle, traduite de l'Anglois, T. II. 62
t. II. 313.	L'Hiſtoire Metallique des XVII. Provinces des Pays-bas, propoſée par ſouſcription, T. II. 430
t. III. 344.	L'Hiſtoire de Charles XII. Roi de Suede, par M. de *Voltaire*, T. II. 444
t. III. 359.	Hiſtoire de M. *Cleveland* fils naturel de Cromvvel, ou le Philoſophe Anglois, par M. Prevôt d'Exiles, T. II. 476
t. IV. 38.	Hiſtoire de Guzman d'Alfarache purgée de Moralités ſuperflues, par M. le *Sage*, T. II. 482
t. IV. 44.	Hiſtoire Negrepontique, contenant les vies & les amours d'*Alexandre Caſtriot*, T. II. 484
t. IV. 46.	Hiſtoire Critique des pratiques ſuperſtitieuſes qui ont ſéduit les peuples, & embaraſſé les Sçavans par le P. le Brun, T. II. 521
t. IV. 99.	

		Premiere Edition.
Les Hommes, par M. l'Abbé de *Varenne*, T. I.	124	t. I. 153
I.		
IDée générale du Gouvernement & de la Morale des Chinois, par M. de *Silhouette*, T. I.	405	t. II. 85
Idomenée, Opera de M. *Danchet*, T. I.	285	t. I. 340
Le Je ne sçai quoi, Comedie, par le Sieur *Boissy*, T. II.	182	t. III. 70
Les Images des Héros & des Grands Hommes de l'Antiquité, T. I.	270	t. I. 321. &
& T. II.	424	t. III. 337.
Inscription pour le Portrait de Mademoiselle le Couvreur, par M. *Reymond de Saint Mard*, T. I.	366	t. II. 37
Introduction à l'étude des Sciences, T. II.	446	t. III. 361
Jephté, Opera Sacré de M. *Pellegrini*, T. II.	504	t. IV. 70
Journal Litteraire, T. I.	238	t. I. 284
Journal des Sçavans, T. I.	212	t. I. 254
Le Journaliste amusant, T. II.	137	t. III. 18
Jugement sur le Traité des Etudes de M. *Rollin*, & sur les Regles de l'Eloquence, par M. *Gibert*, T. I.	28	t. I. 38. &
&	143	175
L.		
LEttres de M. le Marquis de *Caumont* à M. R. T. I.	535	t. II. 236

Premiere Edition.	TABLE	
t. III. 20.	Lettre d'une Dame de Province contre le Nouvelliſte, T. II.	139
t. II. 378	Lettre d'un François refugié (M. l'Abbé G.) ſur le Phedre de M. Burman, T. II.	33
t. II. 209	Lettre de M. des Maiſeaux à M. Chaubert, Libraire, T. I.	511
t. II. 114	Lettres Galantes, T. II.	430
t. I. 346	Lettres du Mercure contre le Brutus de M. de Voltaire, par l'Abbé de Pellegrin, T. I.	293
t. IV. 15	Le Manuſcrit Alexandrin, ce que c'eſt que ce fameux Manuſcrit, & comment il a été heureuſement ſauvé des flammes dans l'incendie de la Bibliotheque Cottonienne, T. II.	463
t. I. 12.	Lettre à un Milord, au ſujet du Sieur Baron, &c. par M. l'Abbé d'*Allainval*, T. I.	7
t. I. 341.	Lettre écrite au Nouvelliſte du Parnaſſe ſur la Mediocrité de la Poëſie, T. I.	286
t. II. 39	Lettre écrite au même par M. Gourdon, de *Bath*, ſur la perſonne & les Ouvrages de M. de Campiſtron, T. I.	366
t. II. 218	Lettre écrite au même par M. de Voltaire pour répondre à la précédente, T. I.	519
t. III. 122	Lettre écrite au même par un Conſeiller au Parlement de Grenoble en réponſe à une Lettre inſerée dans le Mercure d'Août 1731. T. II.	246

	Premiere Edition.
Fragment d'une Lettre adreſſée au Nouvelliſte du Parnaſſe ſur le droit des Archevêques de Reims pour ſacrer les Rois de France, T. II. 286	t. III. 189.
Fragment d'une autre Lettre écrite au Nouvelliſte du Parnaſſe à l'occaſion de ce qu'il a dit ſur le 1er. Volume de M. Rollin, T. II. 377	t. III. 281
Lettre du R. P. de Charlevoix Jeſuite à l'Auteur de la 34me. & 35me. Lettre du Nouvelliſte du Parnaſſe, T. II. 384	t. III. 289
Lettres ſerieuſes & badines, par M. de la *Barre de Beaumarchais*, T. I. 239	t. II. 287
Lettres d'une Turque à Paris, écrites à ſa ſœur au Serrail, par M. *Poulain de Ste Foy*. T. I. 263. T. II. 82	t. I. 314. t. II. 335.
Lettres curieuſes & édifiantes, T. II. 456	
Lettres de la Marquiſe de M. *** au Comte de R***, T. II. 483	t. IV. 7
Lettre de M. l'Abbé Drouet de Maupertui, au ſujet du Nouvelliſte du Parnaſſe, T. II. 506	t. IV. 45
Le Livre unique des Lettres de Ciceron à M. *J. Brutus*, par M. de *Laval*, T. I. 124. T. II. 77	t. IV. 74. t. I. 153. t. II. 330
Liſte de ceux qui ont attaqué les Néologues, T. I. 120	t. I. 149

Premiere Edition.

M.

t. I. 311 — LE Magnifique & Minutolo, Comédies de M. de la *Motte*, T. I. 260. 389

t. II. 64 — Le Mari curieux, Comédie de M. l'Abbé d'*Allainval*, T. II. 41. 122

t. II. 286. 381 — La Mariamne, Tragédie du Sieur *Triſtan-l'Hermite*, corrigée par M. *Rouſſeau*, T. I. 248

t. I. 297 — Le Médecin Poëte, par Camille *Brunori*, T. I. 410

t. II. 90 — Mémoires critiques, par le Sieur *Camuſat*, T. I. 215

t. I. 258 — Mémoires de M. du *Gué-Troüin*, T. I. 16

t. I. 22 — Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts, loués, T. I. 215

t. I. 258 — Mémoires Hiſtoriques, Politiques & Litteraires d'Amelot de la *Houſſaye*, T. II. 99

t. II. 354 — Mémoires & Avantures d'un Homme de qualité, par M. *Prevôt*, Ex-Benedictin, aujourd'hui M. d'*Exiles*, T. II. 36. 124

t. II. 280 t. III. 3 — Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres, &c. par le P. *Niceron*, Barnabite, T. II. 38

t. II. 283. — Mémoires de Litterature & d'Hiſtoire, T. II. 268

t. III. 169. — Mémoires ſur les Phoſphores, par M. du *Fay*, T. I. 74

t. I. 97 — Mémoires ſur les Termométres, par M. de *Reaumur*, T. I. 74

t. I. 97

		Premiere Edition.
Mémoires de la Cour de France, par Madame de la *Fayette*, T. I.	411	t. II. 91.
Mémoires de Mr. de *Barneveldt* T. II.	472	t. IV. 24.
Memoires de Caſtelnau, T. II.	497	t. IV. 62.
Mémoires fideles des Amours & des Ouvrages de Mlle. *Oldfields*, T. II.	500	t. IV. 66.
Méthode pour l'étude des Humanités, par M. le *Fevre*, commentée par M. *Gaultier*, T. II.	40	t. II. 285.
Le Miſantrope, T. I.	8	t. I. 13.
Le Miniſtre public dans les Cours étrangeres, par M. de la *Sarraz*, T. I.	158	t. I. 193.
Mort de Pompée, T. I.	4	t. I. 8.
Milord Bolingbroke, ſon apologie écrite par lui-même & traduite de l'Anglois T. II.	466	t. IV. 18.

O.

OEdipe en Proſe, T. I.	5	t. I. 9.
La premiere Ode d'Horace heureuſement corrigée, T. I.	160	t. I. 195.
Ode ſur l'interêt, & Judith, Poëme par M. l'Abbé *Ponci* (Picon) ci-devant Jeſuite, T. I.	430	t. II. 115.
Oeuvres mêlées en Proſe & en Vers, par le Comte *Hamilton*, avec un Jugement critique, T. I.	151	t. I. 185.
Oeuvres du Docteur de *Launoy*, T. I.	145	t. I. 178.
Oeuvres de Théâtre de M. de la *Motte*, T. I.	25	t. I. 158.
Oeuvres de Regnier, commentées par M. Broſſette T. I.	78	t. I. 34.
		t. I. 101.

Premiere Edition.	TABLE	
t. I. 310	Oeuvres de *Renard*, T. I.	260
	Oeuvres de l'Abbé de S. *Réal*, T. I.	35
t. I. 51.	Oeuvres posthumes de *Toland*, T. I.	1:
t. I. 17.	Divers Opuscules de M. l'Abbé *Desfontaines*, T. I.	36
t. I. 52. 53	*Opuscula Jacobi Vanierii*, T. I.	217
t. I. 260		
	P	
t. I. 265. 330.	LE Paradis perdu de Milton, traduit par M. *Dupré de S. Maur*, T. I.	222. & 276
t. I. 325	Paradis reconquis de Milton, traduit par le P. de *Courbeville*, Jesuite, T. I.	272
t. I. 84.	Parallele de trois Tragedies d'Oedipe, T. I.	63
t. I. 92. t. II. 241. & suivant. 265. & suiv.	Pausanias, traduit en François par M. l'Abbé *Gedouin*, T. I. 70. & *suiv.* T. II. p. 1. *& suiv.* 22. *& suiv.*	
t. I. 251.	Le Philosophe dupe de l'Amour, par Messieurs *Sebire des Saudrais* & *Poulain de sainte Foy*, T. I.	120
t. I. 265. 330.	Poëme sur la chute de l'homme, par M. *Durand*, T. I.	222. 276
t. I. 116	Poesies de l'Abbé de *Chaulieu*, réimprimées par *Camusat*, T. I	432
t. II. 50. & 98	Poesies de Clement *Marot*, commentées par le Chevalier *Gordon*, (l'Abbé Lenglet du Fresnoy) T. II. 374. &	415
t. I. 310	Poesies de M. *Rousseau*, T. I.	260
t. IV. 66	Le Politique D. Ferdinand le Catholique T. II.	501

	Premiere Edition.
Polybe du Chevalier de *Follard*, T. I. 170	t. I. 207
Pradium Ruſticum, *Autore P. Jacobo* Vaniere, T. I. 216	t. I. 259
Le Prince de Noiſi, Comédie par M. du *Mas d'Aiguebere*, Toulouſain, T. I. 44	t. I. 61
Principes ſur la Chronologie, donnés par le *Nouvelliſte*, T. I. 397	t. II. 76
Principes generaux de la Langue Françoiſe, par M. *Reſtaut*, T. I. 220	t. I. 263
Projet d'une nouvelle Edition des Oeuvres de Pierre *Corneille* T. I. 229	t. I. 273
Projet d'un Traité complet du Droit François, par M. *Paſquier*, T. II 40	t. II. 285
Projet d'une Edition des Oeuvres de *Moliere*, par Meſſieurs *Joly* & la *Sere* T. I. 538	t. II. 239
Projet du *Muſeum Florentinum*, T. I. 353.	t. II. 21
Projet d'une nouvelle Edition Angloiſe du Paradis perdu de Milton, par M. de *Bentlei*, T. I. 250	t. I. 300
Projet d'une Edition de Rabelais avec des figures, par le Sieur *Bernard*, Libraire, T. I. 269	t. I. 321
Projet d'une nouvelle Traduction de l'Hiſtoire de M. de *Thou*, par le P le *Courayer*, T. I. 250	t. I. 300
Projet d'une autre Traduction du même Ouvrage, par M. *Prevôt*, Ex-Benedictin, connu ſous le nom de M. d'*Exiles* T. I. 355. T. II. 41	t. II. 25. & 290

Premiere Edition.

Promenades d'Ariſte & de Sophie, T. I. 31

t. I. 43

Pyrrhus, Opera par M. de *Fermelhuys*, T. I. 34

t. I. 49.

R.

Reception de M. Hardion à l'Académie Françoiſe, T. I. 27

t. I. 36

Reception de M. de Crebillon à l'Académie Françoiſe, T. II. 203, 214, 284

t. III. 94. 118. 186.

Recueil de divers Traités ſur l'Eloquence & la Poëſie, par Meſſieurs de *Fenelon*, de *Silhery*, *Lamy* Benedictin, *Arnauld*, du *Cerceau*, *Genet* & *Voltaire*, T. II. 15

t. II. 255.

Recueil de toutes les Parodies, par le Sieur *Parfait*, T. I. 433

t. II. 118.

Recueil de differentes Piéces Italiennes, T. II. 94

t. II. 349

Recueil de differentes Piéces de Litterature & d'Hiſtoire, T. I. 317

t. I. 373

Reflexions nouvelles ſur les Femmes, par Madame *Lambert*, T. I. 9

t. I. 15.

Reflexions politiques de *Gracian*, traduites par M. de *Sihouëtte*, T. I. 75

t. I. 97

Réfutation de l'Hypotheſe de M. *Bochat* ſur l'uſage des Suiſſes de fournir des Troupes à differens Princes pour de l'argent, T. I. 67

t. I. 89

Réfutation du Syſteme Chronologique de M. *Newton*, promiſe par M. *Freret*, T. I. 400

t. II. 79

ALPHABETIQUE. 375	Premiere Edition.
Relation Hiſtorique de la derniere Revolution arrivée à Conſtantinople, par Meſſieurs de la *Roque*, Auteurs du Mercure, T. I. 388	t. II. 65
Reponſe du Garçon du Caffé, T. I. 7	t. I. 12
Réponſes du Nouveliſte,	
——A M. Prevôt, Ex-Bénédictin, connu ſous le nom de M. d'Exiles, T. II. 41	t. II. 289
——à des Anonymes, T. II. 222	t. III. 116
——au ſieur de Silhouette, T. II. 238	t. III. 135
——Au ſieur Camuſat T. II. 279	t. III. 181
——Au ſieur Gaullier, T. II. 418	t. III. 329
La Reünion des Amours, Comédie Héroïque par M. de Marivaux. T. II. 485	t. IV. 48
Nouvelle Edition du *Richelet* de Lyon, par M. *Aubert*, Avocat de Lyon, T. II. 57	t. II. 307
Autre Edition du même Dictionnaire en Hollande, T. II. 519	t. IV. 88
Roſemonde, Tragedie promiſe par M. du Mas d'*Aiguebere*, T. II. 268	t. III. 168

S.

Samſon, Comédie, T. I. 9	t. I. 14
Saul, Tragedie de l'Abbé *Nadal*, T. I. 295	t. I. 348
Sentimens de Cleante ſur les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par M. Barbier d'*Aucour*, réimprimés par les ſoins de M. l'Abbé *Granet*. T. I. 22	t. I. 30

Premiere Edition.		
	Sermons de l'Abbé *Anſelme*, T. I.	508
t. II. 205.	Du P. de la *Boiſſiere*,	*ibid.*
ibid. t. II.	Sethos, par M. l'Abbé *Terraſſon*, T. I.	
83. 237. t. III. 68. 193	404. 536. T. II. 181. 290. 363	
263	Les trois Spectacles, par M. du Mas d'*Aiguebere*, Touloufain, T. I.	44
t. I. 62.	Spectateur Suiſſe, par le Sieur *Desfourneaux*, T. I.	418
t. II. 112.		

T

t. II. 382	LA Tante dupée, T. II.	123
t. I. 13	Le Tartuffe, T. I.	8
	Temple de Gnide, par M. de *Monteſquieu*, T. I.	134
t. I. 166	Le grand Théâtre du Brabant, T. I.	14. 22
t. I. 20 & 30	Le Théâtre de la Foire, par M. le *Sage*, T. I.	268
t. I. 130	Théâtre de le Grand, T. II.	182
t. III. 69	Théâtre des Grecs, par le P. *Brumoi*, Jeſuite, T. I. 79, 89, 268, 296	
t. I. 102, 114. 319, 349,	Le Théâtre des Paſſions & de la Fortune, par l'Abbé de *Caſtera*, T. I.	155
t. I. 190	Tragédie en Proſe, par M. du *Caſtre d'Auvigni*, T. I.	3
t. I. 7	Traduction Italienne du Traité Philoſophique de la Foibleſſe de l'eſprit humain, T. I	408
t. II. 90	Traité d'Horlogerie, T. I.	353
t. II. 22	Traité de la Satyre Italienne, par M. *Bianchi*, avec un Traité de l'Hypocriſie Litteraire, T. I.	224
t. I. 267		

		Premiere Edition.
Traité des Tropes, par M. du *Marsais*, T. I.	115	t. I. 144
Le Triomphe de l'Interêt, par Messieurs du *Castre d'Auvigni* & *Boissi*, T. I. 45-127. T. II.	266	t. I. 62, 157 t. III. 166

V

LEs Veillées de Tessalie, par Mademoiselle de *Lussans* & M. de la *Serre*, T. I.	428. 515	t. II. 112.
Vers de M. Coffin à la loüange de M. Samuel Bernard, ou Benard, T. I.	516	213 t. II. 214
Vers de M. de la *Faye*, T. I.	33	t. I. 43
Vers de M. de la *Monnoye*, T. I.	148	t. I. 182
Vers de M. de la *Motte*, T. I.	125	t. I. 155
Vers de M. de *Voltaire* sur les Poëtes Epiques, T. II.	60	t. II. 311
Vie de Mahomet, par M. de *Boulainviliers*, T. I.	352	t. II. 20
La Vie de Marianne, par M. *Carlet de marivaux*, T. I.	512	t. II. 210
Vie d'Octavie, par M. de *Villefore*, T. I.	36	t. I. 52
Voyage de M. l'Abbé *Sevin* à Constantinople, T. I.	69	t. I. 91.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Page 33. ligne 8. *lisez* adreſſés. pag. 43. lig. 29. *lif.* tableaux. p. 46. l. derniere, *lif.* non pas. p. 58. vers 7me. *lif.* encor. p 60. vers 14. encor. p 67. vers 4. *lif.* encor. p. 73. lig. derniere, *lif.* publiée. p. 98. lig. 28 *lif.* chœurs. p. 105. lig. 8. *lif.* des. p. 109 lig. derniere de l'Epitaphe Angloiſe, *lif. Life.* p. 111. lig. 18. *lif.* il en parle. p. 119. lig. 9 *lif.* contraire. p. 134. lig. 15. *lif.* de-Gnide. p. 156 lig. 4. *lif.* qu'il. pag. 161. lig. 1re. *lif.* lauro. p. 182. *l.* 26 *lif.* ces, p. 199 l. 21, *effacez* la. p. 206 l. 5. *lif.* refuſer. p. 217. l. dern. *lif.* la grande p. 231. l. 12. *lif.* corrigez. pag. 264. lig. 21. *lif.* Fatime. *ibid.* l. 29. *effacez* &. p. 265. l. 9. *lif.* repreſentent. p. 272. l 16. *lif.* Ieſus. *Ibid.* l. 24. *lif.* pauvre. p. 280 l. 2. *lif.* des beaux eſprits, p. 294. l. 6. *lif* Lambert. p. 309. l. 1 *lif.* un. *Ibid.* l. 9. *lif.* il. p. 315. l. 2. *lif.* raiſon. p. 324. lig. 7. *lif.* manques. p. 340. l. 9. *lif.* alterées. p. 342 l. 18. *lif. Astronomis.* p. 343 l. 7 *lif.* pas. p. 344. l. 1ere du paſſage latin, *lif. acre.* p. 360. l. cer. *lif.* qu'elle. p. 367 l. 4. *lif.* deſaprouvez. p. 392. l. 1. *lif.* mond. p. 399 l. 15. *lif.* croiriez. p. 411 l. 25 *lif.* Cleves. p. 422 l. 18 *lif.* 1572. *Ibid.* l. 28. *lif.* 1503. *Ibid.* l. 29. *lif.* p. 492. p. 424 l. 22. *lif. Patinods.* p. 432 l. 2 *lif.* Silvandre. p. 433 l. 11. *lif.* rôle. p. 436 l. 19 *lif.* ſes. p. 458 l. 14 *lif. pazzamente.* p. 460 lig. 18. *lif.* jugement. p. 477 l. 17. *lif.* point. p. 479 l. 22 *lif.* peu plus. p. 486 l. 22 & 23 *lif. ci ravviſo.* p. 491 l. 13 *lif.* Zenodote. p. 498 l. 28 *lif.* p. 110. p. 509 l. 14 *lif.* on y trouvera. p. 512. lig. 15. *lif.* par le

TOME SECOND.

Page 8. lig. 2, *lif.* Praxitele. p. 51. l. 21 *lif.* c'eſt que. p. 59. li 10. *lif.* on dit que. p. 60 l. 19 *lif.* Poëſies. p. 89 l. 2 *lif.* n'aura. p. 91 l. derniere, *lif.* tout. p. 96 l. 18, *lif.* Peregrinus. p. 97 l. 28, *lif.* Osvvald. p. 99 l. 14, *lif.* Voltaire. p. 111 l. 6. *lif.* D. Gabriel Marchand. p. 115 l. 17, *lif.* fort. p. 151 l. 15, *lif.* Svvift. p. 190 l. 14, *lif.* ce qu'il. p. 195 l. 22. *lif.* leur magnificence. p. 199 l. 6, *lif.* divinité. p. 221 l. 8 *lif.* compilateur. p. 226. l. 5. *lif.* ne vous ont. *Ibid.* l. 20. *lif.* des Lettres. p. 239. l. 18. *lif.* d'examiner. p. 245. l. 4. *lif.* habileté. p. 265. l. 20. *lif.* du, & à la ligne ſuivante, *lif.* de. p. 291. l. 26. *lif.* du côté. p. 292 l. 29. *lif.* Oſoroth. p. 308. l. premiere, *lif.* initiation. p. 319. l. 21. *lif.* Cancer. p. 320. l. 16. *lif.* page 498. p. 323. l. derniere, *lif.* Oſoroth. p. 335. l. 25. *lif.* divers. p. 358. l. 27. *lif.* Pamnus. p. 361. l. 2. *lif.* des ſcenes d'amans heureux ou malheureux. p. 425. l. 23. *lif.* de Rome p. 458. l. 25. *lif.* Pintades. p. 500. l. 26. *lif.* Maynvvaring. p. 516. lig. derniere, *lisez* des Poëles.

58591443